

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

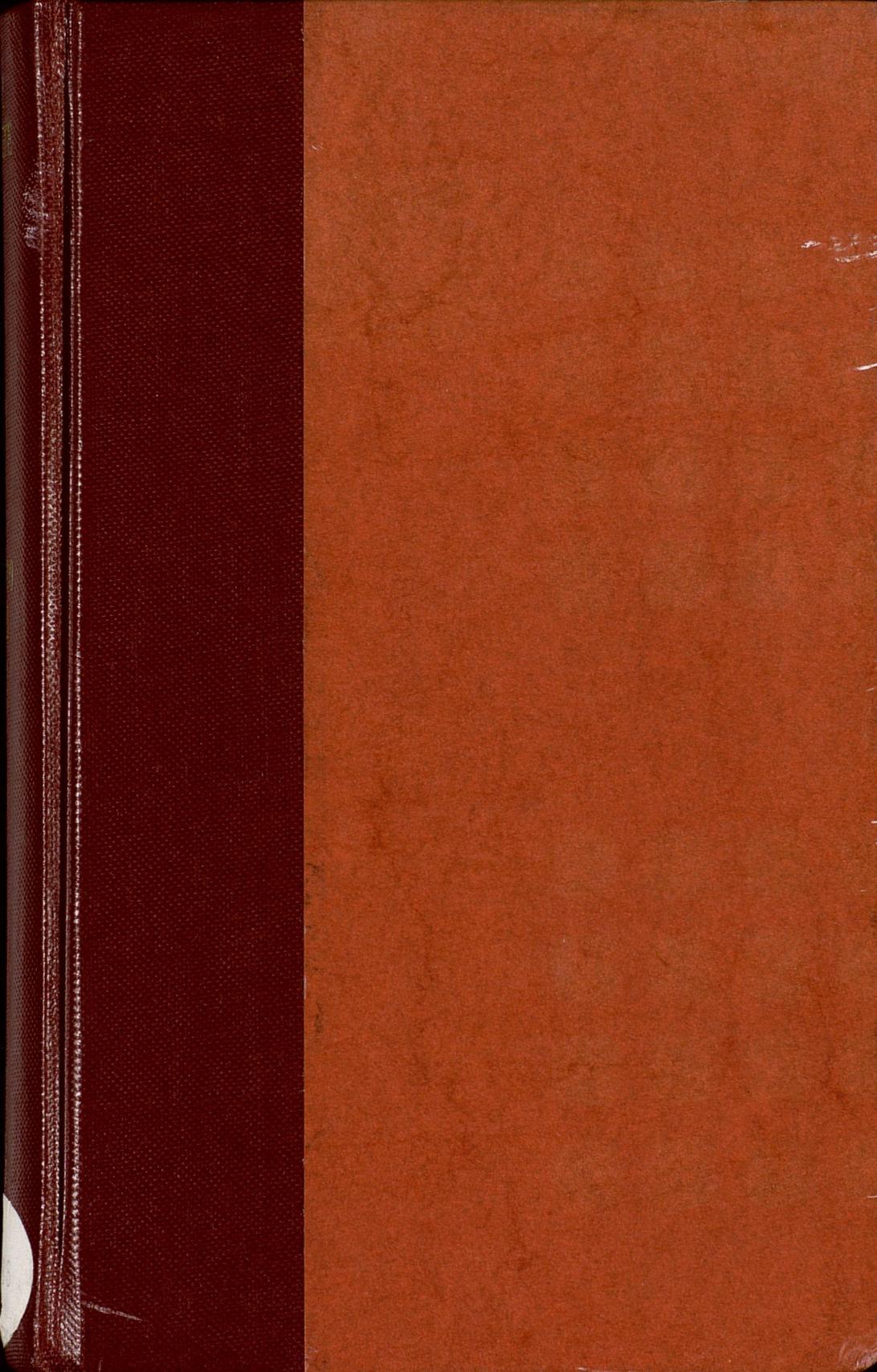
La Lutte, 5^{ème} année, tome II de la série nouvelle, Bruxelles, Juillet 1900 – Décembre 1900 (n°7-12).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par la Bibliothèque royale de Belgique. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



79386

A

JICEDEL

TOME II

CINQUIÈME ANNÉE de la N°7 — JUILLET 1900

Série Nouvelle

LA LUTTE

Revue catholique d'art.

FONDÉE EN 1895

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

MM. A. BERTHEL, Y. BERTHOU, P. BROGNEAUX,
A. DE FROGER, J. DELVILLE, CH. DE SPRIMONT,
E. DE TALLENAY, A. DEVÈZE, V. GILLE, Y. GILON,
G. HEUX, L. LEGRIVE, H. MAZEL, G. MARLOW,
P. MUSSCHE, E. NED, G. RAMAEEKERS, P. ROIDOT,
J. ROMAN, F. SEVERIN, E. VERHAEREN.

BELGIQUE

5 francs par an | 1 franc le numéro

Ailleurs, le port en sus.



ADMINISTRATION

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

Sommaire

5^e Année — Juillet 1900. — Tome II de la Série Nouvelle

- I POLÉMIQUE :
GEORGES RAMAËKERS :
Pourquoi j'entre au Scandale.
LA DIRECTION :
Réponse.
- II LE DÉBAT ESTHÉTIQUE :
PAUL MUSSCHE :
L'art pour Dieu.
- III FLORILÈGE MENSUEL :
ALBERT BERTHEL :
Tempête.
PAULIN BROGNEAUX :
Soir de Lune.
ALBERT DE FROGER :
La Nuit.
JEAN DELVILLE :
Vers.
Bon CHARLES DE SPRIMONT :
Sonnets à Viviane.
EDOUARD DE TALLENAY :
La Mort des Rêves.
ALBERT DEVÈZE :
L'attente vaine. — Invocation. —
VALÈRE GILLE :
Repos.
GASTON HEUX :
L'aurore embaumée.
LÉON LEGAVRE :
Ballade.
GEORGES MARLOW :
Le Vitrail. — Sourire au matin.
PAUL MUSSCHE :
Exil.
EDOUARD NED :
Prière.
GEORGES RAMAËKERS :
La Douleur Expiatoire.
PROSPER ROIDOT :
La Ferme douce.
JULIEN ROMAN :
Hors des Ténèbres.
FERNAND SÉVERIN :
Enone.
EMILE VERHAEREN :
Pressentiment de Victoire.
- IV FEUILLETON DE LA REVUE :
YVAN GILON :
Le Retour de Louis de Thuringe.
- V LA CRITIQUE :
YVES BERTHOU :
Le Bois dormant (poésie).
HENRI MAZEL :
Victor Hugo philosophe
ERNST DELTENRE :
Notes musicales.
- VI L'ACTUALITÉ :
GEORGES LE CARDONNEL :
Revue du Mois.

POLEMIQUE

Pourquoi j'entre au « Scandale »

En ce temps-là le Seigneur m'adressa la parole et me dit : « Ceignez vos reins, levez-vous et dites à Judas tout ce que je vous ordonne. Ne redoutez pas de paraître devant eux, car je vous mettrai en état de ne point craindre leur présence ».

(*Epître en la fête de la D. de St-J-B*).

Ces lignes seront les dernières que j'écrirai dans *La Lutte*.

Je quitte cette revue. Elle me fut très chère. Je l'ai créée. J'y ai fait mes premières armes ; en elle étaient mes plus méritoires pensées et c'est sur elle que furent juvénilement fondés mes plus chrétiens espoirs.

Je la quitte pourtant, je l'abandonne à ceux qui, sans le vouloir, m'en éloignent, heureux d'offrir à Dieu la peine intime et très profonde que vaut cet abandon-là à mon cœur trop sentimental.

Les vrais motifs de mon départ ? Voici :

Depuis la réapparition de *La Lutte* en janvier 1900, je me laissai circonvenir par certains de mes collaborateurs au point de céder à leurs prudences, d'obéir à leurs très timorés conseils et d'imiter leurs peu compromettants silences. Je commençais insensiblement à me renier moi-même.

Mais c'est fini je vous l'assure. Et j'ai, *pour Dieu*, reconquis ma franchise.

Ou, plutôt, non, ce n'est pas moi, mais ce sont bien en vérité les mérites et les prières accumulés pour moi là-bas en Mongolie par le P. Hermann Ramaekers, mon frère, sept ans Annonciateur de Jésus crucifié aux nomades du Steppe orthos, qui me l'ont reconquise enfin cette sainte Franchise chrétienne, dont l'approche fait pâlir d'angoisse les Scribes et les Pharisiens. Et qui sait si ces prières, auxquelles je dois d'oser ce que je vais oser, ne sont pas déjà, non plus dans les neiges du Steppe mongol, mais au sein des neiges du ciel, les Prières incandescentes d'un frère *devenu un Martyr* ?

Ah ! de telles prières sont irrésistibles, elles dilatent le Cœur de Dieu !

Quoi qu'il en soit, la Grâce vient de me visiter de façon vraiment surprenante et j'en reste confondu.

Au moment précis où mes « bonnes intentions » (l'Enfer, hélas ! en est pavé) se laissaient tellement subjurer par mes « prudences », que nul dessein de démasquer le vice n'osait plus se réaliser ; où je cessais de plus en plus de me vouloir un Missionnaire écrivant et un Témoin de la Parole, où je tournais le dos à l'Absolu de peur qu'Il ne me fascinât et qu'Il ne m'attirât vers Lui, tandis que je désapprennais d'être un poète apostolique, pour devenir « un littérateur » et m'enlisais, avec une inconscience effroyable, dans ce vaniteux petit monde des lettres, que M. André Gide compare si adéquatement à « un marécage » ; à ce moment précis du péril imminent le Bon Pasteur met sur ma route, de la façon la plus « fortuite » (c'est-à-dire la plus manifestement *providentielle* pour moi) un écrivain catholique, dont les vengeresses audaces me dessillent enfin les yeux et qui, triomphant, par la grâce, des hésitations félines de ma

lâcheté vraiment énorme, me pousse violemment dans *la voie étroite* du Salut.

Cet audacieux catholique, auquel je dois, après Dieu, une reconnaissance incommensurable pour le miracle qui s'opère en moi et dont il m'est lui l'instrument très cher, cet audacieux catholique débuta, voici quelques mois à peine, dans l'Apostolat par la plume (ce qui vaut un peu mieux, peut-être, que de débiter « dans les lettres »), en publiant à Louvain un journal catholique d'agression » qu'il intitula *par le Scandale*, et auquel collabora son maître Léon Bloy, le grand Voyant désespéré, le rugissant Lion de Marc, qui vaticine l'Esprit-Saint dans le désert du siècle mort.

Mon Bon Samaritain d'aujourd'hui y déclarait la guerre à tous les modernes pharisaïsmes ; plus particulièrement à ceux, innombrables, des mercenaires de la « Bonne Presse », mais à celui surtout des Prêtres scandaleux, qui dans nos jours de Tiédeur langoureuse et de Médiocrité triomphante, sont tels qu'une lèpre infernale dévorant la Face et le Cœur de Dieu.

Déjà le très noble zèle de cet Isolé lui valut d'être condamné à un mois de prison, le Jour du Vendredi-Saint, pour avoir, en jargon civil : « diffamé », c'est-à-dire en langage chrétien, dénoncé dans son journal, les turpitudes d'un prêtre sacrilège.

Car la « *Justice* » des hommes, *qui a condamné Dieu Lui-même*, condamne assez souvent ce que ce Dieu bénit.

Sous ce titre *Le Scandale*, ce justicier catholique, — aussi dépourvu que son maître Léon Bloy, de « tact », de « prudence » et de « diplomatie », et qui m'est devenu « par ces motifs » un initiateur et un vrai frère en Dieu ; ce justicier catholique — il s'appelle Edouard Bernaert — vient de

fonder à Bruxelles, sous forme de revue mensuelle, un « pamphlet orthodoxe d'inquisition », auquel je vais — car Dieuleveut — assidûment collaborer. J'ai le droit de parler, vraiment, au Nom de mon Maître qu'on bafoue et qu'on piétine, comme autrefois les marchands hollandais, sous couleur de le « mieux » servir par la prudence habile, moi dont le frère est occupé en Chine à prêcher son Nom trois fois saint.

Il est donc bien entendu :

1^o) Que Georges Ramaekers ne fait plus partie désormais de la « revue » *La Lutte*, mais du « pamphlet » *le Scandale*.

2^o) Que c'est sur ma demande réitérée que M. Paul Mussche voulut bien accepter de prendre à LA LUTTE ma succession, si brusquement ouverte par mon départ inopiné.

3^o) Que chacun expliquera mon départ à sa guise et *d'après lui-même*, c'est-à-dire, pour le grand nombre, de la façon la moins désintéressée et donc la plus désobligeante pour moi.

4^o) Que je me moque autant du « qu'en diront les hommes ? », que je me soucie, *avec tremblement*, du « QU'EN DIRA DIEU ? »

5^o) Que la haine, le mépris et SURTOUT « *leur pitié* » vont se hâter de faire régner autour de moi le silence du désert, à cause de ma collaboration au *Scandale*.

6^o) Qu'au contraire les sympathies officielles et mondaines afflueront de plus en plus vers LA LUTTE, grâce au très habile et prudent éclectisme dont la nouvelle direction saura — je n'en doute pas — faire preuve.

7^o) Que la plupart de ses rédacteurs négligeront, en effet, de plus en plus de pratiquer l'esthétique de « L'ART POUR DIEU ! » devise que nous eûmes, dès janvier dernier, la très heureuse inspiration

de symboliquement supprimer de la couverture de LA LUTTE, en même temps que nous supprimions le qualificatif, de moins en moins justifié, de catholique, dont s'encombrait « peu diplomatiquement » le sous-titre de cette revue.

Voilà, mes amis de LA LUTTE, en quels termes, dépourvus de littérature, de tact, de mesure et de diplomatie, je me crois *obligé*, par ma Conscience, à vous faire ici mes adieux.

Puisse Celui qui est mon Maître (or, vous le savez bien et c'est Lui que le dit : On n'en peut servir deux) vous dessiller BIENTÔT les yeux comme Il vient pour moi de le faire, et de vous envoyer vous-mêmes à votre tour prêcher par la parole et par la plume, contre ce monde pour lequel Il *n'a pas prié*.

Telle sera désormais pour vous, mon intarisable prière.

Votre frère en J. C.

GEORGES RAMAACKERS.

N.-B. Il est bien entendu que M. Ramaeckers porte l'entière responsabilité de cet article dont tous les collaborateurs de la revue récusent les affirmations, toutes gratuites.

Commentaire

Nous eussions préféré que M. Ramaekers quittât la Revue *La Lutte* sans faire à nos lecteurs une proclamation de départ qui nous force à lui répondre — brièvement. —

Quoi que nous fassions pour l'esquiver notre réponse paraîtra un plaidoyer *pro domo* et la question des principes telle qu'elle est exposée plus haut n'est déjà plus qu'une question de personnes.

Bien que les circonstances de la brusque conversion de M. Ramaekers ne soient pas tout à fait telles qu'il les dit et que notamment un certain nombre d'entre nous lui aient offert leur démission se refusant à voisiner dans la Revue avec M. Edouard Bernaert et qu'ils l'aient pressé de donner à son journal un caractère correspondant à ses sentiments nouveaux, nous acceptons la discussion sur le terrain où elle est placée.

Le reproche le plus grave que M. Ramaekers nous fasse, — celui du moins auquel nous sommes le plus sensibles — est d'avoir renié la qualité de catholique que nous affichions jadis au fronton de la Revue en même temps que nous en supprimions la devise : « l'Art pour Dieu. »

Qu'il veuille bien se souvenir que pareille mesure fut prise souverainement par lui ; il pourra voir que le présent numéro donne un démenti double et formel à son accusation, que *La Lutte* s'encombre à nouveau « peu diplomatiquement » du sous-titre de catholique et qu'un article défend dans le même fascicule des idées qui nous sont chères comme à lui même.

Ces idées, fut-il jamais empêché de les exprimer ? Ceux qui auront lu sa réponse à Terre Nouvelle, dans la livraison de juin, seront persuadés du contraire et si la devise : « l'Art pour Dieu » ne réapparaît pas aujourd'hui sur la couverture de *La Lutte*, c'est que nous voulons, comme M. Ramaekers hier encore, ne pas la galvauder en mettant sous son égide des vers ou des proses qui ne la justifient point toujours.

Nous la défendons comme base dernière d'esthétique mais nous ne vouons pas aux Gémonies ceux qui ne s'en inspirent point et nous croyons qu'il est permis à un catholique de ciseler un beau sonnet sans s'assigner un but apologétique.

Voilà où M. Ramaekers se sépare le plus de nous mais de même que l'Eglise encourage et autorise le mariage tout en prônant l'état de chasteté et permet à l'un et à l'autre d'espérer le royaume de Dieu, il est évident qu'il ne faut pas être un hagiographe ou un exégète orthodoxe pour mériter son salut.

Parlant des poètes catholiques célébrant la Beauté, M. Ramaekers aimait à répéter le mot de Platon : « le Beau est la splendeur du Vrai » ; la sagesse de ces paroles n'a pas varié depuis la fondation du *Scandale* et la providentielle apparition de M. Bernaert.

. Nous ne relèverons pas ce qu'il y a de blessant pour nous dans certaines prophéties peu charitables de celui qui nous quitte et nous n'avons pour lui ni « haine, ni mépris, ni pitié ».

« Toutes les âmes sincères sont estimables, disait O. Pirmez, combien plus quand elles sont enflammées de l'amour de la vérité. » — Les yeux des hommes ne pénètrent pas les desseins de la Providence, et si des sympathies officielles et mondaines — que M. Ramaekers nous prédit

et qu'il n'a pas toujours dédaignées -- viennent à nous, elles nous prouveront la véritable influence de notre œuvre qui aura touché un monde pour lequel nous ne travaillons point.

De ces suffrages-là du moins nous ne devons pas rougir, ils vaudront mieux que ceux recueillis jusqu'à présent par le *Scandale* auquel M. Ramaekers va, de par la volonté divine, collaborer.

Quand le triste directeur de ce pamphlet attire autour de ses élucubrations épileptiques un public friand de scandales cléricaux ne sent-il donc pas son premier et son plus dur châtement dans les applaudissements équivoques et les curiosités malsaines qu'il suggère.

Mais nous nous étions promis en débutant de ne pas prendre, à propos d'un changement de direction, le ton tragique et grave de M. Ramaekers et voilà qu'à notre tour nous chaussons le cothurne.

Heureusement qu'en terminant il nous reste une tâche plus douce à remplir, c'est de remercier notre ancien directeur du dévouement dont il a fait preuve pendant cinq années dans la conduite de cette revue, de son ardeur toujours en éveil, de sa confraternité jamais en défaut.

Nous allons prendre de ses mains téméraires un drapeau qu'il mena tant de fois à la victoire, s'il jette encore les yeux sur la mêlée littéraire, il pourra le voir brandi haut et ferme -- comme jadis !

LA DIRECTION.

L'Art pour Dieu ⁽¹⁾

Parmi les diverses formules qui se trouvent à la base des œuvres artistiques et inspirent les créations du poète, celle-ci : l'art pour Dieu, est certes la plus haute, la plus grande et la plus noble, la seule enfin qui ramène l'art à la source divine dont il émane. A vrai dire, ces mots ne constituent pas une formule, mais indiquent, dans leur énoncé bref, une affirmation de tendances et l'expression d'un vouloir.

En face de cette devise s'en érigent d'autres, contradictoires : l'art pour l'art, l'art social, païen, symbolique, naturiste, décadent.

Le but de cet article est de prouver, en écartant les formules creuses et celles où se rencontre un évident souci blasphématoire, que l'art pour Dieu groupe, en les réconciliant et en les dépassant, les tendances littéraires actuelles : l'art pour l'art, l'art social, le naturisme.

Nous omettons l'art païen, qui inspira et inspirera encore de nobles imaginations, mais qui, de sa nature même, est inférieur, s'il limite sa compréhension de l'univers aux idées anciennes qui trouvèrent dans les écrits admirables de Platon et d'Aristote leur plus haute expression. Les écrivains, séduits par l'eurythmie classique, bornent eux-mêmes le champ de leur activité en se vouant au culte exclusif des dieux de l'antiquité.

(1) Cet article fut écrit en septembre 1898. P. M.

Ils oublient que les autels sur lesquels ils sacrifient ont été démolis et n'existent plus que dans leurs imaginations ; il ne tiennent pas compte du total changement d'idées provoqué par la venue du Christ.

Je n'examine pas ici la divinité de cet événement ; mais, le considérant au seul point de vue historique, je puis déclarer qu'il est, dans l'ordre universel, la révolution la plus formidable depuis la création du monde.

Notons, en outre, que les écrivains païens ne le sont qu'exceptionnellement et jamais au total, car il leur est impossible de se soustraire à l'influence de dix-neuf siècles de civilisation chrétienne, et qu'ils apparaissent dans l'histoire de l'art comme admirateurs d'une époque disparue et, accessoirement seulement, comme créateurs.

Le symbolisme, tendance plus récente, devait être ce qu'il fut : éphémère. Les excès du naturalisme exigeaient une réaction fatale qui se traduisit en une sorte de mysticisme qui aurait eu son temps de succès s'il n'était devenu bizarre et maladif, tombé dans une recherche excessive et une préciosité outrée.

A côté de lui, antérieure et conjointe, s'élevait l'école des décadents ; car des poètes se parèrent de ce titre, justifié d'ailleurs par leurs productions alambiquées, névrosées, où sans nul doute on rencontre parfois quelque brusque envolée qui nous emporte en plein rêve, mais qui d'habitude retient l'âme captive, amusée au jeu subtil de sonnets compliqués, de stances macabres et de madrigaux byzantins.

Quels noms retenir dans cette débauche d'écrivains ? Trois ou quatre. L'un qui sauva de l'oubli, par une forme impeccable, ses mauvais rêves et son œuvre artificielle ; un second qui abandonna

ses ordinaires travers pour décrire, en un livre admirable qui lui assure l'humaine immortalité, le drame d'une âme moderne pourrie de vices, saisie tout à coup par l'étreinte de Dieu ; un troisième enfin qui imposa au symbolisme une conception si haute qu'un peu de son œuvre lui survivra.

Mais encore ceux-ci n'ont réussi que pour avoir abandonné l'école que leurs œuvres prétendaient défendre, pour s'être faits hommes et non pas jongleurs de théories, pour avoir dépassé par leur génie les barrières qu'ils avaient plantées. Aussi les actuels écrivains dont je parle, groupés autour de la revue *la Lutte*, se défendent-ils de former une école : *Tot capita tot scholæ*, disent-ils ; c'est le sûr moyen de garder une originalité, mais la devise qu'ils arborent dénonce leur philosophie en leur assignant une commune base d'esthétique.

Encore l'art pour Dieu est-il compatible, comme théorie, avec des philosophies divergentes, et si tel écrivain élit comme maître du monde un principe créateur, pour lui divinité, son œuvre ne pourra-t-elle le glorifier ; forcément ses poèmes n'exalteront-ils pas, à son insu peut-être, celui qu'au fond de l'âme il adore, et dans un sens restreint, ce sera là un des nôtres.

Et que ce mot écrivain évoque, je vous prie, le nom de grands poètes, Homère, Eschyle, Sophocle, Dante, Caldéron, Milton, Shakespeare, Hugo, Lamartine ; que le lecteur soit un être vierge, un cœur vibrant, un cerveau ouvert : c'est-à-dire, ramenons la discussion à des principes et avouons alors que les chefs-d'œuvre qui ont en eux « le frisson du sublime » nous exaltent jusqu'à Dieu.

Les premières œuvres écrites furent une glorification de la Divinité, et le livre de Job, pour ne citer que lui, en est un irrécusable témoignage.

Les orientalistes corroborent cette affirmation et nous apprennent que les premiers poèmes chinois et indous chantent le dieu caché. Que les origines des littératures soient religieuses, cela n'est pas douteux ; les drames de l'antiquité étaient joués lors de fêtes religieuses, et c'est à l'ombre de nos églises qu'on vit éclore les mystères du moyen âge.

Si ce cri : « Art pour Dieu » est récent, s'il est lancé par de jeunes poitrines, la tendance qu'il désigne n'est-elle pas vieille comme le monde, le camp d'où on le jette est situé sur une terre intégralement catholique, mais l'écho qui lui répond en élargit la portée qui était telle dans l'esprit même de ces hérauts. Avec lui, l'écrivain reconquiert sa place dans l'économie de l'Eglise ; il y devient nécessaire et respecté à l'égal du missionnaire qui la propage en des contrées lointaines ou de l'humble artisan qui forge le fer et le cuivre pour la décoration de ses cathédrales, il devient sublime par la tâche à laquelle il se voue.

Nous voilà loin de l'école et du procédé pourtant nécessaire en art, car il ne suffit pas d'un idéal élevé, il faut encore l'incarner, et je me réjouis de voir parmi les nôtres quelques-uns prendre en fait de technique, par exemple, des libertés extrêmes et y marcher à l'avant des avant-gardes.

Quiconque vise à exercer une action doit en prendre les moyens, et il faut s'adapter à son siècle si on veut le conduire.

Sans doute, le Dieu de notre devise est le Dieu du Calvaire, c'est-à-dire que, catholiques, nous en spécialisons la donnée, mais qu'on sache notre drapeau assez large et ses plis assez amples pour grouper autour de lui ceux qui ne pensent pas comme nous et qui pourtant sont de bonne volonté.

Quiconque n'est pas contre nous est avec nous.

Que les manifestations de l'art comme celles de la science, de la justice, de la morale, doivent se résoudre enfin de compte en hommage à Dieu, cela apparaît clairement aux yeux des croyants qui lui ramènent toute action, mais des dissidents logiques ont avoué la vérité de la devise.

Parmi les adhésions ou les critiques, beaucoup furent incompréhensives.

Les uns nous accusèrent de faire de « l'art de sacristie », alors que nos commentaires successifs le différenciaient profondément de l'art exclusivement liturgique ; un autre nous interdisait les poèmes d'amour. A celui-là nous répondions : Le catholicisme n'empêche d'aimer que ceux qui ne sont pas faits pour aimer ; l'amour dans les œuvres d'un poète chrétien atteint des cimes si hautes que des ailes souillées n'y peuvent prétendre. Un troisième ne voyait dans notre devise qu'une dédicace, et aux naturistes nous disons : Dans le décor des choses créées où vous n'admirez qu'une grande expansion naturelle, nous voyons plus et mieux et selon le mot de Saint Paul, y découvrons la trace du doigt de Dieu.

Notre désir est de combler l'abîme qui nous sépare de nos frères et non de le creuser davantage. Comme les partisans de l'art pour l'art, nous avons le souci de la forme nécessaire à une œuvre parfaite ; l'art social est du christianisme incomplet ; charité est devenu altruisme, et la pitié humanitaire d'un Tolstoï n'est qu'un fragment de nos Évangiles.

Nous ne prétendons pas, mon Dieu ! faire de l'art catholique, c'est-à-dire lui assigner un but immédiat d'apologie ; mais, catholiques, nous voulons faire de l'art si l'inspiration nous seconde, et forcément nos œuvres s'imprégneront de notre philosophie.

Enfin, la formule — le mot est inexact — que nous apportons est supérieure aux autres, car plus que les autres elle exprime un moyen d'élévation vers l'infini.

Où chercher ailleurs une conception plus belle, plus consolante et plus vraie : l'art, glorification de Dieu par l'exaltation de la beauté ?

Ah ! qu'ils viennent à nous les blessés de la vie, les désillusionnés de l'existence, les éclopés du chemin rude, les inlassables amants de la beauté, ceux dont l'âme souffre et dont le cœur saigne : les bras du Christ sont ouverts depuis dix-huit siècles au haut du Golgotha ; nous les savons prêts à étreindre des égarés repentants !

PAUL MUSSCHE.



FLORILÈGE.

Tempête ⁽¹⁾

L'océan se démène en furieuse épopée
Le vent cingle plus dur qu'une grêle d'épées
Et les flots bondissants, grondants, fols, éfrangés
Sont comme des requins demandant à manger !
Il fait nuit et le ciel scintille.

Dans sa barque
Le pauvre vieux pêcheur vide l'eau qui s'embarque.
Mais, comme pour narguer les efforts du marin,
Dès qu'il rejette un seau la mer en rentre vingt !

Peu à peu le bateau approche du désastre
S'enfonce doucement, chargé d'eau, chargé d'astres
— Car l'image du ciel repose au pied du mât.

Le pauvre vieux pêcheur songe à ceux qu'il aime,
A ceux qu'il aime, à tous ceux dont la mort qui guette
Va pour toujours le séparer. Les vagues, la tempête
Harcèlent sans répit celui qui va périr.
— Alors le vieux pêcheur, s'apprêtant à mourir
S'accoude et, l'œil mi-clos, fait son linceul des voiles
Tissés par les fils d'or qui tombent des étoiles !

ALBERT BERTHEL.

La Direction a, pour la composition de ce florilège fait appel à un grand nombre de poètes de Belgique. Des motifs divers ont empêché certains d'entr'eux d'envoyer, en temps utile, leurs poèmes. N. d. l. D.

Soir de lune

Comme une blanche aïeule à l'âme exténuée,
Vers moi, la lune abaisse un regard de bonté
En montant l'escalier de la haute nuée
Qu'elle ourle exquisement d'un ruban argenté.

Car elle sait ma vie endolorie et terne
Et surtout mes longs soirs, mes tristes soirs passés
A fixer son visage au sourire paterne,
En rouvrant leur cercueil à mes ans trépassés.

Elle sait tous les cris que j'ai poussés vers elle
A mes heures de spleen et d'isolement noir,
Quand, en moi, l'ombre lourde avec des frissons d'aile
Planait comme en l'horreur d'un cachot de manoir.

Je suis comme un enfant frêle et sans énergie
Pour qui tous les chemins sont durs et douloureux
Et dont le cœur plaintif est pris de nostalgie
En regardant l'azur où va mon rêve heureux.



Mais à quoi bon livrer ses songes à la foule
Et lui jeter son cœur râlant, ensanglanté !
Elle en rit sans comprendre et sous ses pieds les foule
Et vous laisse plus morne et plus désenchanté.

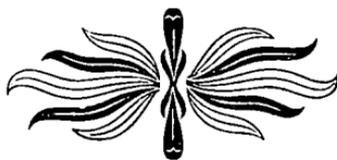
C'est pourquoi je voudrais, par les beaux soirs mystiques,
M'envoler vers toi, lune, en ton royal séjour
Dans l'éther constellé de joyaux fantastiques
Que la nuit a semés à la chute du jour.

Oui, je voudrais aller dans tes clartés laiteuses
Vers tout ce qui reluit sur les divins sommets
Loin des chemins maudits, loin des plèbes menteuses
Et n'en revenir plus, n'en revenir jamais !

Et là-haut, habitant des tentes diaphanes,
Drapé dans le replis d'une robe d'orgueil
Je laisserais hurler la meute des profanes
Et je verrais mourir leurs clameurs sur mon seuil !

PAULIN BROGNEAUX.

Jamioux mai 1900.



La Nuit

Dans la clarté lunaire et, là bas, sidérale,
Par les dessins cabalistiques de leurs feux,
Les constellations au rythme lumineux
Gemment l'Immensité d'une splendeur astrale

Les choses dont l'aspect s'érige sur la nuit,
Sous la lueur verte et pâle qui les affine,
Ont des tranquillités étranges et sous-marines
Dans l'éther transparent des calmes infinis.

Et le vide absolu évoque le mystère
Formidable et muet des natures premières ;
Il semble que la Vie germe dans le Néant,

Tant, par cette vastitude énorme, l'on sent
Autour de soi, très lentement, insaisissable,
Le silence creuser une fosse insondable.

ALBERT DE FROGER.



Œers

Malgré que les mots saints de paix et de clémence
Disent de refouler les glaives au fourreau,
Des frères rendus fous par l'orgueil du terreau
Jettent le cri sanglant de la force en démenche.
Si l'âcre odeur de sang qui vient de l'horizon
Dans le jardin des rois se mêle au cœur des roses,
Près des hommes meilleurs et près des bonnes choses,
Ici, des agneaux blancs broutent le frais gazon.
Si des peuples au loin, là-bas encore où gronde
Le rouge orage d'or et de fer et de feu,
Dans le meurtre brutal tombent devant leur Dieu,
Qui voulait la sagesse et l'unité du monde,
Ici l'oiseau gazouille et s'entr'ouvre la fleur.
Les chants et les parfums de la paisible terre
Sont comme de l'esprit qui sort de la matière,
Comme un sourire pur d'un frère à une sœur.
Des beaux petits enfants marchent dans la prairie,
L'âme à l'âme, cœur à cœur et la main dans la main,
Ils vont vers le grand rêve unique de demain
Par la fraternité divine de la vie.
Et tandis que le sang versé par les pervers
Fume dans ces lointains de haine et de carnage
Où la force est du crime et la mort de la rage,
En eux vibre l'amour latent de l'univers !
Et, d'un cri plus humain, tout l'avenir appelle
Leurs doux destins éclos parmi des temps trop durs,
Et les petits enfants sont des géants futurs
En qui grandit l'espoir de la Bonté nouvelle !

JEAN DELVILLE.



Sonnets à Viviane.

I

Si tu m'avais donné tes lèvres, Viviane,
Par qui tant de clarté rit encor chaque jour
A l'austère forêt où dorment nos amours,
En la paix du château que drapent des lianes;

Surgi royalement du magique sommeil,
Mon jeune espoir, grandi des hauteurs de son rêve,
Dans l'éclat de la pourpre et le frisson du glaive,
Se fût lancé, pennons au vent, vers le soleil !

Le rapide étalon qui piaffe et qui hennit
A tes regards eût disparu dans l'infini
Refoulant des sabots la terre où je fus lâche.

Mais tu n'as pas voulu me sacrer d'un baiser,
Tu retins dans tes bras mon bel orgueil blessé
Comme un guerrier tombé dans l'oubli de sa tâche !

II

L'heure lente suit l'heure brève ; la nuit pleure,
Un calme clair de lune effleure les gazons,
La rumeur de la mer qui luit à l'horizon
Berce le sommeil lourd de l'antique demeure.

Les cygnes orgueilleux nagent nonchalemment
Sur les étangs obscurs jonchés de feuilles mortes,
Le lierre noir couvre à jamais la haute porte
Que nul guerrier ne heurte plus d'un poing fumant.

A travers le vitrail de la tour féodale,
J'écoute les cerfs roux brâmer dans la nuit pâle,
Et, quand le vent m'apporte un vague appel de Cor,

O Viviane, ô la fatale et la chérie ! —
Je songe à ces héros, mes pères, qui sont morts
Sur la terre d'amour que leur sang a fleurie !

III

Mais le mâle destin qui consacra ma chair
A saigner du baiser farouche de l'Épée,
— Rythmant ma vie au son des strophes d'épopée —
Saura me libérer du joug de tes bras chers.

Ton baiser rédempteur frémira sur mes lèvres
Les désirs assouvis affranchiront mon cœur,
Les éclatants rayons d'un fier soleil vainqueur
M'embraseront du feu des glorieuses fièvres.

L'hymne de fol orgueil qui chantait dans mes veines
Jaillira librement à la face des chênes
L'étalon noir m'emportera d'un franc galop

O Viviane, et tu viendras — pâle incrédule ! —
Parmi les pleurs du vent et la plainte des flots
Ecouter l'oliphant gémir au crépuscule !

CHARLES DE SPRIMONT



La Mort des Rêves

*Ce dont nous sommes si orgueilleux,
nos rêves, ces marins téméraires voguent
sur l'Océan de la vie jusqu'à l'heure de
notre mort vers une bien chimérique
symbolisation de leur espoir en la Réali-
sation possible.*

ED. DE T.

Quand je serai mourant, que mes regards lassés
S'endormiront dans leur extase répandue
Je veux édifier à mes orgueils blessés
Une tombe éternelle ainsi que l'étendue.

O ! sur un galion immarcessible encor
A l'heure où le soleil pourpre le cœur du monde
Laisse-moi disposer dans la mâtore d'or
Mes rêves éclairés et souples comme l'onde,

Laisse partir alors ce navire adoré
Vivant ! laisse la lame aplanir ses écumes
Sur le rayonnement de son flanc mordoré
Laisse le s'apâler dans le nimbe des brumes !

Et siffle ouragan ! voix buccinante des mers !
Ebranlez vos glas lourds vous que la vague efface
Flots ! flots majestueux, flots battants, flots amers
Dont l'âme à l'infini s'affirme dans l'espace !

Le vaisseau patient voguera vers Erin
Douxement souriant comme une fête en route,
Une fête d'azur et de songe. Et lointain
Et fluide un chant tremblera comme un doute...

Puis dans les vergues d'or d'autres chants monteront :
Mes rêves aussi grands qu'un soleil magnanime,
Celui qui fut la nuit arrêtée en mon front,
Celui qui gravissait tous les jours une cime,

Celui qui regardait fixement l'infini,
Tous mes rêves, blancs et bleus et rouges et mauves
Célébreront leur mort en un hymne béni
Et l'Océan noiera le navire aux flancs fauves ;

Car, je l'ai dit déjà, quand mes regards lassés
S'endormiront dans leur extase répandue
Je saurai vous dresser, ô mes orgueils blessés
Une tombe éternelle ainsi que l'étendue !

EDOUARD DE TALLENAY.



L'attente vaine

Vers la plage où la mer expire en vagues grises,
La princesse est venue à pas mystérieux :
Sa chevelure d'or palpite dans la brise
Et le soleil couchant se mire dans ses yeux.

Voici la paix auguste et voici l'heure exquise
Où comme un grand pardon l'ombre descend des cieus :
Et seule, à l'horizon où le jour agonise,
La pourpre des soirs clairs saigne sur les flots bleus.

Et l'océan murmure et la princesse rêve ;
Les vagues, que la brise endormeuse soulève,
Meurent, lèvres d'azur, en baisers éternels ;

Et tandis que la nuit ouvre son aile noire,
La Vierge a deviné cingler vers son castel
Le beau guerrier vainqueur au geste de victoire !



Et longtemps la princesse attendit qu'il paraisse,
Géant superbe et doux cuirassé de vermeil,
Et son regard voilé crut deviner sans cesse
L'esquif de Lohengrin voguant dans le soleil.

Vaine attente ! Les soirs ont trahi leur promesse ;
Et la chanson d'amour qui berça leur sommeil
Était l'hymne menteur des syrènes traîtresses...
La princesse est restée en son rêve pareil.

En son espoir déçu la princesse est restée :
Sans avoir savouré la douceur d'être aimée,
Elle tend son amour par delà le réel,

Et sachant pour jamais sa douleur incompressible,
Elle écoute chanter en son cœur qui se brise
La magique chanson de son rêve immortel !

Invocation

Douleur, sombre déesse au glaive impérial,
Amante échevelée, éternelle maîtresse,
Qui me tins chaque soir pâmé sous ta caresse
Et posas sur ma chair ton baiser glacial,

Ce soir j'ai retrouvé la fureur de ton râle,
Tes morsures en feu, ta rouge volupté,
Et je veux, prosterné devant ta fierté pâle,
Dans le sang de mon cœur pétrir de la Beauté!

Aimons-nous ! J'ai souffert sans plus savoir le dire ;
La nuit m'enveloppait comme un linceul glacé...
Par toi mon désespoir va chanter son martyre
Et joindre en un sanglot l'avenir au passé.

Par toi j'ai savouré l'amertume des larmes,
Breuvage affreux et doux que m'a versé ta main,
Et tragique blessé qui tombe sur ses armes,
J'ai pu voir dans tes yeux les chutes de demain.

Fais-moi plus fort ; grandis mon orgueil à ta taille ;
Que ton glaive géant flambe dans le soleil ;
Donne moi ton essor altéré de bataille
Et montre moi le but de ton geste vermeil ?

Je te suivrai partout, esclave de ta haine,
Grisé de ton parfum pénétrant et subtil,
Et je traverserai l'indifférence humaine
Le cœur galvanisé par ton souffle viril.

Et puis, lorsque viendra l'heure où tout se termine,
N'attends pas d'avoir vu mon regard se fermer :
Enfonce-moi d'un coup le glaive en la poitrine
Et laisse moi mourir d'avoir voulu t'aimer !

Repos

Ah ! laisse-moi poser mon front sur tes genoux !
Comme un enfant peureux, cache-moi ; qu'entre nous
Et la vie orageuse, un ange aux yeux d'étoile
Etende tendrement ses ailes comme un voile,
Et que cette heure soit silencieuse ! Rien
Ne troublera le long et muet entretien
De nos cœurs fraternels, pareils à des colombes
Qui, frileuses, le soir, s'aiment parmi des tombes.
Que le monde m'accorde enfin un peu d'oubli !
O sœur ! par la douleur mon amour ennobli,
Loin du soleil dardant sa clarté meurtrière,
N'est plus qu'un abandon et qu'une humble prière.
N'apporte ni lilas, ni rose, ni jasmin ;
Mais sur mon front brûlant que ta divine main
Comme un oiseau se pose en tremblant, et plus fraîche
Que la source des bois qui court dans l'herbe sèche,
Sois-moi comme une mère à l'heure d'un adieu ;
Et, pour pouvoir entre tes bras mourir un peu,
Rappelle doucement au chevet de ma couche
Le sommeil qui, semblable à la biche farouche,
Devant mon cœur cruel se rebiffe et s'enfuit
Et me laisse toujours éperdu dans la nuit.
Tes blonds cheveux éparpillés sur mon épaule,
Je penserai qu'à l'ombre accueillante du saule
Je goûte le silence et la paix d'un tombeau.
Le soir vers nous viendra plus tranquille et plus beau,
Et je m'endormirai, croyant que tout expire,
Et sentant sur ma lèvre un peu de ton sourire.

VALÈRE GILLE.



L'aurore embaumée

Une goutte de soir humecte les calices :
La rosée, où s'avive un obscur tremblement,
S'alourdit de parfums, d'odorantes délices,
Qu'elle absorbe en ses pleurs voluptueusement.

Mais la jeune lumière, au matin, la consume,
Et des fleurs entr'ouvrant leurs chastes encensoirs
S'évapore en senteurs la tristesse des soirs,
Et c'est son deuil épars dont l'aube se parfume.

Ta rosée, autrefois, mon douloureux amour,
Dans la mort de l'espoir et dans l'exil du jour
Ne fut point en mon cœur vainement enfermée :

Car il l'a pénétrée, et d'effluves divins,
Et celle en qui renaît l'éclat de mes matins
En respire à jamais la douleur parfumée.

GASTON HEUX.



Extrait de « l'Initiation douloureuse ».

Las ! quand ils ont beaucoup pleuré...

Las ! quand ils ont beaucoup pleuré
Et clamé leur misere
Vainement à qui veut l'entendre,
Les pauvres Pierrots au cœur tendre,

Ironiques et grimaçants,
S'acheminent vers la nuit, sans
Que Colombine ne se penche
Pour voir passer leur face blanche.

Les Pierrots vont très lentement,
Avec leur âme en noir tourment,
Et leurs longs bras fantômatiques
Font de grands gestes fantastiques

A la lune qui rit aux cieus
Des pauvres Pierrots soucieux,
Blêmes enfants du fameux Rêve,
Du fameux Rêve dont on crêve !

Les Pierrots vont on ne sait où...
Ils s'en vont dans la nuit. Et tout
Repose jusqu'à demain, ivre
Du solennel bonheur de vivre.

.
Mais les vieux sonneurs possédés
A Saint-Sathan-des-Suicidés
Sonnent leur glas blasphématoire
— Pour les Pierrots morts dans l'eau noire.

LÉON LEGAVRE.

Le vitrail

L'aurore a dessillé mes yeux et je devine
Maintenant que les lys d'une ferveur divine
Erigent à nouveau leur urne vers l'amour,
Derrière le vitrail de mon rêve, le jour
Ineffable et charmant des tendresses premières.
Je te revois, clair paysage et vous, lumières
Du cortège arrêté sous ma tourelle d'or :
Jeunes filles veillant leur enfance qui dort :
Dans la charmille où vient mourir le clair de lune,
Séraphins entr'ouvrant les fleurs l'une après l'une
Après avoir choyé d'un geste caressant
Les frissons de clarté que l'aurore, en naissant
Entremêle aux reflets roses de la rosée,
Souvenances vaguant par la plaine arrosée
De pétales, aveux trop longtemps ignorés
Dont l'émoi se profile en sillages dorés
Sur l'eau mystérieuse et douce de mon âme...
O vitrail, émaillé d'auréoles qu'enflamme
La grâce d'un sourire éternellement pur,
Fenêtre de lumière ouverte sur l'azur
De l'Eden adorable où chante une enfant lasse,
J'ai, fuyant les pays de silence et de glace
Qu'un songe puénil me fit aimer jadis
Cueilli le rameau d'or aux parfums attiédés
Pour celle qui s'éveille au fond de ma tristesse
En guidant par la main l'Ange de la jeunesse.



Sourire au Matin

L'aube défaille au seuil de cet asile enclos
Parmi les fleurs que tu semas, parmi les flots
Dérisoires de l'eau familière où les Cygnes
Se souviennent encor de ton rire et des signes
Que nos doigts ébauchaient sur leurs plumages d'or.
Nuances, estompant de grâce le décor
Du jardin, des clartés jalouses des fontaines
Que berce la chanson des violettes lointaines,
Des clartés et des voix mélodieuses font
Se pâmer les oiseaux dans les cages et vont
Comme les messagers d'une aurore ingénue
Diviniser l'émoi des fleurs de l'avenue.
Tu souris : La fenêtre où les yeux captivés
Par les jeux du soleil qui soudain s'est levé
Derrière le bosquet de lilas et de roses,
La fenêtre fleurie où, calme, tu reposes
S'allume .. Et dans le ciel c'est une éclosion
De flammes, de parfums, de baisers, de rayons
Que fier de ton amour en rêvant je recueille
Dans l'urne d'une fleur, au chant bénin des feuilles.

GEORGES MARLOW.



Exil

Je rêve de palais somptueux et splendides
Dont les salles de marbre ont la fraîcheur des bois,
Où des bassins profonds et clairs, pleins d'eaux limpides
Gardent en eux le lourd secret des anciens rois ;

De palais entourés de jardins séculaires
Dont l'écho mort retient les serments d'autrefois
Echangés aux lueurs des pâles lampadaires,
Haussant leurs flammes d'or sur de vibrants émois.

C'est là que dans la paix et l'oubli je veux vivre ;
Gorgé de solitude et d'orgueil qui m'énivre
Je serai le gardien de la gloire en lambeaux

Et fidèle à jamais au souvenir vivace,
J'emporterai dans la mort calme et le tombeau
L'impérieux dessein des triomphantes races.

PAUL MUSSCHE.



Prière

Doux François, chevalier de Sainte Charité,
 Clair poète à qui Dieu donna pour le chanter
 La délectable bouche d'or de Chrysostome
 Et des mots odorants fleurant le cinnamome
 Et la myrrhe. Petit poète de Jésus
 Dont l'âme en flamme incendia les angelus
 D'un amour infini vers les aubes futures ;
 Toi qui fus le naïf chantre des créatures
 Dans la simplicité de ton âme d'enfant,
 Humble frère mineur du soleil triomphant,
 Humble frère mineur de Madame la lune
 Et des étoiles fleurs éclochant une à une,
 Toi qui dans tes yeux bons gardais l'étonnement
 Emerveillé d'avoir pu lire au firmament
 Le poème des soirs calmes et des tempêtes ;
 François, frère mineur des plantes et des bêtes
 Que ta bouche exhortait à louer le Seigneur
 Parmi l'impiété d'un siècle de tièdeur ;
 Toi qui disais aux fleurs sur tes chemins offertes :
 Balancez l'encensoir de vos lèvres ouvertes,
 Et chantent vos senteurs la gloire de celui
 Qui fit sur vos corps nus que le soleil a lui
 Pour les vêtir des diamants de sa lumière ;
 Toi qui disais au loup d'Agobio : Mon frère,
 Il ne faut plus tuer les bêtes de ce lieu,
 Ni les hommes qui sont les images de Dieu
 Et dont pour Christ béni la vie est un cantique
 De grâces ; repents-toi, frère, sois pacifique,
 Et jure d'être bon — et le loup humblement
 Mettant sa patte dans sa main fit le serment —
 Toi qui, le cœur ardent des amours fraternelles
 Tissais des nids moëlleux anx chastes tourterelles ;
 Toi qui pleurais la mort d'un bœuf ou d'un agneau ;
 Toi qui, sur le chemin qui mène à Bevagno,
 Prêchais aux oiselets venus en multitude
 La douceur et l'amour et puis la gratitude
 Avec des mots si clairsonnants et si subtils

Que les oiseaux disaient de l'aile : Ainsi soit-il ;
Toi qui luttais la nuit en un jeu poétique,
Comme les chevriers de la Hellade antique,
Pour disputer le prix au rossignol des bois
Et, par l'enchantement merveilleux de sa voix
Vaincu, te déclarais heureux de ta défaite :
François, cœur ingénu d'un très simple poète,
Ecoute ma prière et fais-lui bon accueil.
J'ai dépouillé mon cœur de la lèpre d'orgueil
Et de haine qui le rongait comme une rouille,
Je suis redevenu l'enfant qui s'agenouille
Extasié devant la rose ou la fourmi,
Je carresse le bœuf ainsi qu'un bon ami
Et chante avec l'oiseau ma chanson quotidienne.
Mon âme infime est donc un peu sœur de la tienne ?
Oh ! dis-moi les secrets des bêtes et des fleurs,
Enseigne-moi des mots, des rythmes, des couleurs
Qui peindront la beauté de la blonde nature
Et l'amour immanent dans toute créature.
Et mes chants monteront vers toi dans le ciel bleu,
Clairs oiseaux de soleil sur des ailes de feu,
Et seront accueillis, fêtés parmi les anges,
Car ils seront porteurs d'encens et de louanges.

EDOUARD NED.



La douleur expiatoire

« In manibus tuis tempora mea ».

Je croyais en fuyant trouver la délivrance
Mais la fuite, ô ! mon Dieu ! ne m'a pas délivré
Des larmes de mes yeux je me suis enivré
Et me complais toujours en leur désespérance.

Dans mon plaisir féroce à goûter mon malheur
Leur amertume en feu m'a d'effroyables charmes
Non ! tu ne peux savoir jusqu'où va ma douleur
Toi qui n'a pas connu la volupté des larmes...

Que ne suis-je resté près des bois familiers
Dont la beauté sanctifiait ma solitude.
Mes soirs délicieux s'y nombraient par milliers
Et Dieu me délectait dans leur béatitude.

Souvenir du Bonheur en mon Cœur en lambeaux ;
Souvenir du Soleil dans la Nuit sans flambeaux,
Souvenir de la Vie au milieu des Tombeaux !

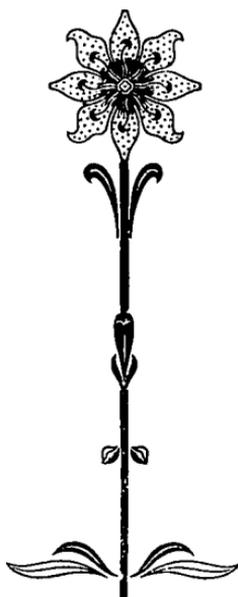
C'était le calme alors ; et voici la tempête,
Où tel qu'un guerrier noir, trois fois bardé de deuil,
Contre tout l'Océan qui monte à sa conquête,
Le roc de mon amour se dresse en son orgueil.

L'innombrable clameur de la mer triomphante
Gronde vers son défi : « Je te submergerai » !
Et sa propre clameur la remplit d'épouvante
Et la mer a bondi ; mais ses flots déchirés
Hurlent comme un troupeau d'esclaves qui enfantent.

Récif victorieux des assauts de la mer
Le roc de mon amour, pour prix de sa victoire,
Est devenu l'autel du culte expiatoire,
Où mon âme offre à Dieu, du fond de sa nuit noire,
L'holocauste sanglant de mon cœur entr'ouvert.

« Maître, daigne agréer l'humble offrande chrétienne
De ce cœur entr'ouvert comme ton Sacré-Cœur ;
Mais fais moi souvenir, afin qu'il t'appartienne
En savourant *pour Toi* le fiel de sa rancœur,
Qu'il n'est pas de douleur comparable à la Tienne.

GEORGES RAMAEKERS.



La ferme douce ⁽¹⁾

La ferme douce, elle est là-bas
Parmi les hauts sapins et les vergers d'automne
Que les glorieux étés, amis des paysans
Ont fleuris de soleil, ensemencés de pommes.

Elle est près de la mare où les troupeaux paisibles
Chaque matin vont boire à larges traits bruyants
Tandis que le brouillard remonte les talus
Vers l'horizon planté de noires sapinières

Je l'ai fleuri de souvenirs,
J'ai rêvé que rien n'étant accompli,
En deux fiancés, ignorants de la vie,
Nous recommencions un amour inconnu,
Un amour simple, sans rien de déçu,
Tout baigné de soleil, tout vibrant de chansons,
Sans tristesse ni peine, un amour comme en ont
Ceux qui ne savent pas que la vie est maudite.



Un matin nous serions venus
Suivant le caprice insouciant d'étroits chemins
Où tu aurais cueilli la bruyère et la mure
Pour fleurir tes cheveux et orner ta ceinture.

Tes yeux auraient le calme des sources sous le thym
Et ton étonnement irait aux écureuils,
Si joyeux compagnons, couleur de vieilles feuilles
Et qui sont plus légers que l'oiseau du matin.

Ce serait un beau jour adouci par l'automne.
Tu serais un peu lasse et nous serions contents
Quand paraîtrait paisible au milieu des vergers,
Le toit rouge et plat de la ferme solitaire

(1) *Le hameau vert*, volume à paraître incessamment.

Qu'annoncent de loin les coqs, les appels des hommes,
 Et le bruit régulier des fâeux travailleurs.
 Là, la chambre rustique serait prête,
 Elle serait simple avec de gais rideaux,
 De vieux meubles noircis pleins de linges pliés
 Et de dressoirs où sont les assiettes flamandes
 Coloriés violemment
 De campagnes chinoises et de sujets bibliques.
 Alors je te dirai :

« Nous sommes arrivés au but, petite aimée ;
 » Je ne crois pas qu'il faille aller plus loin.
 » Regarde : voici la chambre pour abriter
 » Notre amour parfumé comme des fleurs d'été.
 » Voici la table pour écrire les poèmes
 » Voici la pendule où dorment les belles heures,
 » — elle est comme une aïeule — entends battre son cœur,
 » Voici la fenêtre par où vient le matin,
 » Sa radieuse douceur et ses chants d'alouettes,
 » Voici le pot de grès pour déposer les fleurs.
 » Que nous faut-il de plus, puisque nous nous aimons,
 » Et n'est-ce pas charmant cette vie travailleuse
 » Des hommes, des bœufs et des coqs criards
 » Qui rythment à grands bruits notre amour silencieux ».

Alors nous oublierons la vie — ce sera bien.
 Je mettrai mon baton dans un coin.

Alors tu diras :

« C'est bien. Je t'aime, où tu seras ce sera bien,
 » J'aime cette chambre et la candeur de ses murs blancs,
 » J'aime cette chambre, elle nous accueille
 » Comme une mère charmée du retour d'un enfant.
 » Regarde :

» Elle a fleuri son seuil de hautes graminées
 » Et les fruits délicieux remplissent les armoires.
 » Elle nous attendait — restons, va, notre amour
 » A peur de trop de joie et de trop de grand jour,
 » Comme un enfant très doux qu'épouvante la vie.
 « Il aime la campagne lorsque le grave automne
 » A jeté sur les bois son grand geste attendri »

Hors des Ténèbres. (1)

Je viendrai et je vous guérirai.

S. Matth. VIII 7.

Qu'il est heureux, Seigneur ! d'être sorti de l'ombre
Et de ne plus rien voir sous cette couleur sombre
Qui toujours plonge l'âme et l'esprit dans l'erreur
Et qui, nous travaillant d'une angoissante horreur,
Fait naître à tout instant aux détours de la route
Les spectres dissolvants de la peur et du doute
Et le fantôme impur du maladif ennui...

O joie ! ils ne sont plus, ces hôtes de la nuit
Dont le ricanement, nous poursuivant sans cesse,
De notre cœur tremblant augmentait la faiblesse
Et de notre raison désordonnait le cours...

Mais nous avons prié ! — L'inattendu secours,
Blanche lueur au fond de l'horizon livide,
Combla soudainement le vertigineux vide
Qu'en sondant notre esprit parfois nous y trouvions.
Et voici que frappé par ces lointains rayons,
Nous avons tout-à-coup senti parmi notre être
La candeur de jadis tressaillir et renaître,
Et renaître et s'épandre en nous cette fraîcheur
Qui purifie une âme et lui rend sa blancheur !...

JULIEN ROMAN

(1) De: *Élévation*, en préparation.

Œnone

Tu m'aimes ?... Et pourtant, un jour, tu t'en iras...
Quand même, plus discret, tu ne le dirais pas,
Je le saurais !... J'en crois mes doutes et mes craintes.
O cœur ingrat ! J'ai beau resserrer mes étreintes,
Mes efforts, je le vois trop bien, sont superflus :
Je te sens m'échapper chaque jour un peu plus...

Lorsque tu n'es plus là, j'y pense, toute en larmes.
Ah ! parle, au moins ! Dis-moi quelles sont tes alarmes !
Peut-être ton orgueil craint de se perdre en moi...
Sois sans crainte ! Prenant ton moindre vœu pour loi
Et résignée à tout, pourvu que je sois tienne,
Je veux bien que tes yeux me remarquent à peine.
J'aime, et nul dévouement n'est fait pour m'effrayer.
S'il le faut, ma fierté saura s'humilier :
Je serai la servante attentive à te plaire
Qui ne demande rien qu'un regard pour salaire ;
Le calme de tes jours, la douceur de tes nuits ;
L'objet frêle et léger qui distrait tes ennuis.
Si tu souffres, alors, discrète et sans parole,
Peut-être je serai celle qui te console...
Du moins je tâcherai de l'être !... Et tu sauras,
Si mon humble amitié ne t'importune pas,
Quel cœur tendre et soumis était celui d'Œnone...

Hélas ! tu ne veux pas de ce cœur qui se donne,
Et je ne suis pour toi, mon amour le pressent,
Rien de plus qu'une fleur qu'on respire en passant...
Ah ! ne la meurtris pas, cette fleur éphémère !
Ne fût-ce qu'un instant, sa douceur te fut chère,
Tu le sais ; souviens-toi de l'ineffable jour,
Que la pitié t'émeuve, à défaut de l'amour !

Un mal est dans mon sein, presque insensible encore...
N'attends pas, pour partir, que ce mal me dévore ;
J'en mourrais !... Et, si peu que j'aie été pour toi,
Je suis jeune, et la mort me pénètre d'effroi :
Tu ne peux vraiment pas souhaiter que je meure !
Ne tarde pas, surtout ! Je faiblis d'heure en heure
Et déjà mon tourment n'est plus mystérieux ;
De grâce, épargne-moi de trop cruels adieux...

FERNAND SÉVERIN.

Pressentiment de Victoire

Tandis que, sur la mer, on cogne
Pour que ses droits lui soient gardés
L'infant s'attarde et joue aux dés
Sur un balcon, en Catalogne.

Sa flotte entière au loin besogne
Avants fendus, mâts bombardés,
Pavillons fous, mais tailladés,
Autour des rocs de la Corogne.

Soudain le son d'un cor résonne ;
Sans qu'on y touche, un pennon bouge,
Un cri monté vers les cieux — droit...

Et les flammes des joyaux rouges
Se raniment, dans la Couronne,
Qui bout d'orgueil, au front du roi.

EMILE VERHAEREN.



Le retour de Louis de Thuringe

Le landgrave est parti depuis de longs mois. Il a quitté son grand château de la Wartbourg au dessus d'Eisenach et les collines de sa Thuringe et Marbourg, la perle du pays de Hesse pour passer les Alpes et mener campagne contre Bologne. Il y a des mois qu'il est descendu au travers des plaines verdoyantes de Lombardie avec ses chevaliers et ses vassaux, sitôt qu'il fut parti la famine et la peste sont venus tenir leur camp au milieu des collines ondulantes de Hesse et de Saxe et elles dévastent le pays. Il y a des pauvres sur toutes les routes, des pauvres qui cherchent leur subsistance. Tous les jours, dans les villages qui se dépeuplent, on voit que des gens qui étaient descendus le matin vers les prairies et les champs ne remontent pas le soir. Mais de grandes bandes de corbeaux tournent au dessus des champs brûlés de soleil et parfumés de l'odeur des herbes sèches. Des hommes d'armes, abandonnés dans le sillon des armées en marche, forment de petites bandes menaçantes et pillardes et rôdent dans les campagnes. Comme le maître est parti, il n'est point si petit chevalier, resté en Thuringe, qui ne fasse bâtir des tours crénelées à son château et ne double ses murs d'enceinte au détriment des paysans. Les marchands venus de Lithuanie, en

route vers Venise pour y acheter de l'ivoire, des perles et des flacons d'odeur précieuse, sont dépouillés sur la route et laissés nus et râlants dans les herbes hautes. Aussi le peuple souffre, et il gémit de penser que son seigneur juste et puissant, soit parti si loin à la suite de Frédéric II.

Dans son château aussi le duc est attendu, et il est attendu par son épouse, celle que les paysans, les pauvres et les lépreux nomment la chère duchesse Elisabeth et que depuis l'Eglise honora du titre de sainte.

Dès le départ du landgrave elle avait pris le costume des veuves pour témoigner qu'elle ne voulait plaire à personne qu'à son époux et que vraiment en son absence elle avait le cœur en deuil. Elle a partagé son temps entre la prière, ses enfants et les pauvres. Chaque matin elle descendait du château et par les chemins sous bois elle se rendait au Liliengrund : « le champ du lis ».

C'est là qu'elle réunissait les pauvres et les malades, les gens trop vieux pour monter à la Wartbourg. Elle allait ainsi doucement, les bras chargés de dons et le cœur chargé de pensées, faisant sa prière du matin dans le grand temple de la forêt. Elle marchait, faisant les méditations simples que lui suggérait la nature ; prenant exemple sur la patience des araignées dont les toiles, lourdes et brillantes de rosée, se tendaient au travers des sentiers, ou priant Dieu de la rendre calme comme les bois à l'aurore, ou pure comme la première heure du jour.

Ce matin là elle allait, songeant et remerciant le Seigneur d'avoir fait pour elle et pour les hommes les anémones frêles, les fougères et les arbres verts. En voyant les hirondelles qui effleuraient les herbes des prés, elle priait les rois mages de garder son Seigneur sur les routes lointaines

comme sont gardés les oiseaux qui reviennent d'Orient au printemps et de faire que les pauvres gens aient leur nourriture chaque jour comme les petits oiseaux dans leurs nids.

Seigneur, ramenez les bêtes des champs et des bois à leurs gîtes, et ramenez les hommes à leurs maisons. Deux mille qui sont partis Outre-les-Alpes. Combien reviendront ?

Ils n'y a pas seulement la mort au grand jour des combats, dans la poussière des mêlées ou dans la fumée des assauts, il y a pis.

Ils ont du faire des chevauchées longues sous le soleil d'août, ils ont franchi les passes des montagnes dans la neige le long des précipices, ils ont traversé à gué rivières et fleuves, l'eau montant à mi-cuisse des cavaliers et aux aisselles des fantasins. La peste noire rôde aux flancs des armées en marche. Des maux hideux germent dans les camps : des lèpres rongeuses rapportées d'Orient sous l'armure des cavaliers. Et puis les trahisures, les embûches, les serviteurs vendus à l'ennemi et le poison versé sur les viandes et dans le vin ! Seigneur, que votre volonté soit faite, mais il y a l'empoisonnement dans les cachots de l'ennemi, dans l'humidité, le silence et les ténèbres des souterrains. Seigneur, protégez ceux qui sont partis.

Comme Elisabeth pressait un peu le pas en songeant à ceux qui l'attendaient : les malades réunis sur l'herbe du vallon autour des sources, elle passe à un endroit dit « le repos des hommes » d'où l'on voyait l'ondulation fuyante des collines et leurs croupes jusqu'à la Bavière. Et voici que très lointaine une fanfare guerrière s'éveilla subitement.

Elle venait d'une route cachée où montait une troupe nombreuse de cavaliers et d'hommes d'armes. Elle passa comme une trombe d'orage

sur les monts bleus de l'horizon ; elle franchit les vallées et les rivières, se heurtant aux échos. Elle fit bondir les chevreuils là bas dans les forêts. Elle s'étendit sur tout le pays, elle glissa sur les vastes herbes fleuries et sur l'eau des lacs. Comme une rafale le bruit de la fanfare entra dans les villages, tournant dans les rues, frappant à toutes les portes et à toutes les fenêtres, secouant les gens à son passage, éveillant les malades endormis. A chacun elle disait quelque chose, et à la foule elle criait : « Voilà le bon seigneur qui rentre vainqueur des guerres contre les villes d'Italie, il a franchi les Alpes, traversé la Bavière et passé le Mein. Voici les hommes de Hesse, de Saxe et de Thuringe qui rentrent dans leurs foyers ». Aux femmes la fanfare criait : Voici les maris qui rentrent, casque en tête, solde en poche, butin en croupe ; les misères sont passées et la famine et le délaissement. Les hommes rentrent raides de fatigue. Préparez les logis. »

La fanfare s'étendait et grondait comme le feu dans une sapinière ou comme le vent en mars. Elle passait sous les portes et descendait dans les cheminées. Elle vibra si fort dans les clochers que les cloches se mirent en branle dans tous les villages, l'une derrière l'autre, du midi au nord. Elle chuchotait des choses douces aux jeunes filles. Dans la campagne elle passait les fossés des châteaux et elle frappait à coups redoublés, s'acharnant aux portes noires. Elle s'étendait le long des murs, cherchant un passage pour entrer. Elle escalada les plus hautes tours et hurla dans les enceintes en criant aux uns : « Louis de Thuringe et tous ses chevaliers vont revenir ; hâtez-vous sur les routes à leur devant » et aux autres : « Louis le Justicier est de retour, fermez vos portes, levez vos ponts. C'est la justice qui ren-

tre ; c'est le jour des opprimés, des volés et des assassinés. Sonnez les hommes d'armes et préparez vos comptes ».

La fanfare s'enleva comme un vol immense d'oiseaux migrateurs autour du château de la Wartbourg. Elle fit ouvrir toutes les portes, les tours se pavoisèrent et les routes se remplirent de monde.

Et la fanfare alla très loin, s'affaiblissant, se diminuant, s'arrêtant aux arbres, aux creux des rocs et à l'écume des cascades. Elle vint comme un vol d'abeilles jusqu'au chemin du Liliengrund et alla murmurer à Elisabeth : Ton époux revient. Puis la fanfare monta vers le ciel comme la flamme joyeuse des feux de Saint Jean et elle alla remercier Dieu pour la joie de la Thuringe. Tous les gens étaient sortis et couraient sur les routes au devant de ceux qui rentraient. Les infirmes et les malades grelottant la fièvre se traînaient à leur porte.

Parmi les plus pressés à joindre leur seigneur étaient ceux auxquels le landgrave avait confié les affaires en son absence : les sénéchaux, les économes et les sergents. La fanfare leur avait crié : « En selle sur de bons chevaux au devant du maître ! » Et ils partirent au galop. Quand ils furent devant Louis de Thuringe et qu'ils l'eurent félicité de son retour, ils se répandirent en plaintes : « Ah, notre bon duc, pourquoi êtes-vous parti si longtemps ? La famine a dévasté le peuple, les chevaliers et les brigands ont battu les routes !

« Les Juifs sont venus de Prusse et s'installent dans nos villes pour prêter aux marchands. Bon duc, vos châteaux sont vides ; il n'y a plus chez vous ni or ni argent. Il n'y a plus de grain dans les greniers ni de bêtes dans les écuries. Votre épouse a tout donné ; et il faudrait engager une ville pour

retrouver la valeur de ce qu'elle a dépensé en aumônes. Nous sommes ruinés. Elle a donné ses parures et ses bijoux et distribué tout le vin des caves. Que ferons-nous ? »

Le bon duc sentit de noires fumées de tristesse passer dans son âme en entendant ces plaintes injustes contre son épouse, et il répondit : « Pourquoi vous plaignez-vous ! Ma sœur n'était-elle pas maîtresse de vider les caves et les greniers et de faire tuer tous les moutons des bergeries pour les distribuer aux pauvres. Qu'importe qu'il n'y ait plus d'or ni d'argent dans aucun de mes châteaux si mon peuple est sauvé de la famine. »

Les économes reprirent : Bon duc votre épouse ne pense pas aux soins de vos biens, mais seulement au soin des pauvres ; elle est partie ce matin pour le Liliengrund où elle réunit toutes les vieilles gens du pays ; et rien n'est prêt au château pour vous recevoir ».

Et Louis répartit que rien ne pouvait lui être plus agréable à son retour que de trouver son épouse s'occuper des malheureux et que nul préparatif de réception ne pouvait lui être plus doux ; ayant pour dessein de surprendre Elisabeth et de la voir plus tôt il quitta la tête de son armée et ses gens et il ne voulut point attendre que la foule sortie d'Eisenach fut arrivée à sa rencontre. Mais au trot de son cheval il coupa droit par la campagne vers le Champ des Lis. Son armure bien polie brillait comme un soleil et tout le paysage s'y reflétait comme dans un miroir. Par dessus les saules et les arbustes verts on voyait fuir les plumes de son casque comme un oiseau lourd. Mais si l'aigrette du heaume tremble, au vent ; bien plus fort tremble le cœur du cavalier à la pensée de revoir son épouse. Son visage est plus clair de joie que son armure brillante et

quand les époux se sont vus des hymnes vibrent dans leurs âmes en remerciement vers le Seigneur. Il leur paraît que tous les arbres de la forêt sont heureux de les voir passer ensemble car le landgrave a assis son épouse devant lui sur l'encolure du cheval et ils laissent chanter la joie de leurs cœurs en remontant vers la Wartbourg.

Mais voici qu'à la porte du château la mère du duc Louis est venue au devant de son fils et dès qu'il a déposé Elisabeth sur le sol et qu'il est descendu de cheval, la vieille duchesse se plaint amèrement : « Mon fils, votre épouse n'a point souci de vous ni de votre honneur, ni de votre renom, elle va dans les chaumières soigner les plus humbles malades comme une pauvre ; elle panse leurs ulcères de ses mains comme si elle n'avait pas d'autres besognes. Mon fils, elle nous a réduits à l'indigence ; elle a tout donné, et comme il n'y avait plus qu'un lit vide dans tout le château elle y a couché un lépreux ; et ce lit est le vôtre mon fils, cette femme veut vous communiquer la lèpre. »

Le landgrave sentit son âme inquiète de ces accusations, car il avait foi dans ses sénéchaux et il était plein de respect pour sa mère. Le malin qui va plus vite qu'un jeune cavalier monté sur un bon cheval, même quand il se presse pour retrouver une épouse, le malin ne cesse de dire à Louis de Thuringe que la charité d'Elisabeth était inconsidérée et que ce n'était point la besogne que Dieu demandait d'une duchesse. Aussi fut-il marri de voir dans son lit un pauvre petit lépreux au visage rongé de plaies, et le soir il se souvint des cadavres abandonnés le long des routes : le corps est caché par l'armure mais la figure est dévorée par les fourmis et les oiseaux.

Son cœur se remplit de dégoût et de colère.

« Voyez mon fils, disait la vieille duchesse, voyez qui elle a couché dans votre lit ». Elle tirait les couvertures pour mettre à nu le pauvre corps du mendiant et ses plaies purulentes. Subitement une grande clarté envahit la chambre, et la source de cette lumière était le corps du lépreux. Ses plaies hideuses et rongeantes se transformèrent en blessures ensanglantées. La vieille duchesse vit que les deux mains le lépreux tenait étendues le long du corps étaient percés par la paume. Dans son mouvement violent elle avait arraché les couvertures pour montrer les pieds du pauvre, maigreux informe dont la lèpre avait fait tomber les doigts et Louis de Thuringe vit que les pieds avaient repris leur forme mais qu'une blessure vermeille mettait sa rose rouge au milieu. Enfin la pauvre tête rongée qui faisait penser aux hommes noyés au passage des gués et dont le cadavre git dans le limon des bords, la face vers le soleil ; la pauvre figure était d'une beauté céleste et elle reposait, ceinte d'une couronne d'épines, sur les coussins.

Ainsi chacun apprit nettement que le pauvre petit lépreux qu'Elisabeth avait recueilli dans le lit de son époux était Jésus crucifié qui voulait témoigner en quelle faveur il avait sa servante.

Comme la lumière de gloire croissait à chaque moment et que les assistants n'en pouvaient supporter l'éclat, ils fermèrent leurs yeux éblouis. En les rouvrant ils virent que le lit était vide et qu'une jonchée de roses y avait été semée.

Le duc se sentit une douleur profonde des pensées qu'il avait eues et il voulut prier son épouse de lui pardonner ; mais un bruit étrange se fit entendre, on eût dit que la grêle tombait dans les greniers comme dans un jour d'orage elle passe sur nos toits. Le bruit devint en un instant si fort

qu'on l'entendit jusqu'à Eisenach et que la foule qui emplissait les cours se précipita à l'intérieur pour en chercher la cause. Puis on entendit que cette grêle descendait les escaliers et on se fût cru dans un moulin au moment où les meuniers vident leurs sacs sur les meules. Le flot roula, se répandit sur les paliers, dégringola les marches, déborda les rampes et on l'entendit tomber en pluie d'étage en étage dans les escaliers. Cette pluie crépitait sur les armoires et contre les murs, sonnait sur les vases de cuivre, les armures et les verreries. Elle s'assourdissait sur les tapis. Le landgrave se précipita vers les portes closes et ouvrit ; alors, le bruit cessa, mais un tas de blé accumulé contre la porte croula dans la chambre et répandit son flot blond sur les tapis, sous les tables, sous les armoires et sous le lit jusqu'à mi-jambe du duc. Il sortit, piétinant dans le grain, allant au devant de ses gens qui s'exclamaient. Il cherchait Elisabeth et remerciait Dieu dans son cœur, de tant de bonté. Par dessus tout il le remerciait de lui avoir donné celle qu'il nommait sa sœur, car il comprit, disent les vieux commentateurs, que c'est une bonne épouse, qui est cette bonne part promise par le Seigneur à l'homme qui fait le bien sur la terre.

YVAN GILON.

LA CRITIQUE.

Les Livres nouveaux.

CHARLES LE GOFFIC, *Le Bois dormant*, poésie,
LEMERRE Editeur.

Des livres de vers qui ne se vendent pas, cela se voit tous les jours, ce qui n'empêche pas les doux maniaques que sont les poètes de faire des vers ni même de les publier. Mais un livre de vers qui se vend, voilà qui n'est certes pas banal, surtout quand ce livre n'est signé ni Sully-Prudhomme ni François Coppée. M. Charles Le Goffic eut cependant cette bonne fortune de publier, voici quelque dix ans, une mince plaquette intitulée *Amour breton* qui n'eut pas seulement un succès d'estime. Tout le monde s'est accordé pour placer les quelques petits poèmes fugitifs qu'elle contient parmi les plus parfaits chefs-d'œuvre de notre langue ; et, de fait, pour la pureté de la forme, la netteté de l'image, la sobriété et la justesse de l'expression, par l'accent de sincérité, on ne peut rien leur opposer. Aussi, depuis dix ans, étions-nous quelques uns à attendre — hélas ! comme sœur Anne — les nouvelles poésies de M. Le Goffic, annoncées déjà dès cette époque sous ce titre mystérieux : *Le Bois Dormant*. Et voilà qu'enfin il nous est donné de pénétrer dans ce fameux bois enchanté.

Y trouvons-nous au moins ce que nous nous promettions ? Amplement, je vous l'assure. M. Le Goffic a *infiniment* de talent et son talent consiste en partie à faire celui qui ne le sait pas. De même dans la vie fait-il supposer qu'il habite un pays lointain où les âmes sont sans détours : la bonhomie de M. Le Goffic est unique et... admirable. Mais le brave homme est un artiste profond qui sait que la véritable œuvre d'art n'est pas celle devant laquelle on s'exclame, parceque telle partie, sollicitant d'avantage les regards trouble l'équilibre des facultés. Dans l'œuvre d'art tout est mathématiquement calculé, pesé. Rien n'a l'air moins travaillé que le vers de M. Le Goffic et rien n'est plus parfait. Alors que l'usage — combien contagieux et combien dangereux ! — est venu pour les poètes nouveaux de se contenter d'à peu près dans le fond comme dans la forme,

— encore un de tes bienfaits, cosmopolitisme! — ce poète-ci est hanté par l'inexorable souci de la perfection : le mot juste, l'unique, à sa place exacte. Aussi au cours de la lecture, tout en se laissant bercer par la musique ravissante des vers, est-on, je ne dirai pas surpris, mais *charmé* — les fées habitent ce bois — par la rencontre d'un mot très rare, très joli ou très étrange et si simple cependant! qui, à lui seul — et c'est ici ce qu'il y a surtout de remarquable dans cette poésie — éveille tout un monde de sensations exquises, évoque des paysages estompés de contrées synthétisées.

La belle poésie doit sembler n'être faite de rien ; elle doit se dépouiller de toute matérialité tout en nous ouvrant des horizons sans limites. Voici un poète pour qui les mystères n'existent plus. Mais M. Le Goffic n'a pas que du talent ; il possède une âme de poète, la plus impressionnable qui soit. N'est-ce pas la fée bretonne, la Viviane de Merlin, qui enchanta ce Bois Dormant dont M. Le Goffic, dans la vie réelle, a toujours l'air de revenir en dépit de l'extrême volubilité qui le caractérise ? L'étrange homme ! qui, la pipe aux lèvres, s'arrête à chaque pas, sourit, d'un bon sourire large, d'un sourire déboutonné, si je puis m'exprimer avec familiarité à propos d'un maître écrivain, discourt, gesticule comme un méridional pur sang — je sais bien qu'il a quelques gouttes de sang vénitien dans les veines — et qui se transforme du tout au tout quand il laisse chanter son âme ! Que le méridional est loin alors ! Il n'y a plus là que le Breton sincère, secoué de frissons. Les yeux se couvrent d'une brume épaisse comme celle qui vole sur nos mers orageuses pour se résoudre en longues pluies tristes sur nos côtes tourmentées. C'est bien alors le Celte que l'on a devant soi, endolori, mélancolique ; le barde dont l'âme est dévorée par un feu sacré.

Pourquoi faut-il que M. Le Goffic n'ait pas cru devoir écarter une longue pièce à dire, dédiée sans doute pour ceci à M. Jacques Fénéoux, pièce encore parfaite en son genre, je le veux bien, mais qui, forcément lourde, paralyse l'envol des autres poèmes ? Ici le poète est victime du sujet et non du genre, car un autre récit : *Noël à bord* est bien l'une des plus belles choses que je connaisse, et sans doute ne pourrais-je mieux donner une idée de l'art de M. Le Goffic qu'en reproduisant ici un fragment de poème :

... Et soudain le brouillard disparut et la mer
Fut pleine de clartés de cierges.

.

Car c'étaient des noyés qui s'en venaient ainsi
 Vers la ville à qui Dieu dénia sa merci,
 Ker-Is dont bruissaient les cloches sous-marines.
 Trente évêques les précédaient en chapes d'or,
 Chantant l'*Ecce Deus* et le *Confiteor*,
 Les mains en croix sur leur poitrine.

Ils passèrent si près du bord qu'en nous penchant
 Nous aurions pu saisir chaque mot de leur chant.
 Hâves, un cierge au poing, le front dans des cagoules,
 Les noyés se serraient derrière eux en troupeau,
 Et les frocs goémoneux qui claquaient sur leur peau
 Avaient trempé sept ans dans l'écume des houles.
 Ils levaient tristement sur nous leurs yeux sans fond

Mais qu'on n'aille pas croire par cette situation que le *Bois Dormant* ne contient que des fresques lugubres — même celle-ci a des clartés inattendues — quoique, en bon Breton qu'il est, M. Le Goffic ait la poésie triste jusque dans la joie : c'est bien d'ailleurs ce qui en fait tout le charme. De cette tristesse d'un tour particulier on prend vite son parti, car on y trouve des jouissances aussi profondes que rares. Bon Breton, ai-je dit. Certes : pour évoquer avec une telle puissance et avec des moyens, en apparence si simples, la Terre bretonne, il faut avoir non pas seulement une âme d'artiste, mais avoir aussi l'âme de la race. On ne trouvera pas ici la Bretagne de pacotille, d'Opéra comique dont quelques étrangers et des Bretons de contrebande qui en imposent aux sots font un commerce courant assez lucratif. On n'y saurait trouver les tableaux à l'huile de ricin et les aquarelles à l'eau de Janos où l'on représente invariablement un menhir, un dolmen, un calvaire et un sonneur de biniou. Il y a chez nous autre chose. Il y a une Ame et une âme qu'on ne trouve pas ailleurs, qui évolue en des paysages qu'on ne rencontre non plus nulle part. Cette Ame et ces paysages simples sont ici, cher lecteur :

Vois. Un ciel cuivré d'automne,
 Et, sous ce ciel presque roux,
 Un Bois léthargique et doux
 Des fleurs et la mer bretonne.

YVES BERTHOU.

Victor Hugo philosophe

Victor Hugo a toujours ambitionné la gloire du penseur. La Poésie n'était pas pour lui assemblage de rimes mais descente au plus profond de l'abîme et ascension au plus haut des cieux. Cette visite que la poésie faisait à la philosophie en la personne de Hugo, la philosophie vient de la rendre à la poésie en la personne de M. Charles Renouvier. (1)

Et le spectacle est louable de voir un des plus subtils métaphysiciens de ce siècle étudier les intuitions phosphoriques du Titan des vers. Qu'importe l'Ossa de sottises que ce frère des dieux a parfois entassé sur un Pélion d'inexactitudes, si, au-dessus, dans les nuées, fulgurent les éclairs de son génie ! Tous les pédantocrates auront beau faire, nul d'entre eux, fut-il docteur en Sorbonne et directeur en « rue d'Ulm » n'a rendu avec la millième partie de la puissance de Hugo, les grandes conceptions philosophiques, le pessimisme, l'évolution du cosmos, le messianisme, la pitié, la justice, l'homme, la Divinité !

Pourquoi faut-il que l'hommage rendu par le philosophe au poète, de façon si noble, et si hautement dédaigneuse du préjugé vulgaire, qu'il honore ce philosophe plus encore que le poète, pourquoi faut-il, dis-je, que cet hommage soit à mes yeux diminué par une préoccupation confessionnelle, étrange en vérité chez un philosophe ! Pourquoi vouloir faire de Victor Hugo un *protestant* ? Certes, c'est le droit de M. Renouvier de l'être. Né catholique, si je ne me trompe, il a cru trouver dans le protestantisme un milieu plus favorable, une sorte de méduse morale où il pouvait se loger sans crainte de heurter un osseux gênant ; beaucoup de philosophes en sont là, ils sont comme cet apôtre du pansement sale qui bénéficiait de l'antisepsie de ses voisins, ils profitent de la morale du christianisme sans s'embarasser de ses dogmes. Mais les poètes heureusement, dédaignent ces petits calculs, ils montent droit à la lumière,

comme l'aigle, en la regardant fixement et certes, jamais Hugo n'a pensé que puisqu'il était à la fois anticlérical et « christodule » il devait être salutiste, quaker, n'importe quoi, pourvu que pasteur.

A quitter la grandiose nef du catholicisme toute pavoisée des oriflammes médiévales, toute illuminée des flammes mystiques des saints, toute vibrante de chants, de parfums, de musiques, de chefs-d'œuvres, quelle pauvre inspiration que d'aller retenir une cabine confortable aux bureaux du Lloyd protestant. Les paquebots de la « Company » sont divers, je le veux bien, et il semble qu'il y en ait pour tous les goûts, mais comme ils sentent tous la même fade odeur de linoléum, de graisse de machines, et de nausées de passagers regrettant le plancher des vaches à Colas ! Comme on comprend de préférence le berselin battant l'Océan de son esquif fou, hurlant dans les tempêtes et chantant dans les « Conaces » jetant son glaive contre les étoiles qui dirigent la route du grand vaisseau, mais en somme bondissant vers le même but !

Je sais bien que ce but est aussi celui de quelques-uns des noirs paquebots rationnels dont je parle. Aussi ne voudrais-je point parler mal d'eux, mais puisqu'ils ont tous les raffinements de la modernité, l'eau et le gaz à tous les étages des salles à manger transformables à vue d'œil en « halls for divin service » et les timbres électriques pour faire apparaître sur le tableau le numéro du prochain psaume, qu'ils nous laissent à nous pauvres archéologues, notre vieux bateau vermoulu, puisque nous aimons ses vitraux, ses fleurs, ses dorures, ses chœurs de matelots et son antique pilote blanc à mitre d'or qui se dresse sur la proue, les yeux au ciel !

Et puis j'ai tort aussi de mal parler, ou d'avoir envie de mal parler de M. Renouvier. Figurez-vous que je ne connaissais pas — j'en rougis — le dernier poème publié du *Titan Dieu* et que c'est à ce livre de M. Renouvier que je dois d'avoir frissonné à quelques citations, et aussitôt d'avoir couru pour avoir le chef-d'œuvre que maintenant je connais, oui, je connais !

HENRI MAZEL.



Notes Musicales

Et voilà le théâtre de la *Monnaie* à la veille de rouvrir ses portes : espérons que la nouvelle direction tiendra ses promesses ! La saison dernière fut vraiment trop pauvre : en fait de « nouveautés dignes d'attention », il n'y eut que *Cendrillon* de Massenet et *Thyl Uylenspiegel* de Jan Blockx : j'excepte l'admirable *Iphigénie* de Gluck, dont de braves snobs glosèrent tant et si bien que je juge prudent de n'en rien dire...

J'aime *Cendrillon* — contrairement aux gens qui trouvent ces sortes d'historiettes « idiotes et ennuyeuses » — comme une œuvre reposant de la sempiternelle « grande passion » dont, il faut en convenir, notre théâtre abuse bien un peu trop ; et encore je goûtai vrai plaisir — en grand enfant que je suis — à retrouver au théâtre le gracieux conte de Perrault si gentilement habillé de musique par Massenet. Massenet est un charmeur : avec une musique superficielle, souvent banale et parfois même un peu vulgaire, il éblouit et il impressionne.

Ces musiques sont pimpantes, fardées et jolies à la façon des belles dames parfumées, mondaines et capiteuses, qui éblouissent les promeneurs du boulevard.

Cendrillon me fit songer au beau et populaire conte lyrique : *Hansel et Gretel*, le rapprochement est fâcheux pour Massenet, car, — quoi qu'en pensent les critiques parisiens — l'œuvre de Humperdinck témoigne malgré ses airs naïfs et populaires, d'une science et d'une inspiration autrement vastes et profondes.

Et *Tyl Uylenspiegel* de Jan Blockx ? Avant tout

musicien coloriste et pittoresque, les situations franchement lyriques et le drame devaient porter malheur au compositeur anversoï ; aussi *Tyl Uylenspiegel* ne trouva-t-il pas devant le grand public le même accueil que *Princesse d'Auberge*.

Musicalement la partition de *Tyl* me sembla bien la toujours même forte, originale et bien portante musique des œuvres précédentes : il faut dire cependant que Blockx gâta un peu le public lorsqu'il lui donna la musique entraînant, dansante et endiablée de sa *Princesse d'Auberge*.

Et puis, il a manqué à Tyl... une surprise (soudain la scène s'obscurcit... et, crac... crac... : oh ! la grand'place de Bruxelles inondée de lumière, et les joyeux pierrots, et Polichinelle avec ses deux bosses, les enfants et les petites femmes !) analogue à celle de la très fameuse et presque légendaire scène du grand Carnaval !... Cela flattait le public, le public Bruxellois en particulier...

Le « four » de *Uylenspiegel* — puisque four il y a eu — n'aura pas découragé Jan Blockx : ne trouvez-vous pas qu'après Tinel il n'en reste pas moins le plus puissant et le plus génial des compositeurs de Flandre ?

A propos de Tinel, la nouvelle direction de la « Monnaie » songera-t-elle seulement à nous faire entendre le drame musical de cet illustre maître : « *Sainte-Godelieve* ?... » Je n'ose l'espérer !



Henry Maubel nous accorde la joie d'un nouveau livre : « *Dans l'Île* » (1) : une vraie musique !

(1) *Dans l'Île* (Edition de « *vie nouvelle* », 26-28, rue des Minimes, Bruxelles).

Ce qu'il y a là de choses exquises et savoureuses pour les âmes musiciennes !

« Le plus grand nombre, dit-il, ne perçoit de » la musique, comme de la vie, que l'apparence. » Je conçois une musique innée qui chante l'essentiel. S'il faut que la sonorité des œuvres émeuve » la foule, je crois qu'elles ne seront religieuses- » ment aimées que de ceux qui viendront y lire » leur être dans le silence »... N'est-ce pas merveilleux de Rêve ? Et encore :

« Les mélodies ont, comme les fleurs, un visage »...

Et cette troublante question :

« Qu'entends-tu, quand tu regardes le ciel ? »

Et voici le carillon de l'Ile qui tintinnabulle : oh ! les heureuses petites cloches auxquelles il est donné de pouvoir dire une si « bienheureuse chanson ! » et je me prends de pitié pour mon pauvre carillon de Malines auquel on impose, deux fois l'an, des airs nouveaux et de plus en plus stupides et sacrilèges !... Les personnages que Maubel fait mouvoir dans l'Ile entendent comme lui « intimement la musique » ! Ce livre est bien digne d'ailleurs de celui qui écrivit cette étonnante et profonde préface à une *Psychologie de la musique*, que connaissent bien les lettrés délicats.

Je répète à propos de *Dans l'Ilc* ce que j'écrivais ailleurs au sujet des *Préfaces pour des musiciens* (2) du même auteur : tous — mais les musiciens surtout — apprendront énormément à lire ce nouveau livre de Maubel, ceux qui *savent entendre* y trouveront grande et très pure joie...

ERNST DELTENRE.

(1) *Préfaces pour des musiciens* (Paris : Fischbacher). — (Bruxelles : Schott frères).

L'ACTUALITE.

Revue du Mois

LES ÉVÈNEMENTS DE CHINE. — À PROPOS DE LA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE DE M. PAUL HERVIEU.

Les évènements de Chine. — Il y a un mois, nous parlions ici de la beauté de l'exposition universelle et de sa signification. Elle est, disions-nous, par excellence la fête de la paix. Nous devons aujourd'hui parler, hélas ! à cette même place, des massacres de la Chine et du nationalisme chinois, car il y a un nationalisme chinois.

Les nationalistes chinois n'accordent naturellement le droit à l'existence qu'aux hommes de race jaune. Comme tous les nationalistes ils ont une conception de la justice dangereuse pour tout étranger à leur nation. Aux yeux du Chinois, esprit essentiellement positiviste, si positiviste que le peuple chinois est le seul qui n'ait jamais eu, à proprement parler de religion, ni qui n'ait jamais conçu une métaphysique, la notion du juste et de l'injuste doit tenir étroitement à celle de l'utile et du nuisible. Ainsi, un Boxer ne raisonne guère autrement que M. Barrès et M. de Saint-Auban. Il est seulement beaucoup plus cruel, parce qu'étant un oriental, il est voluptueux comme tous les Orientaux, et comme tous les voluptueux, il est cruel avec volupté. Il est naturel d'ailleurs que le Chinois qui n'est pas né, à proprement parler à la vie morale, et qui n'est guère susceptible de s'élever plus haut que la sensation, place dans la douleur physique, les moyens les meilleurs de faire expier. Remarquons que les supplices corporels répugnent aux peuples, qui à mesure qu'ils se civilisent, naissent davantage à la vie morale ; ils leur paraissent malpropres et inutiles ; ils leur préfèrent des peines morales qui leur semblent avoir une plus grande signification, parce que, frapper moralement un coupable déjà né à la vie morale, c'est le frapper par où il a péché, car c'est toujours par l'esprit qu'un tel homme

commence à commettre le mal. D'ailleurs, si les Chinois étaient nés à la vie morale, ils ne massacreraient pas des blancs qui pour la plupart ne doivent avoir d'autre tort envers eux que de n'avoir ni leur religion, ni leur couleur.

Mais à ce compte là, les Chinois ne sont les seuls qui ne soient pas nés à la vie morale. Hélas ! il y a encore nos politiciens et la plupart de nos journalistes qui massacrent eux aussi tous les jours à leur façon.

Grâce à ces événements, nous discernons en Chine deux éléments, qui, l'un et l'autre, existent un peu partout, et sont nécessaires, si l'on veut que l'humanité s'oriente vers un avenir plus noble.

Lé premier, l'élément nationaliste ou conservateur, qui attaché aux caractères de race, s'acharne à les entretenir et à les exalter, se refusant à subir toute influence étrangère quelle qu'elle soit. Le deuxième, qui favorable à l'étranger, ne croit pas qu'il y ait une nécessité supérieure à ce que le monde demeure divisé comme un échiquier. C'est grâce à ces deux éléments que l'évolution des hommes des différentes races vers un type unique pourra s'accomplir harmonieusement. Ainsi, grâce au nationalisme chinois, nous aurons une plus grande difficulté à imposer à la race jaune, nos qualités et nos défauts d'occidentaux, mais en retour en la conquérant, nous conquerrons certaines de leur qualités conservées précisément par leur nationalisme, et qui enrichiront notre humanité.

Dieu seul sait les formidables événements qui vont peut-être éclater à l'occasion de la guerre chinoise. Voici que déjà les peuples d'Europe s'unissent contre l'ennemi commun, et cela fera peut-être plus pour la paix européenne que tous les congrès possibles. On parle aussi d'un soulèvement possible de l'Islam qui profiterait de l'insurrection chinoise, pour secouer à son tour le joug occidental. Ces événements de Chine ne seraient peut-être alors que le prélude de terribles guerres entre l'Occident et l'Orient. Les peuples d'Europe qui ne trouvent plus une raison intelligente de se faire la guerre se coaliseraient pour résister à une nouvelle invasion des Barbares. Les Etats-Unis d'Europe après avoir été un rêve deviendraient une nécessité. De même que le système féodal naquit à la suite des premières grandes invasions, un système nouveau naîtrait à son tour, sans doute, à la suite de ces bouleversements ; un monde religieux et social nouveau verrait la lumière ; un grand pas serait fait sans doute vers l'unité des peuples à moins que les peuples

d'Occident ayant abusé des trésors de leur civilisation, ne soient écrasés par les Barbares d'Orient, et qu'après Athènes et Rome, Paris à son tour n'entre dans l'histoire.



A propos de la réception de Paul Hervieu à l'Académie.— Paul Hervieu est certainement l'un de nos meilleurs écrivains français. Il est à la fois, ce qui est rare, bon romancier et bon auteur dramatique ; aussi, peu de réceptions ont été aussi intéressantes que la sienne. On y parla ce langage français dont nous deshabituent les discours de nos politiciens. Il fut longtemps de bon goût de médire de la langue des discours académiques ; cela ne paraît plus aujourd'hui une audace intelligente, même de la part d'un tout jeune débutant de lettres, d'autant que c'est une injustice quand cette langue est parlée par un de Hérédia, un France, un Brunetière ou un Paul Hervieu, car elle est encore la grande langue française où nous retrouvons les qualités de belle ordonnance, les plus précieuses de notre race.

Paul Hervieu avait à faire comme l'on sait, l'éloge de Pailleron auquel il succédait. Il nous a dit avec finesse que Pailleron était à classer parmi les écrivains qu'on peut appeler conservateurs, étant de ceux qui débutèrent riches dans les lettres. Vaut-il mieux être un conservateur qu'un révolutionnaire ! Il était difficile à M. Paul Hervieu de répondre mais il nous a dit que le domaine du conservateur était vaste et il s'est étendu avec complaisance sur le chef d'œuvre de Pailleron, *le Monde où l'on s'ennuie*, cette comédie épilée, lavée et blanchie comme la main d'une vieille coquette du siècle dernier.

M. Brunetière a répondu selon l'ordinaire, il a griffé et mordu, mais il a aussi exprimé des idées. Cette fois-ci, il a griffé et mordu les écrivains qui écrivent les préfaces de leurs livres et ensuite ceux qui écrivent des romans sur leur propre vie ; il a félicité à ce propos M. Paul Hervieu de n'être pas de ce nombre.

En somme qu'est-ce que cela peut bien faire à M. Brunetière qu'un écrivain prenne ou ne prenne pas, dans sa propre vie, l'élément d'une action romanesque ? Qu'un écrivain ait du style, des idées et de la vie, voilà ce que nous devons demander et il doit nous intéresser assez peu qu'il soit ou non, un des héros de son œuvre.

M. Brunetière a fait ses réserves à propos de certaines opinions de Paul Hervieu sur le mariage, le féminisme, l'individualisme..

« Si le mariage n'est pas indissoluble, je vois à peine, nous a-t-il dit quel en serait l'objet. J'ai d'ailleurs toujours cru qu'on ne l'avait inventé que dans l'intérêt de la femme. La loi de l'homme est une précaution que l'homme a prise contre sa propre inconstance. Et nous sommes tous de pauvres êtres ! hommes et femmes qui ne vivrions pas un demi quart d'heure d'accord, si chacun de nous en toute circonstance revendiquait impitoyablement la totalité de ce qu'il appelle son droit : *summum jus, summa injuria* ».

M. Brunetière a bien raison, nous sommes en effet de pauvres êtres ; et quand même l'union libre serait proclamée, il n'y aurait pas grand chose de changé en bien dans le monde. Dès que nous ne sommes guidés dans la vie que par le caprice de notre fantaisie, nous ne faisons jamais qu'augmenter les chances mauvaises de nos catastrophes. L'union libre est une hypocrisie qui prétend, elle aussi, comme tant d'autres aider à la venue sur la terre, de la loyauté et de la liberté. Mais existe-t-il un homme capable d'admettre la liberté de l'amour quand elle s'exerce à ses dépens ? Les protagonistes de l'union libre la veulent surtout libre pour eux ; ils sont comme ces libres-penseurs qui réclament pour eux la liberté de ne pas penser comme les autres, mais voudraient obliger les autres à penser comme ils pensent. En vérité, il existe encore aujourd'hui plus de maris qui restent fidèles à leurs femmes et de femmes à leurs maris, que d'amants qui le demeurent à leurs maîtresses et de maîtresses à leurs amants. Cela signifie-t-il que le mariage est excellent, tel qu'il se pratique ? Nous sommes bien éloignés d'une telle opinion. La plupart des critiques de nos écrivains à l'endroit du mariage sont justes, mais le remède est-il dans l'union libre ? Nous, nous pensons qu'elle ne ferait qu'accroître le nombre des irréparables malheurs de l'amour.

Si le mari trompé, ou la femme délaissée aime encore quand même l'infidèle, et c'est ce qui a lieu d'ordinaire, grâce au mariage, la séparation du moins n'est pas définitive, et la délaissée risque toujours de reconquérir l'infidèle. L'union libre causerait au contraire d'irréremédiables désespoirs ; ce jour là, il faudrait agrandir les salles de morgues.

La plupart des psychologues de l'amour conjugal ont observé surtout ces milieux parisiens ou la vie sentimentale

est morte, et où les hommes et les femmes se joignent, se quittent, s'aiment, se haïssent, sans que cela ait grande importance. Mais c'est là un milieu spécial et relativement restreint. En province ou même à quelques pas des beaux faubourgs et des grands boulevards, il y a encore des hommes, des femmes qui souffrent et meurent de l'amour, et pour lesquels le mariage est plus qu'une façade et plus qu'un masque. Le remède est ailleurs que dans l'hypocrisie de l'union libre qui ne diminuera ni l'égoïsme de l'homme, ni l'esprit de trahison de la femme. Il est plutôt nous semble-t-il dans une éducation nouvelle des deux sexes. Que les garçons et les filles de notre bourgeoisie grandissent moins éloignés les uns des autres, il s'établira entr'eux de solides amitiés faites d'estime réciproque, et à l'heure venue, si à l'attrance des âmes et des intelligences correspond une attrance des corps, des mariages couronneront ces amours. Les amitiés les plus sûres sont les amitiés de jeunesse conclues en connaissance de cause, à l'âge où les âmes candides encore parce que les trahisons ne les ont pas encore fanées, aiment à se dévoiler librement ; que de telles amitiés deviennent possibles entre adolescents et adolescentes et elles s'épanouiront en admirables et saines amours. Nous y gagnerons qu'il y aura moins d'unions d'argent, moins d'unions bêtement sentimentales et moins d'unions bestialement passionnelles. Le règne de la romance et de la grisette sera mort. Il y aura moins de clair de lune et plus de soleil dans l'amour. Les adolescents ne faneront plus leur cœur et ne contamineront plus leur corps dans la compagnie des prostituées, après s'être trop souvent épuisés longtemps tout seuls. Les jeunes filles ne perdront plus leur fraîcheur dans des rêveries trop solitaires. Elles feront moins de piano pour entretenir le vague de leur âme, et les marchands de musique seuls s'en plaindront. L'argent comptera moins en amour ; les pères et les mères ne pourront plus vendre en les mariant, leurs fils ou leurs filles, parce que les considérations d'intérêt apparaissent encore bien minimales en face de l'amour, à l'âge où se scelleront des unions qui, elles du moins, seront fécondes. Dans ces conditions, les choses de l'amour occuperont moins de place dans la vie des hommes parce qu'elles s'accompliront en leur temps et tout se passera de façon normale. Nous y gagnerons d'être débarrassés enfin de cette littérature qui s'intéresse aux petites douleurs de beaux messieurs parfaitement idiots et de belles dames qui veulent changer de lit, parce que ces petites douleurs seront plus rares.

Ainsi la coéducation des sexes, pourvu qu'elle ait à sa base une solide éducation religieuse et morale, ne serait pas si immorale qu'on a bien voulu le dire. Même en admettant les erreurs possibles et même inévitables, celles-ci seront encore moins graves que celles qui ne manquent pas de se produire dans une éducation solitaire et elles seront au moins réparables. On enseignera à l'homme et à la femme dès la sortie de l'enfance leurs devoirs réciproques, on leur apprendra à se respecter ; on sera plus explicite avec eux sur certaines lois de Dieu qu'ils connaissent aujourd'hui en les profanant. Les curiosités malsaines, les sous-entendus, les paillardises que les gens convenables accompagnent de sourires extrêmement intelligents et de clignements d'yeux, tout cela n'aura plus de raison d'être, et on parlera enfin des choses de l'amour avec franchise et noblesse.

Notre éducation est ordonnée comme si tous les adolescents et toutes les adolescentes étaient destinés à la vie ascétique ; or nous savons qu'ils n'y en a que très peu qui soient dignes de ces hauteurs, aussi, à vouloir faire des anges de gens qui n'en ont pas du tout la vocation, cette éducation a fait très souvent des gens malpropres. Qu'on ne nous objecte pas qu'avec notre manière d'éducation, moins d'hommes et de femmes s'élèveraient encore à la vie ascétique. Nous n'aurions qu'à rappeler que deux grands hommes d'Eglise de ce siècle demeurèrent longtemps dans le monde avant d'entrer dans les ordres. Le P. Gratry était un ancien polytechnicien et le P. Lacordaire avait été longtemps avocat ; or, voici deux hommes d'Eglise qui ont eu une grande influence sur les esprits de notre temps, et à la vie desquels on n'a rien eu à reprocher. En somme, il n'y a que les fausses vocations qui seraient détournées et personne ne saurait s'en plaindre. Le prêtre qui aurait grandi à côté de la femme jusqu'à son entrée dans les ordres la connaîtrait mieux et la redouterait moins. Qui n'a pas été gêné et répugné en présence du mépris et de l'horreur que certains prêtres manifestent à l'égard de la femme qu'ils ne connaissent pas, en ayant été tenus éloignés depuis l'internat du petit-séminaire qui les priva même de l'influence de leur mère ; alors il redoutent la femme qu'on leur a représentée comme la grande tentatrice ; celle en qui s'incarne à chaque instant le démon ; elle est à leurs yeux Eve et ils se croient toujours Adam ; cependant, comme le veut l'Eglise, c'est sa louange qu'ils chantent dans les litanies de la Vierge

et un des plus beaux actes de leur sacerdoce est de bénir l'union des époux qui représente l'union du Christ à son Eglise.

GEORGES LE CARDONNEL.

Erratum. — Dans la revue du mois de juin, à la deuxième page est écrit : « Par une de ses conjonctions mystérieuses » c'est évidemment « Par une de ces conjectures mystérieuses » qu'il faut lire.



Editions de " LA LUTTE ,,

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80, — BRUXELLES.

YVES BERTHOU	<i>Le Prince des Prosateurs</i>	fr. 0.50
ALBERT JOUNET	<i>Dieu de Beauté</i>	» 0.50
PAUL MUSSCHE	<i>Simplement</i>	» 2,00
EDOUARD NED	<i>Mon Jardin Fleuri</i>	» 2,00
GEORGES RAMAEKERS	<i>Les Fêtes de l'Été</i>	» 1.25
GEORGES VIRRÈS	<i>En Pleine Terre</i>	» 3.50

VIENNENT DE PARAÎTRE DANS LES ÉDITIONS
DE LA LUTTE :

ARMAND PRAVIEL

Poèmes Mystiques

luxueux volume de plus de 100 pages, en librairie 2 francs
pour nos abonnés 1.50 francs



GEORGES RAMAEKERS

Emile Verhaeren

(Monographie)

plaquette de 40 pages

PRIX : fr. 0.25

On peut demander ces ouvrages au siège de l'administra-
tion de la *Lutte*, 80, rue de l'Ermitage, Bruxelles.



LA LUTTE

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

paraît tous les mois en fascicules de 64 pages, et forme au bout de l'an deux forts volumes in-8° avec table, d'environ 400 pages chacun.

Belgique

Ailleurs

UN AN . . . 5 fr.
UN NUMÉRO 1 fr.

UN AN . . . 8 fr.
UN NUMÉRO 1.25 fr.

LA LUTTE (Série Nouvelle) publie : CONTES, NOUVELLES, ETUDES CRITIQUES, MONOGRAPHIES, LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, QUESTIONS DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE, DRAMES, POÈMES, RELATIONS de VOYAGES, etc.

*
**

COMITÉ DE RÉDACTION. (BELGIQUE) : DANIEL COPPIETERS, ERNST DELTENRE, POLDEMADE, HUBERT DE MOOR, YVAN GILON, GASTON HEUX, L'ABBÉ HECTOR HOORNAERT, EMILE JOMAU, PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED, CHARLES DE SPRIMONT, L'ABBÉ EUGÈNE VAN DER ELST, GEORGES VIRRÈS.

*
**

COMITÉ DE RÉDACTION. (FRANCE) : YVES BERTHOU, J. ESQUIROL, ALPHONSE GERMAIN, LOUIS GILLET, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL, HENRI MAZEL, LOUIS MERCIER, R. P. PACHEU S. J., ARMAND PRAVIEL, CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN.



BRUXELLES

RÉDACTION
26, rue Faider.

ADMINISTRATION
80, rue de l'Ermitage.

TOME II

CINQUIÈME ANNÉE de la N°8 — AOÛT-SEPT 1900

Série Nouvelle

LA LUTTE

Revue catholique d'art.

FONDÉE EN 1895

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

VICTOR DE BRABANDÈRE, CH. DE SPRIMONT,
F. SÉVERIN, ALPHONSE GERMAIN, PAUL MUSSCHE,
A. DE FROGER, GEORGES VIRRÈS, MAURICE
GEROTHWOHL, GEORGES LE CARDONNEL, ARMAND
PRAVIEL.

BELGIQUE

5 francs par an | 1 franc le numéro

Ailleurs, le port en sus.



ADMINISTRATION

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

Sommaire

5^e Année—Août-Sept. 1900.—Tome II de la Série Nouvelle

I LE DÉBAT ESTHÉTIQUE :

VICTOR DE BRABANDÈRE :

Pages d'Esthétiques.

II TRISTAN ET YSEULT :

CHARLES DE SPRIMONT.

III FLORILÈGE MENSUEL :

FERNAND SÉVERIN :

Jeunesse.

IV LA QUESTION RELIGIEUSE :

ALPHONSE GERMAIN :

La situation religieuse aux Etats-Unis.

V LA CHUTE DU SOIR :

PAUL MUSSCHE.

VI MONOGRAPHIE :

GEORGES LE CARDONNEL :

Albert Samain.

VII *Elégie, Le Berceau, Le Bonheur* :

ALBERT SAMAIN.

VIII LES EXPOSITIONS :

ALBERT DE FROGER :

Le Salon des Beaux-Arts.

IX LA BRUYÈRE ARDENTE :

GEORGES VIRRÈS.

X L'ACTUALITÉ :

MAURICE GEROTHWOHL :

Une Résurrection.

GEORGES LE CARDONNEL :

Revue du Mois.

XI ART POÉTIQUE :

ARMAND PRAVIEL :

Pour la défense des Parnassiens

(1^{re} partie)

XII ECHOS.

Pages d'Esthétique ⁽¹⁾

Pour avancer avec assurance dans l'étude de pareilles questions, il importe de s'appuyer sur quelque principe stable qui vous ouvre une voie et qui déjà même laisse entrevoir un principe de solution. Ce principe directeur doit évidemment être tiré de la nature des êtres qui agissent et nous n'en voyons pas d'autre que celui de la subordination de la vie inférieure à la vie supérieure et plénière d'où elle émane. Contentons nous pour le moment d'énoncer le principe, il est riche en conséquences, nous le verrons plus tard.

Mais, dès à présent, il est un fait sur lequel il convient d'insister : le principe qui nous guide, nous fait marcher à pleines voiles dans l'absolu ; le relativisme, une des plaies de l'esprit moderne, est donc écarté.

En effet, si l'être humain est soumis par sa nature même à un but total qui l'absorbe, il est clair que toutes ses facultés sont ordonnées en vue de ce but, qu'elles sont marquées de ce sceau et ne peuvent jamais s'en défaire. Sans doute elles peuvent l'oublier, mais alors la souffrance du chaos vient s'abattre sur elles et leur aspect primitif s'altère et se dégrade au profit de je ne sais quelle anarchie sensuelle.

Il y a plus encore ; par le seul fait de cette subordination naturelle et intrinsèque il existe entre les facultés qui en sont en quelque sorte

(1) Tirées d'un prochain livre *Etudes sur le Beau*.

pénétrées une harmonie merveilleuse qu'on pourrait très justement appeler harmonie préétablie. N'est-elle pas, en effet, puisque la création ne relève point de nous, antérieure aux mouvements libres, ordonnés ou désordonnés, de notre volonté.

Et qu'on ne m'accuse pas ici d'apriorisme. Tout raisonnement, quel qu'il soit, est basé en dernière analyse sur l'existence de Dieu, sur l'existence de l'être et sur son aptitude au vrai. Tout raisonnement complet suppose, en effet, une nature normalement constituée, se rattachant elle-même à une Nature sans lacunes, qui la soutienne et l'explique. Il faut bien admettre, en effet, qu'une nature douée comme la nôtre de tendances indéradicables a des bases immuables. Sur de telles bases seulement peuvent pousser, grandir et fleurir sans obstacle de pareilles tendances. Un peu de notre essence s'attache à chacune d'elles, et de cette essence ainsi constituée qui donc, si ce n'est l'Essence parfaite, peut rendre compte ?

Sinon, fatalement, nous patageons dans l'incertitude absolue, contradiction formelle de l'ordre, mal, à coup sûr, inexplicable, chez un être destiné à l'action et au progrès. Notons le, la contradiction demeure même si l'on admet, évidente folie !, le déterminisme fatal de l'évolution indéfinie ou le règne sauvage des passions matérielles. Jamais d'un chaos sombre où travaillent des forces contraires ne sortira la série harmonieuse et progressive des réalités. Cela est impossible, parce qu'à toute vie il faut un principe complet, une raison d'être.

Une nature finie ayant d'irrésistibles poussées vers l'Infini, réclame un Etre antérieur à ses limites étroites. Et Il a dû, au fond de cette être sorti de sa Pensée immense, imprimer sa marque indélébile. Quelle est-elle ? Le souvenir de Dieu,

d'où l'amour du Grand et du Beau, et le goût profond de la Vérité, d'où, ainsi que l'ordre l'exige, l'aptitude à l'atteindre.

Ceci nous ramène à la philosophie esthétique proprement dite.

Dieu, en se contemplant, Perfection infinie, doit vouloir, par un effet de sa nature ainsi conçue, que les êtres sortis de Lui, reflets de sa Perfection absolue, tendent à Lui. Quelque chose de Lui est resté dans sa créature qui L'appelle pour être rétabli en quelque sorte dans une intégrité de nature. Si nos facultés vont à la matière, elles s'avilissent, se désorganisent et se détraquent ; c'est le mal, abstraction faite de tout surnaturel.

Elles doivent donc s'élever, parce que leur nature intime réclame une incessante occupation ; travaillées sans relâche de la fièvre d'agir, elles doivent, en elles-mêmes ou ailleurs, trouver, radieux et complet, le but qui les apaise.

Ces facultés, nous le savons, ont le sceau divin imprimé en elles, et la conscience de cette empreinte pousse dans un sens bien net l'épanouissement de leurs efforts.

Ce qui, donc, permet notre vol, c'est l'Incréé, c'est la création par Lui-même de nos êtres finis. Par là, un contact, un jour, peut se produire, une union mystérieuse. Alors l'étincelle du Beau jaillira. C'est le point extrême où nos facultés enveloppées ici bas de matière peuvent atteindre en développant leur puissance virtuelle. Cette puissance virtuelle, en d'autres termes, cette possibilité logique d'agir n'est point différente de ce qu'on pourrait appeler en nous la plénitude du Créé. C'est la proportion dans laquelle Dieu a déposé sa perfection au fond de notre humanité.

La rencontre du Créé et de l'Incréé, se comprenant et se compénétrant, n'est possible évidem-

ment que parce que toutes nos activités sont enveloppées de la Vérité suprême et de l'Être infini. Cet Être infini, demeuré près de nous, puisqu'il faut que l'être limité tirant de Lui son existence soit soutenu, peut ainsi s'approcher de nous et nous parler.

Les activités de notre être marchent donc d'un même élan vers le triple aspect de l'Être infini. Expliquons-nous.

Dieu ne contemple en Lui que l'Être. Il est, c'est toute sa perfection. Il est l'être absolu. Or, ce qui est ainsi est bien. L'Être et le Bien se confondent, s'identifient. Et cette plénitude de l'Être constitue aussi la Beauté parfaite, car cette absence de toutes limites, de toutes lacunes — ici en vérité les mots balbutiés trahissent la pensée — provoque une contemplation sans mélanges.

Nous, au contraire, pauvres êtres chétifs, incapables ici bas — ne possédant pas en nous la raison de l'être — de posséder et de voir la source intarissable de la vie, nous fractionnons, nous décomposons en des aspects divers répondant à nos facultés diverses, l'Être absolu se contemplant d'un seul regard.

Nous, nous décomposons la Perfection pour la mieux voir, pour la mieux comprendre. Mais il n'en reste pas moins vrai que tous ces éléments de l'Être, découverts par nous, en Lui s'harmonisent et s'unifient. Entre eux il y a donc, à nos yeux, une liaison essentielle. Nous pouvons, certes, diviser l'Être divin, mais nous ne pouvons point le mutiler. Soit dit en passant, c'est là le véritable argument de la nécessité pour le Beau de la moralité et de la Vérité.

Il s'agit ici de la Vérité supérieure, conforme à l'essence divine.

La Puissance, c'est aussi cette plénitude de

l'Être hors de laquelle rien ne peut être, et vis-à-vis de laquelle tout ce qui existe est inférieur et ne se soutient que parce que cette plénitude l'a engendré.

Il est incontestable que, puisque nous concevons l'Être comme une union de qualités diverses et que nous transportons ces qualités dans notre propre être et dans ses œuvres, il existe entre elles une hiérarchie fondamentale. Ces qualités auront, dans nos œuvres, d'autant plus d'aptitude à manifester la Perfection infinie que notre intelligence les en fait dériver plus ou moins directement.

Esquissons les grandes lignes de cette hiérarchie transcendante.

Au sommet la Vérité : ce qui est, est.

Puis le Bien : la plénitude de l'Être exclut, en effet, toute négation et tout néant ; or, le mal est avant tout une privation ou une négation. Ce qui est, étant opposé à l'erreur, réalise, par conséquent, la perfection du Bien.

Enfin voici venir le Beau, le resplendissement de cette plénitude de l'Être.

Telle est la hiérarchie. Le Beau est donc subordonné au Vrai et au Bien. Il en est la manifestation rayonnante, la contemplation vivante, si l'on peut ainsi dire. Les deux premiers éléments sont plutôt, en un sens du moins, des éléments abstraits. Le Beau est un élément de l'Être vivant dérivé de notre intelligence vive, souple et colorée du Vrai et du Bien. Par le fait, aussi, il conduit au Vrai et au Bien, en nous les présentant dans le mouvement complexe de la vie. C'est une ascension animée, laborieuse et chantante cependant, vers les sommets lointains de l'Être.

Nous avons vu qu'au contact sublime du Créé et de l'Incréé jaillissait une mystérieuse étincelle.

C'est que l'Incréé tout à coup est perçu par le regard amoureux de nos âmes, c'est que le Créé, nourri de vérité et obéissant à l'appel du devoir, se conforme à la loi de sa nature.

Le Beau, en effet, comme nous le concevons, est bâti sur le Vrai qui découle le plus immédiatement de l'Être, et sur le Bien qui est la conformité de l'être à la loi de sa nature, à la vérité de son essence. Dès lors, il est, peut-on dire, la fleur exquise et savoureuse de toutes ses activités, le résumé de toutes les forces en pleine efflorescence d'œuvres, l'élanement lumineux de nos âmes vers cet Être radieux qui les éclaire d'une mystérieuse et douce lumière. Cet Être si bon, Il nous a créés, et, par son empreinte qui unifie notre nature, il en dirige vers un but pressenti toutes les activités. Il nous attire, en se communiquant à nos désirs, dont il est l'Auteur, et à nos faiblesses, dont nous sommes les artisans, hélas, et qu'il veut réparer pour permettre à l'être si cruellement blessé de se reconstituer et d'obéir encore à sa loi.

Il est le Bien suprême ; nous pouvons, en Le contemplant, nous renfermer en Lui, ne souhaitant rien au delà. Car il renferme tous les horizons des choses. étant Lui-même la Cause productrice, conservatrice et directrice de toutes réalités.

Êtres limités et dépendants nous offrons plusieurs aspects et chacun d'eux correspond à l'un des aspects découverts par nous dans l'Être illimité et absolu. Nous ne le contemplons, en effet, que grâce au jeu complexe d'activités diverses, finies dans leur puissance, limitées dans leur rôle.

Et, par suite, pour nous grandir un peu nous devons le plus possible nous rapprocher de l'Éternelle et Immuable Vérité, nous devons chercher, par tous moyens, à mettre en notre vie limitée le plus de perfection possible, à développer ainsi

d'un effort continu les forces latentes contenues en notre être.

C'est, d'ailleurs, le vouloir intime de Dieu, d'imposer son Absolu à l'être imparfait qui ne vit que par son Etre.

Le caractère propre de notre imperfection est avant tout de tendre et d'aspirer au Parfait. Nous voulons retourner à Celui qui, seul, peut supprimer cette imperfection, en nous restituant les éléments complets de vie heureuse. Et, d'autre part, Dieu aime ce reflet de son Etre, cette vie imparfaite issue de la Perfection de son Essence.

Or, qu'arrive-t-il si, refusant de monter, nous mélangeons notre être avec le mal ? Par les déchirures faites à nos facultés le néant pénètre en quelque sorte dans notre être, il empêche nos activités surprises de réaliser la tendance de l'âme, qui demeure cependant et n'est jamais tuée par nous. Ainsi l'imperfection déchoit et va, non pas à Dieu, mais au chaos informe, à l'impossibilité d'agir. L'être créé, piétinant sur ses aspirations légitimes, contredit la loi de son être; il en mourra.

Le Vrai et le Bien, nous l'avons dit et il est bon d'y revenir encore, sont des aspects intimes et intrinsèques de l'Etre. Le bien de l'être créé se conformant au Bien de l'être incréé enfante le Bien actif et vivant qu'on nomme la vertu.

Le Beau, c'est la manifestation complète de l'être sous ses aspects de Bien et de Vrai, conçus comme adhérents à sa nature. C'est de notre contemplation active, de l'extériorisation du Parfait que naît le Beau, tout comme l'erreur génératrice du Laid est le mal vivant et agissant.

La même hiérarchie existe dans un sens et dans l'autre. D'un côté le Vrai, le Bien, le Beau, De l'autre l'Erreur, le Mal, la Laideur.

L'homme envisageant la Réalité suprême y

découvrir un triple aspect ; entre ces trois aspects de l'Être il y a relations et hiérarchie. Quand, donc, l'homme s'en ira conquérir le Beau il devra, en respectant leur hiérarchie, déployer toutes ses facultés. A chacune d'elles, en effet, correspond un aspect de l'Être. Mais, ne l'oublions pas, le Beau n'est point distinct du Vrai et du Bien, il réclame la plénitude de l'Être, et, dès lors, pour être aperçu de nous, il exige que nous nous livrions tout entiers.

Le Beau, en Dieu, consiste à se manifester. Toute manifestation de Dieu reflétant, plus ou moins clairement, son Être qui pour nous est le Beau, constitue nécessairement la beauté.

Notons le, tout ce que nous disons ici du Beau se borne encore à le considérer en Dieu ou tel qu'il résulte des relations les plus hautes de l'être fini avec l'Être infini. C'est, par certains côtés, ce qu'on pourrait très ambitieusement nommer Néo-logie ou la métaphysique du Beau.

Poursuivons donc. Du côté de l'homme, le Beau consiste essentiellement à faire ressortir, à manifester, l'harmonie de ses activités constitutives. Être limité il répare en quelque manière cette finitude par une poussée totale de son être vers la plénitude de l'Être. Or, cette harmonie est vivante, elle va montant et s'élevant toujours vers des cîmes plus lumineuses. Et, dès lors, si elle obéit aux tendances de la nature dont elle dessine pour ainsi dire tous les contours, elle doit rencontrer, elle doit toucher Dieu, l'Infini. D'autant plus que Lui aussi n'est point immobile et que, poussé par l'amour, Il se penche vers sa créature.

La fleur d'Idéal pousse sur les hauts sommets dans toute sa majesté, mais il y en a un germe dans nos âmes. L'homme imparfait cherche à se compléter, à s'achever, pour ainsi parler, il vise donc à sortir de lui ou à introduire en sa vie

débile la Vie supérieure qui en comblera les vides. Et que peut-il trouver alors, sinon l'Être parfait qui l'attire, dont il garde en son âme l'empreinte mystérieuse et dont la contemplation sereine doit calmer ses désirs. Toute lacune alors disparaîtra de sa pauvre nature et, dans l'embrassement perpétuel de l'Infini, s'éteindra pour toujours le regret du fini. Malheur à tous ceux dont les systèmes vains de variations subtiles et toutes en dehors, factices et de fantaisie pure, dépriment et rapetissent l'âme. L'être sort de lui-même pour s'oublier, pour courir après des formes nouvelles et des passions plus raffinées qui l'amuse un instant, mais ne combrent en lui aucun vide, au contraire ! C'est là, osons le dire, un crime contre nature, une perte de temps et d'activité. C'est pis encore, c'est une usure d'âme au profit de la matière avide qui l'engloutit et ne peut rien lui restituer en retour de ce qu'elle mange ainsi, rien sinon le néant et le désespoir.

L'ordre, dans l'être humain, est vivant, tous les éléments qui le composent cohabitent dans la même nature substantielle. L'ordre, dans un être limité aspirant au Parfait, outre qu'il exige impérieusement un secours efficace de l'Être parfait extérieur à lui, réclame le mouvement harmonieux et réglé de toutes les facultés de l'être limité. Chacune d'elles doit venir en son rang, selon le degré de priorité de l'aspect qu'elle envisage dans l'Essence incréée.

L'homme est, en quelque sorte, un composé d'aspirations dont l'âme, fruit merveilleux de l'intelligence divine, ne possède point en elle le but apaisant. Et, dès lors, considéré à ce point de vue, le Beau est l'adaptation progressive de l'homme à Dieu dans le resplendissement de la vie divine, révélée soit par ses œuvres, soit par son action

personnelle. Ainsi l'homme tient de Dieu la satisfaction définitive de ses besoins ; de lui-même, de son libre arbitre la possibilité permanente de répondre à l'appel divin.

Appuyons un instant, l'idée en vaut la peine, sur cette hiérarchie des êtres, source philosophique de la notion du beau.

L'inégalité des forces, la différenciation des êtres et des choses prouve à l'évidence l'existence de l'âme et de Dieu. Chacun des êtres, en effet, est le reflet d'une perfection plus haute — je ne dis point encore absolue — son type et son modèle. Il y a donc une hiérarchie manifeste, et l'être humain qui en est le sommet visible tend irrésistiblement, par une sorte de désir, de regret et de nostalgie, à l'absolue Perfection qu'il se sent le pouvoir de contempler. Si Dieu existe, il est évident qu'Il peut à des degrés divers se manifester et rétablir, en partie ou complètement, l'harmonie aujourd'hui brisée en un point de l'univers vivant.

Il est libre, dès que l'homme en sa pensée cherche peut voir l'empreinte de la Pensée divine, de se révéler et de s'imposer à ses désirs. Certes l'homme n'est point maître de Dieu. Il suffit qu'il puisse, dans les choses extérieures à son être, saisir l'ordre parfait des activités ; il y verra la marque incontestable du passage de l'Être intelligent, son aspiration sera satisfaite ; mais si, pourtant, elle exige plus encore, à quel abîme de mystère ne sommes-nous pas acculés !

Ne faut-il pas admettre alors cette adaption de l'homme à Dieu, cette assimilation dans la lumière des visions face à face, raison théologique du Beau ! -

Mais si Dieu n'existe pas, la tendance à cet Être parfait, chez un être matériel et imparfait de tous côtés, est absolument inexplicable. C'est la con-

ception étrange d'une nature en tous points incompatible avec la nature d'un être sorti de la matière et n'ayant aucune immobilité d'essence puisque l'essence de la force qui passe en quelque sorte sous lui, le soutenant un moment et jouant avec lui, est le perpétuel mouvement. Dès lors aussi, l'harmonie est irréalisable. Les deux termes, dans cette force unique qui se transforme sans cause première immuable pour expliquer le mouvement sans fin et sans but aussi pour le circonscrire, ne peuvent se trouver. S'il y a une cause de ce mouvement éternel, cette cause est parfaite, évidemment, et, dans ce cas, le mouvement évolutif n'est plus éternel. La perfection ne peut résider dans l'éternelle recherche de ce qui fuit toujours... pourquoi ?

Le mouvement dérivant de la Cause parfaite est fini à son début, il doit donc être fini à son point d'arrivée. Mais, encore une fois, que peut être ce point d'arrivée sinon l'Infini qui l'a engendré et lui a tracé la route. Un but fini doit, en tout cas, relever de la Cause du mouvement en question. D'autant plus, qu'une telle Cause doit préexister à son effet et le dominer sans cesse.

Enfin, si la cause est parfaite, le mouvement ne constitue plus la force qui engendre les phases successives de l'être. Et si le but existe, ce but aussi est parfait et dès lors la Cause et le But sont un seul et même Etre. Il ne peut, en effet, y avoir deux perfections autonomes.

Donc, si l'on n'admet ni Dieu, Cause antérieure aux êtres qui ne sont que des reflets de son Essence, ni âme, cause directrice libre, mais subordonnée à la Cause première des mouvements de l'être créé, l'univers tout entier, tel qu'il est, avec ces tendances d'êtres intelligents dépassant ce qui est limites et mouvement fini, concevant et désirant l'Immua-

ble, cet univers là devient une énigme absurde et chaotique à l'excès.

L'être humain est un mythe effroyable. Cette possibilité, pour la pensée, d'adapter les choses à des concepts spirituels est un contradictoire mystère. Et le mystère, c'est, dans une évolution de forces matérielles, ce qui ne se voit ni ne se pèse. La matière seule, constituant les êtres, doit seule les pénétrer.

L'inégalité que nous avons constatée et qu'il est impossible de nier réclame donc une force capable d'harmoniser et d'unifier. Pour cette œuvre, la matière est inapte ; les tendances qui travaillent l'univers en sa portion la plus haute, et sont précisément l'insurmontable obstacle à l'égalité absolue, relève d'un domaine supérieur à la matière et contrariant même ses lois inflexibles. D'autre part, ce ne peut être le mouvement. Le mouvement, étant changement, changement continu, sans cause et sans but, ne peut prétendre au rôle de conciliateur suprême des êtres et des choses. L'immuable seul peut arrêter le mouvement en le pénétrant de son Essence. Et pour cela il faut que l'être créé ait le pouvoir de s'adapter à l'Être infini.

Il faut, entre la Grandeur rêvée et celle qu'on possède, une adaptation rendue possible par une similitude quelconque. Laquelle ? ce ne peut-être une similitude d'essence ; il y a différence de nature. L'être limité, imparfait, l'être créé aspire à l'Absolu, au Partait à l'Infini. C'est le moins aspirant au plus, or le moins ne peut créer le plus. Comment donc expliquer ? Le problème réclame une solution.

La voici. Ce Plus, cette totalité de la vie existe en réalité. Dieu la possède, mais, outre ce plus qui est sa nature, Il possède encore, si l'on peut ainsi

dire, le moins, en ce sens que tout être fini a été créé par Lui et qu'en tout être raisonnable il réside par la tendance irrésistible qu'il y a jetée.

D'ailleurs, le Beau divin se manifeste à nos regards sous une forme toute proche de nos activités, plus accessible à nos intelligences et à nos cœurs. Le Verbe s'est fait chair et, dans le corps de l'homme aspirant à Le voir, Il a caché l'éclat de sa Divinité. Il est apparu, alors, Pensée du Père, parmi les hommes. Et l'homme, en le voyant, a vu le Père. Or le Père est Celui dont l'Être mystérieux et vivant a engendré tout ce qui est, tout ce qui vit. Par le Fils Incarné la Beauté divine a rayonné, à travers les ombres du temps la Lumière divine a brillé. C'est le Mystère suprême, conciliateur de toutes les aspirations et de tous les désirs. C'est un pas de Dieu vers nous, c'est une manifestation de son Être qui s'unit et se découvre à nous. Qu'est-ce donc que la sainteté, sinon l'adaptation complète de l'être humain à Dieu dans la lumière de ses desseins sur nous. L'homme est aux mains de Dieu l'instrument souple de son vouloir. Or, il faut, pour que ceci se réalise, que l'homme ait une intelligence et un amour de Dieu supérieurs de loin au simple amour de précepte et de crainte. Dieu lui révélera donc un peu de l'Intelligence que Lui-même possède de son Essence incréée, Il lui communiquera un peu de sa toute puissance (c'est le miracle), un peu de l'amour qu'il voue à sa Beauté. La sainteté, c'est donc la vie divine rayonnant à travers le vase fragile des corps. Comme l'homme se donne, Dieu se donne. Et de ce contact intime naît le resplendissement dans l'âme illuminée comme par le flambeau intérieur du Beau divin. Un peu de la plénitude de l'Être est entré dans l'homme, l'être humain et devenu participant,

dans une certaine mesure, des qualités de cet Etre infini dont l'empreinte est gravée dans son âme.

Voyez la Sainte Vierge. La grâce qui l'emplissait, c'était l'intelligence complète de la Pensée, de la Bonté, de la Beauté divines, d'où résultait une souplesse merveilleuse de sa nature à s'adapter aux volontés de Dieu. L'Etre infini l'enveloppait de ses lumières et de ses feux. Et, dans cet éblouissement merveilleux, la Vierge en extase s'était unie à Dieu. Elle y avait senti, débarrassée de l'étreinte charnelle, le lieu de son repos et de ses contemplations idéales.

Cette conception du Beau, toute empreinte de la majesté de l'idée divine, a été plus d'une fois présente ou mise en relief par des écrivains de talent ou même de génie. Citons-en quelques-uns. En pareille matière il est bon de ne pas marcher à l'aventure.

Dans un livre récent voici comment s'exprime l'abbé Bua Rier : « ...Aussi, le mystère de Jésus est-il le sommet de l'esthétique, comme il est le sommet de tout. Par lui, non seulement la création entière s'illumine des clartés d'en haut, et reçoit au front un diadème divin, non seulement le fini et l'infini se rencontrant dans une seule Personne complètent admirablement le cycle du Beau, mais la grâce se répand dans l'humanité entière, et avec la grâce le salut et la gloire. Les ruines humaines sont restaurées et l'homme est élevé jusqu'à la vie de Dieu.

Ainsi donc, Dieu parfait, homme parfait, victime parfaite, le Christ est un être unique, supérieur plus encore à toute expression plastique. En tant que Verbe, il est le Beau par essence, étant l'image du Père, la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance, l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tâche de la majesté de Dieu, le soleil de la justice créée.

En tant qu'homme, sa beauté surpasse celle de toutes les créatures, qu'il s'agisse de la beauté de son âme ou de celle de son corps : *speciosus forma præ filiis hominum.* (1) »

Ce que le même auteur écrit de la Sainte Vierge n'est pas moins suggestif : « A peine conçue, la grâce l'enveloppe comme un manteau de lumière ; le Saint Esprit, repoussant loin d'elle le démon et le péché, la pénètre de ses dons, de ses vertus, de ses béatitudes, de ses divins effluves. Devant elle s'arrête soudain le flot souillé qui envahit toute la race déchue, et sur la corruption universelle elle fleurit comme le lis le plus pur de la race régénérée. Non seulement il n'y a pas de tache en cette Immaculée, mais il y a toutes les splendeurs à la fois naturelles et surnaturelles que le Ciel puisse départir » (2).

... Ce simple aperçu ne suffit-il point à montrer la place merveilleuse occupée par la Vierge-Mère dans l'esthétique sacrée ? Marie est la perfection du créé, elle est le chef d'œuvre de Dieu. Dans l'ordre de la création comme dans celui de la rédemption, elle constitue un monde à part, supérieur à tous les autres mondes réunis ensemble. Rien ne la surpasse, rien ne la peut surpasser. Ni la terre et ses pauvres, ni la mer et l'immensité de ses flots, ni les astres et leur éclat, ni les âmes saintes et leur amour, ni les anges et leurs ardeurs, ne peuvent se comparer à sa grâce et à sa gloire. Ah ! c'est que nul n'a été plus proche de Dieu, plus uni à la Trinité sainte. Le père a épuisé en elle toute sa puissance créatrice, le Saint-Esprit toute sa puissance sanctificatrice. « Dieu dit saint-

(1) Le sacrifice et le Beau. — p.p. 52 et passim.

(2) Gd.- p. 63.

Bonaventure, peut faire un ciel plus grand, une terre plus grande, un monde plus grand, il ne peut rien faire de plus grand que sa Mère ». (1)

Monsieur Charles Morice en une langue quelque peu apocalyptique, émet des considérations qui se rapprochent assez bien des nôtres. Je les emprunte à son très curieux volume sur « La Littérature de tout à l'heure » (2).

« Pour qui donc, nous dit-on, et pourquoi écrivez-vous ?

Même si les troupeaux n'existaient pas, les près fleuriraient, parce que c'est leur destin.

C'est d'abord pour cette nécessité glorieuse d'accomplir leur destinée que les Poètes écrivent, pour obéir à l'universelle loi de l'expansion naturelle, aussi pour mériter la Vie éternelle. Emanations de Dieu, étincelles échappées du Foyer de la Toute-Lumière, ils y retournent. C'est, dis-je, l'universelle loi de la vie : Dieu s'épand de soi par la création pour se résorber en soi par la destruction et de nouveau s'épandre et se résorber de nouveau, et ainsi de toujours à toujours ; c'est l'Analyse et la Synthèse, c'est la révolution des globules du sang de nos veines et des globes de l'Infini — c'est la révolution des âmes. Elles sont la manifestation extérieure de Dieu qui les émet avec la mission de coopérer, toutes et diversement, à la lumineuse harmonie mondiale ; l'impulsion divine, si elle est obéie, les ramène par une fatalité heureuse à la commune patrie — les chasse de son orbe, si elle est transgressée, et la nuit s'en accroît. En produisant son œuvre, une âme de poète ne fait point autre chose que décrire son essentielle courbe radieuse et retourner à Dieu,

(1) Le sacrifice et le Beau, p. 65.

(2) I De la Vérité et de la Beauté, p. 14.

comme, d'ailleurs, toute autre âme qui donne les conclusions effectives dont elle porte en soi les prémisses. Et puis, selon la vieille et véritable parole, rien ne périt ; nul ne peut que ce qui fut n'ait pas été, et rien n'a été qui ne soit éternel par son influence perpétuée dans la grande vibration totale. Les Poètes créent, donc, pour informer d'éternité leurs rêves ».

Et un autre penseur, Alfred Tonnellé, plus profond et plus clair parcequ'il est plus nettement chrétien, a écrit cette belle page. Elle prouve d'une merveilleuse façon que le Beau, si l'on ne veut pas en faire quelque chose de relatif, vain jouet de nos caprices ou de nos passions, doit être comme une participation vivante de l'Être absolu plus ou moins révélé.

« Quand on ne sépare pas l'idée du beau de celle de Dieu, écrit il, et sa jouissance des besoins éternels de l'âme, le beau porte au bien, élève et purifie par l'amour. On éprouve le besoin d'avoir la conscience pure pour s'approcher du beau, de garder sa conscience pure après l'avoir contemplé; autrement la jouissance en est altérée, il n'y a plus d'harmonie en nous (1). L'admiration n'est plus un sentiment auquel l'âme puisse se livrer toute entière : elle se sent trop différente et trop indigne de son objet. Qui n'a pas senti, après avoir mal fait, la vue du beau lui être un reproche, lui causer un malaise moral, un sentiment d'humiliation, de mécontentement intérieur, au lieu d'une calme

(1) Ceci prouve bien, soit dit entre parenthèses, que la naissance du Beau en nous exige une relation intime et persistante entre le travail harmonieux de nos activités finies et l'Infini qui demeure en Dieu. Le Beau humain n'est pas chose absolue et indépendante, il est le fruit d'une collaboration mystérieuse et sublime.

et douce félicité? Qui n'a pas senti, au sortir d'une grande et vive admiration, son être ennobli; l'image resplendissante que la vue du beau a laissée en lui le fortifier contre une pensée basse ou honteuse, contre une tentation mauvaise, s'il voulait s'en glisser quelqu'une en lui! L'âme, rendue délicate, est plus susceptible à l'atteinte des choses grossières et plus craintive de souillures. Et, si la tentation venait à surprendre sa faiblesse et à triompher, qui n'a senti ce souvenir divin augmenter en lui le remords cuisant, le vif sentiment de son indignité et de la laideur de son acte, la conscience de sa déchéance et le mépris de soi-même? C'est une sorte de condamnation par la beauté présente encore, une réaction douloureuse par laquelle le divin outragé se venge. En ces moments, on rapproche involontairement sa vie du type de beauté éternelle et les laideurs en ressortent par contraste. Mais, pour cela, il faut aimer le beau sérieusement, et le concevoir comme quelque chose de sacré et d'absolu (1) ».

Chose plus étrange, un écrivain qui n'est certes point suspect de cléricisme ou de fanatisme religieux, dans une étude sur l'art contemporain, a laissé tomber de sa plume cet aveu significatif :

« ... Cet Idéal participe de l'Absolu; aussi l'art dans son expression la plus élevée est presque toujours la personnification humaine d'un mythe religieux, la symbolisation concrète des croyances à la Divinité. La religion fut de tout temps le principal foyer d'inspiration pour les artistes. L'architecture, créant un temple pour les dieux, fournit des types différents du symbolisme artistique, selon les divers usages et la foi religieuse

(1) Fragments sur l'Art et la Philosophie, pp. 164 et 165.

des peuples. C'est ainsi que, tour à tour, les peuples étrusques, grecs, indiens ou égyptiens, païens ou chrétiens, imaginent des types architecturaux différents pour assurer la célébration de leurs cultes. Toujours la peinture et la sculpture ont matérialisé l'idée religieuse sous une enveloppe de beauté emblématique. Le symbole passant d'abord par les sens, pénètre plus sûrement jusqu'à l'âme (2) ».

VICTOR DE BRABANDÈRE.



(2) Essais sur l'Art contemporain, par H. FIERENS-GEVAERT, chap. X, de l'avenir de l'Art plastique, pp. 145 et 146.

Tristan et Yseult

Fratelli, a un tempo stesso, Amore e Morte
Ingenerò la sorte.
Cose quaggiù si belle
Altre il mondo non ha, non han le stelle.

LEOPARDI.

PRÉLUDE

Attardons-nous dans la douceur du crépuscule.
L'ombre indolente et vague a bleui les gazons ;
Le soleil exilé s'alanguit et recule
Devant la nuit songeuse errant à l'horizon.

Ecoute, chère enfant, la voix douce et légère
De la brise contant au feuillage des bois
L'énigmatique aveu dont elle est messagère
Et qui vit dans ton âme en soupir de hautbois.

Crois en la beauté sainte et muette des choses ;
Dans la solennité pacifique du soir,
Les tranquilles jardins qu'enchantèrent des roses
S'étendent désolés sous le ciel vaste et noir.

Notre âme, où tant d'amour fit fleurir des lys pâles,
Sous la lune bénie aux regards douloureux,
Contemple longuement les clartés sidérales,
Mystique diadème au front divin des cieux.

La chanson du désir murmure dans les brises,
Tes grands yeux d'ombre et d'or regardent mes yeux clairs,
Et j'y vois se jouer des formes indécises :
Des nefes et des guerriers qui partent sur la mer . . .

Des combats . . . des serments sur des lèvres unies . . .
— Ah! qu'un de tes baisers caresse mon front lourd! —
Dans les couleurs, dans les gestes, les harmonies,
Plane le rythme lent d'un poème d'amour.

LE CHATEAU DU ROI MARCK

Le château du roi Marck dort dans la nuit tranquille ;
 La lune doucement lui verse sa clarté
 D'améthyste et d'azur ; le donjon reflété
 Se regarde dans l'eau calme qui baigne l'île.

O ma rêveuse, entends la romance des flots. . .
 — Il n'est pas vrai que les sirènes se soient tues ! —
 Il plane vers les cieus des chansons inconnues
 Graves comme la joie et pleines de sanglots.

L'âme des baisers morts remonte de la terre.
 Regarde s'éclairer d'une lueur austère
 La fenêtre entr'ouverte au flanc noir de la tour. . .

Le roi veille et, sevré des caresses du glaive,
 Ecoute, dans le vent qui pleure sur la grève,
 Battre son cœur d'aïeul où vibre encor l'amour !

LE PAGE CHANTA

Comme l'Avril joueur près de l'IIiver qui rêve,
 Aux pieds du roi déçu le Page aux cheveux lourds
 Chantait une chanson lointaine,
 Virelai de désir pour une blanche reine,
 Divin rondeau rythmé dans la paix d'un beau jour,
 Offrant comme des fleurs ses rimes musicales,
 — Et le vieux roi frôlait de ses doigts pâles
 Le front du page aux cheveux lourds.

L'ombre sainte du soir entr'ait par la fenêtre,
 Sous les rayons des astres clairs tout reposait.
 Une heure de détresse ou de joie allait naître. . .
 Et le Page chantait.

*
* * *

O mon amour, tu sais les strophes les plus belles. . .
 Par les nuits de bonheur nous les avons chantées,
 Sous le calme regard des étoiles fidèles
 Au lac clair de tes yeux chastement reflétées. . .

Les strophes du désir, les strophes des aveux,
 — Il y passe parfois comme un battement d'ailes —
 Mais les strophes de la douleur sont les plus belles :
 Vol blanc de séraphins égarés dans nos cieus.

O Douleur, ô Douleur, remplis la nuit austère
 De ta sainte présence, afin que nos baisers,
 Douce communion de cœurs inapaisés,
 Soient plus proches du ciel et trop beaux pour la terre !

*
* *

Et le page chantait Yseult, la blanche reine
 D'un pays de légende au loin des flots amers...
 Yseult ! le vent du nord a sifflé sur la mer...
 Yseult ! des glaives nus s'est embrasé le fer...
 Yseult ! sur l'étang noir ont gémi les sirènes...
 Quand ton nom grave et doux, vibrant au timbre clair
 Du page qui disait ta beauté souveraine,
 Passa dans la brise âpre et froide de la mer !

Le manoir a frémi dans la nuit surhumaine,
 L'ombre des guerriers morts revient hanter les tours,
 Le bonheur d'autrefois renaît, et les grands chênes
 Sentent dans leurs rameaux passer des mots d'amour,
 Sur les lacs frissonnants ont pleuré des sirènes
 Et c'est toute la nuit qui défaille d'amour !

Yseult ! la nuit se perd dans un désir d'amour...
 Yseult ! les guerriers morts se pressent sur les tours...
 Yseult ! l'écho lointain roule un grondement sourd...
 Yseult ! le roi, dressé dans la nuit surhumaine,
 Au vent qui vient du Nord jette son vœu d'amour !

TRISTAN

La cuirasse bouclée et le heaume lacé,
 Le fils de Blanchefleur qui vainquit sur la lande
 Morold, géant sinistre et maître de l'Irlande,
 Songe aux combats sanglants qui furent son passé.

Vers quel but ignoré de gloire et de splendeur
 Bondira dans le vent sa nef aventureuse ?
 La brise vient de l'Est et siffle et gonfle et creuse
 Le sein tumultueux de l'Océan grondeur.

Les cris des matelots se perdent dans la houle
 Et les guerriers, autour du chef massés en foule,
 Attendent que son ordre éclate dans les cors...

Mais Tristan immobile, appuyé sur l'Épée
 Voit le couchant se dérouler du sud au nord
 En mirages d'amour, de fièvre et d'épopée.

LE DÉPART

Chante dans la forêt vespérale et vibrante
Au gré de tes accords, âme sonore, ô cor !
Précurseur des rumeurs suprêmes de la mort,
Ardent buccinateur d'une gloire éclatante,
Chante la mort d'amour, âme sonore, ô cor !

Module lentement ta dolente complainte,
Sous les taillis baignés de lune, au fond des bois,
Violon doux et grave aux languissantes voix ;
Mystique comme la prière d'une Sainte
Module ton sanglot d'amour dans les grands bois !

Ruisselle, gronde et roule en ondes magistrales
De larges passions et d'amour solennel,
Orgue des mers et des tempêtes et du ciel,
Fais gémir longuement tes puissantes rafales
Entonnant l'hosannah d'un amour solennel !

Et chantez, ô les voix, fanfares ou murmures :
Ame des bois, ô cor sonore aux longs accords,
Violon sanglotant l'infini de la mort,
Orgue immense et farouche où vibre la nature,
Chantez toutes l'amour, le désir et la mort !
L'heure a sonné d'une impérieuse aventure,
Des vols d'aigles puissants ont plané dans les cieux,
Le palefroi hennit à la gloire future,
Et, rigide dans la lourdeur de son armure,
Tristan s'en est allé pour conquérir Yseult !

YSEULT

Blanche, sa chevelure en casque sur son front,
Et plus pâle du sang qui rougit à ses lèvres,
Ignorante des pleurs, des combats et des fièvres
Dévolus par le sort aux heures qui naîtront ;

Aux créneaux du manoir, taciturne inconnue,
Dans la robe à longs plis rehaussant sa beauté,
Elle apparaît, telle que pour l'éternité
Son image emplira les yeux qui l'auront vue.

Yseult ! celui qui doit venir et qui viendra,
Sur la nef héroïque en un soir de tempête,
Sent tressaillir sa chair qu'enlaceront tes bras !

Le futur ignoré que nul philtre n'arrête
 Guide vers toi le chevalier de ta douleur.
 Et la brise d'Armor qui caresse ta tête
 Emporte dans la nuit des plaintes et des pleurs.

LE PHILTRE

Dans le strident sanglot des violons d'amour,
 Hors du temps qui rend les délices incertaines,
 De l'espace par quoi les âmes sont lointaines,
 Des rumeurs de la vie et des clartés du jour ;

Enivrés par le philtre ardent qui les pénètre
 Et les voue à jamais aux lèvres de la Mort,
 Consumés du désir de joindre leur essor
 En un puissant baiser qui confondit deux êtres ;

Ils tombent éperdus dans leur amour béant,
 Les grandes portes large-ouvertes du néant
 Les fascinent de leur attirance éternelle...

Ah ! n'être qu'une étreinte et se perdre en un vol !
 — Et sur les flots berceurs de la mer maternelle
 Le navire orgueilleux cingle vers Tintaïol...

NUIT AU JARDIN

TRISTAN

Yseult, la chaste nuit me voile ta chair pâle,
 Mais ton âme est ardente au fond de tes grands yeux ;
 Le parc, beau de tristesse, à la brise automnale
 Confie éperdûment des paroles d'adieu.

Yseult, des pleurs d'amour enchantent la nuit douce,
 Mon front endolori pèse sur ton sein blanc...
 Vois : la lune apparue effleure les pelouses
 De son large baiser mélancolique et lent.

L'âme de mes désirs monte à tes lèvres closes
 Qui gardent le secret de ton puissant amour ;
 Parmi la mélodie adorable des choses
 Que l'ombre consola des tristesses du jour,

Ecoute la chanson de mon âme embaumée
 Par les riches parfums qu'exhale ton corps fier ;
 Et joignons d'un baiser nos âmes, bien aimée,
 Dans le calme infini des cieus et de la mer.

YSEULT

Mes lèvres, bien aimé, pâliront sur tes lèvres ;
Pour toi seul germeront les roses de mon corps ;
Voici mûrir les fruits qui calmeront tes fièvres
Dans le jardin mystique où dorment nos trésors.

Mes grands yeux douloureux où ton regard se mire
Sont pleins de ta pensée aimante, et dans ma voix
C'est ton large désir qui pleure et qui soupire
Avec le chant des mers et la plainte des bois.

Mon être extasié se confond dans ton être ;
L'universel frisson palpite sous ma chair ;
Un monde irrévélé m'entoure et me pénètre :
L'hymne des flots, les lointains bleus, le sous-bois clair

Me semblent réunis à mon intime essence
Par d'étranges liens naguère insoupçonnés
Et je vois s'accomplir ma seconde naissance,
Selon le dieu d'amour pour qui nous étions nés.

TRISTAN

Nous rentrons dans la grande Nuit originelle,
Notre mère sereine est aujourd'hui la Mort ;
Puisse la paix crépusculaire être éternelle !
Vaine aurore du jour, ne renaïs pas encor !

Depuis cette heure étrange où la coupe fatale
Dans le vœu de mourir nous fit boire l'amour,
La nuit, dont les parfums grisent nos ombres pâles,
A son culte béni nous livra sans retour.

O grave et sainte Nuit, mère des choses mortes,
Qui rends à l'unité les cœurs longtemps disjoints
Ferme sur nous les battants d'ombre de tes portes
Et verse nous la paix de ton néant divin !

YSEULT

O bien aimé, voici des fleurs de ma prairie
Et des fruits savoureux mûris dans ton amour,
Et les parfums qu'épand au loin ma chair fleurie
De grands lys nonchalants, majestueux et lourds.

Regarde : la forêt tremble sous les étoiles,
 Le manoir disparu ne hante plus nos yeux,
 L'au-delà pressenti déchire enfin ses voiles,
 La nuit compatissante emplit l'orbe des cieux.

Nos noms mélodieux se joignent dans l'ivresse
 De nos lèvres qui les redisent tour à tour,
 Et nous entrons, riches de grâce et de jeunesse,
 Dans le charme ignoré d'un paisible séjour.

TRISTAN

Ton sourire est la fleur que souhaitait mon âme
 Dans sa croisière aventureuse aux lointains bleus

YSEULT

Tes yeux, mon bien aimé, brûlent comme les flammes
 Du soleil embrasant l'horizon de mes vœux.

TRISTAN

L'avenir m'éblouit dans l'ombre taciturne.

YSEULT

En l'éternel oublié disparaît mon passé.

TRISTAN

Veille à jamais sur nous la grande paix nocturne !

YSEULT

Sainte nuit du néant, tombe sur nos baisers !

SÉPARATION

L'âpre chanson du cor a rempli la forêt
 De sa note d'appel énergique et vibrante ;
 Sous la lune qui bleuit l'ombre transparente,
 Comme un témoin fatal, le manoir apparaît.

Et le Héros, sevré du plus divin des rêves,
 Prisonnier de la mâle vie au joug de fer,
 D'une étrange douleur sent tressaillir sa chair
 Toute sanglante encor du jeu strident des glaives.

Les voiles de la nef s'enflent pour le départ
Vers la conquête hallucinante d'un hasard
Choisi pour consoler tant d'amour qui se brise ;

Mais la reine, écoutant dans ses cheveux obscurs
Passer l'âme sauvage éparse dans la brise,
Par delà le tombeau songe aux baisers futurs.

STANCES POUR YSEULT

Le vent dans la forêt chante sa plainte austère ;
O mon Yseult, la nuit est grave et le ciel bleu ;
De lents frissons d'amour s'élèvent de la terre.

C'est l'instant décisif où mon suprême aveu
En longs vers douloureux montera vers ton âme,
A l'heure irrévocable et brève de l'adieu.

Tout mon passé vers tes yeux clairs, ô douce femme,
S'achemine en rêvant dans l'ombre de la nuit.
Pélerins enfiévrés, mes beaux espoirs en flamme

Portent de mes jours morts ce qu'épargna l'oubli,
Et dans leurs oraisons se traîne la voix lente
Du secret de mon cœur longtemps enseveli.

Ecoute : la forêt se recueille, tremblante ;
Le vent est lourd de pleurs qui montent de la mer,
La nuit répand au loin sa clarté nonchalante ;

La chanson de mon cœur revêt un rythme amer.
L'irréparable adieu a saigné sur ta lèvre,
Et tu t'éloigneras, dans mes songes d'hiver,

Loin de moi, cher amour, loin de mon cœur en fièvre.
Et nous resterons seuls, drapés dans notre deuil,
Pleurant tout le bonheur dont le destin nous sèvre.

L'Autrefois douloureux de souffrance et d'orgueil
Allait germer soudain des roses d'allégresse :
Le sort, dur suzerain, a rebuté son veuil.

S'il faut que le bonheur tombe, je me redresse,
Calme comme un héros je saluerai sa mort,
Et je t'aimerai plus encor dans la détresse.

Yseult ! écoute : au loin vibre un appel de cor.
C'est le cruel instant ; sur nos lèvres unies
Notre amour a juré de prendre son essor

Loin de la chair, vers ces délices infinies
Qui fleurissent au ciel songeur du cœur blessé,
Et je m'en vais, plus fort des ivresses bénies,

Riche de tant d'amour, rentrer dans mon Passé.

LA MORT

Dans le soir souverain qui tombe sur la mer
Dont le sang du soleil empourpre l'étendue,
Près de l'amant défunt, la maîtresse éperdue
Sent son cœur se dissoudre en l'immense univers.

L'ardeur de son désir chauffe l'astre en flammes,
L'âpre terre se mêle à sa chair, et les flots
Vers l'horizon qui pleure emportent ses sanglots ;
L'abîme du néant s'entrouvre sous son âme.

Tristan... Yscult..! Le philtre amer qui brûle encor
Par delà le mensonge abhorré des années
En un puissant baiser vous confond dans la Mort.

Et, poursuivant à tout jamais vos destinées,
Vous tombez enlacés dans l'infini béant,
Vaste comme l'Espace et comme l'Océan.

FINALE

Le tendre songe est envolé, ma bien aimée ;
Rien n'en vit plus que la douceur d'un souvenir
Et ce sourire éclos sur ta lèvre charmée.

La nuit tombe plus sombre, et le ciel de saphyr
Se fleurit lentement d'une gerbe étoilée ;
Vois les grands lys mystérieux se recueillir;

Une douce lumière enchante la vallée ;
L'ombre endormeuse et grave est pleine de baisers,
Des rythmes égarés traversent les allées...

Une vie inconnue, où les instants passés
Reviennent plus divins ravir les heures lentes,
Berce d'illusions nos esprits apaisés.

Oh, reste ! enivre-toi de l'arôme des plantes !
Ecoute les chansons qui vibrent dans les airs !
J'ai vu, sous le frisson des étoiles tremblantes,
L'âme éparse d'Yseult passer dans tes yeux clairs !

CHARLES DE SPRIMONT.

JUILLET 1900.



Jeunesse

Il y avait du bonheur dans l'air, à Vallombreuse.

Le monde, en ce temps là, était beau de toute la beauté de notre jeunesse. Après les loisirs dorés de l'après-midi, le soir s'en venait inaperçu ; toute la terre se récréait sous sa caresse.

Je revois la chère maison, telle qu'elle s'offrait au détour du chemin, parmi les bassins et les bocages. Elle était mélancolique et princière ; un savant artiste, autrefois, en avait conçu l'imposante simplicité et combiné les multiples ordonnances. Le bois, le vallon, l'étang, la lande avaient servi son rêve, et l'ensemble de sa création s'embellissait de tous les accidents du paysage. Entre le palais, dont la régularité classique n'excluait pas une noble fantaisie, et son entourage champêtre, régnait une convenance mystérieuse, un accord idéal, qui comptait pour beaucoup dans le bonheur que l'on croyait respirer à Vallombreuse. Le long des portiques spacieux, au bord des bassins, dans l'ombre des allées, il faisait bon méditer, le doigt en quelque livre refermé. C'était un séjour fait pour notre adolescence que cette demeure grave et douce, monacale un peu, où chacun de nous gardait la liberté de sa vie. Dans l'indulgence des champs, nous accomplissions là notre veillée d'armes, avant le rude combat de la vie.

Les soirs d'été nous réunissaient au bord de la terrasse haute d'où la vue est si vaste dans le ciel et sur la terre.

Nous avons passé d'heureuses minutes devant la nocturne assemblée des étoiles. Elles s'écoulaient toutes semblables, sans secousse, comme une poudre d'or dans le sablier du temps.

L'un après l'autre, je revois les hôtes dispersés de cette retraite à présent déserte. Jamais ils n'ont été plus près de vivre leurs songes qu'en ces jours où leur âme impatiente en voyait au loin, dans le mystérieux avenir, la réalisation chimérique. Ils m'apparaissent tels qu'ils étaient, inconscients de leur beauté juvénile, les uns presque oubliés, les autres presque actuels, tels que des symboles du désir et de la vie. Et c'est Yseult, la pâle, la passionnée Yseult, languissante déjà d'une douce blessure... Et c'est Gisèle, frêle comme une fleur, portant sur son visage la fraîcheur d'une âme en éclosion... Simplex, qui chantait de naïves et dolentes chansons... Aubert, le plus fier de nous tous, qui, l'âme prise d'un furieux besoin d'action, rêvait de lutte et d'aventure... Mais nous admirions surtout Eudémie ! Car la plénitude de la jeunesse éclatait dans ses yeux et sonnait dans sa voix ; et nous étions comme enchantés par le mystère de son sourire.

Souvent Eudémie nous récitait quelque ancien conte. Elle en savait mille et les disait si bien, avec son clair sourire heureux, qu'il nous arrivait de lui faire répéter tel récit qui nous avait ravis, et tandis qu'elle racontait, le doigt levé, comment le Prince, par la seule puissance de son amour, franchit les obstacles qui le séparaient de sa princesse, toutes les lèvres, autour d'elle, souriaient...

Elle nous dit un jour comment l'adolescent élu, fort de sa candeur, força le seuil du palais où dor-

mait, dans l'attente inconsciente du libérateur, la mystérieuse enfant promise.

Pour nous, c'était Vallombreuse... Et nous ajoutions en esprit à la profondeur de ses bois et à la transparence de ses fontaines; nous rêvions les sveltes tours pavoisées d'oriflammes flottantes, les murs historiés d'écus, d'emblèmes et de fresques, les terrasses et les portiques ornés de statues et de vases, tout l'aspect merveilleux et féérique de la demeure enchantée.

« Le charme était rompu! Le maléfice qui, depuis un siècle, vouait la princesse, le palais, la forêt tout entière, au perpétuel sommeil, allait céder à l'irrésistible pouvoir de la jeunesse et de la foi!

Car il était venu, le chercheur! A travers le frissonnant silence des bois, l'appel du cor avait prolongé son écho jusque dans le sommeil de la vierge. Une lueur d'aube avait pénétré d'abord l'ombre séculaire où, songeuse, plongeait son âme: puis l'aurore monta et une clarté rose traversa ses paupières.

Elle venait d'ouvrir les yeux....

Cela s'était fait simplement, comme une fleur éclôt. Et l'enfant, toute pleine encore des fantômes du sommeil, regardait devant elle, vaguement, distraitement, sans rien voir.

Mais le regard du monde était fixé sur elle, qui ne voyait rien; les vents se taisaient, la musique des ondes lumineuses, dans l'air, restait en suspens: un grand calme était tombé, d'espoir et d'attente. Un cœur battait, quelque part.

Et voici que ses yeux distraits s'animent et qu'un tressaillement la saisit. Elle se souleva lentement, ses petits pieds touchèrent le sol. Elle regarda.

C'était le miracle du monde soudain révélé! La

vision soudaine, après le sommeil séculaire, de tout ce qui n'enchanterait que par degrés les tristes yeux ouverts ! Les eaux, les arbres, l'horizon, le ciel apparus tout à coup, comme une assemblée de merveilles inconnues ! Les feuilles printanières déployaient au-dessus de l'enfant, au bord de la fenêtre illuminée, leur multiple dentelure diaphane. La verdure des forêts ondulant au loin, l'azur clair qui baignait le monde, le brouillard délicat dont les choses étaient voilées, étonnaient et ravissaient, de leur aurorale et printanière ingénuité, ces yeux accoutumés à l'ombre.

L'enfant, défaillante, la gorge soulevée de joie, regardait, éperdument ; elle se dressa, les bras tendus, ses lèvres s'ouvrirent en un muet cri d'extase.

Car le progrès de la lumière, un instant suspendu, reprenait maintenant son cours. Là-haut de grandes ondes pâles envahissaient irrésistiblement le ciel chaque fois plus clair ; elles pénétraient la brume même des vallées, dissipaient toutes les ombres, enveloppaient tous les êtres comme une visible atmosphère de joie. Les choses apparaissaient l'une après l'autre, selon le progrès du jour ; et la vierge, éperdue devant ces révélations successives, étonnée d'elle-même, ne savait, dans son trouble, de quel nom désigner tous ces objets inconnus !...»

Eudémie s'interrompait : chacun de nous souriait, au divin récit.

Seuls Eusèbe et Georges, l'un souriant, l'autre songeant, se taisaient. Grand, fier et beau, Georges avait souffert et voyagé. Revenu parmi nous, il se mêlait à nos entretiens avec une complaisance ironique et détachée. Il semblait notre aîné de beaucoup, bien qu'il eût notre âge. S'étonnait-on de son débonnaire scepticisme, le jeune homme fermait à demi les yeux, avec un sourire léger qui

semblait dire : « A quoi bon ? n'aurez-vous pas votre tour ? » Puis il riait.

Tout autre était Eusèbe. Nous l'avions surnommé l'Etranger ; car il ignorait aussi bien nos espoirs ingénus que l'expérience, désenchantée et souriante, de Georges. N'attendant rien de la vie, il se promenait au bord des eaux et parmi les arbres. Les lèvres tranquilles, les yeux errants, il semblait toujours être ailleurs ; sa parole, que nulle passion n'avait jamais soulevée, était lente et douce.

En présence de notre étonnement, Georges parla. Il eût été sage, à son gré, d'éviter le palais enchanté. Fort de son expérience, il ne comprenait pas que le prince eût tenté la conquête, alors que le rêve devait lui suffire. Il évoqua d'étranges réalités ; il parla de certaines lassitudes qui, selon lui, devaient suivre la joie de la rencontre. Ses paroles, prononcées simplement sonnaient comme des blasphèmes.

Mais Eusèbe l'arrêta : « Certes, dit-il, le prince eût dû fuir. Car c'était un crime de ramener aux troubles, même délicieux de la vie, ceux qui, plus heureux que nous, jouissent de la paix d'un éternel sommeil ». Sa voix vibrait, en disant ces mots, d'une émotion inaccoutumée chez lui ; et nous restions interdits à cette soudaine révélation d'une âme jusque là voilée. Nul, pourtant, ne répliqua ; car, bien que notre fougueuse jeunesse ne comprît pas la sage parole, nous respections l'Etranger.

Le conte achevé, la conteuse nous entretenait de mille choses ; nous l'écoutions, distraits un peu de sa parole par sa voix ; nous l'écoutions jusqu'à ce que ses discours ne nous fussent plus qu'un bruit incompréhensible et mélodieux, quelque chose comme le chant des oiseaux et le murmure des fontaines...

Cependant des étoiles tombaient, en silence; d'autres les suivaient, par intervalles... A la fin nous frissonnions, sans nous le dire, devant toute cette vie qui palpait dans l'ombre, silencieusement.

Vers la terre, une suavité répandue, une sorte de clarté vague, et je ne sais quel charme plus fort que l'ombre annonçait les jardins proches. Le voisinage en troublait le cœur...

Pour nous tous, hormis Eusèbe et Georges, l'avenir était pareil à ce jardin deviné. Nos rêves en peuplaient l'inconnu; ce soir merveilleux où nous avions sans le savoir, effeuillé la fleur de la vie, n'était, pensions-nous, que le prélude d'une suite infinie de jours plus heureux. Nous avons cueilli les prémisses d'une moisson qui ne devait pas mûrir.

Et tout à coup, au milieu de notre songerie, une modulation grave, douce, sonore, s'élevait. Le calme était profond. On tressaillait à l'accent de ce chant, sincère comme un cri. Une tendresse, une tristesse s'épanchaient avec l'hymne du rossignol, et, jusqu'au matin, le ruissellement mélodieux enchantait la solitude...

Maintenant l'automne est sur Vallombreuse! Dans les taillis, les arbres gémissent et le triste vent de novembre casse les rameaux desséchés. Et des feuilles tombent, tombent sans cesse et par grandes nuées bruissantes, du merveilleux feuillage d'illusion, qui fut si royal et si touffu. Elles jonchent un instant les allées. Mais la rafale, qui accourt, mugit dans les ramures éloignées: elle se déchaîne avec colère, et flagelle de ces dépouilles, les marbres verdis du palais déshabité. Pas même un arrière-été! La pluie ruisselle sur ces troncs noirs; elle dégoutte de partout, froide, incessante, hyperboréenne; et le brouillard et l'averse insul-

tent, jour et nuit, la maison accoutumée au soleil.

Où sont maintenant Eusèbe et Georges? J'envie l'expérience de l'un et la sagesse de l'autre, seuls ils verraient sans tristesse l'hiver félon saccager ainsi notre éden; car ils n'avaient point cherché la joie hors d'eux-mêmes.

Mais j'ai gardé dans le cœur l'image de ce que fut Vallombreuse! Qu'importe l'hiver? Elle est là, dans son calme lumineux que troublent à peine les brises de l'été! La forêt murmure, un oiseau chante, des parfums s'exhalent. Au milieu du cercle attentif, Eudémie, le doigt levé, achève un ancien conte...

FERNAND SÉVERIN.



La situation religieuse aux Etats-Unis

Tous ceux qui suivent le mouvement des idées se souviennent sans doute de l'étude de M. Brunetière sur le Catholicisme aux Etats-Unis. Ecrite avec d'excellentes intentions et très intéressante comme phase d'une conversion, cette étude a le grave défaut de présenter sous un jour inexact la situation de l'Eglise au pays du dollar. Il est toujours fort délicat de parler de la situation religieuse d'un pays où l'on n'a pas vécu, et le maître écrivain compliqua sa tâche, déjà si complexe, en ne consultant que des personnes de même opinion.

En vue de remettre les choses à leur point et de nous préserver d'illusions fâcheuses, M. J. P. Tardivel, l'écrivain canadien que connaissent à présent les lecteurs de *La Lutte*, vient de publier un livre entièrement basé sur des faits, auquel le récent voyage de Mgr. Ireland à Paris donne un regain d'actualité. (1)

Né dans le Kentucky, élevé dans l'Ohio, le directeur de la *Vérité* de Québec n'a cessé, depuis son établissement au Canada, de se tenir au cou-

(1) *La Situation politique aux Etat-Unis*, Desclée, de Brouwer et Cie, Lille-Paris, pour la France, Cadieux et Derome, Montréal, pour l'Amérique.

rant des diverses questions dont se préoccupent les fidèles de son pays d'origine. Catholique possédant bien la doctrine, journaliste très sérieusement renseigné, nul plus que lui n'avait qualité pour dissiper les inexactitudes essaimées dans l'étude de la *Revue des deux Mondes*, et pour dévoiler la nocuité de l'idéal américaniste. Il l'a fait avec un tact parfait et une mâle vigueur de croyant.

La thèse de M. Brunetière peut se résumer en quelques lignes. A l'en croire, le catholicisme aux Etats-Unis aurait pu se soustraire aux haines politiques et, l'esprit du siècle lui devenant favorable, il se serait développé prodigieusement. Il y a loin de ces assertions à la réalité. M. Tardivel le prouve, en des pages d'une critique bienveillante mais ferme, par le simple exposé des faits. C'est la quintessence de ces pages que nous voudrions donner ici.

En confondant parfois le catholicisme avec certains catholiques, M. Brunetière prête à l'Eglise des Etats-Unis les idées et les intentions de l'*américanisme* dit catholique. M. Tardivel commence par établir la différence profonde qui existe entre cette église, la vraie, et cet américanisme dont les erreurs viennent d'être condamnées par Léon XIII (1). Puis, avec un hommage ému aux

(1) La théorie des américanisants, Dom Fr. Chamard l'a nettement synthétisée au cours d'une lettre publié dans la *Vérité* de Québec (n° du 14 avril 1900). « Sentant l'impossibilité de faire accepter par leurs compatriotes la vérité intégrale, ils essaient de tourner l'obstacle en abandonnant le terrain des principes de la foi et en faisant appel à l'*irémie*, à cette paix que Jésus Christ a maudite parce qu'elle vient du monde, c'est-à-dire de Satan, *Pacem meam do vobis; non quomodo mundus dat ego do vobis* (I. XIV, 27). C'est la charité sans la foi, c'est-à-dire sans fondement. C'est un Evangile nouveau. »

beautés, à la sainteté, de l'église des Etats-Unis, il rappelle tout ce qu'elle eut à subir depuis son origine, c'est-à-dire depuis le commencement des treize colonies.

La persécution sévit, à la fois violente et légale, jusqu'à la guerre de l'Indépendance. A ce moment, les instigateurs de la révolution atténuèrent le fanatisme, qui venait de s'affirmer en plein congrès, à l'occasion de l'Acte de Québec, et dissimulèrent leur hostilité, car ils avaient besoin de l'appui des catholiques. Mais l'accalmie ne fut pas de longue durée. En 1834, la presse et les prédicants mirent de nouveau les fanatiques en fureur. A Charlestown, près de Boston, des misérables, poussés par les chefs du mouvement anti-catholique, incendièrent, après l'avoir pillé, un couvent d'Ursulines auquel les sectes ne pardonnaient point ses succès de maison d'éducation.

Le comité protestant chargé de l'enquête dut reconnaître qu'une véritable conspiration avait été ourdie, sans rien qui la motivât, contre les religieuses et conclut à ce qu'une indemnité leur fût accordée. Les pertes avaient été évaluées à cent mille dollars, la législature en offrit dix mille. La culpabilité du chef des émeutiers était nettement établie, le tribunal l'acquitta aux applaudissements d'une foule qui, pendant les débats, n'avait cessé d'insulter les religieuses et leurs témoins (1).

Les résultats de cet acquittement scandaleux ne se firent pas attendre. Peu après, les fanatiques profanèrent un cimetière catholique à Lowell et attaquèrent une maison de Wareham où l'on célé-

(1) Cette foule était encouragée d'ailleurs par l'attitude du président, triste individu de la race des Bullot, qui manifesta vivement devant l'auditoire sa haine contre les religieuses.

brait la messe. Deux ans plus tard, ils assaillaient dans les rues de Boston les *Montgomery Guards*, compagnie de miliciens presque tous catholiques. Puis l'ère des publications infâmes commença et, en 1844, naquit l'*American Republican Party*, dont le programme excluait des emplois publics les catholiques de toute nationalité. A l'instigation de ces exclusivistes, des émeutes ensanglantèrent Philadelphie et la Pensylvanie. Des forcenés, dont les autorités ne cherchaient même pas à arrêter la rage, tuèrent ou blessèrent de nombreux fidèles et mirent le feu aux maisons, à une académie de jeunes filles et à deux églises. Deux cents familles se trouvèrent réduites à la misère. Mgr. Kenrick se vit dans la nécessité de suspendre tout exercice du culte dans les églises restées debout, jusqu'à ce que ses ouailles pussent jouir de leurs droits constitutionnels.

En 1854, nouvelle explosion de haine provoquée par le parti des *nativistes*. Dans le Rhode-Island, à Providence, le couvent de la Merci est attaqué ; dans le New-Jersey, à Newark, c'est une église. Le sang coule à Saint-Louis dans le Missouri et à la Nouvelle Orléans ; dans le Maine, à Ellesworth, un Jésuite, le Père Bapst est assailli et laissé pour mort dans la rue. L'année suivante, les massacres de Louisville dans le Kentucky n'épargnent même pas les femmes, ils pillent et incendient les demeures des fidèles, dont cinq périssent dans les flammes. Entre temps, le gouverneur du Massachussets avait licencié les compagnies de milice où les Irlandais catholiques se trouvaient en majorité, et l'assemblée avait voté une loi ordonnant l'inspection des couvents, ce qui donna lieu à d'abjectes brutalités.

Depuis la guerre de sécession, les actes de violence sont devenus rares, il est vrai, mais pour

s'être *civilisée*, la persécution n'a rien perdu de son intensité. La calomnie contre l'Eglise, l'ostracisme contre ses enfants restent les moyens favoris des sociétés secrètes, surtout de l'*American Protective Association*, dangereux succédané des *Nativistes* (1). Le moindre incident peut raviver la rage des sectaires, les esprits clairvoyants ne se font aucune illusion à cet égard. Qu'on en juge par cet extrait du *Catholic World* (n° de septembre 1894), une revue sympathique entre toutes à l'américanisme. « Nous avons accepté le siècle avec toutes ses merveilleuses découvertes, dit l'optimiste M. L. Johnston, nous sympathisons avec ses plus hautes aspirations et nous ne lui refusons pas les louanges qui lui sont dues. Mais avant que nous puissions mettre de côté toute appréhension, le siècle doit prendre d'abord une attitude moins hostile. Personne ne peut nier *qu'au moins en Amérique*, nous n'ayons de sérieuses causes de craindre, car sous le calme de notre vie politique, nous savons que des éléments brûlants se meuvent et se rencontrent et n'attendent qu'une occasion pour se lancer au dehors avec une fureur épouvantable. »

En effet, il y a toujours dans la populace des malheureux prêts à toutes les ignominies. Depuis l'ouverture de la campagne contre les Philippines, les soldats irréguliers accumulent les sacrilèges, les profanations d'églises, de couvents, et les vols d'objets du culte. Le *Catholic Columbian* et d'autres feuilles, notamment le *New-York Freeman's Journal*

(1) Cette société, l'A. P. A. comme disent les Yankees, a pour principal objectif d'écartier les catholiques de la vie politique et civile.

du 9 septembre 1899, ont cité des lettres de militaires contenant force détails typiques (1).

M. Tardivel montre ensuite que l'Eglise des Etats-Unis a toujours contre elle le gouvernement et l'opinion publique. Si, théoriquement elle est libre, si, pratiquement, elle jouit d'une grande liberté, au même titre d'ailleurs que les différentes sectes, ce qui ne constitue pas une situation enviable, ses enfants sont encore traités au mépris des droits de leur conscience et exclus des fonctions importantes. D'après la Constitution, le Congrès ne peut établir ni proscrire aucune religion, mais il n'en est pas de même des Etats.

« Au siècle dernier, dit l'historien J. Gilmory Shea, sous le régime colonial, le congrégationisme était la religion établie dans presque toute la Nouvelle-Angleterre; l'église anglicane, en Virginie, à New-York et dans quelques colonies; tandis que toutes les autres maintenaient plus ou moins la suprématie de la « religion protestante ». Malgré le grand changement qui s'est opéré à la Révolution, malgré la formation du gouvernement fédéral actuel, cet établissement *virtuel* de la « religion protestante » existe encore, plus ou

(1) Dans une lettre publiée par journal protestant, le *Falcon*, de Marion (Kentucky), un soldat protestant déclare que l'A. P. A. donne libre cours à son fanatisme aux Philippines et il affirme qu'un aumônier de sa religion a enlevé leurs yeux, qu'il prenait pour des pierres précieuses, à une statue de la Sainte Vierge et à une statue de Saint Joseph. La profanation des édifices sacrés a donné lieu à de tels excès qu'une autre feuille protestante, le *Manila Times*, a fini par s'indigner. Des volontaires, après avoir détruit la belle église de Guadeloupe, ont été jusqu'à violer des tombeaux de prêtres dans l'espoir d'y trouver des objets précieux; ces faits odieux ont été révélés par l'Abbé Gleason, aumônier temporaire, dans le *New-York Freeman's Journal* du 12 mai 1900.

moins, sous le masque de la liberté religieuse (1). »

A la vérité, chaque Etat peut faire de l'acceptation de la religion réformée, sans que le gouvernement fédéral puisse intervenir, une condition nécessaire, pour tous ceux qui vivent sur son territoire, à la possession de biens immeubles, à l'exercice d'une profession, du droit de suffrage ou à l'éligibilité aux fonctions publiques, M. Shea l'explique dans un autre article. « La constitution, y lit-on, telle qu'elle a été votée au commencement et telle qu'elle a été amendée depuis, laisse à chaque Etat le pouvoir d'établir une religion, ou de faire de la profession de la « religion protestante » une condition à n'importe quoi, et d'exiger un *test oath* (2). »

C'est sur les doctrines du protestantisme que reposent les lois du mariage, c'est dans l'intérêt de ces doctrines ou de l'indifférentisme que fonctionnent les écoles publiques, et tous les moyens sont mis en œuvre pour avantager les pasteurs protestants. Sur cinquante-huit aumôniers des armées de terre et de mer, on ne compte que six catholiques, alors que la moitié au moins des soldats et des marins appartient à la vraie religion. Des soldats et des officiers catholiques ont été punis pour avoir refusé de prendre part aux exercices du culte réformé. Et les soldats, traités comme de simples Peaux-Rouges, se voient même obligés à faire instruire leur enfants par l'aumônier protestant (3).

Quant aux malades, aux infirmes, aux malheureux de toutes sortes hospitalisés dans les institu-

(1) *American Catholic Quaterly Review*, avril 1882.

(2) *American Catholic Quaterly Review*, octobre 1884.

(3) Le gouvernement impose, en effet, des instituteurs protestants à plusieurs réserves de sauvages catholiques. *Proceedings American Catholic Congress*, 1889, p. 11.

tions de l'Etat, on ne se contente pas de leur imposer l'assistance aux exercices protestants, on leur refuse presque partout, s'ils sont catholiques, le droit de pratiquer leur religion. Les prêtres ne peuvent dire la messe dans les prisons et les maisons de correction, ni communiquer avec les détenus. La législature de l'Ohio vota en 1874-75 une loi accordant la liberté religieuse aux prisonniers; il y eut de telles protestations qu'il fallut l'abroger l'année suivante. Dans la Pensylvanie, où la loi organique proclame pompeusement cette liberté, les détenus n'en jouissent que dans une maison, encore est-ce seulement lorsqu'ils tombent malades.

Le gouvernement de Washington ne recule devant aucune vexation, voire aucune vilénie, pour marquer son dédain du catholicisme.

En 1878, au Massachussets, un prêtre, qui visitait un asile de pauvres, ayant voulu confesser une mourante, la gardienne refusa de quitter la chambre. Le prêtre dut la mettre dehors afin d'accomplir son devoir; il fut poursuivi et condamné à des dommages-intérêts.

Pendant la récente guerre contre l'Espagne, des religieuses se dévouèrent dans les ambulances et les hôpitaux; plusieurs tombèrent gravement malades, quatre succombèrent à leur poste. Les hostilités terminées, le président Mac-Kinley, parlant au nom de la nation, ne témoigna de la reconnaissance qu'aux garde-malades de la Croix Rouge; il n'eut pas un mot de remerciement pour les religieuses, pas même pour les sœurs enseignantes de Key-West, en Floride, qui avaient converti leur couvent en hôpital et soigné les blessés avec un complet désintéressement. Le député Osborne essaya de réparer cette goujaterie en proposant au Congrès de remercier les vaillantes sœurs;

son projet de résolution fut enterré dans une commission.

Le gouvernement fédéral est trop pénétré de l'esprit maçonnique pour perdre une occasion de contrarier, quand il ne peut les persécuter, les dévôts au Vainqueur de l'enfer. Ici, on les empêche de disposer de leurs biens par testament ; là, de posséder leurs églises et leurs institutions ; ailleurs, on s'ingénie pour les priver de certains droits. Un des premiers actes des conquérants de Cuba et de Porto-Rico a été d'enlever les cimetières au clergé pour les donner aux municipalités (1). A Porto-Rico, on a imposé aux catholiques le mariage purement civil. A Santiago, on a rendu, par des indignités de tout genre, la situation intolérable à l'archevêque. Et si le territoire du Nouveau Mexique n'a pas encore été élevé au rang d'Etat, cela tient uniquement à ce que sa population pratique la vraie religion.

Dans la crainte que l'Eglise devienne une puissance dans l'Etat, les législateurs sectaires ont pris de telles mesures et si bien éliminé des lois organiques la religion et la morale qu'aujourd'hui l'Etat absorbe l'Eglise. « L'Etat se dirige d'après son propre concept du devoir, proclame la Cour suprême du Maine. Le bien et le mal pour l'Etat, c'est le bien et le mal tels qu'ils sont définis par les statuts de la législature. » Selon la Cour suprême de l'Ohio, « ni le christianisme, ni aucune autre religion ne font partie du droit public de l'Etat. »

(1) Il n'est pas inutile de faire remarquer qu'aucun catholique ne se trouve parmi les membres des commissions nommées par le président pour fonctionner à Cuba, à Porto-Rico et aux Philippines.

Enfin la Cour suprême des Etats-Unis déclare que la théorie sur laquelle repose le système politique du pays, « c'est que la souveraineté ultime est dans le peuple, qui est la source de toute autorité légitime. » Et par peuple, il faut entendre cela va sans dire la majorité des électeurs.

Le paganisme reconnaissait des principes, l'Etat yankée flatte et favorise l'incrédulité. « Pour plusieurs raisons, formule le juge Cooley, dans son *Constitutional Limitation*, le christianisme ne fait pas partie du droit public du pays dans un sens qui autorise les tribunaux à le reconnaître et à y asseoir leurs jugements, si ce n'est lorsqu'ils peuvent trouver que ses préceptes et ses principes ont été incorporés dans le droit positif de l'Etat et en font partie intégrante. »

La république des Etats-Unis, qu'inspira dès sa formation l'esprit du siècle, est un despotisme démocratique absolu, une variété d'ochlocratie, et ses gouvernants ne sont pas moins irréligieux que ceux de France. On chercherait en vain dans la Déclaration de l'Indépendance de 1776, quelques passages rappelant les Droits de Dieu et les devoirs de l'homme. On y trouve, au contraire, maintes traces de l'influence maçonnique. Beaucoup, parmi les Yankées, ne voient en la religion qu'un soutien extérieur, et le dernier recensement prouve que plus des deux tiers de la population ne professe aucune religion. « Dans certains districts ruraux du New-Hampshire, avoue le gouverneur de cet Etat, les derniers vestiges du christianisme s'effacent, tant le protestantisme dégénère. » « L'Etat et l'opinion publique, dit l'éminent Shea, semblent tous deux décidés à empêcher toute idée religieuse véritable de prévaloir au sein des masses. Une sorte de moralité païenne est tout ce que l'on permet de leur inculquer, laquelle, à cause de l'absence

de tout élément essentiel du christianisme, est impuissante pour le bien (1). »

Nulle part, le culte du veau d'or n'est poussé plus loin. Les fidèles des différentes confessions sont moins nombreux que les membres des sociétés secrètes. Voilà ce qu'on doit à ces écoles publiques où, selon l'expression du *Catholic World*, on forme de purs animaux cultivés. La faute en est aux hérétiques haineux. Ils firent adopter et propager le système des écoles neutres dans l'espoir que, s'il nuisait aux sectes protestantes, il détruirait le catholicisme. Or, c'est justement le résultat contraire qui a été obtenu. L'Eglise a fait, hélas! de grandes pertes, mais ses écoles ont presque annihilé le protestantisme. Il n'y a pas lieu de s'en réjouir, on le voit, puisque cela n'a guère profité qu'à l'irréligion.

L'atmosphère morale du pays des dollars est si funeste qu'il a fallu l'énergique campagne d'un admirable polémiste, A. Mac-Master, et le décret du 3^e concile de Baltimore pour décider les catholiques à augmenter comme il convenait le nombre des écoles paroissiales. L'œuvre exige d'énormes sacrifices puisque les fidèles, presque tous sans richesses et sans influence, payent déjà comme contribuables pour l'entretien des écoles publiques, mais elle rend d'inappréciables services. Sans ces écoles, lit-on dans le *Catholic Record* d'Indianapolis, les catholiques des Etats-Unis ne seraient pas aujourd'hui plus de cinq millions. Ils seraient peut-être plus du triple, ajoute M. Tardivel, si l'on n'avait tant hésité à établir ces écoles.

On comprend maintenant pourquoi les catholiques, quels que soient leurs mérites, ne peuvent

(1) *American Catholic Quarterly Review*, avril 1879.

parvenir aux grandes charges. Si rien dans la Constitution ne s'oppose à ce qu'ils les acceptent, l'opinion publique les leur interdit. Un homme qu'on soupçonnerait apparenté avec des *papistes* ne pourrait arriver à la présidence. Le général Scott, M. Blaine, les généraux Sherman et Sheridan en ont fait l'expérience. En 1872, Greely, l'adversaire de Grant, perdit force suffrages parce qu'il passait pour être le candidat des *Jésuites*. Tout récemment l'amiral Dewey, si *léonisé*, compromit sa candidature en épousant une catholique, et peut-être est-ce pour ne pas nuire à l'avenir politique de son mari que celle-ci vient d'apostasier. Et c'est de toutes les positions politiques importantes que les fidèles sont, en général, exclus par le préjugé dans ce pays dont on vante les lumières et l'intelligence. Les catholiques constituant un septième environ de la population auraient droit à douze ou treize sénateurs ; ils en ont *deux*. A la chambre des représentants, où l'on pourrait espérer une cinquantaine des leurs, à peine en compte-t-on vingt-cinq, encore la plupart ne sont-ils point militants.

Mais alors demanderez-vous comment s'explique cet accroissement du catholicisme qui a tant frappé M. Brunetière ? Il n'est dû, répond M. Tardivel, qu'à l'immigration des Européens et des Canadiens, d'une part, et, de l'autre, à l'acquisition de certains territoires (1). L'immigration, qui fut immense, demeure considérable, et ce sont les fidèles venus du dehors qui comblent les vides du troupeau des Etats-Unis. Beaucoup d'âmes se

(1) La Louisiane achetée en 1802, la Floride en 1819, le Texas acquis en 1846, la Californie et le Nouveau Mexique en 1848. La population de ces territoires était presque entièrement catholique.

laissent pénétrer par l'impiété ambiante, d'autres dépérissent, surtout dans les campagnes, par suite de manque de prêtres. Il y a onze mille prêtres environ pour dix millions de fidèles disséminés, à leur détriment spirituel, sur 9,212,270 kilomètres carrés. Enfin, les prêtres missionnaires, explique l'abbé Meifust dans *The Review* de Saint-Louis (13 avril 1899) sont trop souvent découragés par les demandes d'argent de leurs supérieurs. On exige d'eux qu'ils soutiennent des œuvres diocésaines alors qu'ils ont à peine de quoi se nourrir et se vêtir d'une manière convenable.

A la vérité, les conversions parmi les individus de race blanche n'ont pas été jusqu'à présent considérables. Cela tient beaucoup à ce que, pendant longtemps, les Yankees identifièrent le catholicisme avec cette race irlandaise qu'ils poursuivent d'un implacable mépris. Mais cela tient plus encore peut-être au manque de spiritualité des fidèles. Imprégnés à leur insu des idées émanées autour d'eux, ils s'exagèrent la puissance des vertus naturelles et leur sacrifient trop volontiers l'action mystique. « C'est là, si l'on veut creuser les choses, dit M. Tardivel, la quintessence de l'erreur américaine : une confiance sans bornes, illimitée, partant excessive, dans la seule action extérieure, c'est-à-dire dans les moyens purement humains, dans les forces de l'homme ; et une indifférence à l'égard des moyens surnaturels qui touche au mépris (1). »

Les catholiques n'ont pas fait non plus beaucoup de recrues parmi les nègres. Sur huit millions, 144,616 seulement appartiennent à l'Eglise,

(1) *La Situation religieuse aux Etats-Unis*, p. 242-243.

— et tout permet d'attribuer cet insuccès à un défaut de zèle. Mais si l'évangélisation des Peaux-Rouges n'a pas donné de meilleurs résultats, — sur 250,000 environ, 74,268 sont nôtres, — c'est surtout parce que le gouvernement fédéral n'a cessé d'entraver les efforts des missionnaires et des religieuses.

En 1870, le président Grant, dans son message au Congrès, avait déclaré son intention de confier toutes les réserves de terres des tribus sauvages aux églises résolues à envoyer, si elles n'en avaient déjà, des missionnaires parmi ces peuplades. Les missionnaires catholiques, qui s'étaient établis, les premiers, dans trente-huit réserves, avaient autour d'eux cent mille convertis, alors que les sectes réunies n'en comptaient que quinze mille. Néanmoins, on ne leur assigna que huit réserves, ce qui jeta brusquement quatre-vingt mille sauvages catholiques entre les mains des ministres protestants. Malgré cette manœuvre, les écoles des missions catholiques ne tardèrent pas à l'emporter sur celles des sectes, grâce au concours des religieuses. Si bien que le gouvernement, qui subventionnait ces établissements proportionnellement au nombre de leurs élèves, dut verser en 1891 une somme plus importante aux écoles catholiques qu'aux autres. Se sentant vaincues à jamais sur ce terrain, les sectes firent abolir le système des écoles confessionnelles, et, depuis, le Congrès de Washinsgton a toujours refusé de venir en aide aux établissements de la vraie religion.

S'agit-il au contraire, de secourir des institutions protestantes ? L'Etat tourne la constitution. Sous le fallacieux prétexte qu'elles sont ouvertes aux différentes sectes, il les déclare non confessionnelles, — *unsectarian*, — et rien ne

l'empêche plus de les combler de ses libéralités. « Pourquoi, s'écria certain jour, le député Fitzgerald, si vous êtes sincères dans vos protestations en faveur de la séparation des églises et de l'Etat, ne vous dispensez-vous pas des services de ces prédicants protestants qui, chaque jour, viennent prier au Capitole et qui retirent des appointements du trésor public ? Pourquoi n'abolissez-vous pas les aumôneries militaires et navales ? » N'ayant rien de valable à répliquer, la Chambre lui répondit « par le vote ».

Après la lecture du livre de M. Tardivel, il faudrait un étrange parti-pris pour ne pas reconnaître que le régime de la séparation de l'Eglise et de l'Etat est néfaste au développement de la religion.. « Si ce régime avait pu donner d'heureux fruits quelque part, conclut-il, c'est bien aux Etats-Unis. Il y a fonctionné en toute liberté pendant plus d'un siècle. Il n'y était gêné par aucune tradition du passé, par aucun vestige d'un autre régime, par aucune tentative de le remplacer. Il a donné la mesure de ce qu'il pouvait produire de plus acceptable. Et le résultat, examiné froidement, sans enthousiasme et sans hostilité systématique, n'est pas brillant.

.

Enfin, ce qui se passe aux Etats-Unis nous montre clairement que l'on n'a pas découvert en Amérique un moyen plus facile de se sauver et de sauver les autres. Ceux qui, dans ce pays, ont accompli les œuvres de Dieu, ont employé les vieux procédés que les Apôtres mêmes nous ont transmis. Pour se sanctifier, là-bas comme ailleurs, il faut prier, se mortifier et vaincre la chair de toutes manières. Ce que l'on a pris pour des vertus *actives* ne sont que des qualités naturelles,

ou même des défauts, incapables d'élever l'homme à sa fin surnaturelle (1). »

Ce livre ne vaut pas seulement par sa documentation sérieuse, ses excellents matériaux pour l'histoire contemporaine, sa logique serrée, il se recommande par maintes pages de haute inspiration, de lumineux mysticisme, particulièrement celles sur l'esprit du siècle, la question scolaire, le problème des nationalités (2), l'accroissement de l'Eglise. L'ensemble constitue une heureuse défense de l'intégrité de la doctrine. Aussi convient-il de répandre cet ouvrage partout où le libéralisme exerce ses ravages.

Le libéralisme est une erreur aux pires conséquences ; en faussant l'esprit, il aveugle l'âme et lui rend impossible la vie spirituelle. Le libéraliste perd si bien l'esprit religieux qu'il en arrive à croire, avec Abeilard, que la foi est une opinion et à oublier que Dieu lui demandera compte un jour de ses concessions au monde. Il se figure gagner le monde à Jésus en sacrifiant aux idées du siècle certaines parties de la doctrine, et c'est le monde qui l'agrippe. Loin de sauver les âmes, il en compromet le salut, les entraînant à

(1) *La Situation religieuse aux Etats-Unis*, p. 269 et s.

(2) Quoique le Congrès de Baltimore ait reconnu que l'Eglise d'Amérique n'est pas du tout américaine dans le sens que l'Eglise de France, par exemple, est française, les américanistes pour se concilier le gouvernement et l'opinion publique, voudraient que les catholiques allemands, français, polonais, etc., adoptassent *immédiatement* la langue anglaise et les mœurs des Etats-Unis. A cette école d'assimilation dans le grand tout américain, les originaires de l'Europe et du Canada opposent celle de la conservation aussi longue que possible, des diverses nationalités, d'où parfois des froissements regrettables entre les groupes des fidèles.

l'apathie spirituelle, cette première phase de l'apostasie. Le libéraliste sera toujours un mondain avant d'être un catholique. Il peut militer en faveur de l'Eglise, il ne sera jamais un apôtre.

Dès que le libéralisme pratique s'infiltré dans les mœurs, les catholiques perdent, socialement, de l'influence, et, moralement, du courage. Ils ne défendent plus leurs droits qu'avec mollesse, ils n'osent plus résister de front aux attaques de l'adversaire. A leur contact, les consciences s'émaient, les caractères se dépriment, et la troupe augmente des prétendus fidèles qui laissent insulter Dieu publiquement. Car il tombe vite dans la lâcheté, celui dont la piété s'amollit.

En analysant l'américanisme, en précisant ses intentions et ses gestes, sans autre passion que celle de la vérité, M. Tardivel a porté de rudes coups au libéralisme. La condamnation de cette erreur se dégage des faits mêmes. Tous les féaux du Christ en sauront gré à l'énergique écrivain.

ALPHONSE GERMAIN.



La Chute du Soir

I

DE CENDRE ET D'OR.

Le jour calme s'achève et doucement épanche
Son sang splendide et pur aux blessures du ciel,
Comme un guerrier mourant dont la tête se penche
Et que laisse la vie avec des flots vermeils.

C'est l'instant précurseur du mauve crépuscule
Où le décor se vêt d'une rare beauté
Et grandit de l'aspect des choses qui reculent
Dans l'amoureux déclin de l'heure et de l'été

Une vague lueur autour des branches molles
Garde le beau reflet du zénith embrasé
Et les derniers rayons posés en auréole
Sur le front merveilleux des arbres couronnés

Prêtent à la nature une grâce suprême
Et, dans le poudroisement du couchant somptueux,
Le domaine inconnu ceint d'un clair diadème
Est un Eden hanté par des esprits heureux.

La pourpre chatoyante et l'éclat des cieus roses
Se mirent dans les eaux du lac profond et bleu
Et laissent choir partout des pétales de roses
Dans l'éblouissement du soir majestueux.

II

VERT ET MAUVE

Le soir clair envahit les jardins de l'automne
Qui frémissent sous le souffle d'un vent léger
Et semblent attentifs à des cloches qui sonnent
Dans des hameaux lointains et pourtant rapprochés.

Ici tout est mystère et tout est solitude ;
L'air est vierge comme un cristal net et poli ;
Il flotte je ne sais quelle béatitude
Sur les gazons touffus et les bosquets fleuris.

Le capiteux parfum des massifs d'azalées
Embaume le silence immobile du parc,
Et quelqu' amour de marbre au détour d'une allée
Lance vers l'inconnu la flèche de son arc.

Un paon majestueux lustrant son aile chaude
Promène entre les fleurs, à pas comptés et lents,
Son plumage de soir aux reflets d'émeraude
Où des yeux étonnés s'ouvrent indolemment.

Le bel oiseau d'orgueil, au gré de l'heure frêle,
Regagne son perchoir abrité sous les pins
Où roucoule le peuple heureux des tourterelles
Dont les gémissements sont des rayons éteints.

III

LE CRÉPUSCULE

Du côté de l'aurore on entend l'hymne grave
De la mer qui déferle en chantant sur le bord
Et vient baiser le sable avec un bruit suave
Où se plaignent les voix douces des marins morts.

L'impalpable nuit féline et diaphane
Lentement obscurcit les espaces déserts
Et tombe en souriant sur les fleurs qui se fanent
Et ferment leur calice à la fraîcheur de l'air.

Dans les sentiers étroits les ombres s'insinuent
Sous les couverts feuillus et les grands bois muets ;
Des voiles ondoyants sèment la peur accrue
Sur les jardins passés du gris au violet.

La ligne sinueuse et frêle des collines
A disparu de l'horizon de noir velours
Et l'on entend parfois le bruit faible, en sourdine,
D'un continu jet d'eau qui retombe toujours.

Une chauve-souris coupe d'un vol rapide
L'air opaque, et le cri qu'elle jette aux échos
Est l'adieu du jour clair au soir pur et candide
Qui vient le front orné de gerbes de pavots.

IV

LA NUIT

Une vague rumeur plane dans les ténèbres
 Aggravant le mystère épars sur les jardins
 Et chante doucement le lamento funèbre
 Du soir sombre plus beau que les songes divins.

La plainte de la mer qui s'enfle et s'atténue
 — Râles d'amour, baisers donnés, cris du Destin —
 Au gré du vent qui passe à travers l'étendue, —
 Prolonge à l'infini le regret du matin.

Une terreur nocturne emplît les cieux immenses
 Et les arbres sacrés alourdis par la nuit,
 Elle règne partout et s'échappe en silence
 Des cimes qui là haut dominent tous les bruits

Le sommeil de la terre engourdie et lassée
 Palpite à coups égaux d'un rythme lent et fort
 Et le seul frisselis des feuilles agitées
 Décèle l'âme obscure et rêveuse qui dort.

Une puissance occulte et souveraine éclate
 Sourdemment du sol noir aux coteaux effacés,
 La nuit, la grande Nuit, superbe et délicate,
 Étouffe tout sous son étreinte et ses baisers

V

CLAIR DE LUNE

Du clair de lune filtre entre les branches frêles
 Eclairant à demi de rayons bleus et blancs
 La pénombre où confusément vibrent des ailes,
 Et le site se vêt de tuniques d'argent.

Les lointains gris baignés de nappes lumineuses
 Par des tons ingénus et de vagues clartés
 Montent dans une assomption miraculeuse
 Vers les étoiles d'or et les chemins lactés,

Les astres suspendus, enchainés en guirlandes,
 Essaiment leur poussière aux quatre coins des cieux

Et le monde attentif à l'ancienne légende
Peut voir au firmament profond s'ouvrir des yeux.

Les parterres d'Automne où flotent des écharpes
Floconneuses, paraissent descendre sous l'eau,
On écoute vibrer au loin des sons de harpe,
La lune doucement se cercle d'un halo.

Une tendre douceur, maternelle et limpide,
Inonde les jardins solennels et songeurs ;
On se croit effleuré par l'aile du bonheur
Et l'on sent se poser sur soi des lèvres fluides.

PAUL MUSSCHE.



MONOGRAPHIE.

Albert Samain

Les jeunes lettres françaises sont en deuil. Elles viennent de perdre, dans la personne du poète Albert Samain, un de ceux dont elles s'honoraient le plus et dont elles pouvaient le plus attendre.

Albert Samain, qui avait à peine atteint la quarantaine, appartenait à la génération de lettres apparue aux environs de 1885-86. On trouverait ses premiers vers dans les collections du *Scapin*, de *Lutèce*, du *Chat Noir* qui précédèrent les revues indépendantes actuelles. Parmi tant de naïfs outranciers et d'impurs jongleurs, il se distingua vite tant par la musique harmonieuse de ses vers que par la clarté de sa poésie. Au risque de paraître manquer d'originalité, car chaque époque a une originalité transitoire, il fut, dès ses débuts, parmi les rares de cette époque déjà ancienne qui consentaient à continuer de parler français, alors même que cela fût passé de mode. En 1890, il fut un des fondateurs du *Mercur de France*. Il paraît même qu'il fallut le prier pour le faire entrer dans ce groupement dont firent partie Albert Aurier et Edouard Dubus, morts aussi depuis, hélas ! et qui ne subsiste plus qu'en souvenir au dos de la couverture de la revue devenue considérable, tellement ce noble poète fut toujours ennemi de ce qui pouvait ressembler à une coterie, à une école,

étant de ceux qui devaient aimer se répéter cette parole sublime de Villiers de l'Isle Adam :

« Crois bien qu'il y aura toujours de la solitude sur la terre pour ceux qui en seront dignes. »

A cause de sa noblesse de pur chanteur, il est probable qu'il eût comme d'autres connu longtemps la solitude et le silence, si ses vers du *Jardin de l'Infante* n'avaient attiré l'attention de ce qu'on est convenu d'appeler la grande critique. Elle révéla Albert Samain au grand public et la *Revue des deux Mondes* lui fit bon accueil.

Certains, tout en le louangeant, insinueront peut-être qu'il dut son succès rapide au peu d'intransigeance de sa poésie. On a déjà dit qu'il se rapprochait plus des Parnassiens que des symbolistes, tant il est vrai que l'écrivain réalisant une œuvre dans une forme à peu près définitive, se rapproche par cela même toujours des meilleurs d'entre ceux qui l'ont précédé. S'il fut Parnassien, il le fut à la façon du poète né à l'art vers 1885-86 et qui écrivait en français ; de même certains Parnassiens, comme Leconte de Lisle, furent, pourrait-on dire, romantiques à leur manière, c'est à dire autrement que ne le fut Hugo, et certains romantiques, comme Alfred de Vigny, furent de même classiques autrement que le furent Chénier et Racine, et ainsi de suite. *Le Jardin de l'Infante*, le premier et le plus important recueil d'Albert Samain, est bien de son époque, trop peut-être ; le poème liminaire est caractéristique :

Mon âme est une infante en robe de parade,
Dont l'exil se reflète, éternel et royal,
Aux grands miroirs déserts d'un vieil Escorial,
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Aux pieds de son fauteuil, allongés noblement,
Deux lévriers d'Ecosse aux yeux mélancoliques

Chassent, quand il lui plaît, les bêtes symboliques
 Dans la forêt du Rêve et de l'Enchantement.
 Son page favori, qui s'appelle Naguère,
 Lui lit d'ensorcelants poèmes à mi-voix,
 Pendant qu'immobile, une tulipe aux doigts,
 Elle écoute mourir en elle leur mystère...

.....
 Rien n'émeut d'un frisson l'eau pâle de ses yeux,
 Où s'est assis l'Esprit voilé des villes mortes ;
 Et par les salles, où sans bruit tournent les portes,
 Elle va, s'enchantant de mots mystérieux.

.....
 La plupart des poèmes d'Albert Samain se déroulent comme des tapisseries somptueuses ou bien sont d'une délicate mièvrerie, mais dans certains, comme *l'Orgueil et Luxure*, il sut atteindre aussi à la puissance. On respire malheureusement un peu trop dans son œuvre l'atmosphère maladive qui fut celle des milieux littéraires de l'époque. Si on y aime une grande sensibilité devant le décor, on y voudrait aimer aussi une grande sensibilité devant la vie. La poésie d'Albert Samain est bien plus une poésie de nerfs qu'une poésie d'âme, et si ce poète goûte de préférence le nostalgique automne ou les heures indécises du crépuscule, ce furent cependant toujours des sensations extérieures qu'il exprima plutôt que le retentissement profond de la nature en lui. Sinon, son émotion ressentie devant la vie se serait substituée à l'éblouissement devant le décor, et son lyrisme eut été plus intérieur. Mais ce lyrisme est hélas ! si rare chez nos poètes qu'il faut s'empres-
 ser de le révéler grand on le rencontre par hasard, sans songer à faire reproche de son absence quand on la constate. Certains poèmes, comme *Cléopâtre*, *l'Orgueil*, *les Sirènes*, *Luxure*, demeureront parmi les plus parfaits de cette période littéraire. Peu

de vers sont certes aussi beaux que ceux de *Cléopâtre* :

Accoudée en silence aux créneaux de la tour,
La Reine aux cheveux bleus serrés de bandelettes,
Sous l'incantation trouble des cassollettes,
Sent monter dans son cœur, ta mer, immense Amour.

.

Il faudrait encore citer tout son poème, *l'Orgueil* :

.

Je traîne, magnifique, un lourd manteau d'ennui
Où s'étouffe le bruit des sanglots et des râles.
Les flammes qu'en passant, j'allume aux yeux des mâles
Sont des torches de fête en mon cœur plein de nuit.

.

Et cet autre : *Luxure*.

Luxure, fruit de mort à l'arbre de la vie

.

Je te salue, ô très occulte, ô très profonde
Luxure, pavillon des ténèbres du monde

* * *

Luxure, avènement des sens à la splendeur
Diadème de stupre et manteau d'impudeur

.

Au génie de ce poète convint le vers régulier, et il y demeure fidèle, à l'heure où tant d'autres allaient au vers libre sans que les y appelât le plus souvent un génie particulier. Dans son second recueil : *Aux flancs du Vase*, sa poésie s'affirme plus plastique et plus lumineuse. Il s'y plaît à des scènes familières, à des amours d'adolescentes et d'adolescents ou à des causeries graves de sages sous le ciel de Grèce. Il semble que Théocrite, les poètes de l'Anthologie, Virgile, l'aient particulièrement inspiré ; mais ses amantes et ses amants, même quand ils s'appellent Mélanthe et Clydie

goûtent à notre façon le charme nostalgique des crépuscules :

.
La majesté des dieux avec l'ombre descend
Donnant une âme auguste aux choses familières.
Sur le bord opposé du golfe, des lumières
Brillent ; par instant brille et s'élançe un bateau,
Le bruit des rames va s'affaiblissant sur l'eau,
Et les amants dont l'âme au firmament s'abime
Enivrés de la nuit transparente et sublime
Parfois ferment les yeux et soudain, ô douceur,
Retrouvent dans le ciel étoilé tout leur cœur.

Albert Samain publia encore quelques contes dans les revues et il laisse des vers inédits qui seront, nous l'espérons, bientôt réunis en volumes par ses amis pour la plus grande joie des admirateurs de ce vrai poète.

GEORGES LE CARDONNEL.



Élégie

A GABRIEL RANDOU

Quand la nuit verse sa tristesse au firmament,
Et que, pâle au balcon, de ton calme visage
Le signe essentiel hors du temps se dégage,
Ce qui t'adore en moi s'émeut profondément.

C'est l'heure de pensée où s'allument les lampes.
La ville, où peu à peu toute rumeur s'éteint,
Déserte, se recule en un vague lointain
Et prend cette douceur des anciennes estampes.

Graves, nous nous taisons. Un mot tombe parfois,
Fragile pont où l'âme à l'âme communique.
Le ciel se décolore ; et c'est un charme unique
Cette fuite du temps, il semble, entre nos doigts,

Je resterais ainsi des heures, des années,
Sans épuiser jamais la douceur de sentir
Ta tête aux lourds cheveux sur moi s'appesantir
Comme morte parmi les lumières fanées.

C'est le lac endormi de l'heure à l'unisson,
La halte au bord du puits, le repos dans les roses,
Et par de longs fils d'or nos cœurs liés aux choses
Sous l'invisible archet vibrent d'un long frisson.

Oh ! garder à jamais l'heure élue entre toutes,
Pour que son souvenir, comme un parfum séché,
Quand nous serons plus tard las d'avoir trop marché,
Console notre cœur, seul, le soir sur les routes.

Voici que les jardins de la nuit vont fleurir.
Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues.
Vois, le dernier rayon agonise à tes bagues.
Ma sœur entends-tu pas quelque chose mourir...

Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau pure,
 Mets sur mes yeux tes mains douces comme des fleurs,
 Et que mon âme où vit le goût secret des fleurs,
 Soit comme un lys fidèle et pâle à ta ceinture.

C'est la pitié qui pose ainsi un doigt sur nous ;
 Et tout ce que la terre à de soupirs qui montent,
 Il semble qu'à mon cœur enivré le racontent
 Tes yeux levés au ciel si tristes et si doux.

(Au jardin de l'Infante)



Le Berceau

Dans la chambre paisible où, tout bas, la veilleuse
 Palpite comme une âme humble et mystérieuse,
 Le père en étouffant ses pas, s'est approché
 Du petit lit candide où l'enfant est couché ;
 Et sur cette faiblesse et ces douceurs de neige
 Pose un regard profond qui couve et qui protège.
 Un souffle imperceptible aux lèvres, l'enfant dort
 Penchant la tête ainsi qu'un petit oiseau mort,
 Et les doigts repliés aux creux de ses mains closes,
 Laisse à travers le lit trainer ses bras de roses.
 D'un fin poudroyement d'or ses cheveux l'ont nimbé ;
 Un peu de moiteur perle à son beau front bombé,
 Ses pieds on repoussé les draps, la couverture,
 Et libre maintenant, nu jusqu'à la ceinture
 Il laisse voir, ainsi qu'un lys éblouissant,
 La pure nudité de sa chair d'innocent.
 Le père le contemple ému jusqu'aux entrailles...
 La veilleuse agrandit les ombres aux murailles ;
 Et soudain, dans le calme immense de la nuit,
 Sous un souffle venu des siècles jusqu'à lui,
 Il sent, plein d'un bonheur que nul verbe ne nomme,
 Le grand frisson du sang passer dans son cœur d'homme.

(Vers inédits).

Le Bonheur

Pour apaiser l'enfant qui, ce soir, n'est pas sage,
Eglé, cédant enfin, dégrafe son corsage,
D'où sort, globe de neige, un sein gonflé de lait.
L'enfant calmé soudain, a vu ce qu'il voulait,
Et de ses petits doigts pétrissant la chair blanche
Colle une bouche avide au beau sein qui se penche.
Eglé sourit, heureuse et chaste en ses pensées,
Et si pure de cœur sous ses longs cils baissés.
Le feu brille dans l'âtre ; et la flamme au passage,
D'un joyeux reflet rose éclaire son visage,
Cependant qu'au dehors le vent mène un grand bruit...
L'enfant s'est détaché, mûr enfin pour la nuit,
Et, les yeux clos, s'endort d'un bon sommeil sans fièvres,
Une goutte de lait tremblante encore aux lèvres.
La mère, suspendue au souffle égal et doux,
Le contemple, étendu, tout nu, sur ses genoux,
Et, gagnée à son tour au grand calme qui tombe,
Incline son beau col flexible de colombe ;
Et, là bas, sous la lampe au rayon studieux,
Le père au large front, qui vit parmi les dieux,
Laissant le livre antique, un instant considère,
Double miroir d'amour, l'enfant avec la mère
Et dans la chambre sainte, où bat un triple cœur,
Adore la présence auguste du bonheur.

ALBERT SAMAIN



LES EXPOSITIONS

Le Salon des Beaux-Arts

Certains critiques, qu'inquiète la scission de l'Art et de la Société, souhaitent leur union comme un rêve possible.

Cet âge d'or fulgure toujours en des lointains inaccessibles et ce n'est pas le Salon de 1900 qui doit, pour une part minime, nous en rapprocher ; car malgré le zèle des organisateurs et le charme de l'installation, il demeure un temple où l'Art règne comme mythe dans la toute-puissance de son mystère et de son isolement.

Jadis, au début des grandes luttes du Romantisme, l'Art, enchaîné par la Règle, se révolta, et ouvrant larges on envergure, il conquiert l'espace qui lui manquait. De nos jours, l'audace de son essor l'enivre d'un dédaigneux orgueil. Il vit en Lui, par Lui, pour Lui, et, n'entendant que sa propre critique, il est, des belles hardiesses passé aux plus blâmables extravagances. C'est qu'en art, comme partout, une révolution qui ne se légitime plus devient une démagogie.

Et les principes d'individualisme, que l'on fit claquer comme des pennons dans la mêlée, se déploient maintenant en drapeaux de désordre pour avoir voulu des conquêtes illusoire.

C'est le sort des grandes idées révolutionnaires de s'abîmer en des extravagances. Aussi est-ce, peut-être, la page finale d'une période qui nous apparaît clairement écrite dans dans le salon ouvert au Hall du Cinquantenaire.

* * *

Par son eclectisme impartial il résume la situation actuelle de l'Art.

Depuis le simplisme outré des lignes et des couleurs jusqu'aux tableaux compassés de l'école de David toutes les théories s'y rencontrent.

Les unes s'imposent, représentées par des groupes nombreux; d'autres s'affirment, soutenues par quelques artistes; il en est qui luttent péniblement, d'autres s'effacent, leurs œuvres se clairsemant, derniers coups de feu dans un soir de combat...

Nous y avons vu des paysages, des marines, des intérieurs, des natures-mortes, et des fleurs, peu d'art anecdotique, beaucoup de portraits, quelques nus, un peintre militaire, peu d'Histoire et d'art religieux, quelques idéalistes et symbolistes : beaucoup de talents et de rares génies.

.

L'idéalisme et le symbolisme n'y figurent presque pas. Il est vrai que ceux qui errent encore sur ces hauts sommets rachètent amplement les trop nombreuses désertions.

Il semble que l'on ne possède plus assez l'instrument pour rendre sensible le monde abstrait, que la puissance inventive fait défaut pour trouver les formes adéquates et les symboles lucides qui doivent faire transparaître la portée philosophique.

M. Lévêque et M. Léon Frédéric, en un touchant symbole, représentent seuls les calmes penseurs de l'art pictural.

M. Lévêque décore presque toute une salle avec les grandes toiles où il réalise la vision trop désolante qu'il eut du « Triomphe de la mort ». Il agrandit toute chose jusqu'au concept terrifiant qu'il s'est fait de la vie et par lequel, en philosophe austère, il juge l'humanité. —

Dans ses « ouvriers tragiques » (un bûcheron, un boucher, un fossoyeur) il évoque l'idée gigantesque des transformations de la substance et de ce que Maurice Maeterlinck appelle notre injustice inconsciente à l'égard des créatures.

Mais c'est dans son « Balzac », considérant à ses pieds le fourmillement de la comédie humaine, que M. Lévêque affirme le plus clairement sa personnalité songeuse.

Un dessin merveilleusement ferme décrit sa vision de penseur en de grandes compositions pleines de clarté, et s'il n'y verse pas des flots de lumière, c'est par crainte de matérialiser trop sa conception car il nous montre dans le « Repos » quel sens et quel tact il a de la peinture.

M. Léon Frédéric dans « la Mère et l'Enfant » demeure le grand artiste convaincu fidèle à son idéal très personnel. Il impose des symboles somptueusement colorés, parfois à l'excès, aux scènes populaires qu'il voit toujours dans leur dédoublement moral. Tel cet enfantelet pauvre dont le

geste bénisseur semble faire le sacrifice de la Rose, fleur d'orgueil et de beauté...

M. Ciamberlani suggère aussi quelque vaste pensée avec la « Terre » qu'il traite en une simplicité biblique.

Sa couleur pâle pourrait faire préférer l'obscur et satanique évocation que M. Stuck appelle « Le péché ».

M. Stuck n'est pas le seul d'ailleurs qui ait coulé sur sa palette des tons de bitume et de bronze. Tout le concours de Godecharle, MM. Bastien et Blicck, les deux peintres des légendes héroïques, lui font suite.

M. Bastien a trouvé dans le cycle des Nibelungen l'inspiration d'une œuvre empoignante : « Siegfried mort » dont il a interprété la rude splendeur épique avec des procédés de sculpteur. Et rien n'est beau comme cette lourde escalade princière du héros Wagnérien qui s'en va dans la nuit, porté sur les épaules des robustes guerriers que le peintre a fait jaillir comme une fresque de bronze verdâtre...

M. Blicck semble aussi avoir taillé au ciseau « Le cid et le lépreux » mais il règne dans son œuvre une lumière plus orientale où flambent les cuivres roux des couchants héroïques.

M. Vandievoet s'est attaché à la peinture d'histoire, il a ressuscité avec une grande vérité le cadre Mérovingien. La composition habile des groupes ne trahit pas le grand mouvement spontané de l'inspiration ; mais son beau dessin patient, sa couleur variée, bien qu'un peu terne, donne à l'œuvre un beau cachet de fidélité locale.

Mais la peinture d'histoire meurt, et M. Taine ne pourrait plus dire que « la Peinture et la Littérature fouillent le même fond archéologique. » Le champ si vaste, si suggestif des époques primitives reste en friche ; c'est qu'elles suscitent des documentations et des difficultés insoupçonnées d'accessoires. Ces grandes toiles se vendaient peu et les rêves historiques se sont calmés dans nos âmes contemporaines.

* * *

Le concours Godecharle groupe d'amples toiles devant lesquelles Wiertz se serait attardé longtemps. Nous n'y avons trouvé qu'une œuvre remarquable « Translation de S^t Agnès martyre ». de M. Detilleux. Il y a dans cette procession funèbre un air de fuite et d'épouvante qui traverse le panneau d'un grand mouvement total, continu.

Les vieux maîtres n'auraient pas dédaigné ce groupement

solide, ces lignes synthétiques, ces corps campant leurs poses énergiques dans une atmosphère blafarde.

M. Detilleux y fait jouer en sourdine une harmonie de tons obscurs qui révèle sa grande connaissance de la palette.

Plus tranquille dans le même cadre religieux, est la madone dévotieuse que M. Van Hove a patiemment mignaturée sur le fond gothique des Primitifs Flamands.

Il n'y a peut-être pas ici de grande vision inspirée mais un archaïsme et une délicatesse de sentiments qui font rêver d'un Rodenbach peintre, et que des âmes de poètes et des cœurs chrétiens sauront apprécier...

* * *

S'il y a parmi les paysagistes de très bons peintres il y a aussi, combien plus nombreuses, de parfaites nullités !

Quel lamentable alignement de toiles sans valeur !

L'absence de la technique la plus rudimentaire, les hésitations du dessin, les imperfections de la couleur, le manque d'étude et d'observation, et surtout la vaine recherche d'une personnalité ont fait de certaines salles un receptacle de théories compliquées où seul ne figure pas le Réalisme, l'essence même du paysagisme !...

Sans nous attarder à étudier ces œuvres au point de vue du dessin, qui tourne souvent au schème, constatons que le défaut général vient d'une grande pauvreté de palette.

On néglige les tons intermédiaires, on sent des vides, des heurts dans la couleur.

Il y a profusion de toiles unicolores. Certains pinceaux trempent dans des bruns épais, des terres d'ombre, des tons fades, lourds, opaques. D'autres, au contraire, dans les clartés froides des blancs, des bleus, des roses. Il en est où domine un assemblage de verts acides.

Nulle part on ne retrouve la nature, qui, même aux heures silencieuses où les couchants rougeoient, où les crépuscules se déroulent, conserve encore toute une gamme de tons, toute une liaison de lumières, toute une harmonie de nuances si fines, si délicates que la palette la plus riche, la plus vibrante, ne pourra jamais les faire comprendre.

Nos jeunes peintres ferment les yeux à ces concerts de lumières et dans l'orchestration des tons ils retiennent de ci, de là, une note sourde ou aiguë sur laquelle ils brodent des thèmes fort monotones.

L'impressionisme et la vibration de la vie n'existent plus dans leurs œuvres. Tous éclairent d'un jour douteux un

paysage lourd, sans air; ils voient la nature par des vitres poussiéreuses.

Ils n'étudient plus les effets de jour si variés, ce n'est plus de l'observation c'est de la réminiscence. L'individualisme, derrière lequel ils s'abritent, consiste pour eux à recopier quelque pochade, vivement brossée, en des combinaisons d'empâtements qui tournent au bas-relief.

Certes, on a lutté contre les théories surannées de 1830 et l'on a bien fait ! on a renié les mesquineries écœurantes, les tableaux à la loupe ou le peintre copiait minutieusement les gouttes de pluie.

Mais, si nous avons conquis le Librisme et l'Invidualisme, c'est pour faire comprendre la nature. Les Jeunes l'oublient, et, dans leur enthousiasme, passent de la Liberté à la Licence. Et pourtant quel maître ils eurent en M. Franz Binjé dont les pâtes vigoureuses, débordantes de lumière, rendaient avec une si belle audace la spontanéité de ses fortes impressions. Quel éblouissement dans le Luminisme que M. Claus prodigue hardiment, que M. Léon Frédéric analyse de son pinceau ensoleillé. Que les Impressionistes étudient M. Latouche dont les tons doux évoquent le large mouvement des canaux de Venise, M. Charlet dont l'œuvre est si vivante. Que les Réalistes copient M. Courtens, dont le colorisme chante clair et juste. Qu'ils observent la nature avec M. Verheyden, la vie avec le regretté Evenepoel. Ceux qui rêvent de hardiesses glorieuses peuvent s'inspirer sans crainte des tableautins où Monsieur Hermanus ne ménage pas sa couleur riche et somptueuse. S'il est des sentimentalistes, qu'ils s'arrêtent devant les vieux logis dont M. Janssens fait sentir le vide abandonné et la ruine lente.

M. Marcette qui prolonge dans ses toiles les lumineux infinis de la mer, M. Bouvier qui en a saisi le rythme nonchalant, M. Lemayeur qui peint les mers du Nord et l'avalanche bondissante de ses grandes vagues, M. Arden dont la main sûre échevèle les tempêtes sous la galopade des nuées, peuvent, nous l'estimons, servir de maîtres à bien des jeunes marinistes.



Des talents différents ont mis en pages le charme tranquille des intérieurs.

Voici les vieux ors que M. Verhaeren allume dans ses calmes sacristies, le travail nerveux de M. Dierckx, les scènes de quotidiennes tristesses où M. Van Aken fait jouer ses clartés et ses reflets, l'atmosphère transparente dont M. Proost enveloppe ses travailleurs. Les scènes de genre et l'art anecdotique, dont la disparition s'affirme nettement, ont encore une légion de charmants défenseurs dans les petits chats dont M^{me} Ronner, a saisi, depuis quels temps ? la grâce enjouée.



Les nombreux Portraitistes mériteraient une longue critique. Nous retrouvons dans leurs rangs les figures que MM. Bastien, Blicck, Pinots ont sculptées dans des demi-jours. MM. Evenepoel, Verheyden, Richir, de la Hoese, donnent l'illusion de la vie. Voici les carnations froides que M. Lempoels achève minutieusement. Nous leur préférons le portrait de Picard aux yeux rêveurs où M. Lévêque traite les chairs avec des tons chauds et des reflets d'ambre.

Le portrait du prince de Bismark assure la mémoire de M. Marc Koner par l'expression et la fierté souveraine qu'il y sut mettre.

M. Wouters figure avec une aristocratique galerie de jolies Parisiennes au teint de Lys et de Roses, et qu'il a très gracieusement posées.

Nous les remercions de nous avoir reposés de cette longue série de portraits fades aux profils inexpressibles aux poses raides et affectées et dont les chairs dures, froides, sans modelages font rêver vaguement d'une rangée de têtes en porcelaine.



Dans les deux salonnets réservés aux aquarelistes que de claires impressions nous ont données les œuvres légères et si vraies où MM. Cassiers, Stacquet, Uyterschaut, maintiennent une personnalité indiscutée de virtuose. Malgré les sourires des derniers nés, ils occupent à notre avis une place enviable dans le beau groupe qui porte haut et ferme en Belgique l'étendard artistique !

ALBERT DE FROGER.

La Bruyère Ardente ⁽¹⁾

Le paysan, dans ses vêtements verdâtres, car l'étoffe de sa culotte, de sa veste, a pris aux intempéries et aux ardeurs du ciel, une patine pareille à celle des vieilles médailles, lève le loquet et entre chez son ami Koben.

— Bonjour !

Une femme, au milieu de la petite chambre, plonge les bras dans une cuvette, ses manches haut retroussées. Parfois, l'eau très blanche déborde, ou un flocon de mousse vole et tombe et se liquéfie lentement sur le sol noir. Des fumées s'enroulent à l'entour d'une strie de soleil, depuis la cuvette jusqu'à la fenêtre, et la lumière intensifie la rougeur de ses bras.

— Bonjour ! a répondu la femme.

Des enfants, avec leurs faussets discords, renouvellent la salutation, Ils sont six, dont le plus âgé paraît avoir dix ans. Celui-là pèle des pommes de terre. Les autres se bousculent, sauf le plus petit qui geint et se débat emprisonné dans une chaise.

L'homme tient sa pipe à le main.

Un marmot se hisse sur un escabeau ; il enlève de dessus la cheminée des baguettes de chanvre. Quand il a enfoncé dans le foyer une baguette puis retiré celle-ci, enflammée, pour la donner au paysan qui allume sa pipe, un frerot, yeux brillants et frimousse malpropre, veut recommencer ce joli jeu. Ils ne sont pas d'accord, et se renversent,

(1) Extrait d'un roman de notre rédacteur Georges Virrès : *La Bruyère Ardente* qui paraîtra le 1^{er} octobre, chez A. Vromant à Bruxelles.

se battent; les sœurs, frappant dans leurs menottes, sautent autour d'eux.

Le paysan lance des bouffées de tabac :

— C'est toujours gai, les enfants.

La femme soupire. Elle suspend une chemisette à la corde qui est tendue près du feu. S'étant essuyé les mains à son tablier, elle ouvre une armoire. Elle s'approche de la table, portant un pain. Les gosses s'installent bruyamment. Les quignons noirs sont enduits de fromage blanc; les marmots se taisent, chaque bouche rose mordant goulument dans une tartine. Mais le poupon, prisonnier dans sa chaise, recommence ses gémissements.

La paysanne le dégage; elle le porte, en le secouant légèrement. A présent il fouille dans son corsage et bientôt, les joues remuées, il remplit avec avidité son petit ventre du lait maternel.

— Eh bien, Gillis?

— Votre homme n'est pas ici?

— Il ramasse du bois mort à l'ermitage.

Gillis fume. La cabane est silencieuse.

— Gillis! Vous connaissez la nouvelle? Nous ne serons pas séparés du village. Oui, c'est certain. Koben l'a appris ce matin. Notre voisine le tenait d'un domestique de Derbat. Et on peut lire cela dans le journal.

Gillis n'a pas ôté la pipe de ses lèvres :

— Ce qui arrive est juste. Il y a eu plus de malheur pour les pauvres, depuis que Derbat est ici, femme! Et je ne vous dis pas ce qui me menace, parce que Koben aussi...

— Allez trouver mon homme, allez trouver mon homme! Et la mère regarde au dehors fixement, pressant l'enfant qui vide son sein, et ses bras tremblent.

Le paysan longe les maisons de l'unique rue

du hameau. L'air est d'une douceur émolliente. Aux approches du renouveau, la tiédeur humide de ce jour vaporise des brouillards dans l'atmosphère, et le soleil à tout instant s'épand, puis disparaît parmi les voiles du ciel. Contre une muraille de ferme tourne une grande roue ; un chien trotte à l'intérieur de son large cercle, entré de doubles rayons. Par une croisée ouverte vient le ronflement monotone de la baratte qu'actionne le mouvement rotatoire extérieur. Le paysan voit, comme il quitte le hameau pour prendre un sentier de campagne, son ami Koben. De loin déjà il le reconnaît. Cet homme est petit ; il se courbe très bas, sur ses épaules repose un fagot.

Avant que Gillis ne fût près de lui, il déposa son fardeau, se tenant encore courbé. Koben est bossu, ses jambes sont minces, et aux genoux elles avancent en angles obtus. Il se frotte le front, ayant tiré sa casquette. Des gouttes de sueur glissent le long de ses pommettes saillantes. Il lève vers l'arrivant une figure dont les traits paraissent taillés dans du bois.

Gillis ne dit que ces mots :

— L'huissier est venu !

Ils se regardent, les yeux vides. Koben, longtemps après, répond :

— Il est aussi venu chez moi.

Maintenant ils tournent et retournent entre leurs mains, un papier déjà sali. Ils passent le doigt sur le timbre rouge en marge de leurs citations de justice. Koben examine, à contre-jour, les filigranes de l'exploit :

— Il faudrait comparaître devant le tribunal !

— J'avais supplié Derbat de m'accorder un dernier délai.

— Et puis, payer deux cents francs, quand on n'a touché que cent francs !

Ils redeviennent taciturnes, jusqu'à la cabane de Koben.

Celui-ci renverse sa portée de bois.

La femme est sortie, les enfants accrochés à sa jupe :

— L'huissier a visité aussi le vieux Bert, tantôt, il y a un quart-d'heure !

Les paysans sont suffoqués. Le vieux Bert ! Le vieux brave homme qui, à quatre-vingts ans, retourne encore son champ ; dont la vie de courage et de droiture était l'honneur des petites gens du hameau. Sa compagne est impotente, son fils est décédé en pleine vigueur, laissant le père continuer seul la rude tâche, jusqu'au coup de la mort qui ne le frapperait que debout !

— Le vieux Bert ! Le vieux Bert !

Alors tous les trois songent au récent échec de Derbat, ils s'interpellent en même temps, ils ont des voix, où une satisfaction s'entend pour dire ceci :

— Que nous restions avec ceux de Roek !

— Mieux vaut Vliebers que l'étranger !

— Dieu veut qu'il en soit ainsi, afin que notre malheur ne grandisse pas davantage.

Ils avancent dans la rue avec des paroles hautes. Des passants s'arrêtent. Au seuil des maisons se montrent hommes et femmes. Presque tous savent les dernières exactions de Derbat ; tous écoutent et approuvent. Même un fermier s'est approché, il mêle aux plaintes sa colère :

— Aucune fille n'échappe aux propositions du salaud !

Koben crie :

— On vendrait ma terre ! Mes grands parents l'avaient achetée à ceux de Bert, et mon père m'a conduit sur ce champ, la première fois que j'ai pu tenir l'outil !

La pensée de cette chose : la portion de sol, passant aux enfants, léguée comme un morceau de l'existence perpétuant la leçon de l'ancêtre, cette chose vivante qui rend au travail son prix, comme un bon maître... amenait sur les lèvres du gobin des paroles d'une éloquence farouche.

Ils clament leur révolte, les gestes saccadés. Quelques-uns, les plus jeunes, proposent une marche sur la métairie des Houx, dressant des projets rouges.

Quand le vieux Bert parut, sa bêche sur l'épaule, revenant de son lopin de culture, là-bas dans la plaine, du même pas solide, qui le portait depuis de lointaines années, les paysans coururent à lui, les mains ouvertes. Des filles émues le regardaient.

Bert n'était pas désespéré; il les fixait de ses prunelles claires :

— J'expliquerai aux juges que mon fieu était mort, que je me trouvais dans la gêne. Alors Derbat m'a questionné. Je vous aiderai, affirmait-il, et j'ai reçu deux billets de cent francs. Il me réclame à peu près le double.

— Mais tu as signé, malheureux, tu as signé une reconnaissance de la somme exigée aujourd'hui.

Bert ne croyait pas au triomphe de l'injustice :

— J'ai regagné presque ce que je lui dois. Les juges m'entendront. Quand j'ai touché son argent, je ne savais où donner de la tête.

Il retournait tranquillement à sa chaumière, fort de son honnêteté. Les gens n'insistaient plus: la compatissance arrêtait leurs mauvaises prévisions.

Pendant les conversations regagnèrent les violences. C'était comme un maléfice sur tout le pays, l'action de ce Derbat ! Des propos étranges n'étonnaient pas :

— Même Vliebers est frappé, dans son fils, par la honte !

— Julie vaut mieux que son frère !

— Non ! Elle est aussi un instrument du mal. Nous connaissons la pauvre Mina.

— Oui ! Oui ! Celle-là est une sainte !

— Elle est martyre !

Des mères pleurèrent en cet instant la perte de leurs filles. Des rustres se cognaient la poitrine de leurs poings, comme pour s'exciter au châtiement du misérable. Et pourtant, leurs fureurs heurtaient contre un obstacle pareil à une puissance occulte. Ils éprouvaient, malgré l'étourdissement de leurs éclats, un serrement au cœur. Les plus braves n'osaient prendre les devants, signifier enfin par les actes, le soulèvement du hameau. Le tumulte des vociférations les soulageait quand même ; ils rivalisaient d'invectives retentissantes, d'exécutions qui se chargeaient des expressions les plus basses. Ils prenaient jouissance à accoler au nom de l'étranger une malpropreté de termes et d'images, comme s'ils eussent manipulé avec joie des boues, pour les lui lancer à la face.

— Allons à la ferme !

— Il faut lui parler !

— Il cédera ! Il devra céder !

On ressassait les desseins résolus ; les voix étaient rauques. Les femmes, plus virulentes que les hommes, montraient le chemin vers les Houx. Elles supposaient déjà que les menaces s'étaient accomplies :

— Et il partira !

— Il partira ainsi qu'un chien rossé !

Quelquefois un mouvement semblait devoir entraîner le peuple. Il y avait comme une marche en avant. Cela ne durait pas. L'entraîn à la besogne salutaire confinait les rustauds dans les pro-

jets et les vitupérations seulement. Ils courraient de l'un à l'autre, se racontaient de nouvelles grendineries sur le compte de Derbat. On se répétait les infamies qu'il amoncelait autour de lui, défiant cyniquement l'opinion au milieu de son opprobre. Eux tous avaient été les instruments, inconscients d'abord, de ses réalisations néfastes. Et les regrets alimentaient leur courroux. Une exaltation nouvelle les prenait. Les menaces, plus serrées, paraissaient définitives. Cette fois l'indignation, à son comble, allait enfin précipiter la foule dans une action vengeresse.

Des hommes accoururent, ils venaient du côté de la grand'route reliant Botsem à Roek.

— Derbat est là ! Il arrive ! Il vient !

— Derbat ! Derbat !

L'annonce fut dans toutes les bouches. Une volée d'imprécations monta.

Maintenant les paysans distinguaient nettement l'étranger. Celui-ci s'engageait dans la rue. Les gens reculèrent. Des murmures grossirent encore, mais personne ne cria. Du regard les paysans s'interrogeaient. Le silence se fit. Derbat n'était plus qu'à dix pas ; il tenait le milieu du pavé. Les rustres, immobiles, le contemplaient dans une stupeur.

— Bougez-vous ! commanda-t-il.

Et le rassemblement s'ouvrit pour son passage. Un homme même ôta sa casquette, un autre l'imita et accompagna son salut d'une nouvelle politesse :

— Bonjour, Monsieur Derbat !

Tant que Derbat se trouva dans la foule, ces mots n'entendirent, formulés respectueusement. Lui ne répondait pas, les mains au fond des poches, l'aspect rogue, jetant à droite, à gauche, l'éclat inquiétant de ses yeux louches.

Il déambulait sur ses courtes jambes, déjà loin.
Il quittait la route et prenait l'allée des Houx. ,

Les quelques paysans qui se trouvaient encore
dans la rue rentrèrent, à leur tour, chez eux ;
courbés, comme après une journée de moisson.

(Chapitre X.)

GEORGES VIRRÈS.



Une Résurrection

La période Byzantine est généralement qualifiée de décadence, décadence romaine selon la plupart, grecque selon le petit nombre, et de ce préjugé — grâce aux historiens, qui jusqu'en ces derniers temps ont traité superficiellement et avec un inexcusable dédain cette intéressante époque le—public est encore farci.

De là, sans doute, à l'égard du Bas Empire, et l'indifférence des siècles précédents. et l'engouement du nôtre, amateur de pseudo décadences parce qu'il y savoure, assaisonnée de couleur locale, l'image, peut-être l'excuse de la sienne. Poètes, dramaturges et romanciers se gardèrent bien de rectifier par d'ingrates recherches, une erreur non moins commode qu'invétérée, et lorsque furent épuisées les orgies cyclopéennes de Néron ou de Caligula, s'empressèrent d'exploiter les mystiques débauches de Théodora ou des Gnostiques. Aux martyrs du Colisée succédèrent les suppliciés de l'Hippodrome, à l'inévitable messe des Catacombes le pompeux synoxe de Sainte Sophie, la Grande Eglise. Enfin, dans le répertoire des injures mondaines, le séculaire « Grec » abdiqua l'hégémonie en faveur de son cadet « Byzantin », plus nouveau-jeu, plus smart.

Depuis une trentaine d'années cependant, de ci, de là, en France, en Italie, en Russie, en Alle-

magne surtout, la réaction s'est produite. Las de conjecturer à la légère sur les textes mutilés qui servirent de base aux puérides hypothèses de leurs prédécesseurs, — traductions douteuses de chroniques suspectes, récits et légendes forgés ou difformés par l'imagination populaire, — quelques savants hellénistes sont allés droit aux sources.

Et de la brume qui enveloppait depuis près de six siècles la ville de Constantin, voici que lentement, mais sûrement, par l'étude patiente des manuscrits vierges, poussiéreux, des monuments, des monnaies et des bulles, se dégage, non la civilisation bâtarde, pâle décalque de la Rome césarienne ou de l'ergoteuse Achaïe, que méprisaient nos pères, mais une civilisation brillante, polie et raffinée, plus artisanne qu'artiste, plus bibelotière que créatrice, mais décorative, cérébrale, énergique d'ailleurs à l'occasion, et intensément pittoresque dans sa nervosité cosmopolite.

Déjà MM. Rambaud et Schlumberger, dissipant les nuages qui planaient sur le dixième siècle ont rendu à la lumière les glorieux Bazileis, administrateurs et conquérants, de cette féconde Renaissance : l'un, avec l'esprit lucide qui caractérise notre école de critique historique, débrouille et clarifie le chaotique réseau de la plus compliquée des bureaucraties ; l'autre, unissant à la plus scrupuleuse érudition un tempérament d'artiste, nous peint à larges traits les fresques épiques des campagnes de Nicéphore et de ses successeurs. Déjà le professeur Krumbacker, en des pages magistrales dont la science bibliographique n'a d'égale que la profondeur des vues d'ensemble, réhabilite « l'intellectualité » byzantine, trop longtemps bafouée, et fonde une revue consacrée à l'empire néo-hellénique. Nombreux aussi, les ouvrages, fascicules et articles, qui envisagent Byzance sous

des aspects spéciaux et divers, politiques ou religieux, industriels ou artistiques. Tandis que M. Casquet étudie les rapports des empereurs d'Orient et de la monarchie franque, ainsi que leurs empiètements sur le terrain religieux, M. Charles Dichl nous initie au système colonial byzantin, et tout récemment encore, dans un de nos principaux périodiques relevait avec ingéniosité les erreurs courantes à l'égard de Théodora, l'impératrice-hétaïre, erreurs fondées sur le faux-témoignage de Procope, et accréditées chez nous par une monographie de Houssaye et le célèbre drame de Sardou ; celui-ci n'en demeure par moins un chef-d'œuvre, tant par l'exactitude du détail que par l'art du dramaturge, J'en voudrais dire autant des truculentes tranches de vie qu'étale, dans *Bazile et Sophia*, le puissant et hardi écrivain qu'est Paul Adam ; mais ce dernier, s'il a superbement rendu, dans sa bestialité et son mysticisme, le formidable grouillement de la canaille Byzantine, me semble parfois donner trop libre cours à sa fougue imaginative, là surtout où le « décadentisme » offre à ses contemporains les crudités convulsionnaires dont se pimente leur salonneuse esthétique. Un jeune et talentueux écrivain belge, le Comte Albert du Bois, amant des belles formes et épicurien convaincu, qui reconstruit naguère Athènes et Sparte, nous prépare, dit-on, une plastique Byzance, mais je doute que sa ligne exquisement attique s'accomode des heurts de la neurasthénie orientale.

D'ailleurs, historiens ou romanciers, ces écrivains présentent de graves inconvénients ; ils font œuvre trop exclusive de science ou d'art, et partant ne sont accessibles qu'aux élites. De plus, spécialistes pour la plupart, ils ne traitent que des questions particulières, et à leur point de vue

particulier. Il manque l'ouvrage général, et cette lacune, ni les délicates esquisses de M. Augustin Marrast, ni les indigestes compilations du professeur Krause, vieilles également de vingt-cinq ans, ne la combleront. Que faudrait-il ? Une encyclopédie populaire de la civilisation byzantine, qu'elle engloberait dans ses manifestations les plus multiples, en joignant aux rigueurs de la documentation une langue colorée et l'agrément des gravures, indispensables, selon moi, pour reconstituer une atmosphère historique. A cette tentative de vulgarisation, vu l'état rudimentaire où se débat encore l'archéologie de cette époque, un cerveau unique ne pourrait suffire, mais tous les savants, lettrés et artistes s'en occupant y apporteraient les résultats de leurs investigations personnelles.

Pour sauvegarder l'unité d'ensemble, les collaborateurs éliraient un directeur des travaux, chargé de l'introduction et du plan général, qui assignerait à chacun, selon sa spécialité, la matière à mettre au jour. Le premier chapitre contiendrait par exemple un résumé clair et concis du rôle de Byzance, considéré au point de vue de l'évolution générale. Puis, succédant à une description de la ville et des caractères généraux de l'esprit byzantin, le brillant cortège de la cour, de l'administration et de l'armée ; y défileraient tour à tour, hiératiques sur des planches soignées, l'empereur très divin et les dignitaires sacrés, et, contrastant avec ces pacifiques figurines, l'appareil guerrier des défenseurs et des ennemis de l'empire. A quelque érudit prélat serait confié l'important chapitre de l'Eglise, qu'il disséquerait dans la triple complexité de ses influences politiques, sociales et théologiques, un appendice spécial étant réservé aux hérésies et au schisme.

Les utilitaires trouveraient leur compte dans le livre des finances, de l'industrie et du commerce, les femmes dans les pimpants tableaux du costume et de la toilette, les moralistes et les sociologues à l'article « mœurs ». Enfin, au livre des sciences, des lettres et des arts, secouant la rouille de ses mécaniques, et la poussière de ses papyrus, aux yeux des débillantes ravies et de la foule charmée, elle ressusciterait, la Reine des Villes, dans l'éblouissement de ses mosaïques, de ses pierreries, et de ses coupes d'or taillant l'azur.

MAURICE GEROTHWOHL.



Revue du Mois

PROPOS SUR LES AFFAIRES DE CHINE — QUELQUES MOTS
SUR LA FORCE ET LE COURAGE A PROPOS DE L'ANARCHIE
ET DES RÉGICIDES.

PROPOS SUR LES AFFAIRES DE CHINE. — Pendant de longs jours, le monde civilisé avait attendu anxieux. Des journalistes anglais avaient narré avec une imagination de Chinois, les supplices infligés aux membres de nos légations. Aucun détail n'avait été omis. Nous savions qu'après une résistance désespérée, les blancs avaient tué leurs femmes et les enfants pour leur épargner une horrible agonie. Nous connaissions le jour, l'heure, le genre des supplices et jusqu'au temps qu'ils avaient duré. Le monde civilisé en avait frémi. Il n'en était heureusement rien. Mais ces fausses nouvelles, répandues par un journal que son directeur voulait vendre, ou pour des raisons diplomatiques, empêchèrent peut-être le drame de s'accomplir, car les gouvernements du monde civilisé qui avaient laissé massacrer des milliers d'Arméniens, et qui laissent écraser le Transvaal, pensèrent qu'il valait cette fois la peine de s'émouvoir, d'autant qu'après la croisade, il y aurait un gros gâteau à se partager.

La question du gâteau semble précisément devenir déjà d'actualité. On pourrait penser que maintenant que la première armée de secours a pris Pékin assez tôt pour ne pas délivrer que des cadavres, la campagne est déjà près de finir. Cependant, c'est à peine si le comte de Waldersée vient de se mettre en route et des trains de troupes, il y a quelques jours à peine, sillonnaient encore l'Europe. J'en ai vu passer qui traversaient ma province. Il y en avait même sur les wagons desquels, des patriotes jugeaient bon d'écrire : « Mort aux Chinois ».

Le journal nationaliste de mon pays qu'indignent les

proclamations chinoises constate avec un certain plaisir ces excellentes intentions et il y a vu le témoignage d'un enthousiasme de bon augure.

Comme Pékin est pris et comme l'impératrice de Chine est en fuite, la Russie, dit-on, serait d'avis de négocier et parlerait déjà de retirer ses troupes ; mais l'Allemagne et l'Angleterre seraient disposées au contraire à poursuivre l'expédition et alors on craint de comprendre pourquoi la Belgique n'a pas été admise à fournir, elle aussi, son contingent, au corps expéditionnaire ?

En attendant, la plupart des journaux épiloguent depuis des mois sur les causes profondes du conflit chinois. Chacun selon sa politique en voit différentes. Il en est naturellement qui accusent les missionnaires d'être les premiers coupables. Des politiciens, des journalistes, des conseils généraux français ont dépassé M. Homais (1) quant ils ont demandé au gouvernement de ne plus protéger les missionnaires. Certaines haines revêtent ainsi à certains moments tous les caractères d'une manifestation d'énorme bêtise. Rien n'est d'ailleurs plus dangereux que la haine des imbéciles et ceux-ci sont légion. L'homme inhabile à discerner les rapports exacts des choses, à associer harmonieusement des images et des idées, possède ordinairement un instinct vraiment génial quand il s'agit de démolir et de salir, mais Homais n'avait pas imaginé la culpabilité des martyrs.

Certes, nous ne sommes pas de ceux qui pensent que l'épée doit aider la croix, et il est triste, que souvent, à la

(1) Du temps de Flaubert, Homais apparaissait tout de suite comme un imbécile et il était pharmacien ; aujourd'hui, il prête à l'illusion et il est médecin, avocat, professeur, homme de lettres même, ou bien ancien prêtre depuis que c'est devenu une profession. Il continue de se donner des allures de moraliste, mais il prend aussi celles de l'homme social. Il n'est plus seulement ridicule, il est devenu odieux. Il a l'air de tout savoir, et il continue d'être celui qui discerne là où est le mystère et là où il n'est plus, mais il a surtout une science d'érudition rapide, documentaire, sans vues d'ensemble. Sa pensée est le produit d'un esprit d'assimilation heureux et du bas-bleuisme scientifique dans une cervelle pauvre.

suite d'une mission chrétienne un pays civilisé s'approprié un territoire avec le fusil et le canon. Le pauvre primitif auquel le missionnaire a prêché la douceur de l'Évangile doit avoir une étrange idée de ses effets quand il voit arriver ensuite des gaillards qui incendient son village et violent sa femme. Mais ce n'est pas le point de vue auquel se placent nos politiciens; leurs amis qui vont faire du négoce aux colonies, ou plus souvent y dormir dans des fonctions grassement rétribuées, ne se distinguent d'ailleurs pas toujours eux-mêmes par une si grande douceur et une telle délicatesse. Le point de vue de nos politiciens est celui d'un anticatholicisme haineux. Il est aussi celui de gens qui sentent que les masses populaires échappent à leur domination et qui savent qu'ils se feront applaudir, en ranimant sans cesse les vieilles haines anticléricales qu'ils ont allumées.

On imagine d'ailleurs difficilement comment des missionnaires pourraient se montrer intolérants dans un pays comme la Chine ? Il faudrait bien plutôt à notre avis chercher la cause de cette haine dans les agissements des frères d'âme de M. Homais qui vont faire du négoce, là-bas, sous la protection des baïonnettes civilisées. Imaginez par exemple quels doivent être aux colonies ou en Chine, les procédés d'un homme qui a, j'imagine, la valeur morale d'un rastaquoère politique ou bien d'un aventurier de Panama ou des chemins de fer du Sud, et qui a de puissantes épaules, des reins solides, des dents longues et le coffre-fort en appétit. Ce ne sont pas les missionnaires, bien sûr, qui, en Chine, font, pour s'amuser, des ordures dans les temples, et font traverser les cimetières chinois par des chemins de fer. C'est cependant par de telles vexations qu'on exaspère un peuple.

Le Chinois n'a pas l'esprit plus compliqué qu'un homme de chez nous; il doit même l'avoir beaucoup moins. Chez nous, parce que, de temps en temps, un abbé est rencontré en goguette, parce qu'un frère est accusé d'autre chose, ou bien parce qu'un vieux monsieur qui fréquente les prêtres reçoit de petites filles chez lui, il s'accrédite dans les milieux populaires que tous les prêtres et tous les religieux ont les mœurs d'Héliogabale, et que tous les couvents sont de vastes maisons de débauche. Telle doit être l'opinion de ma concierge si elle est « dans le train ».

La masse chinoise ne raisonne pas autrement. Parce qu'un négociant ou un fonctionnaire commet des injustices ou des sacrilèges, le Chinois en conclut que tous les étran-

gers sont des diables, et comme aux yeux du Chinois, le missionnaire est celui qui enseigne à tous ces diables, c'est lui qui en supportera les conséquences. On brûlera son église et on le crucifiera à l'occasion. C'est dans l'ordre ; et le christianisme sera haï. Les derniers païens se refusaient pour la même raison à reconnaître l'excellence du christianisme quand ils voyaient des chrétiens comme Constantin se conduire comme Néron. Il y a peu d'intelligences qui peuvent comprendre qu'on ne juge pas la pureté d'une doctrine d'après ses sectateurs qui s'écartent toujours plus ou moins de la doctrine. C'est qu'une religion n'influence que lentement les hommes d'une manière profonde dans leur vie, mais elle n'en exerce pas moins une influence considérable sur les événements qui marquent la marche de l'humanité. C'est ainsi que jamais époque ne réalisa peut-être autant que la nôtre des œuvres à qualités chrétiennes ; cependant depuis la fondation du christianisme, il n'y eut jamais moins de chrétiens apparents, si ce n'est peut-être au dix-huitième siècle.

QUELQUES MOTS SUR LA FORCE ET LE COURAGE A PROPOS DE L'ANARCHIE ET DES RÉGICIDES. — On ne parlait plus guère de l'anarchie, si ce n'est pour se souvenir. La mode n'était plus de l'élégant jeune homme très littéraire faisant frissonner par ses théories d'au coin du feu, les belles dames neurasthéniques. Cela semblait être allé rejoindre beaucoup d'autres choses en *isme*. Les bombes s'étaient tues. On parlait bien de temps en temps de quelque malheureux gardien de la paix poignardé dans le dos par un malfaiteur qui avait des idées libertaires. Le beau jeune homme esthète, qui est très heureux de rencontrer des gardiens de la paix quand il rentre tardivement chez lui, la nuit, disait ou écrivait : « Ce n'est pas l'homme qui a été poignardé, c'est l'idée qu'il représente, l'autorité ». Et cela n'empêchait pas au contraire le beau jeune homme esthète d'épouser à l'occasion la jeune fille riche qui lui permettra cette vie bien bourgeoise grâce à laquelle, on peut, dans la sécurité de beaucoup de lendemains, exprimer des idées très subversives, capables de faire s'armer les poings des milliers de malheureux qui mangent rarement et ne font pas des mariages riches.

Depuis quelques années, les anarchistes frappent les souverains ; nous avons vu successivement tomber Carnot, l'impératrice d'Autriche, tout récemment le roi Humbert, puis on a essayé d'assassiner le schah de Perse, qui, lui, n'a

sans doute pas encore compris pourquoi un Monsieur qu'il ne connaissait pas, désirait sa suppression.

Maintenant, les uns, ceux qui parlent du respect de l'autorité en serrant les poings et en roulant de gros yeux, demandent des mesures préventives de répression ; il en est d'autres qui expliquent et justifient les attentats.

Les mesures préventives de répression n'ont jamais, que nous sachions, donné d'excellents résultats. La force ne peut rien contre une idée bonne ou mauvaise ; l'idée grandit au contraire dans la mesure même où on a voulu la comprimer. Si on veut lui donner plus de force, on n'a qu'à lui donner des martyrs ; ce qui ne veut d'ailleurs pas dire que tous les martyrs aient raison devant la vérité, mais à leur point de vue, ils ont raison, et cela suffit à leur faire sacrifier leur vie pour le triomphe de l'idée qui doit leur survivre. Que voulez-vous que fasse la perte de la vie ou de la liberté à l'homme qui emploie toutes ses forces au service d'une idée, s'il croit qu'au prix de cette vie son idée fera un pas de plus vers sa victoire ? Les mesures de répression violente ne font au contraire qu'exalter ceux qui sont susceptibles de cette ivresse de se sacrifier pour une idée.

D'autres, disions-nous, expliquent et justifient.

« L'anarchiste, nous dira Paul Adam, renverse des idoles. Il ne tue pas des hommes. Vaillant mença l'idole du parlementarisme ; Emile Henry, l'idole du suffrage universel ; Caserio, l'idole du capitalisme ; Luccheni, l'idole de la royauté ».

Mais l'anarchiste qui, en frappant un homme, croit renverser une idole, c'est-à-dire, en somme, atteindre l'idée ou le préjugé qu'elle représente, fait un acte aussi vain que le bourgeois qui en tuant un anarchiste croirait tuer l'anarchie. L'homme passe mais l'idée ou le préjugé demeure ; un autre homme remplace le mort, et l'idée qui devait être frappée s'incarne encore bien plus en lui qu'en son prédécesseur. Les parlementaires du Palais Bourbon sont devenus plus intéressants après qu'une bombe eût failli les mettre en pièces ; Carnot serait oublié comme le sont déjà d'autres présidents, ses prédécesseurs et ses successeurs, s'il n'avait été poignardé ? en somme pour sa gloire et celle de l'idée qu'il représentait, c'est ce qui pouvait lui arriver de mieux. C'est pourquoi les anarchistes devraient enfin comprendre que la propagande par le fait sert beaucoup plus les idées dont ils se font les ennemis que leurs propres idées.

Il y en a qui justifient les attentats anarchistes par les misères sociales... ou bien disent-ils comme Paul Adam : « Si à chaque instant, nous sommes menacés d'une guerre, si la paix ne peut s'établir en Europe, c'est à cause de quelques souverains ambitieux aux idées surannées. D'où la conclusion : si demain, tous les souverains étaient poignardés, la paix s'établirait, et nous en aurions fini avec l'entretien ruineux des armées. C'est là un raisonnement plutôt simple. Il y aurait sans doute, le lendemain, un nouveau souverain à la place de chaque poignardé, un nouveau souverain encore plus militaire, plus affamé de gloire que le précédent, plus acclamé aussi par ce qu'on le verrait avec l'auréole qu'ont tous ceux qui sont menacés de la mort.

Quant aux misères sociales... Que les attentats se généralisent, que ceux qui veulent posséder tuent ceux qui possèdent... le fossé se creusera un peu plus, entre les classes, l'harmonie sera retardée, et la Force la remplacera, car la Force c'est toujours l'épée jetée dans le plateau de la balance pour rétablir l'équilibre... Et si par hasard tous ceux qui ne possèdent pas finissaient par poignarder tous ceux qui possèdent, ne pensez-vous que les premiers s'empresseraient de se poignarder entr'eux ?

Tout cela signifie que rien de durablement vivant ne peut s'établir par la Force. Toutes les œuvres humaines qui font appel à la Force sont frappées de déchéance. Les révolutions qui veulent établir par la Force un ordre social nouveau dégénèrent en contre-révolution et compromettent pour longtemps les admirables idées qui avaient pu être leur âme. La révolution française en est un exemple. Il ne subsiste d'elle, en fait, que ce qu'elle a accompli pacifiquement. La réaction thermidorienne a été une contre-révolution qui a préparé la dictature militaire, retardé le triomphe de la déclaration des Droits de l'Homme, établi pour longtemps le culte de la Force en Europe. Quand donc les hommes comprendront-ils que les idées ne peuvent triompher en bonté et en beauté qu'en étendant le champ de la conscience et de la connaissance humaines ?

On a beaucoup parlé aussi du courage de l'anarchiste qui sacrifiait sa vie à ses idées, en leur immolant la vie d'un autre. On l'a comparé au martyr chrétien. Il ne faudrait pas exagérer le courage de celui qui, dans une foule, tire un coup de revolver sur une voiture, ou bondit pour poignarder. Il a de grandes chances d'être arrêté, mais il en a aussi de se sauver à la faveur du brouhaha que causera

l'évènement. Son courage est celui de l'homme d'action qui tente un coup de main et qui puise dans le danger même une certaine ivresse.

Il y a en somme deux sortes de : courage l'un que j'appellerai le courage actif, et qui n'est, selon la définition de Montesquieu, qu'une juste proportion des forces que l'on a. Il se mêle souvent à lui, pour l'exalter, l'ivresse que procure à certaines natures, la présence même du danger, souvent aussi un sentiment de vanité ainsi que le désir de la considération des hommes. Il y a aussi le courage, à mon avis le vrai courage, que j'appellerai le courage passif, et qui réside tout entier dans la force d'âme et la volonté de celui qui le pratique. C'est le courage du martyr. Celui-ci ne risque pas sa vie dans l'accomplissement d'une action violente, mais il la donne, mais il l'immole, il consent à souffrir pour le triomphe de son idée ; c'est le courage de la victime consciente. Aucun encouragement ne vient, le plus souvent, à celui-ci, de la part des hommes ; il ne connaît que le mépris et les outrages. Dans la souffrance, devant la mort, il garde la sérénité de celui qui a sacrifié depuis longtemps sa vie, et on peut dire de lui, qu'il vit déjà dans l'idée ou la doctrine à laquelle il s'est donné. C'est le courage que nous ont enseigné le Christ et les martyrs chrétiens dans la mort. Et on peut dire alors de tels sacrifices qu'ils engendrent vraiment la vie. Ils embellissent, rehaussent l'idée qui devient plus lumineuse, à cause de tout ce qui a été souffert par le martyr pour elle.

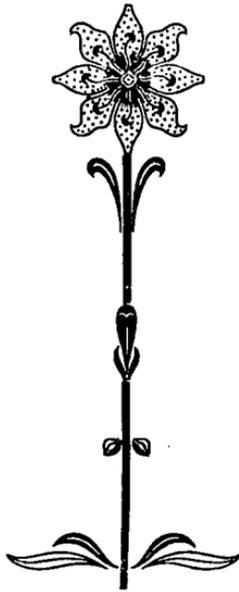
Mais aujourd'hui, on confond l'impulsif et le volontaire, et voilà pourquoi on compare l'anarchiste au martyr chrétien. Pour ce qui est du cas de Bressi, on s'est demandé pour l'excuser si Humbert était bon prince.

Drumont a répondu.

Evidemment entre celui qui n'a tué qu'un homme et celui qui en a fait martyriser ou assassiner plusieurs, serait-il pape, empereur ou roi, toute conscience droite n'aura qu'une réponse pour désigner le plus coupable. Mais c'est tourner dans un cercle vicieux que de venger l'assassinat par l'assassinat. « Qui frappera par l'épée, périra par l'épée ». Ce sont là des paroles dont la vie de tous les jours justifie la vérité ; elles expriment un fait et en un certain sens, une loi ; mais elles n'expriment pas une loi qui doit diriger la volonté des hommes.

GEORGES LE CARDONNEL.

Erratum. — Une erreur s'est glissée dans l'erratum publié dans le numéro de juillet, qui aggrave l'erreur qu'elle prétendait corriger. Ce n'est pas plus conjonction que conjecture qu'il faut lire, c'est conjoncture.



Pour la défense des Parnassiens

Il est de mode aujourd'hui de dénigrer ce que l'on a appelé l'école Parnassienne. Les noms glorieux de Leconte de Lisle, José-Maria de Hérédia, Léon Dierx n'imposent qu'un respect de commande, un salut plein de civilité.

Nous ne venons pas ici parler de leur œuvre pour l'examiner en détail. Chercher seulement à dégager quelques-unes des larges idées qui s'en dégagent, tel est notre but. Tout autre effort nous entraînerait trop loin.

En ne prenant seulement que les *Trophées*, les pages succèderaient aux pages. Cette œuvre qui paraît courte, ces cent dix-huit sonnets, éveillent une telle foule de pensées, de réflexions, de réponses à des objections déjà anciennes, qu'il faudrait, pour les traduire, des volumes entiers. Chaque sonnet de M. de Hérédia est un monde — un microcosme — et j'en connais tel et tel que Victor Hugo, comme puissance imaginatrice et comme art descriptif, n'a jamais approchés dans ses plus prestigieux récits de la « *Légende des siècles* ». N'en déplaise aux sceptiques gangrenés amoureux de Verlaine, aux détraqués enthousiastes de Mallarmé, et aux sentimentalistes qui croient encore à Musset, Hérédia n'est point un de ses poètes ordinaires qui peuvent se contenter d'un sourire de bienveillance. C'est un Imperator de l'Art, un Conquistador de la Poésie, un Prince des Lettres !

Je sais que ces éloges, seront qualifiés d'hyperboliques par beaucoup ; je sais qu'à cette déclaration de principes on va sourire : peu m'importe, si j'arrive à démontrer ce que je crois être la vérité. Et malgré tout ce que l'on a écrit, tout ce que l'on a dit et tout ce que l'on répète sans y rien comprendre, j'ai la confiance de pouvoir reconnaître à l'auteur des *Trophées* un admirable sens poétique. J'ajouterai — et ce n'est point là un éloge à dédaigner de notre temps — que M. de Hérédia, comme Leconte de Lisle et Léon Dierx, a conservé dans sa vie cette dignité sans laquelle l'Artiste n'est plus qu'un cabotin. « *Nunc crudimini* », poètes, mes frères, amateurs de réclame et de grosse caisse, jouant,

suivant votre tempérament, aux snobs ou aux Prophètes, aux mélancoliques ou aux Pontifes, aux Verlaine ou aux Montesquiou ! Contemplez ces deux Parnassiens, vivant des années, enfermés dans leur Tour d'ivoire, rien qu'avec leur Rêve, s'efforçant d'atteindre le but, et comme le dit Marc Legrand « façonnant des urnes plastiques qu'ils remplissent du vin de leur cœur ». Apprenez à respecter ces purs Artistes, dédaigneux du profane vulgaire, écrivant ce qu'ils croyaient devoir écrire sans se soucier d'autre chose, et tâchez de les imiter. Vous êtes fort loin de ce haut exemple, car vous n'avez pas voulu commencer par avoir du talent avant d'avoir du succès : vous voulez tout de suite avoir du succès, sachant qu'il y aura toujours des imbéciles qui vous trouveront du talent.

Les Parnassiens ne se sont pas occupés des imbéciles. Ils ont fait l'œuvre qu'ils devaient faire ; restreinte et parfaite. N'est-ce pas plus méritoire que d'inonder de prose lâche et de vers mal frappés les revues et les journaux ?

« *Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire* »,

a dit M. Despréaux qui avait abondamment raison après tout. Et Victor Hugo, Lamartine, Musset, n'auraient-ils pas bien fait d'appliquer parfois ce vers à leurs œuvres ? Quand, du fatras d'alexandrins alignés par ces trois poètes, il ne resterait que les *Contemplations*, les *Burgraves* et la *Légende des siècles* ; les *Méditations* ; les *Nuits* et les *Comédies* délicieuses, Hugo, Lamartine et Musset verraient-ils leur gloire diminuée ? Au contraire, s'étant murés dans ces œuvres superbes, leur ayant donné toute leur Ame et tout leur Art, ne les auraient-ils pas présentées à la Postérité plus parfaites et plus glorieuses ? Et, par là, ne se seraient-ils pas élevés dans le Triomphe, n'auraient-ils pas été plus haut dans l'universelle Admiration ?

Une belle œuvre doit suffire à un poète : elle lui assure l'Immortalité. Nous devons louer les Parnassiens de l'exiguïté de leur œuvre : la perfection vaut mieux cent fois certes qu'une ridicule fécondité ; personne, je suppose, ne préférera à Racine, qui n'atteignit même pas la douzaine dans le nombre de ses tragédies, MM. Guilbert de Pixérécourt, Anicet Bourgeois ou D'Ennery ; et si Corneille s'était arrêté après *Polyeucte*, je crois qu'il n'aurait nullement nui à sa gloire, en gardant pour son for intérieur la lamentable suite des *Théodore* et des *Agésilas* !

* * *

(A suivre).

Echos

A l'occasion des vacances, le présent numéro groupe les livraisons des mois d'août et de septembre. A partir d'octobre, les fascicules paraîtront à leurs dates régulières.

* * *

Nous remercions vivement un grand nombre de lecteurs et d'amis qui ont envoyé à la nouvelle direction leurs témoignages de sympathie auxquels nous fumes d'autant plus sensibles qu'ils s'adressaient plus souvent à l'œuvre de « La Lutte » qu'à ceux qui l'édifient.

* * *

Nous faisons un pressant appel de collaboration à la jeunesse littéraire belge dont les manuscrits recevront un bienveillant accueil et seront examinés avec le soin le plus scrupuleux.

* * *

Le mois de septembre fut dur aux poètes ; après Albert Samain auquel notre distingué collaborateur M. Georges Le Cardonnel consacre dans ce numéro quelques pages d'une critique toujours intéressante, voici qu'on annonce la mort de Gabriel Vicaire et de Louis Ratisbonne. La nécrologie des journaux quotidiens fut inconsciemment cruelle vis-à-vis de l'auteur des *Emaux Bressans*, en ne mentionnant pour commenter l'annonce de son décès que les *Déliquescences d'Adoré Floupette*, alors qu'il y a tant de belles strophes dans son œuvre importante. A Louis Ratisbonne, les lettrés garderont plus de reconnaissance pour la piété qu'il mit dans l'exécution des dernières volontés d'Alfred de Vigny que pour ses livres.

* * *

Avec le prochain numéro recommencera la critique des livres. Accusé de réception : Gustave Van Zype, *Clair*

Fantin ; Maurice de Waleffe, *les Deux Robes* ; Ray Nyst, *Notre Père des Bois, la Forêt Nuptiale* ; J. Chot, *Cunroth le Scandinave* ; Mary Renard, *Terre de Misère* ; Eugène Herdies, *l'Exil de Wanne* ; tous ces livres sont édités par M. Balat. Georges Virrès, *La Bruyère Ardente* ; (Bruxelles, Vromant et C^{ie}). Jean Bernard, *Les Diaphanes* ; (Tournai, Deselée). A. Van Bever et P. Leautaud : *Poètes d'aujourd'hui*, etc.

• * * *

Comme Nouveautés belges, on annonce pour cet hiver la représentation, au Parc, d'un drame d'Emile Verhaeren : *Philippe II*. Au Molière d'une pièce de M. Van Zype,



Editions de " LA LUTTE ,,

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80, — BRUXELLES.

YVES BERTHOU	<i>Le Prince des Prosateurs</i>	fr. 0.50
ALBERT JOUNET	<i>Dieu de Beauté</i>	» 0.50
PAUL MUSSCHE	<i>Simplement</i>	» 2,00
EDOUARD NED	<i>Mon Jardin Fleuri</i>	» 2,00
GEORGES RAMAEKERS	<i>Les Fêtes de l'Eté</i>	» 1.25
GEORGES VIRRÈS	<i>En Pleine Terre</i>	» 3.50

VIENNENT DE PARAÎTRE DANS LES ÉDITIONS
DE LA LUTTE :

ARMAND PRAVIEL

Poèmes Mystiques

luxueux volume de plus de 100 pages, en librairie 2 francs
pour nos abonnés 1.50 francs



GEORGES RAMAEKERS

Emile Verhaeren

(Monographie)

plaquette de 40 pages

PRIX : fr. 0.25

On peut demander ces ouvrages au siège de l'administra-
tion de la *Lutte*, 80, rue de l'Ermitage, Bruxelles.



LA LUTTE

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

paraît tous les mois en fascicules de 64 pages, et
forme au bout de l'an deux forts volumes in-8° avec table,
d'environ 400 pages chacun.

Belgique

Ailleurs

UN AN . . . 5 fr.
UN NUMÉRO 1 fr.

UN AN . . . 8 fr.
UN NUMÉRO 1.25 fr.

LA LUTTE (Série Nouvelle) publie : CONTES, NOU-
VELLES, ETUDES CRITIQUES, MONOGRAPHIES,
LITTÉRATURES ÉTRANGERES, QUESTIONS DE
MORALE ET DE PHILOSOPHIE, DRAMES, POE-
MES, RELATIONS de VOYAGES, etc.

*
**

COMITÉ DE RÉDACTION. (BELGIQUE) : DANIEL
COPPIETERS, ERNST DELTENRE, POLDEMADE, HUBERT DE
MOOR, YVAN GILON, GASTON HEUX, L'ABBÉ HECTOR
HOORNAERT, EMILE JOMAU, PAUL MUSSCHE, EDOUARD
NED, CHARLES DE SPRIMONT, L'ABBÉ EUGÈNE VAN DER
ELST, GEORGES VIRRÈS.

*
**

COMITÉ DE RÉDACTION. (FRANCE) : YVES
BERTHOU, J. ESQUIROL, ALPHONSE GERMAIN, LOUIS GIL-
LET, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL, HENRI
MAZEL, LOUIS MERCIER, R. P. PACHEU S. J., ARMAND
PRAVIEL, CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN.



BRUXELLES

RÉDACTION

26, rue Faider.

ADMINISTRATION

80, rue de l'Ermitage.

TOME II

CINQUIÈME ANNÉE de la N° 10 — OCTOBRE. 1900

Série Nouvelle

LA LUTTE

Revue catholique d'art.

FONDÉE EN 1895

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

MM. EMILE DESPRECHINS, CHARLES DE SPRI-
MONT, MAURICE DULLAERT, ALPHONSE GERMAIN,
GEORGES LE CARDONNEL, ARMAND PRAVIEL,
EDOUARD NED.

BELGIQUE

5 francs par an | 1 franc le numéro

Ailleurs, le port en sus.



ADMINISTRATION

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

Sommaire

5^e Année — Octobre 1900. — Tome II de la Série Nouvelle

I PHILOSOPHIE :

CHARLES DE SPRIMONT :

Frédéric Nietzsche.

II FLORILÈGE MENSUEL :

EDOUARD NED :

*Le poète et les oiseaux. — Le jardin
d'aromates.*

MAURICE DULLAERT :

L'Ivrogne (feuilleton de la revue).

EMILE DESPRECHINS :

Inspiration.

III ART POÉTIQUE :

ARMAND PRAVIEL :

Pour la défense des Parnassiens.

IV ESTHÉTIQUE RELIGIEUSE :

ALPHONSE GERMAIN :

Le drame de la Passion à Oberammergau.

V L'ACTUALITÉ :

GEORGES LE CARDONNEL :

Revue du Mois.

VI LA CRITIQUE :

ALPHONSE GERMAIN, CHARLES DE SPRIMONT :

Revue des Livres.

Frédéric Nietzsche (1)

Toujours, aux grands âges de l'histoire, quelque puissant génie individualiste imposa à ses contemporains sa conception de l'homme et de l'univers. La pensée de Platon et d'Aristote domine la Grèce antique ; la doctrine thomiste a marqué le moyen-âge d'une empreinte profonde ; les lettres et la philosophie du XVII^e siècle sont toutes pénétrées des principes du dualisme cartésien. Selon que leur interprétation de l'univers était égoïste ou altruiste, les philosophes influençaient diversement leur époque, dirigeant les intelligences ou bien vers une réalisation plus sociale

(1) Ces notes n'ont pas la prétention de constituer un examen complet des ouvrages et de la doctrine de F. Nietzsche. Nous prions le lecteur d'y voir plutôt une suite d'impressions, nées de l'étude de l'étrange philosophe, et que nous avons tenté d'exprimer. A ceux qui voudraient faire plus ample connaissance avec l'inventeur du *Surhomme*, nous conseillons la lecture du très substantiel ouvrage de M. Lichtenberger, et, surtout, les œuvres de Nietzsche lui-même, dont le Mercure de France publie en ce moment une excellente édition.

et plus humanitaire de la vie, ou bien vers des conquêtes nouvelles arrachées à l'analyse intérieure, disputées dans les rudes et glorieux combats de l'Art et de la Science. Poussant en quelque sorte l'homme à vivre en troupeau, la tendance sociale a pour résultantes l'ordre et le bien-être, mais ne favorise guère l'éclosion des esprits véritablement originaux et des grands initiateurs.

Et c'est pourquoi certaines doctrines d'aujourd'hui, en dépit de leur noble désir de rendre le monde plus heureux, tendent plutôt à le faire dégénérer. D'autre part, la conception individualiste de la vie, que nous appellerions égoïste si le sens courant de ce mot n'était, et à bon droit, fort mal coté, fut de tout temps la mère et la nourrice féconde de ces théories grandioses, véritables phares dans la nuit des âges, marquant d'étape en étape, la marche de l'humanité.

Au déclin du siècle dernier, tandis que les pâles et froids disciples de Voltaire s'efforçaient de déraciner dans cette âme qu'ils avaient niée les derniers vestiges de sa foi, un penseur de génie formulait quelques principes qui devaient avoir pour effet de changer le courant philosophique, en tournant l'œil, depuis trop longtemps exclusivement attiré par les fantômes extérieurs, vers les réalités suprasensibles.

En érigeant en dogme l'impossibilité de jamais connaître dans son essence le monde phénoménal, en plaçant au rang des notions innées les idées de temps et d'espace, en déclarant que notre *moi* est en somme la seule chose ici-bas que nous puissions véritablement découvrir et pleinement comprendre, Emmanuel Kant donna l'essor à ce généreux courant d'individualisme qui fit en quelques années le tour de l'Europe, laissant pour traces de son passage toute une efflorescence de merveilleux génies.

La conviction de sa suprême importance libéra la pensée humaine du joug que des siècles de préjugés avaient fait peser sur elle. Trouvant en elle-même sa conception de l'univers et la source de la connaissance, elle s'épandit vers l'extérieur en une multitude d'œuvres puissantes, marquées du sceau profond de son individualité. Optimiste ou pessimiste, elle se manifestera dans le Faust de Goethe aussi bien que dans les cris les plus désespérés de Léopardi. Byron, Shelley, Wagner, tant d'autres encore, chercheront dans leur propre *moi* la raison d'être, le but et la ligne directrice de leur vie.

Mais bien qu'il tentât de détruire sous les coups de sa formidable logique l'ancien édifice de la connaissance, le philosophe de Königsberg s'efforçait de répondre aux plus troublantes questions que l'humanité pose à l'inconnu en édifiant sur des bases infrangibles la grande loi du Devoir. Les trois postulats de la raison pratique : Dieu, l'immortalité de l'âme, la liberté, devaient être consacrés par l'impératif catégorique du devoir : Agis toujours de telle sorte que la règle de ta volonté personnelle puisse être érigée en principe de morale universelle.

Ainsi, le *moi*, après avoir impitoyablement rejeté les raisons de croyance venues de l'extérieur et n'avoir consenti à conclure qu'à la non impossibilité d'un monde *nonménéal* (1), retrouvait dans la voix de l'obligation morale la raison d'être de sa foi.

(1) On sait que Kant distingue dans l'objet de connaissance, le *nonméné*, ou la chose en soi, impossible à atteindre et le *phénomène*, ou la chose telle qu'elle se manifeste à nos facultés et à nos sens.

Mais en niant que l'esprit humain puisse jamais connaître avec certitude une réalité objective, Kant laissait l'édifice philosophique mal assuré contre les coups de pioche des démolisseurs. Appliquant dans leur intégrité les idées du maître, les disciples soumièrent à l'impitoyable étude du criticisme l'existence même de ce phénomène, qui désormais représentait à lui seul l'être des choses. La réalité de la pensée devait être mise en doute ; les trois objectivités suprêmes que Kant avait sauvées du naufrage de la connaissance, au prix même d'un peu de sa logique, ne seront plus pour Fichte que des créations du *moi*. Hegel, Schelling, Schopenhauer édifieront tour à tour des systèmes différents, bien qu'ils reposent les uns et les autres sur les grands principes kantien. s que jamais se vérifiera la parole de Joubert :
méthaphysique est la poésie de la raison.

Comment juger l'œuvre géniale de ces penseurs ? Selon nous, il faut considérer ces théories si diverses comme de gigantesques imaginations d'esprits qui cherchent à donner un sens à leur vision de l'univers. Les hommes de pensée se sont toujours efforcés d'imposer au monde la signification qui convenait le mieux au développement de leur personnalité propre. Il était nécessaire de rappeler ces choses, avant de parler de Nietzsche, car ce philosophe qui poussa jusqu'à ses extrêmes limites la négation des vérités reconnues, pourrait être considéré par certains lecteurs comme un fou malfaisant, alors qu'il faut voir en lui une individualité puissante, cherchant sincèrement le vrai, mue uniquement par le désir d'élever l'homme vers une conception de vie plus haute, en changeant pour lui le sens de l'univers.

Comme nous venons de le laisser entendre, la philosophie de Nietzsche est avant tout nettement personnelle. Bien qu'il soit possible d'extraire un système complet de connaissance du grand nombre d'ouvrages qu'il a laissés, il importe, pour s'en pénétrer complètement, de suivre les étapes de sa pensée en même temps que celle de sa vie. Selon lui, le but de l'homme consiste à se rechercher soi-même, à s'introduire par le travail de la conscience jusqu'en ces lointains séjours où vit son intime essence, à dégager du spectacle varié des choses ce qui peut être variable à son développement personnel. Or, existe-t-il ici-bas deux hommes dont la conception du monde, de ses fins et de ses causes, soit exactement la même ? Ce qui convient à l'un est nuisible à l'autre et, comme tel peut être à la fois désiré et rejeté. La tendance vers un épanouissement vital complet doit être la norme de notre existence et c'est en nous-mêmes qu'il nous faut rechercher les motifs et les mobiles des actes qui nous y conduiront.

Guidé par ces principes catégoriques, Nietzsche devait avoir naturellement en horreur jusqu'à la moindre apparence d'une école. Il proclamait hautement que sa philosophie pouvait convenir sans doute à un petit nombre d'êtres supérieurs, lesquels représentaient pour lui le type idéal de l'humanité, mais devait heurter violemment les sentiments de la majorité. Les versets suivants de son Zarathoustra indiquent en termes significatifs l'aversion de Nietzsche pour tout ce qui, de près ou de loin, pouvait ressembler à un groupement :

« Je vais seul maintenant, mes disciples ! vous aussi, vous partez seuls ! je le veux ainsi.

En vérité, je vous conseille : éloignez-vous de moi et défendez vous de Zarathoustra ! Et mieux encore : ayez honte de lui ! Peut-être vous a-t-il trompés.

Vous dites que vous croyez en Zarathoustra ? Mais qu'importe Zarathoustra ! Vous êtes mes croyants : mais qu'importent tous les croyants !

Vous ne vous étiez pas encore cherchés : alors vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les croyants ; c'est pourquoi la foi est si peu de chose.

Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver vous-mêmes ; et ce n'est que quand vous m'aurez tous renié que je vous reviendrai. » (1)

Armé de la réflexion, l'homme remonte des effets aux causes, passe de l'abstrait au concret, de l'absolu au relatif, et, au moyen de ces raisonnements divers, se crée un sens du monde, qui légitimera désormais ses actes et ses pensées. Durant ce travail intérieur, il est guidé par la lumière de quelques grands principes, dont la priorité est évidente. Vérité, liberté, loi morale, sont les premières de ces déités sereines que M. J. de Gaultier appelle fort justement les idoles du ciel logique. Ces concepts suprêmes, qui marquent à l'intelligence sa ligne directrice, précèdent-ils toute connaissance ? Sont-ils si profondément ancrés qu'il est impossible à l'homme d'échapper à leur influence ? Ou bien peut-on les considérer comme des leures de notre imagination, des formes composites nées de l'expérience et de l'hérédité, particulières à notre race et qu'une culture différente pourrait en quelques temps déraciner ? C'est là un grave problème qui tenta maint philosophe et fut presque toujours résolu dans le sens de notre première hypothèse.

Oui, les profonds penseurs ont cru et enseigné que la recherche impartiale du vrai est la loi de

(1) J. Nietzsche : *Ainsi parlait Zarathoustra*. Traduction de H. Albert. p. 105. (Paris. Société du Mercure de France).

notre intelligence et que, dans la conquête de ce Saint-Graal, nous sommes guidés par une volonté libre. Nietzsche portait à un haut degré ce noble enthousiasme de la vérité ; seulement, cédant à l'empire de son génie si nettement individualiste, il prit dans son être et dans les choses ce qui lui semblait répondre le mieux à son tempérament particulier, sans se demander si la théorie qu'il échafaudait pourrait rallier un jour l'universalité des hommes. Il a cherché une interprétation de la vie qui pût le rendre heureux en réalisant ses rêves et il l'a proposée à l'étude de ses contemporains comme source possible de bonheur. Errant par les jardins du monde, il y cueillit les fleurs qui lui paraissaient les plus belles et tendit aux hommes de son temps leur offrande embaumée. Voici, leur dit-il, comment j'ai rêvé la vie ; voyez si votre rêve répond au mien et si les vérités que je vous propose peuvent vous consoler un peu dans le dur combat de l'existence. Ainsi Zarathoustra parcourt la terre, prêchant à ceux qu'il en juge dignes l'espoir en l'avènement du surhumain et la certitude du retour éternel.

*
* *

A la base du développement philosophique de Nietzsche, nous trouvons les deux influences profondes de Schopenhauer et de Richard Wagner. Tandis que le théoricien de la volonté le pénétrait de son pessimisme, le créateur du drame musical l'exaltait d'enthousiasme pour ces splendides images de la vie que son génie avait le don d'enfanter. Bien que l'horizon de l'existence soit obscur pour celui qui a vu s'éteindre peu à peu ses dernières croyances et part courageusement à la recherche de la vérité, la flamme de l'art est assez forte et assez vive pour l'illuminer soudain

d'une somptueuse aurore. La métaphysique de Schopenhauer lui avait appris que la source de toute douleur est la volonté et que, par conséquent, il faut tendre à l'abolir en nous. Il n'admit jamais complètement ce principe, négatif de l'effort et de l'initiative, puisque ces deux fleurs de notre activité nous apportent en croissant leur tribut de douleur. Il avait nié Dieu et les saintes vérités qui sont les corrolaires de cette croyance suprême. Ç'avait été un immense changement dans sa vie ; mieux que nul autre, il comprenait ce qu'il coûte à l'homme d'abandonner cette foi qui le protège contre les angoisses du doute et le cruel tourment de devoir choisir entre des routes à prime-abord également incertaines.

Ce fut alors qu'il rencontra Richard Wagner, qu'il devait suivre comme son plus fidèle admirateur jusqu'au jour où des divergences de vues le séparèrent de lui. Son esprit pénétré d'admiration pour la beauté classique s'enthousiasma au contact du génie dont l'œuvre puissante est en somme une restauration du théâtre grec, un retour aux éternelles chimères qui firent la joie de la jeune et libre humanité.

Telle était la situation intellectuelle de Nietzsche au moment où il écrivit son bel ouvrage sur la naissance de la tragédie. Ce livre provient donc à la fois de ses idées métaphysiques, de son admiration pour le drame Wagnérien et les études philologiques auxquelles il s'adonnait en ce moment.

On pourrait se demander si Nietzsche fut jamais véritablement pénétré des théories de Schopenhauer sur l'homme et le monde, et des conceptions esthétiques du maître de Bayreuth. Son individualisme était trop absolu pour adhérer complètement à une théorie quelconque. Il est donc

plus vrai de dire qu'il admit dans Wagner et Schopenhauer ce qu'il y mettait lui-même, ses vues philosophiques et artistiques de l'univers. Il faut aborder l'étude de sa *Naissance de la Tragédie* avec la conviction d'y trouver une explication du théâtre antique qui eût pu être vraie, mais ne l'est peut-être pas réellement. Et qu'importe en somme qu'il ait vu les choses à travers les voiles de son rêve, puisque ce rêve est parfois si beau !

Nous venons de dire que le pessimisme de Schopenhauer eut une profonde influence sur les débuts de la carrière philosophique de Nietzsche. Cependant il ne le conduisit pas à la négation de l'effort. Tandis que le penseur francfortois prêchait l'abstention du douloureux désir de la vie et souhaitait voir la volonté niée causer par sa ruine la chute de l'univers dont elle est la base, Nietzsche, justifiant le monde comme phénomène esthétique, le trouve digne d'être contemplé en considération des beautés qu'il nous offre en perpétuel spectacle. Dès lors, l'homme doit avoir pour but de vivre bellement sa vie, d'y faire vibrer autant que possible le frisson de l'art, de ne pas être indifférent à la splendeur du décor que la nature insensible fait se dérouler sous ses yeux. La magie des aubes éclatantes et des pâles crépuscules est un cadre merveilleux où l'homme jeune et libre d'entraves peut assister au drame symbolique de son existence. Doué de la puissance créatrice, l'artiste objective en des formes durables le tourbillon des apparences et se crée une vision de l'univers, harmonieusement adaptée à ses états de joie et de tristesse.

A l'avant-plan de ses tableaux, qui sont pour lui le songe du monde, il dresse de nobles figures, types de l'humanité triomphante ou souffrante. Ainsi, il donne un sens à l'existence ; il ne lui dit

pas : « Je te nie, car tu es douloureuse et je veux consacrer mes efforts à t'abolir en moi ! » Bien au contraire, le cri qu'il pousse vers elle, plus haut que la plainte des vents et le fracas des marées, éclate comme un magnifique aveu d'amour : « O vie, que m'importent tes souffrances et tes deuils : je te veux, car tu es belle ; ton rêve est trop sublime pour que je me désiste de le rêver ! »

Cette faculté d'aimer la vie, en extériorisant la beauté qu'elle comporte en des images créées, est appelée par Nietzsche la faculté *apollinienne*. Elle régna superbement au temps de la Grèce héroïque. Grâce à elle les héros et les dieux nous apparaissent comme des figures idéales, animant de clairs paysages qu'elles réjouissent de leurs joies ou attristent de leurs douleurs. Les arts dont elle est la source sont la statuaire, la peinture et la poésie épique. On pourrait la représenter par des fresques grandioses où la prospérité des peuples s'épanouirait sous la lumineuse caresse du ciel.

Mais l'homme ne se borne pas à contempler la vie en spectateur taciturne ; il vibre à l'unisson de ses ondulations infinies, il est un acteur du grand drame qui se déroule journallement de l'aurore au soir.

Entraîné dans le tourbillon de l'existence, poussé par ses désirs internes, fasciné par l'attrait du monde extérieur, sollicité tour à tour par les couleurs, les parfums et les formes, il agit, il réagit sans cesse. Ses instincts inassouvis le jettent d'un plaisir à un autre, d'une souffrance domptée naît pour lui une autre souffrance. Toujours inquiet, il demande à la nature le mot de son énigme et si tôt qu'il a cru en trouver une explication, il la repousse pour en réclamer une nouvelle au grand sphinx dont la réponse n'est jamais qu'un silence éternel.

Parfois, désespérant de saisir le lien subtil des effets et des causes et puisant dans sa déception même un optimisme étrange, il se livre corps et âme au mouvement qui l'emporte, il se mêle à cette ronde immense qui, depuis les mondes géants jusqu'au dernier des atômes, fait tourner l'univers. Le spectacle de la vie universelle lui fait comprendre que sa volonté propre est une parcelle de la volonté générale et comme telle ne peut être abolie par l'aveugle nécessité de la mort.

Telle est la faculté que Nietzsche a désignée très poétiquement du nom de *dionysienne*. Dans les mythes de la primitive Hellade, Dionysios symbolise l'âme humaine, s'efforçant, à travers les douleurs et les joies, de remonter vers l'absolu divin dont elle émane ; c'est l'éternelle souffrante, la mélancolique exilée, hantée du souvenir des paradis lointains et naviguant sur l'océan des âges, à travers la mort et la renaissance, vers une union de plus en plus parfaite avec la réalité suprême. Sans doute, cette conception sublime diffère sur plusieurs points de l'état *dionysien* de Nietzsche, mais elle s'en rapproche intimement en ce sens qu'elle aussi nous fait aimer et vouloir la vie, en considération de son éternité.

Les arts dionysiens sont la musique et la poésie lyrique : la musique, délire qui saisit les sens et l'âme, frisson inexplicable qui nous pénètre jusqu'aux régions de notre lointaine essence et nous fait vivre un instant de la pure vie psychique ; la poésie lyrique, qui donne une signification concrète aux phrases indéterminées de la mélodie et précise dans l'espace et le temps un accord dérobé à la grande harmonie du monde. Dans les vallons sauvages de la Thessalie, les Bacchantes couronnées de lierre dansaient autour de l'autel du dieu, en essayant au vent les feuilles des thyrses et les rythmes

des hymnes. C'est dans ces rondes échevelées que nous trouvons le type de l'état dionysien, tel qu'il se manifeste chez un peuple barbare encore.

La Grèce appollinienne et héroïque avait créé l'Olympe immense et l'avait peuplé de la splendide foule de ses dieux. Mère des grandes légendes aventureuses, elle vit Jason voguer sur la nef Argo vers les rivages de la Colchide pour conquérir la Toison précieuse ; elle vit Bellérophon dompter la chimère, Hercule marquer sa gloire du sceau de ses douze exploits, Oedipe résoudre la question du sphynx. Ce fut elle qui lança vers Troie, vengeurs du rapt d'Hélène, les Argiens à la longue chevelure. Ainsi, toujours belle et sereine sous la caresse de son ciel bleu, elle s'épanouit librement dans la beauté de ses vierges et la force de ses héros.

Mais certains rites antiques dont la célébration mystérieuse était accompagnée de danses et d'orgies, représentaient dans cette société superbement appollinienne l'élément dionysien qui se trouve nécessairement mêlé à toute essence humaine, individuelle ou collective. Du culte orgiaque de Dionysios et des satyres naquit la première forme de la tragédie, que Thespis transforma en y faisant entrer une part toujours plus grande d'éléments appolliniens. « La tragédie grecque, comme le dit M. Lichtenberger dans son savant ouvrage sur Nietzsche, est donc en définitive une manifestation de l'état d'âme dionysien traduit et spécialisé en quelque sorte pour les yeux et pour l'intelligence à l'aide d'une image appollinienne. Par son inspiration essentielle elle est le cri de triomphe de la volonté qui se sent immortelle en face du flux perpétuel des choses humaines ; par sa forme elle est plastique et emprunte sa matière aux visions appolliniennes

Le héros unique de toute tragédie, c'est le dieu Dionysos. » (1)

Il est permis de douter que cette curieuse théorie nous dévoile l'âme qui s'affirme dans les impérissables chefs-d'œuvre d'Eschyle et de Sophocle, mais on ne peut nier qu'elle soit bellement originale, digne à la fois du philosophe qui la conçut et de la grande époque qui l'inspira.

*
* *

L'homme idéal, le successeur des dieux, n'agit pas sans se demander si les actes qu'il pose répondent ou non à la loi qu'il a cru trouver en lui. Aussi, le but constant de l'humanité a été de graver une table de valeurs, permettant de juger de la bonté ou de la malice d'une action. Cette table est en somme le critère de la moralité ; sitôt qu'une époque, un peuple l'ont établie, ils la considèrent comme la base absolue du licite et de l'illicite. De tous temps les efforts des races tendirent à édifier cet austère monument du bien, à tel point qu'on pourrait appliquer à la morale, la noble parole d'un jurisconsulte illustre : la lutte pour le Droit est la vie de l'humanité.

Mais l'homme dans sa détermination des valeurs bonnes ou mauvaises est sujet à l'erreur. Pour Nietzsche, la table sur laquelle se base aujourd'hui la collectivité des peuples ne répond pas aux aspirations spécifiques de la race. Créée par les préjugés et les routines, affermie par la foi que tant d'époques eurent en elle, consacrée par une adhésion de plusieurs siècles, elle est défectueuse et ne comble pas le vide creusé dans notre âme

(1) Cf. Lichtenberger. La Philosophie de Nietzsche. Paris, chez Alcau. p.

par le désir inasouvi du mieux. Pour remédier à ce mal qui ronge aujourd'hui la société entière, il importe d'attaquer l'ennemi de face et de procéder sans crainte à la transvaluation de toutes les valeurs.

Pourtant, si les valeurs relatives peuvent être impunément changées, il importe que les valeurs absolues restent toujours les mêmes. Au dessus des concepts secondaires, brillent dans la pure lumière de l'intelligence les principes premiers, lois de l'homme et du monde, sans lesquels aucune chose ne peut se concevoir ni s'expliquer. Eternels comme Dieu même dont ils sont la triomphante affirmation, ils règnent souverainement sur notre pensée, à tel point que celui qui les nie leur fait dans sa négation même un suprême hommage. Dire que la vérité n'existe pas, c'est encore lui sacrifier.

Mais Nietzsche, emporté par son désir de bouleverser l'ancien ordre des choses, rejette impitoyablement l'existence des valeurs absolues. La vérité, la bonté, le monde des choses en soi sont pour lui des leurres de notre imagination qui tend à considérer comme éternel le bien qu'elle évoque momentanément. Par un sophisme que sa faiblesse explique et légitime, l'homme a fait de l'objet de ses besoins une réalité idéale, il a divinisé le but lointain vers quoi s'efforce désespérément son désir. Or, le monde des désirs et des passions est ici-bas la seule chose que nous puissions connaître, tandis que le monde des réalisations peut n'être qu'un fantôme décevant, créé par notre propre folie. Ce qui nous dirige c'est l'instinct primordial et profond, base de l'individualité humaine, et cet instinct se manifeste, selon Nietzsche dans la « volonté de puissance » Vouloir pour dominer, pour aimer, pour jouir ou pour

souffrir, telle est la norme de notre être, la direction fatale que suivent nos actes. Emportés par la tempête de nos désirs, nous voulons sans répit vers un bien qui nous fuit toujours.

C'est sur pareilles considérations qu'il faut se baser pour établir la table des valeurs nouvelles. Si la vie est essentiellement douloureuse, quel est le moyen de l'améliorer, de la rendre supportable, en faisant comprendre aux hommes un sens possible de son grand mystère ?

Si l'on considère avec quelque attention les divers systèmes de valeurs qui ont régi l'humanité, on aperçoit immédiatement une différence bien marquée entre la table des époques héroïques ou féodales et celle des époques démocratiques. Approfondissant l'examen, on distingue, au sein même d'une époque, la morale des faibles de la morale des forts.

Tandis que l'homme héroïque, aventureux, libre d'entraves, appelle « bien » ce qui est comme lui beau, fort et noble, le faible, l'opprimé trouve la bonté dans la compassion et la sympathie qui lui rendent plus douces les âpres misères de l'existence. Ainsi, d'une part se manifeste un éclatant idéal d'expansion vigoureuse, de vie ardente et tourmentée; de l'autre, le renoncement, le sacrifice et la pitié sont les lignes directrices de la conscience, les îles bienheureuses où doivent aborder un jour les espoirs de l'humanité souffrante.

Il y a une morale de maîtres et une morale d'esclavés. La première rend l'homme orgueilleux et fort; elle le cuirasse contre la souffrance en la lui faisant accepter comme moyen de développement suprême, en lui montrant en elle une source intarissable de noblesse et de grandeur. La seconde au contraire lui fait comprendre sa faiblesse devant la vie et déduit de cette constatation la nécessité

d'être humble. Tandis que le maître ne peut tolérer qu'on diminue, en y compatissant, le prix de sa souffrance, l'esclave aime la pitié qui console, le renoncement dont l'exemple reconforte. Il veut la collectivité bienheureuse, alors que le fort désire avant tout l'individualité puissante et libre, au prix même des pires douleurs.

On voit que Nietzsche devait traiter d'adoucissement d'esclaves la sainte morale chrétienne. Véritablement hostile à la religion, il l'accusait d'avoir corrompu l'Europe moderne, de l'avoir détournée de sa voie ou lui faisait aimer la prêtre qui élève et les larmes consolatrices, d'avoir enfin préparé le triomphe actuel de la morale des esclaves. Soit; si c'est penser en esclave, que compatir aux souffrances d'autrui, si c'est vivre en esclave que relever les humbles, reconforter les affligés, améliorer le sort de ceux pour qui la vie est un dur labeur, si c'est mourir en esclave que se sacrifier pour une cause aimée avec l'espoir vivace de trouver dans l'au-delà une compensation suprême, louons et bénissons notre esclavage!

En composant sa table de valeurs, Nietzsche eut le tort immense de négliger certains sentiments premiers qu'aucun philosophe, — fût-il même le divin Zarathoustra, — ne saurait déraciner du cœur de l'humanité. Il voulut s'attaquer aux grands principes qui sont à la base de l'ordre logique et moral. Or, tenter de renverser, ou seulement d'ébranler cet ordre éternel est un labeur qui défierait les Titans, car Dieu lui-même ne pourrait rien changer aux lois qu'il a nécessairement voulues.

Et pourtant, sainement interprété, purifié des ombres qu'il renferme par la vive lumière du spiritualisme, le système de Nietzsche eût pu exercer une heureuse influence sur les destinées du

monde. Il est certain que les utopies démocratiques tendent à faire descendre l'humanité vers un état qui, s'il doit comporter le bien-être matériel de tous, sera singulièrement nuisible au développement individuel des fortes natures. Nietzsche l'avait compris, et c'est pourquoi il déplore les temps admirables d'Athènes et de Rome, et jette un triste regard sur la situation présente du monde, après avoir salué d'un mélancolique adieu le César qui illumina l'aurore de notre siècle, comme la suprême incarnation de l'âme latine conquérante et dominatrice.

*
* *

Aux heures graves de l'histoire humaine, le regard des penseurs se porte irrésistiblement vers l'Orient, patrie des symboles, source éclatante de la lumière. Aussi, quand il eut constaté et déploré le règne universel des tables d'esclaves, Nietzsche vit, au levant de ses rêves, surgir le prophète Zarathoustra, porteur des paroles nouvelles qui, du sol âpre et calciné du pessimisme, feront jaillir la fleur de la joie triomphante.

« Et Zarathoustra parla au peuple et lui dit : Je vous enseigne le Surhumain. L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter ?

Tous les êtres jusqu'à présent ont créé quelque chose au dessus d'eux et vous voulez être le reflux de ce grand flux et plutôt retourner à la bête que de surmonter l'homme ?

Qu'est le singe pour l'homme ? Une dérision ou une honte douloureuse. Et c'est ce que doit être l'homme pour le Surhumain, une dérision ou une honte douloureuse.

Voici, je vous enseigne le Surhumain !

Le Surhumain est le sens de la terre. Que votre

volonté dise : que le Surhumain soit le sens de la terre...

L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhumain ; une corde sur l'abîme.

Il est dangereux de passer au delà, dangereux de rester en route, dangereux de regarder en arrière, frisson et arrêt dangereux.

Ce qu'il y a de grand dans l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but : ce que l'on peut aimer en l'homme, c'est qu'il est un passage et un déclin ». (1)

Pour bien saisir cette théorie du Surhumain, point culminant de l'œuvre de Nietzsche, il importe de se rappeler les distinctions précédemment établies entre la morale des maîtres et la morale des esclaves. Le Surhomme est l'être qui trouve lui-même les valeurs dont il use et donne à l'existence le sens propre qui lui convient. Aussi, le Surhumain sera l'état de l'humanité, revenue aux tables nobles d'autrefois, cherchant uniquement en elle-même la loi de son développement, dans la personne autoritaire des maîtres créateurs de valeurs. L'état actuel de la société présage de façon certaine l'avènement du Surhomme, car toute décadence s'éclaire des rayons d'une aube annonciatrice. Le monde traverse aujourd'hui la grande crise qui l'épurera du faible, du bas et du vil (pour Nietzsche, ces mots sont tous synonymes) et aboutira au règne définitif du Surhumain. Après avoir souffert en tant qu'individu, l'homme doit souffrir encore en tant qu'être collectif.

De cette souffrance naîtra le sauveur des temps futurs. Celui-ci sera orgueilleux et dur ; il regardera le faible sans pitié ; car la piété diminue à la fois et celui qui l'éprouve et celui qui l'inspire.

(1) *Ainsi parlait Zarathoustra*, p. 8 et suiv.

Il voudra la vie aussi ardente, aussi exubérante que possible. Dans sa lutte pour le bonheur, il dira « oui » à la ruse, à la force, à la souffrance, si la souffrance, la force et la ruse peuvent orner bellement sa vie; et si le bien et l'amour doivent l'écartier du but qu'il s'est librement choisi, il dira « non » au bien et à l'amour.

Telle est la théorie du Surhomme, étrange couronnement de ce vaste édifice qui manque de base. Dans la pensée de Nietzsche, elle se lie intimement à l'hypothèse du retour éternel, dont la terrible réalité oblige l'homme à vivre noblement sa vie, puisqu'il doit la recommencer à jamais dans le cours du temps. Le nombre des éléments qui constituent le monde étant limité, le nombre des combinaisons que le hasard peut réaliser au moyen de ces éléments est, lui aussi, fatalement limité. Or, le cycle du temps est infini. Par conséquent toute combinaison possible se reproduira un nombre de fois dans l'éternité des siècles. Nous reviurons tels que nous sommes aujourd'hui, sur un monde identique au nôtre; nous connaissons les mêmes luttes, les mêmes joies et les mêmes souffrances; nous éprouverons encore la torture du doute, nous serons brûlés par la soif inexhaustible du bien et du beau. Il importe donc de chercher ici-bas la vraie beauté, la vraie grandeur de la vie, de comprendre que la souffrance, la laideur et le mal sont la rançon nécessaire des jours de joie, afin de vivre éternellement, dans la suite indéfinie des âges, la vie grande, heureuse et belle. (1)

(1) Ce beau rêve métaphysique du retour éternel est un des points les plus originaux de la philosophie de Nietzsche. Bien que celui-ci eût vite abandonné l'irréalisable espoir de le démontrer scientifiquement, il en fit néanmoins une des bases de son système. C'est la pensée du retour éternel qui doit pousser l'homme à désirer ardemment la splendeur de la vie, à en dégager la douleur qui anéantit pour ne conserver que la joie impérissable.

Cette conclusion du rêve Nietzchéen est aussi la conclusion de toutes les doctrines : bien vivre, en considération de ce qui est au dessus de la vie. Nous sommes dominés ici-bas par l'intransgressible loi de la mort et de la renaissance. Ceux dont la foi chrétienne échauffe encore le cœur savent qu'au déclin de leur corps périssable succèdera l'aurore de l'âme éternelle. Ceux qui ont perdu cette douce croyance et ceux qui ne l'ont jamais eue ne peuvent sans tressaillir interroger l'inconnu. Tous comprennent que la vie présente influe sur la vie future, et, selon la sublime parole de Villiers de l'Isle-Adam, que l'espérance peut faire naître de son propre naufrage la chose contemplée. Améliorons-nous donc dans le présent, afin de justifier notre confiance en l'avenir.

Alors que l'esprit de Frédéric Nietzsche reposait encore parmi les purs possibles, un maître doux et tendre vint prêcher aux hommes la doctrine du divin. Il chérissait les faibles et les humbles, il leur enseignait que l'amour est la loi des âmes, que le renoncement est plus glorieux que la puissance, que la suprême grandeur réside dans le sacrifice et la souffrance consentie. Viennent les nouveaux prophètes nous apporter de telles paroles ! Qu'ils nous disent : « Le surhumain est amour, renoncement, sacrifice. »

Notre volonté leur répondra : « Que le Surhumain soit le sens de la terre ! »

CHARLES DE SPRIMONT.



FLORILÈGE MENSVEL

Le poète et les oiseaux

Parmi le bois peuplé d'oliviers et de vignes,
Près d'un lac où, voguant, les blancs vaisseaux des cygnes
Appareillent pour des pays de rêve et d'or,
Sur les pâles rayons d'un soleil qui s'endort
Le poète en jouant tresse une chanson blonde
Et murmurante ainsi que la chanson de l'onde.

Les cygnes étonnés soudain ancrent l'élan
De leur course. Le lac tremble du frisson blanc
Des nénuphars. Le bois écoute et s'émerveille,
Et les oiseaux rêveurs, à la voix qui s'éveille,
Accourent assemblés vers le frère advenu,
Nouveau frère chantant qu'ils n'ont pas reconnu.

— O frère, disent-ils, dont les lèvres soyeuses
Sont musicales comme aux cimes des yeuses
Et des cèdres le vent d'un soir oriental,
Toi dont la bouche est une source de cristal
D'où s'épanche à longs flots la divine harmonie
Que versent les ruisseaux des vallons d'Ionie ;

Toi dont la voix est fraternelle à notre voix,
 Si bien qu'en t'écoutant il nous semble parfois
 Retrouver sur ta bouche un écho de nos trilles,
 Qui donc es-tu ? Viens-tu partager nos charmes,
 Et, nous enseignant l'art mélodieux des sons,
 Mêler à nos concerts la paix de tes chansons ? —

Et sur les rameaux bas, comme des fleurs écloses
 Et des fruits merveilleux aux ventres gris ou roses
 Gonflés de cris, perchaient joyeux les rossignols,
 Les fauvettes et les chardonnerets aux cols
 Bariolés, tous ceux des forêts et des landes
 Et des jardins, et les oiseaux bleus des légendes.

Le poète à son tour parla : — Je sais des mots
 Certes plus doux que la pulpe des abricots
 Et des pêches, des mots charmeurs, et des paroles
 Si belles qu'elles font pleurer, et des symboles
 Merveilleux de soleil, et des vers embaumés
 Qui calment la détresse aux cœurs envenimés.

L'ange en feu qui préside aux arts a de son signe
 Ardent et enflammé marqué mon âme indigne :
 Mon office est d'errer comme vous, poursuivant
 L'ineffable chanson d'un rêve décevant
 Par des jardins fleuris de lys et d'asphodèles ;
 Et pourtant je ne suis qu'un oiseau privé d'ailes.

Mes frères, je ne suis qu'un pauvre dans vos bois.
 Mes oreilles ont faim et soif de votre voix,
 Mes oreilles ont faim et soif de mélodies,
 Faites jaillir pour moi vos claires psalmodies
 Afin que je recueille au hasard des buissons
 Les miettes d'or qui tomberont de vos chansons.

Chantez ! L'aube est plus pure et plus blanche d'entendre
 Parmi l'or des matins vos musiques s'épandre
 Lamineuses. Les soirs sont plus mystérieux
 De calme paix et de silences onctueux,
 Et la forêt muette où tressaillent les sèves
 Est plus propice au vol ineffable des rêves.

Chantez ! A votre voix le voyageur lassé
 Reprendra plus joyeux le chemin commencé,
 Le jeune chevrier accordera sa flûte

Pour les naïfs refrains que l'écho répercute,
Et les grands laboureurs qui rêvent de sommeil
Redresseront leurs corps alourdis de soleil.

O mes frères, chantez toujours, chantez encore
Vos chants des soirs sereins et vos chansons d'aurore
Puisqu'ainsi l'a voulu la sagesse de Dieu,
Et, puisque dans mon âme aussi brûle le feu
Vivant d'un amour clair où s'épurent des psaumes,
Chantons pour réjouir le cœur de tous les hommes. —

Et dans le bois heureux où des âmes d'oiseaux
Frémissent, sur le lac qu'animent les roseaux
Palpitent les frissons du rêve et de la joie ;
Et vers la fête en feu du soleil qui rougeoit
Le poète rêveur et les oiseaux ailés
Lancent l'or pur de leurs concerts émerveillés.



Le jardin des aromates

Ton âme est un jardin délicieux d'aurore
Où la blanche candeur des lys ensoleillés
Monte en frémissements subtils et s'évapore
Pour tendre dans les airs des cieux immaculés.

Ton âme est un jardin de figuiers et de vignes
Où les fruits parfumés au soleil du midi
Sont délectables de saveur et plus insignes
Que le raisin de Chypre aux vignes d'Engaddi.

Ton âme est un jardin suave d'aromates :
Le cinname et le nard, la canne et le safran
Y mêlent leurs senteurs fortes ou délicates,
Comme la myrrhe et tous les arbres odorants.

Et parmi ton jardin coulent les eaux vivantes
D'une fontaine de rosée et de douceur,
Et les vents du midi qui fécondent les plantes
Le bercent dolement d'un souffle caresseur.

Je suis venu vers le jardin clos de ton âme
Et tu m'ouvris la porte, aimée, et m'accueillis
Les mains pleines de fruits, de myrrhe et de cinname
Que tu m'offris toute blanche parmi les lys.

Et puisque dans le clair jardin que mon aimée
M'a donné, les raisins ont fini de mûrir,
Je viens manger les fruits de ma vigne embaumée
Et les figues de mes figuiers pour me nourrir.

Je viens manger les fruits de la douceur exquise
Et m'abreuver au puits vivant de la bonté
Et humer les parfums d'amour que divinise
L'idéale blancheur des lys de pureté.

FEUILLETON

L'Orogne

d'après CHARLES DE GROUX.

C'est un taudis sordide, patrie élue des punteurs, inexpugnable citadelle des vermines. Il semble que le jour blême, qui force à plus grand'peine, en ce bouge aux lépreuses parois, l'hostilité tenace des ténèbres, pressente, y pénétrant, de l'horreur.

Un drame habite là, en effet.

Sur le grabat vermoulu, qui meuble seul, avec la chétive armoire sans pain et ce branlant escabeau, la nudité du galetas, une mère, parmi ses petits épeurés, — et cependant que le père ignoble s'abrutit d'alcool dans les cabarets proches, — achève de mourir. Tout son être dévasté atteste une longue et cruelle agonie. La tête s'échevèle, tragique. Les prunelles ont fui, sous les paupières, d'épouvantables visions. Un dernier râle entr'ouvre les lèvres violettes, Le visage creusé par toutes les tortures est pâle affreusement. La main droite, où luit encore, dérision atroce du destin, l'anneau nuptial, s'allonge, décharnée, sur la couverture trouée du lit, tandis que la gauche, maternelle même dans la mort, presse le dernier-né qui

s'affame et dont les innocentes menottes s'obstinent à chercher sous les haillons la mamelle tarie. Et le soleil blafard éclaire la couche si lugubrement, tant de solennité funèbre et d'angoisse plane sur leurs fronts d'enfants, que les orphelins, comme s'ils savaient, se prennent à pleurer.

L'histoire évoquée par ce spectacle est banale non moins que navrante, et sa logique implacable donne le frisson. Le martyr commença, pour cette femme, le premier soir où l'ivresse de l'époux profana le foyer. Rien, jusqu'à cette heure, n'avait troublé dans son âme l'allégresse perpétuée des noces. Aimante, aimée, toute aux devoirs austères et doux qu'impose le don de soi, elle goûtait et dispensait la paix du bonheur. Elle vivait, ravie, parmi de souriants berceaux, son rêve. Et voici que, soudain, s'évanouissait l'enchantement et que les yeux dessillés entrevoyaient, au loin, des gouffres. L'alarme, dès lors, pour jamais, s'installa dans son cœur.

Vaillante, cependant, elle fit face au péril, s'arma de toutes ses énergies d'épouse et de mère pour défendre, seule, contre l'abject démon de l'alcool les précieux trésors familiaux. Duel sublime et désespéré où succomba la femme ! Elle eut beau, la pauvre, redoubler de tendresse, invoquer en des supplications déchirantes la joie, l'honneur, l'avenir du foyer, tout fut vain. On n'implore point le bronze. L'homme eut un ricanement et s'en retourna boire. Son vice le possédait déjà et, devant même qu'il le ruinât dans son corps, il assassinait traîtreusement son âme. Tyrannisé par d'ignominieuses voluptés, l'esclave ne se débattait même plus sous l'étreinte du monstre. Il devint de jour en jour plus insensé, plus dur, plus méchant, plus farouche. Malheur à qui tentait de le reconquérir sur sa

passion ! Bientôt, au logis désolé, les injures répondirent aux plaintes et les gifles brutales aux sanglots.

L'atelier fut déserté pour le cabaret, peu à peu, et l'alcool, démon jaloux, dévora les rares salaires. Il fallut sacrifier l'épargne modeste amassée, sou à sou, par la prudente économie de la ménagère, vendre pièce à pièce, devant la gêne impérieuse, l'humble mobilier. Puis la misère aux yeux caves s'assit définitivement au foyer.

Stoïque, la femme luttait encore, Elle ne songea pas un instant à fuir le poste de désolation où la retenait son devoir. Comme les petits ne vivaient plus que d'elle, elle s'asservit aux plus exténuantes besognes, trop heureuse si l'ivrogne, voué par l'alcool à toutes les impuissances physiques non moins qu'à toutes les dégradations morales, ne lui disputait pas, pour l'immoler à son vice, le maigre fruit de son labeur.

Mais le faix était trop lourd. Elle se roidit en vain pour le porter ; ses forces fléchirent. Toute ressource manqua.

De gîte en gîte, traquée par la misère, elle échoua, avec ses petits en loques, dans le nauséabond taudis. Et ce furent, alors, de grelot-tants hivers sans feu et tant de mornes journées sans pain ! Spectrale déjà, la vie s'échappant par mille plaies, la mère lamentable se traînait encore jusqu'aux portes voisines et, puisqu'il fallait bien empêcher la famélique nichée de périr, elle tendait, en frémissant, la main. Elle connut l'infini des détresses et des opprobres. Lorsqu'enfin, à bout de tortures, la martyre s'étendit sur son grabat, la mort était proche.

A cette heure même, l'homme abominablement soulé roulait sous quelque table d'auberge : il ne revint ni pour l'adieu suprême, ni pour le pardon.

Seuls, quatre blondins effarés entouraient la mourante. Aux yeux lucides de sa pensée surgissait leur inévitable destin, et elle contemplant avec épouvante les innocents que son départ livrerait, sans défense, à toutes les catastrophes : hélas ! elle ne pouvait plus rien pour les sauver. Dira-t-on jamais l'affolante horreur, les affres incomparables d'une telle agonie ? Sans doute eût-elle sombré dans le désespoir, cette mère héroïque, si, avant l'ultime souffle, ses prunelles dilatées d'effroi n'eussent rencontré, sur la minable et naïve image clouée au mur, la Mère auguste que transpercèrent sept glaives au pied du gibet divin. Et cette vue, à l'instant où elle s'évadait de tant d'angoisses, l'empêcha, seule, de maudire...

A présent, elle est morte.

Soudain l'on entend, parmi d'ignobles hoquets, le rauque bégayement d'un refrain canaille, une marche titubante, interrompue de chutes et de heurts, qui approche. L'aîné des orphelins court à la porte, et l'ivrogne paraît.

Il est immonde. Sous la tignasse rousse qui mange le front, la face bestiale incendiée d'alcool, aux yeux troubles et vides, exprime l'irréremédiable abjection. Une inconsciente oscillation balance, sur les épaules affaissées, la tête lourde. Son haleine empeste. C'est miracle, en vérité, tant flageolent ses jambes molles, qu'il ne s'effondre point. La poitrine débraillée, un genou trouant la culotte, vêtu d'infects haillons vautrés dans toutes les fanges, déchirés aux angles de mille pavés, il dégoûterait le ruisseau. L'aspect de cette brute, promise au cabanon, et dont les doigts tremblotants serrent encore le goulot de la bouteille homicide, donne la nausée. Sa présence outrage à la majesté de la mort.

D'un geste anxieux, la fillette en larmes et le

garçonnet désignent à l'ivrogne la mère étendue et, l'entraînant vers le lit, le confrontent avec le cadavre.

Et l'ivrogne contemple face à face son crime. Celle qui gît, froide à jamais et pâle parmi le deuil épars de sa chevelure, c'est elle qui, vierge souriante, reçut naguère son aveu d'amour et son serment. Il devait être, l'ayant juré, sa force éternelle et sa joie : il ne fut que son lâche bourreau. Et maintenant, devant la morte qui l'accuse et ces quatre orphelins qui le condamnent, nul remords ne le point, nul émoi ne l'agite, nulle pitié ne tréssaille en lui. Hier, non plus que demain, ne l'épouvantent. Sa mémoire est abolie comme sa pensée : il ne se souvient point et il ne comprend pas. Et rien n'est plus tragiquement sinistre que cette chancelante brute humaine, à l'œil hébété, qui, ayant épuisé goutte à goutte la vie de ce cadavre, ne se sent même pas infâme.

MAURICE DULLAERT.



FLORILÈGE MENSVEL

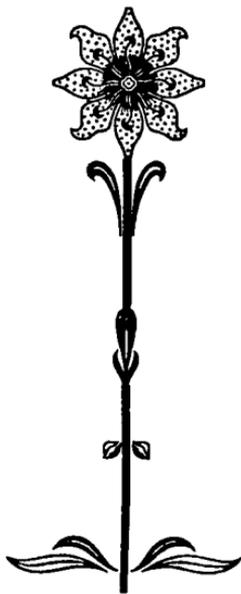
Inspiration

Je t'ai, je ne sais où, quelque soir rencontrée
Vierge aux regards d'étoile, inconnue adorée,
Et je me suis épris de toi, rien qu'à te voir :
Car ton visage est doux et clair comme l'espoir ;
Un sourire angélique et nimbe ton profil ;
De tes beaux yeux de fleurs, de tes beaux yeux d'Avril
Descend une langueur vague de clair de lune ;
Et sur ton cou de lis ta chevelure brune
Aux beaux reflets moirés agite du soleil.
Aux aurores de Mai ton cœur jeune est pareil
Et ton âme d'enfant est faite de lumière.
Comme un tissu de gloire et d'aube printanière
Le rayon virginal d'une étoile te vêt ;
Et ton corps n'est point fait de chair, mais d'on ne sait
D'on ne sait quoi de pur, de divin, d'impalpable.
Est-ce de la splendeur de l'Esprit Adorable ?
Est-ce de matin blanc ? Est-ce de pâle éclair ?
De rosée ou d'avril, de soir d'or, de ciel clair ?
Les doigts divins t'ont-ils pétrie avec des roses ?
Ont-ils glané toutes beautés sur toutes choses
Pour former dans le moule impeccable et sacré
Les contours vaporeux de ton corps étheré ?
Depuis le soir d'ivresse où nous nous rencontrâmes,
En la communion divine de nos âmes
Que de soirs bienheureux côte à côte passés,
Tes frères doigts de fée entre mes doigts pressés,
Et mes regards perdus en tes regards d'Eden !
Et le Ciel qui sourit à ce mystique hymen
Fait glisser sur nos fronts en ces chastes veillées
Des vols mélodieux d'heures ensoleillées.

Quand, dans le soir pieux tout s'estompe et se fonce,
Dans l'ombre, sans un bruit, sans que rien ne t'annonce
Souvent sur mon épaule avec un souffle frais
Tu viens pencher ta bouche aux sourires discrets
Et tu me dis tout bas des choses si divines,
Que ni le vent léger des aubes argentines,
Ni les bois, quand l'Avril passe, au matin, sur eux,
Ni le trille éperdu des oiseaux amoureux,
Ni le frisson des blés, rien, rien n'a la douceur
Des mots clairs qu'à mon cœur tu chantes, ô ma sœur ;
Et pendant que ta bouche avec des mots d'extase
M'étourdit et me grise et m'affole et m'embrase,
Dans mon esprit rêveur, dans mes sens interdits
On dirait qu'il descend un peu de paradis
Et qu'en la vision séraphique d'un rêve,
Comme l'âme d'Adam que bercait la voix d'Eve
Dans le jardin magique avec des mots de Ciel
Quelque chose de vague et d'immatériel
Me berce en des langueurs d'amour, divinement !
Mon âme émerveillée est comme un firmament,
Un firmament de rêve aux merveilleux portiques
Où dans des flots d'encens et des bruits de cantiques
Un esprit, fait de gloire ardente et de clarté,
Adore éperdûment l'éternelle beauté.
Après m'avoir ainsi grisé de longues heures,
Les plus douces qui puissent être et les meilleures,
Ton aile aux frissons d'or revole à l'inconnu ;
Et, le front tiède encor du baiser ingénu
Dont le cher souvenir m'enchanté et me parfume,
Du ciel redescendu dans mon ombre et ma brume,
Et du faite éthéré retombé sur mes maux,
Je jette dans le moule ardent du vers les mots
Les mots divins, les mots d'amour, les mots de rêve,
Que m'ont chanté durant ta possession brève,
Dans l'extase de ton baiser mystique et pur
Ta bouche de soleil et ton âme d'azur.
Hélas ! Le verbe en vain s'essaye à les traduire,
Illuminés de la splendeur de ton sourire
Et tout brûlants de la ferveur de notre amour !
De l'ombre où tremble à peine encore un peu de jour
Je vois les mots monter et venir à mon ordre,
Se ranger dans le vers, selon le rythme et l'ordre ;
Mais ce ne sont pas ceux que tu m'as chuchotés
Frais comme les printemps, clairs comme les étés,

Faits d'un peu de ton âme et de lente musique ;
Et, triste, secouant mon front mélancolique,
Trop faible écho de ton gazouillis adoré,
Je repousse à jamais mon vers décoloré.

EMILE DESPRECHINS.



Pour la défense des Parnassiens

(*Suite*) ⁽¹⁾

Une critique va être formulée contre moi : j'ose parler des Parnassiens ! Quelle audace ! Mais tout le monde en a parlé depuis Jules Lemaitre jusqu'à M. Emmanuël Delbousquet ! Chacun en a parlé à sa manière. Il n'est pas aujourd'hui d'Avoué si encroûté par l'abus de la Procédure qui ne vous porte sur la Poésie impersonnelle un de ces jugements qui vous aplatissent un homme. La cause est entendue : c'est ça, ça et ça, — et ce n'est pas ça. Et une sorte de jugement définitif s'est incrusté dans les cerveaux : Les Parnassiens sont d'admirables Artistes : ce ne sont pas des Poètes. Attention ! Nous arrivons au point intéressant.

Si nous entendons, en effet, tant discuter à tort et à travers autour de nous sur les opinions littéraires, c'est que, jamais, sortant des personnalités que l'on étudie, on ne définit exactement le terrain de la discussion. Une femme sensible vous traitera de barbare, si vous lui dites que Musset est un écrivain médiocre ; cependant, elle aura raison de pleurer aux « *Nuits* », et vous n'aurez pas tort d'en rire. Elle verra seulement dans l'Enfant du siècle le Poète fougueux et emballé, aux images admirables, aux transports passionnés, aux sanglotants désespoirs, et vous aurez examiné chez le même auteur le pénible accouplement des rimes, la claudication des strophes et l'incohérence de la composition. Et de même pour la plupart : à côté du souffle poétique, de l'inspiration, de l'enthousiasme, de « l'aigle

(1) Voir *La Lutte*, Août-Septembre p. 157.

vainqueur » dont parlait Lamartine, il doit y avoir chez l'aède la science de la métrique, l'art de la ciselure, l'habileté de la technique. Sinon, il méritera qu'on dise de lui, comme Boileau de Chapelain :

« *Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose ?* »

C'est l'évidence même. Ceux qui prétendent dans les vers ne prêter d'attention qu'aux idées exprimées avec sincérité, commettent une faute énorme contre la logique. Une idée peut aussi bien s'exprimer en prose qu'en vers. Pourquoi donc faire de mauvais vers, alors qu'on pourrait aligner de la prose convenable ? Le vers ne consiste pas seulement à mettre une rime à l'extrémité de douze syllabes : il a sa technique, ses procédés, son art délicat et compliqué. Si l'on a eu la chance de rencontrer une belle idée, elle se passera bien de mètres médiocres !...

Théophile Gautier a dit dans une boutade célèbre : « Les idées sont la ressource de ceux qui n'ont pas de style ». C'est-à-dire que chez de plats écrivains on se rattrape sur les idées : c'est maigre, très maigre même, en littérature pure.

Puisque l'auteur a voulu écrire en vers qu'on me permette de juger ses vers et ses vers eux-mêmes, indépendamment de l'idée qu'ils expriment. Avant de goûter à la liqueur que vous m'offrez, laissez-moi m'occuper du vase qui le contient puisque vous avez voulu l'enfermer dans une œuvre d'art. Si la liqueur est excellente — ambroisie ou ou nectar — j'oublierai peut-être la forme du récipient... C'est ce qui arrive pour Corneille, Musset, Verlaine et *tutti quanti*. Mais, quand même vous ne m'offririez que de l'eau claire dans une superbe amphore, je serais heureux... Plus facilement encore, j'oublierai le contenu pour le contenant et je vous remercierai : c'est ce qui se passe pour Gautier, Banville et tant d'autres illustres amants de la forme.

Vouloir séparer le vers de la poésie est une folie moderne qui ne tend à rien de moins que l'anéantissement de l'Art lui-même. Nous rencontrons dans un excellent article de Sainte-Beuve sur Taine, à propos de Pope et de Boileau, assez légèrement traités par l'auteur de « *l'Histoire de la littérature anglaise* », ce paragraphe si ferme et si judicieux où les choses sont remises sous leur vrai jour par le grand critique : « Mais à propos de Boileau, puis-je donc accepter ce jugement étrange d'un homme d'esprit, cette opinion méprisante que M. Taine en la citant prend à son compte,

et ne craint pas d'endosser en passant : « Il y a deux sortes » de vers dans Boileau : les plus nombreux, qui semblent » d'un bon élève de troisième ; les moins nombreux, qui » semblent d'un bon élève de Rhétorique » ? — L'homme d'esprit qui parle ainsi (1) ne sent pas Boileau poète, et j'irai plus loin, il ne doit sentir aucun poète, en tant que poète. Je conçois qu'on ne mette pas toute la Poésie dans le métier ; mais je ne conçois pas du tout que, quand il s'agit d'un Art, on ne tienne nul compte de l'Art lui-même et qu'on déprécie à ce point les parfaits ouvriers qui y excellent. Supprimez d'un seul coup toute la Poésie en vers, ce sera plus expéditif ; si non, parlez avec estime de ceux qui en ont possédé les secrets. Boileau était du petit nombre de ceux-là ; Pope également. »

« On ne saurait mieux dire ni plus juste. Quand il s'agit d'un poète, la facture de ses vers est chose considérable et vaut qu'on l'étudie, car elle constitue une grande partie de sa valeur intrinsèque. C'est avec ce coin qu'il frappe son or, son argent ou son cuivre. » (2) Pour tâcher d'éclaircir encore la pensée du Maître que je cite, j'ai nommé, après beaucoup d'autres, *Poètes*, les chantres inspirés se laissant aller à leur mélodieuse inspiration rythmique, et *Artistes*, les ciseleurs de vers, les orfèvres de strophes, les sculpteurs de poèmes.

Peu d'écrivains — Sainte-Beuve cité le dit plus haut — ont réuni cette double qualité, ont pu joindre, dans l'entrelacement de leur couronne, ce chêne et ce laurier. Mais, comme, à la première lecture, les Parnassiens se sont présentés en qualité d'Artistes, il a fallu leur consacrer une longue étude.

Un Poète se juge vite... on le lit, il vous émeut, vous fait rêver, vous fait pleurer... on ne doit point lui demander autre chose. Bien au contraire, si vous voulez m'en croire, ne le relisez pas : à la seconde lecture, le sentiment sera émoussé par la suppression de l'imprévu ; alors, toutes les faiblesses du détail surgiront devant votre étude attentive. Vous découvrirez les chevilles, les rimes faibles, les vers détraqués, les strophes cacophoniques. Nul ne prête plus à la parodie que ces pauvres Poètes sincèrement échevelés... Ils sont si maladroits et si ridicules, — comme la passion, d'ailleurs.

(1) M. Guillaume Guizot.

(2) Théophile Gautier, *Notice sur Charles Baudelaire*.

Mais quand il s'agit d'un Artiste, c'est bien autre chose. A chaque nouvelle lecture, un détail nouveau vous apparaît. Tout d'abord, l'ensemble du bas-relief vous avait agréablement frappé par son ensemble, son harmonie, ses justes proportions. Mais à chaque fois que vous viendrez l'étudier à nouveau votre admiration augmentera... Vous comprendrez l'Art savant qui a présidé à la disposition des personnages, au placement des groupes; puis vous en viendrez aux gestes, aux draperies, aux saillies habiles de tel ou tel vêtement, au mouvement gracieux de tel membre, à l'expression de telle physionomie; et puis encore, ce sera le fini d'exécution des moindres détails; le délicieux dessin d'une urne, l'ornementation d'un casque, les arabesques incroyables qui courent sur l'encadrement, le fouillis des arbres et l'écrasement adouci des lointains... Et jamais votre étude ne se terminera, car le véritable Artiste n'est jamais assez étudié et son effort n'est jamais assez approfondi.

* * *

Voilà déjà quelques principes que nul ne discutera. Mais est-ce à dire que les Parnassiens soient purement des descriptifs ?

Telle n'est pas la vérité.

L'idée dominante qui se dégage de la poésie parnassienne c'est l'amour du Passé. Les poètes y disent la mélancolie des choses à la vue d'un siècle oublieux et contempteur de ce qui fut. A propos des *Poèmes barbares* on a parlé de la *Légende des Siècles*. Nulle comparaison ne saurait claudiquer davantage. Victor Hugo voyait dans le XIX^{me} siècle le Progrès, l'Ascension de plus en plus rapide vers la Lumière; il glorifiait son époque. Les Parnassiens la maudissent. Ecoutez le superbe cri de Leconte de Lisle aux Modernes :

« Hommes, tueurs de dieux, les temps ne sont pas loin
Où sur un grand tas d'or vautrés dans quelque coin,
Ayant rongé le sol nourricier jusqu'aux roches,
Ne sachant faire rien ni des jours, ni des nuits,
Noyés dans le néant des suprêmes ennuis

Vous mourrez bêtement en emplissant vos poches ! » (1)

Ils redisent dans tous leurs poèmes : Jadis, ont régné la Beauté, la Force, l'incomparable Poésie, le Mystère et le

(1) Leconte de Lisle, *Poèmes Barbares : aux Modernes*.

Rêve; jadis, — l'audace, c'était Annibal, et l'amour, c'était Cléopâtre; le Moyen-Age faisait rutiler les songes divins sur ses verrières; — Pétrarque et Ronsard étaient dieux; dans les moindres objets, l'Artiste amoureux mettait son âme, et ne se préoccupait pas du brevet d'invention; on ne connaissait point les complets à 35 francs, et les chemins de fer, et l'électricité: c'étaient sur les blanches caravelles que partaient pour l'Amérique, « comme un vol de gerfauts », les conquérants de l'or... Et maintenant, de plus en plus le prosaïsme, la lâcheté envahissent tout; l'Humanité s'étiole et se crétinise: elle fait construire un funiculaire au Sinaï!

En grands Poètes et en Aristocrates, les Parnassiens ont compris la beauté de tout ce qui n'était pas leur siècle; longuement, ils ont médité sur le souvenir. A leur appel, ils ont surgi du fond des temps, les Héros, les dieux, les Rois Mages, les Barons, les Conquistadors, splendides de force, écrasants de beauté, et ceux qui les aiment ont été fiers de cette Michelangélique évocation; en face de ceux que Laurent Tailhade appelle irrévérencieusement les Mufles, à côté de la bêtise ambiante (1), de la majorité des Homais, ils ont paru encore plus grands, ces hommes d'autrefois; ils ont rappelé les époques défuntes, où l'individu se laissait guider par le rêve et non par un desséchant utilitarisme; et nous avons une fois de plus constaté, devant le chemin parcouru, la navrante décadence, l'abâtardissement progressif, l'humanité s'habituant à tout, descendant sans frémir de l'épée de Brutus au poignard de Néron et du poignard de Néron aux latrines d'Héliogabale, laissant son honneur tomber en ruines, — puisque seuls, les temples détruits, la chanson antique des pâtres et la plainte de la Mer se souviennent encore: le reste est mort, mort à jamais, avec l'Héroïsme, l'Enthousiasme, la Foi!

Mort? Non, ce serait une erreur. Il y a encore des âmes hautes qui aiment la Nature, parce que ses recommencements éternels leur parlent de ceux qui ne sont plus; il y a encore les pays de croyances... Et les femmes de marins chantent l'*Ave maris stella* sur les plages de Bretagne.

Et si, je m'empresse de le dire, quelques choses restent encore debout dans l'écroulement de ce qui fut haut, n'est-ce

(1) Cf. le vers de S. Mallarmé :

« Et le vomissement impur de la bêtise
Me force à me boucher le nez devant l'Azur !... »

pas l'Eglise, — toujours plus belle et plus grande, permettant aux cœurs malades et aux âmes ulcérées de s'évader au-dessus des fanges du siècle pour monter vers la seule Fin de tout, — et l'Art qui fleurit nos routes et met sur leurs horizons des lueurs d'aurore? De ces deux grandes choses, la seconde, aimée vraiment pour elle-même, conduit à l'Autre.

Il me fallait émettre librement ces idées réactionnaires. Je réponds ainsi à des critiques souvent formulées; l'on m'a dit souvent qu'au lieu de chanter le divin Orpheus, ou Harmakhis ou Memnon, il vaudrait mieux célébrer la marchande de journaux ou le petit Epicier. Mais comme un vilain monsieur — un Pécuchet de la littérature — me demandait pourquoi j'aimais tant le Passé, je n'eus pas de peine à lui répondre que les médiocrités contemporaines n'étaient nullement faites pour relever le présent à mes yeux.

Je crois en avoir assez dit et je ferme la parenthèse.

J'entends une foule de gens me crier déjà : « C'est vrai, le Passé est très beau; nous l'aimons comme vous... Mais pleurer le Passé nous semble bien peu engageant. Nous ne sommes pas « indifférents au rêve des aïeux », et pourtant, Persée et Andromède nous émeuvent fort peu. Nous aimerons toujours mieux Musset et Lamartine que Leconte de Lisle et Hérédia. »

C'est M. Robert de Bounières qui va répondre; voici ce qu'il disait dans le *Figaro*, au lendemain de la mort du grand Leconte :

« On raconte que les Athéniens voulurent lapider Phidias, parce que sur le bouclier d'or dédié à Minerve il avait osé sculpter sa propre image. Au milieu des prêtres et des vierges qu'il représentait offrant l'encens à la déesse, on avait reconnu les traits du visage de l'artiste, et le peuple s'était irrité! Quoique confondu dans la foule anonyme des personnages représentés et modestement dissimulé dans un coin du chef-d'œuvre, on pardonna difficilement cette audace à Phidias, non pas qu'il eût par là commis un acte d'impiété et offensé les dieux, mais bien plutôt parce qu'il avait manqué en ce cas à la dignité de l'Art et trahi les souveraines règles du Beau.

« A ce peuple artiste et philosophe il semblait, en effet, que l'Art ne doit s'inspirer que des traits généraux empruntés à la nature, et que, si la beauté divine a quelque chance d'apparaître en nos œuvres périssables, ce ne peut être

qu'en s'abstenant des représentations individuelles et seulement en dégageant de l'homme et des choses ce qu'ils ont en eux d'éternel et de permanent. » (1)

Voilà l'idée à laquelle les véritables Parnassiens ont subordonné leurs inspirations poétiques.

A ceux qui préfèrent la Poésie personnelle laissons répondre Leconte de Lisle :

« Qu'est donc le Poète lui-même pour vouloir ainsi occuper de soi les autres ? disait-il. Son cas est-il donc si particulier, si extraordinaire qu'il veuille nous en entretenir ? En quoi se distingue-t-il si fort de ceux qui l'ont précédé et de ceux qui le suivront ? Ses sentiments seraient-ils donc si rares, et ses propres larmes plus précieuses que celles de l'Humanité ? »

Je pourrais, après cela, pour défendre la Poésie des *Trophées*, répéter le « *Magister dixit* ». Mais, comme je développe ici des sentiments personnels ; comme je crois fermement à la relativité de tous jugements littéraires ; comme je sais que, si personne ne peut discuter sur la question d'Art et de métier où il existe une vérité absolue et mathématique, chacun juge au contraire le sentiment poétique suivant son tempérament, ses goûts et ses habitudes propres, préférant le Poète qui lui ressemble le plus ; je me permets à mon tour d'insister sur mes impressions.

Je trouve qu'il est cent fois plus digne d'un Poète de chanter les grandeurs de l'Humanité et des Patries, de pleurer sur leur décadence, de prêcher à son siècle le relèvement par un regard jeté sur le Passé héroïque et superbe, de glorifier les nobles instincts de l'Homme, de mépriser son indifférence et ses vilenies, que faire comme tant d'autres : de nous raconter, comme Lamartine, les pantalons et les gilets qui lui seyaient le mieux ; de nous décrire d'in vraisemblables cauchemars, comme Baudelaire ; enfin de nous promener, comme Musset, à travers le dédale de ses amours plus ou moins fiévreuses et malades. Je ne parle pas de Verlaine. Je ne veux pas les nommer tous ces *grands dadais*, infatués d'eux-mêmes qui, trop complaisamment, narrent à leurs contemporains des choses peu dignes de les intéresser : il y a des gens qui ont l'insupportable manie de se déshabiller devant tout le monde. Témoins : M. Loti

(1) Robert de Bounières, *Leconte de Lisle*. Figaro, Juillet 94.

qui, comme don César de Bazan, a vu des femmes jaunes, bleues, noires et vertes; M. Coppée qui, depuis ses premiers vers jusqu'à son *Arrière-Saison*, a célébré à la file les blondes, les brunes et... les autres; et Victor Hugo lui-même qui, dans son œuvre titanique, a eu le malheur de se mettre perpétuellement en scène comme un prophète chevelu de nuées auquel Dieu parle,— le tout à seule fin d'entasser d'énormes absurdités et des vérités de M. de la Palisse dites sur le ton d'Isaïe!

— La poésie des *Trophées* est la grande poésie humaine. Sur la vanité de ce monde, sur les ruines amoncelées par les siècles, la Muse Parnassienne est assise, répétant le mot terrible de l'Ecclésiaste. Elle l'a redit une fois à sa manière dans l'immortel sonnet : « *Médaille d'argent* : »

« Le temps passe ; tout meurt ; le marbre même s'use ». Avec une infinie tristesse, elle pense à ceux qui ne sont plus, qui dorment leur lourd sommeil dans l'ossuaire du monde. Elle sait que ces disparus ont été grands, qu'ils ont lutté ici-bas pour de hautes idées, qu'ils ont vécu, animés de passions vigoureuses et profondes... Aussi la Poésie ne les a pas oubliés. C'est à cause de leur gloire passée, qu'elle les a évoqués et qu'elle a dit aux âmes modernes de remonter le cours des âges et de songer aux Ancêtres. Aux esprits étroits et bas elle a dit les splendeurs de l'Art antique et de la Foi ; aux corps débiles, les herculéennes prouesses : aux cœurs lâches et aux âmes souillées, les combats des paladins... Admirable leçon donnée dans un féerique décor. Chant de renouveau sortant des tombes. Cri d'espérance jaillissant de la Nuit.

Les Parnassiens ont-ils réussi dans leur œuvre? Ont-ils donné aux hommes de cette fin de siècle une leçon profitable? Dans l'âme abaissée du monde, l'idéal va-t-il reflourir? Vainement la lyre a-t-elle vibré de refrains antiques, sans rien éveiller en nous? Non. A la fin des *Trophées*, dans quelques vers charmants, de Hérédia s'est laissé bercer par l'espérance d'un triomphe. C'est le sonnet intitulé : *Sur un marbre brisé*. Le voici :

« La mousse fut pieuse en fermant ses yeux mornes ;
Car dans ce bois inculte il chercherait en vain
La vierge qui versait le lait pur et le vin
Sur la terre au bon nom dont il marqua les bornes.

Aujourd'hui le houblon, le lierre et les viornes
Qui s'enroulent autour de ce débris divin,
Ignorant s'il fut Pan, Faune, Hermès ou Silvain
A son front mutilé tordent leurs vertes cornes.

Vois : l'oblique rayon, le caressant encor,
Dans sa face camuse a mis deux orbes d'or ;
La vigne folle y rit comme une lèvre rouge,

Et, prestige mobile, un murmure du vent,
Les feuilles, l'ombre errante et le soleil qui bouge
De ce marbre en ruine on fait un dieu vivant. »

Ainsi, au dessus des ruines des siècle, la Poésie Parnassienne est passée, féérique comme la capricieuse nature, pleine de soleil et de couleurs comme elle... Et le Miracle a été accompli : les peuples se sont soulevés dans leur sépulcre, les nécropoles se sont remplies de voix ; une résurrection triomphale s'est opérée à l'ordre de la Muse, et le marbre en ruine du Passé est, lui aussi, devenu un Dieu vivant qui jette à nos générations abâtardies le grand mot d'Idéal !

ARMAND PRAVIEL.



Le mystère de la Passion à Oberammergau

On sait l'origine de ces représentations pieuses. C'est à la suite d'un vœu, formulé en 1633 pour obtenir la fin de la peste qui sévissait sur leur village, que les paysans d'Oberammergau se mirent en devoir de jouer ce mystère. Dans une plaquette, attachante par sa vie autant que par ses documents (1), M. Georges Blondel a donné maints détails de tout ordre sur l'interprétation de ce drame sacré; il en a expliqué l'action, commenté les beautés, il en a évoqué les principales phases, sans oublier la poésie des chœurs et le symbolisme des tableaux vivants.

Complétant ce travail historique et critique, M. Maurice Blondel a, dans une autre plaquette (2), examiné particulièrement la question d'esthétique religieuse soulevée par ces jeux dramatiques. Question plus importante qu'on ne pense dans divers milieux. Et il l'a fait avec autant de délicatesse que de sagacité. Sa thèse s'impose à l'atten-

(1) *Le drame de la passion à Oberammergau*, 70 p. in-18, chez Lecoffre, Paris.

(2) *La Psychologie dramatique du Mystère de la Passion à Oberammergau*, 18 pages, chez l'auteur à Aix-en-Provence.

tion, et par la trame du développement, et par le dessin de la forme. Aussi convient-il d'en offrir d'assez nombreux extraits.

Du fait que la *Passion*, expose tout d'abord l'auteur, est *jouée* sur la scène comme une fiction poétique, qu'elle relève, par conséquent, des lois nécessaires de l'optique théâtrale, ne voit-on pas naître d'étranges difficultés? « Et pourra-t-on échapper à ce dilemme : ou bien le sentiment conservé et partout présent de l'auguste vérité historique écartera comme une profanation tout plaisir d'art, toute liberté du jeu ; ou bien la jouissance du spectacle et l'impression esthétique qui résulte de la fiction, par cela même qu'on prend la fiction pour une réalité et non la réalité pour une fiction, supprimera le caractère religieux du spectacle(1)? ».

Or, tous ceux qui ont assisté aux représentations d'Oberammergau, fidèles et non-croyants, ont pu constater que ces difficultés disparaissent dès que commence l'action du drame sacré, c'est que « La Passion » présente réellement un sujet dramatique et que, du texte évangélique intégral, on peut fort bien tirer une œuvre d'art. La plus passionnante des œuvres, en vérité. Car la destinée universelle de l'humanité entière s'y agite. Et la *Passion* « capable de concevoir et d'enfanter au prix du sang divin une humanité régénérée » pénètre tous les cœurs. « D'où l'on voit que, si, partout ailleurs, l'on est réduit à opposer l'art à la réalité et la fiction dramatique à la vérité historique, c'est moins par l'effet d'une exigence essentielle à l'art même qu'en raison du caractère partiel, défailant, des sujets communément proposés à la scène. Le Drame de l'Homme-Dieu, l'Acte rédempteur, au contraire, dépasse ou précède

(1) *La psychologie dram.*, p. 2.

toute distinction de l'idéal et du réel, toute déformation de l'un au profit de l'autre : c'est la vie, la vie tout entière se révélant en ses divines profondeurs (1). »

Il faut donc se garder de croire que le plaisir esthétique dépend forcément de l'invention transfigurante ou de l'ornementation surajoutée. Des Chrétiens ne peuvent concevoir l'art dramatique comme un simple jeu littéraire. Et si l'art « tient aux racines les plus intimes du cœur et aux suprêmes problèmes de l'âme dans ses rapports avec le Dieu caché; s'il travaille à déchirer la voile superficielle de nos misères, de nos routines, de nos besoins factices, de nos bagatelles accaparantes pour nous révéler l'élément tragique de la personne morale et les luttes qui décident de son sort immortel; s'il contribue à faire agir dès maintenant le ressort de notre infinie destinée; s'il est un viatique, et s'il peut devenir une forme de la grâce même, alors où trouver un art plus parfait, plus conforme à son idée essentielle, plus révélateur, plus fortifiant que la représentation de la Passion (2)? » .

Ce n'est pas seulement le drame de tous les humains, c'est bien le drame par excellence.

L'art s'y manifeste, dans ce que nous y appellerons sa finalité *ultima*, « l'expression du problème dont la vie religieuse offre la solution. »

Ainsi l'art se relie-t-il au culte en toute convenance et nul continuateur de Montgelas n'y pourrait trouver à redire (3). Ainsi l'œuvre répond-elle

(1) Ouvr. cit., p. 4.

(2) Ouvr. cit., p. 5.

(3) En 1810, Montgelas, l'un des ministres du roi de Bavière, renouvelant les doléances des autorités ecclésiastiques et civiles du XVIII^e siècle, réclama la suppression des représentations d'Oberammergau que beaucoup trouvaient choquantes.

avec la plus rigoureuse précision aux exigences de la dramaturgie sans perdre son caractère surnaturel.

M. Maurice Blondel examine ensuite par quels moyens un tel spectacle peut pénétrer de hautes émotions les diverses catégories de spectateurs et la manière dont il allie tous les éléments de l'intérêt dramatique. Il fait ressortir le caractère en quelque sorte plastique de la Passion. Tout s'y révèle en des faits parfaitement concrets, en des caractères très typiques; et les moindres détails y sont expressifs d'une vérité absolue. Qu'aurait-il pu inventer, l'auteur du drame? L'histoire vivante déroulée sous les yeux du spectateur « est donc adéquate à l'essence même du drame divinement humain qui, d'un point de l'espace et de la durée, domine les siècles et les générations. »

Le plaisir d'embrasser le développement d'une vie et d'une destinée ne se goûte nulle part aussi pleinement qu'à Oberammergau. Or, à la scène, M. M. Blondel le remarque avec justesse, ce n'est pas le plaisir de la surprise, le *coup de théâtre*, qui constitue la jouissance esthétique, la vraie, celle dont le souvenir ne s'efface plus, « c'est le plaisir de comprendre, d'enchaîner, d'expliquer complètement les événements et les caractères; c'est la satisfaction de dominer, d'un point de vue supérieur à l'espace et au temps, les attitudes, les inquiétudes, les incertitudes des acteurs (1). »

D'autre part, le spectateur ne se borne pas à regarder vivre ce drame unique, il a conscience de produire effectivement ce que les acteurs se contentent de figurer. Il fera un retour sur lui-même pendant le grand et mystérieux silence de...

(1) Ouvr. cit., p. 9.

la communion des Apôtres et de Judas, il s'interrogera, devant les calculs et les manœuvres des Pharisiens, sur la manière dont, contemporain du Christ, il eût agi. Et quelle émotion inconnue n'éprouvera-t-il pas s'il se sent compris et vu, sans cesse, jusqu'au tréfonds de soi-même, par l'adorable « Ami des Ames » ? Vraiment, ce qui nous stupéfie en tout ceci, « ce n'est point l'impérieuse et sublime logique du dessein rédempteur ; ce n'est point le caractère insolite d'un événement unique dans l'histoire du monde ; tout au contraire, c'est la simplicité très ordinaire des faits et des sentiments qui se succèdent selon l'ordre habituel de notre connaissance, au milieu des incertitudes accoutumées de notre action (1). »

Le spectateur s'étant introduit ainsi dans les différents rôles, tout ce qu'il y a d'amour compatissant et de crainte égoïste vibre en son moi. Absorbant enfin l'immensité des sentiments divins pour s'y configurer, il se joue à lui-même, dans son intimité la plus secrète, le drame du Calvaire, qu'il adapte, avec la précision et la variété de la vie, à toutes les exigences, toutes les capacités de son âme. Pour toutes ces raisons, et nous rappelant que l'action de ce drame se déroule en plein air, avec de vraies montagnes autour de son décor, et que les acteurs improvisés s'efforcent de remplir leur rôle, — leur mission, — en toute simplicité chrétienne, nous concluons avec M. M. Blondel qu'un tel spectacle triomphe de l'art même par la nature. Nous le déclarerons avec lui salutaire autant que beau. « L'art et la dévotion s'y rencontrent et s'y épousent. Le fidèle le plus exercé à la méditation découvre sous les espèces nouvelles

(1) Ouvr. cit., p. 13.

qui lui sont offertes, une impression tout imprévue de vie plus riche, une réalité pénétrante et rayonnante que le travail de son imagination solitaire n'aurait pu lui procurer. Et l'incrédule le plus habile, dans le silence de son cabinet, à faire évanouir au feu de la critique le personnage traditionnel du Christ, demeure invinciblement frappé par tout ce qu'il y a, dans les scènes évangéliques qui se déroulent à ses yeux, de consistant, de cohérent et, à vrai dire, de vécu.

Ce n'est pas impunément qu'on entre, fût-ce pour quelques heures et par une sorte de condescendance provisoire, dans l'intimité du christianisme. La convention dramatique, à laquelle aucun spectateur ne se refuse, prépare l'intelligence; l'intelligence du mystère enfante l'admiration, l'admiration ouvre les âmes. La parole de St-Ambroise demeure vraie : *Non in dialectica Deo complacuit saluum facere populum suum* (1). »

On pleure à Oberammergau comme dans les sanctuaires vénérés et les catholiques ne sont pas les seuls qui s'en retournent impressionnés.

Il y a dix ans, M. W. Stead, dans *Review of Reviews*, engageait certains protestants à se rendre aux représentations des paysans bavares. Et parlant de la scène des adieux que Jésus fait à sa Mère, le vaillant écrivain s'écriait : « Alors, quand un immense sanglot sort de ces milliers de poitrines, ils comprendront, pour la première fois peut-être, quelle source de sympathie intense ils ont tarie, quelle puissante émotion ils ont excommuniée. La plus pathétique figure du drame de la Passion, ce n'est pas le Christ, c'est sa Mère. En lui, il y a de la sublimité; elle, n'est que pathé-

(1) Ouvr. cit., p. 17 et 18.

tique. Après Marie, vient Madeleine. Le protestantisme a du chemin à faire avant de trouver une influence aussi puissante pour adoucir les cœurs et exalter les imaginations (1). »

Toute une esthétique se trouve enclose dans la plaquette de M. Maurice Blondel. Plaquette que l'on souhaiterait plus considérable tant ses pages savantes dégagent de charme. Et la surprise est agréable de découvrir en un philosophe comme l'auteur de *l'Action*, une exquise sensibilité d'artiste, car le public catholique a grand besoin d'éducateurs du goût.

ALPHONSE GERMAIN.



(1) *The Passion-play of Oberammergau.*

L'ACTUALITÉ.

Revue du Mois

INFLUENCE DU JOURNALISME. — LA MORT DE NIETZSCHE.

INFLUENCE DU JOURNALISME — La neutralité créée en France par la politique et par un certain journalisme devient inquiétante. Ce n'est pas que la pensée de politiciens ou de journalistes comme Jaurès, Gérault-Richard, Gohier, Yves-Guyot, Drumont, Rochefort soit dangereuse; c'est plutôt leur absence de pensée qui est redoutable; d'autant plus redoutable que ces demi-écrivains donnent à la foule, l'illusion qu'ils pensent. Aujourd'hui, grâce à eux, la France est divisée en deux camps : celui qui lit la prose de *l'Aurore* et de la *Petite République* : celui qui lit la prose de la *Libre Parole* et de *l'Intransigeant*. Des esprits intéressants, remarquables même, en viennent à être guidés par la politique, non-seulement dans les actes de leur vie, mais jusque dans leurs jugements littéraires ou d'art, ou plutôt, tel de leurs jugements littéraires ou d'art nous révèle l'influence de la lecture d'un quotidien sur leur sensibilité. Lisez d'ailleurs les revues; vous trouverez trace, ça et là, même dans les revues indépendantes, d'un esprit presque sectaire qui en était autrefois heureusement et naturellement banni. C'est ainsi que je lisais dernièrement dans le *Pays de France*, cette songerie qui, à mon tour, m'a fait songer :

« Je songeais, emporté sur la Seine, écrit M. Lafargue, que malgré les Jules Lemaitre, les Brunetière, les Benjamin Constant, les Bouguereau, un peuple qui sait avoir en même temps que des écrivains comme Zola, Rosny, Clémenceau, des artistes comme Manet, Cézanne, Fantin-Latour, Renoir, Rodin, aura encore de belles destinées et des temps futurs de Justice et de Force. »

Evidemment. Mais pourquoi écrire : « malgré les Jules Lemaître et les Brunetière? » Voilà ce qui est inspiré par des rancunes politiques. On peut ne pas avoir les opinions politiques de MM. Jules Lemaître et Brunetière ; je crois qu'ici même, je me suis montré plutôt peu favorable au nationalisme ; mais peut-on sans injustice assimiler (autant qu'il est possible d'assimiler un écrivain à un peintre) un Jules Lemaître et un Brunetière à un Benjamin Constant et à un Bouguereau, en leur opposant par exemple, un Clémenteau qui n'est, en somme, qu'un journaliste qui écrit mieux que les autres, et dont on contesta plus d'une fois la beauté du caractère.

Pourquoi certains jugements de M. Edmond Pilon, qui est un noble artiste, ont-ils aussi, dans son carnet des œuvres et des hommes, à la *Plume*, ce ton de violence qu'on est obligé de juger vulgaire, quand on pense à telles nobles proses ou à tels nobles vers de ce poète ? Accusez-en toujours l'atmosphère politique et sociale.

C'est la politique qui est cause que M. Laurent Tailhade se souvient de plus en plus rarement qu'il pourrait être un beau poète. Et il y en a bien d'autres qu'il faudrait citer et dont une action sociale mal comprise, le journalisme ou l'influence du journalisme gâtent les belles qualités.

Aujourd'hui, quand un livre comme *Quo Vadis* paraît, pas une critique de presse ne sait être impartiale. Les journaux rouges écumant ; les autres célèbrent sans modération. L'inverse se produit à l'apparition d'un livre de M. Mirbeau.

M. Mirbeau, d'ailleurs, si indépendant qu'il se prétende, n'échappe pas lui-même à la contagion. Son *Journal d'une femme de chambre* aurait pu avoir une grande portée sociale ; il n'est que tendancieux. On aurait aimé que Célestine se promênât dans les milieux bourgeois les plus opposés ; mais M. Mirbeau se garde de montrer dans une fâcheuse posture les bourgeois qui ont ses préférences politiques et anti-religieuses. Flaubert n'aurait pas créé l'abbé Bournisien sans le mettre face à face avec M. Homais, parce que Flaubert était un grand artiste et avait le sens des justes proportions qui se retrouvent partout où il y a vie. Les passions politiques de M. Mirbeau, son anticléricalisme lui font perdre ce sens des justes propositions, et voilà pourquoi son livre qui pourrait être un livre de vie et d'art, un livre durable, devient un livre de polémiste, un livre d'après l'« Affaire » émaillé de propos de table d'hôte.

Lorsque M. Mirbeau peut rendre un curé ridicule, il exulte autant que lorsqu'il attaque M. Viélé-Griffin ; il y a même à ce sujet dans son livre une lourde et grasse histoire dans laquelle il y a un curé, une religieuse et une dévote, et qu'on peut s'étonner de trouver sous la plume d'un écrivain qui a du style et peut se dispenser de chercher les faveurs du public amateur de ce genre de plaisanterie.

M. Mirbeau ne serait pas satisfait, non plus, s'il ne faisait dire des bêtises à M. Jules Lemaitre et à M. Paul Bourget, parce qu'ils sont nationalistes et que lui, ne l'est pas. Comme cela paraîtra encore plus mesquin dans quelques années. Cependant M. Mirbeau est capable d'indépendance, lui qui eut seul le courage de révéler au grand public M. Léon Bloy ; mais M. Mirbeau subit aujourd'hui, comme les autres, l'influence des passions de la rue, celles de son milieu, des journaux auxquels il croit le plus, tout comme un bon petit bourgeois. Si un intellectuel comme M. Mirbeau subit ces influences, qu'advient-il des cervelles médiocres ou des intelligences seulement ordinaires !

Quelle deviendra la mentalité du brave homme qui s'assimile tous les jours les articles de M. Gohier ou de M. Rochefort, par exemple, ou certains articles de la *Petite République*, signés « un universitaire » ; ceux-là avec d'autant plus d'attention qu'il doit penser, qu'un monsieur signant : « un universitaire » ne peut pas être le premier venu.

Il faut lire les articles de cet « universitaire » ; ils montrent bien comment les gens intelligents peuvent devenir intolérants. Cet « universitaire » est un penseur ; il apparaît du moins comme le philosophe de la *Petite République*. Il nous dit par exemple que lui et ses amis n'ont qu'un fanatisme, celui de la tolérance, c'est pourquoi ils sont, naturellement, intolérants envers les catholiques, « l'intolérance étant le principe essentiel du dogme ». Ainsi le penseur de la *Petite République* et ses amis redeviendront tolérants quand tout le monde pensera comme eux. Est-ce gentil ? « D'ailleurs, écrit l'« universitaire », le bayado catholique décervela les savants et les penseurs ». Vous savez tous, n'est-ce pas, qu'en effet le P. Mersenne qui était minime, Copernic qui était chanoine, Newton qui était dévot, ont été décervelés.

« Les philosophes nous le répètent, s'écrie le penseur de la *Petite République*, la seule divinité qui nous soit accessible, intelligible et bienfaisante, c'est en nous qu'il faut la

découvrir, et c'est la déesse Raison. N'est-ce pas vraiment la Raison qui nous créa ! Pétrissant, informant la matière primitive de l'anthropoïde, elle a fait l'homme ; c'est grâce à elle que l'animal humain, après avoir asservi et discipliné les forces de la nature, sera demain le maître du monde ».

Hein ! c'est-y pensé ça ! Si maintenant vous n'êtes pas renseignés sur le mystère humain, vous êtes bien difficiles ; non, vous êtes à plaindre, et l' « universitaire » vous plaint bien sincèrement. Vous vous refusez à entendre la voix de la Raison ; vous n'avez pas la foi. Eh oui ! vous n'avez pas la même foi que « l'universitaire », la foi en la science. On n'a jamais vu une espèce en engendrer une autre, ni se transformer en une autre, aucune observation formelle n'a pu démontrer que cela ait eu lieu, cependant il vous faut le croire quand même, sinon je vous le répète : « Vous n'avez pas la Foi scientifique parce que cette hypothèse seule est scientifique ».

« Le dogme, s'écrie un autre « penseur » du même journal, M. Gérault-Richard, s'oppose à la recherche des vérités scientifiques puisqu'il a la prétention de suppléer à toute recherche par la révélation divine. Il engendre ainsi la démence religieuse, il entretient l'ignorance avec la réaction ».

Si M. Gérault-Richard ne méprisait, sans doute, la théologie, on pourrait lui conseiller de l'étudier un peu, pour se renseigner ; il verrait qu'il y a selon elle, les vérités suprationnelles et les vérités rationnelles, que les hommes peuvent arriver par eux-mêmes à découvrir les dernières qui sont les vérités scientifiques.

Dogme pour dogme, on pourrait lui dire encore que le dogme catholique prétend au moins reposer sur la révélation divine, ce qui est raisonnable, tandis que le dogme « scientifique » ne prétend reposer sur rien du tout, ce qui est déraisonnable ; il n'est jamais qu'une hypothèse posée pour les besoins d'un système plus ou moins élégant pour l'esprit. Ah ! il est très dangereux de vouloir paraître penser dans un article de journal. Le même M. Gérault-Richard écrit encore, parlant de la nomination d'un catholique comme recteur à Rennes, (1) M. Thamin, qui fut dreyfusiste : « Il se mettait en opposition avec l'immense majorité, la

(1) C'est d'ailleurs cette nomination qui souleva cette polémique dans la *Petite République*.

quasi-unanimité de ses coreligionnaires et surtout avec ses principes religieux. »

La première partie de la phrase est une vérité ; la quasi-unanimité des catholiques français a été malhonnête dans l'Affaire, ou bien mal renseignée par une presse que j'ai jugée ici même. C'est entendu. Mais quand M. Gérault-Richard écrit que M. Thamin, croyant Dreyfus innocent et prenant sa défense, a été en contradiction avec ses principes religieux, alors je ne comprends plus, et M. Gérault-Richard a bien de la chance s'il se comprend lui-même. Mais M. Gérault-Richard n'a pas besoin de comprendre pour parler. Rémy de Gourmont a eu une fois un mot amusant pour définir la façon de penser des penseurs comme M. Gérault-Richard, il a dit : « Ils pensent avec leur barbe ». L'« universitaire » et M. Gérault-Richard réalisent ce comique spécial de penser avec sa barbe. On pourrait se contenter de rire de ce genre de type, ou seulement l'observer, simplement, pour ensuite essayer de le faire agir comme humanité contemporaine, dans une action romanesque, (ainsi fut créé Homais), en se disant que leurs propos ne peuvent avoir une grande influence sur la vérité, et ne valent point qu'on s'y arrête pour les discuter ; tout au plus sont-ils, en effet, des reflets, pour journal quotidien, d'une certaine façon de penser, ou plutôt, d'une certaine déformation de pensée, et, à ce titre, ils ont la valeur de documents. Mais pour celui qui ne veut pas être simplement un artiste, cela ne devient plus seulement risible, quand on réfléchit que des milliers de braves gens lisent, avec foi, les articles de l'« universitaire » et de Gérault-Richard, que de vagues bacheliers à la philosophie confuse y puisent sans doute des apparences d'idées philosophiques, que d'autre part, d'autres milliers de braves gens lisent, avec la même foi, l'*Intransigeant* et la *Libre Parole* qui débitent dans un plus mauvais style des bêtises d'une autre espèce. Alors on s'explique la surexcitation de l'opinion, non seulement dans les milieux gouvernementaux et judiciaires, mais jusque dans les milieux intellectuels. On s'explique les péripéties de l'Affaire. On s'explique l'affaire Santol, dans laquelle les mêmes défenseurs de la Justice, il y a quelques mois, essayèrent de sacrifier un malheureux prêtre sans doute comme victime expiatoire. On s'explique l'acte vil du général André, supprimant les bourses des élèves pauvres de St-Cyr et Polytechnique,

élevés hors de l'Université. (1) On s'explique que des gens d'opinions opposées ne puissent plus causer sans se dire des injures. On s'explique les étranges et tristes séances du Palais-Bourbon. On s'explique moins l'immixtion de la politique dans les choses de l'art. Mais alors qu'au moins les vrais écrivains, les vrais poètes évitent de se laisser gagner par cette névrose politique, qu'elle soit socialiste ou nationaliste. On nous a parlé d'un rôle social, d'un devoir national, mais ce n'est point, n'est-ce pas, pour suivre les Drumont, les Gérauld-Richard, les Rochefort, les Gohier, les Jaurès même, c'est au contraire pour rendre moins nuisible l'œuvre de ces gens là.

* * *

LA MORT DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE. — Frédéric Nietzsche mort depuis longtemps à la pensée, s'est éteint définitivement depuis quelques semaines. Il fut le penseur dont l'influence fut la plus considérable sur la jeune littérature de ces dernières années. Nietzsche qui exalta la Force fut un vigoureux contempteur du christianisme qu'il appela : « La morale des esclaves. » Ce fut peut-être là une des raisons du succès rapide de son œuvre dans certains milieux où il correspondait à l'orientation de certaines sensibilités. Sa pensée eut un succès que n'a pas connu encore celle, lumineuse, brûlante d'amour, d'un Hello, parce que l'esprit du siècle incline vers les négateurs. Nietzsche fut par excellence un négateur ; il nia jusqu'à sa raison et elle le renia à son tour. L'œuvre de Nietzsche est d'un poète toujours puissant, pleine de beautés et de contradictions, d'incohérences et d'images admirables, mais il est de ceux qui démolirent sans reconstruire. Il est dommage que la maladie l'en ait empêché, moins peut être pour l'art que pour l'enseignement des hommes et le bien de leur humilité, car les négateurs deviennent inférieurs d'ordinaire quand ils veulent rebâtir sur leurs majestueuses ruines. Nietzsche n'en restera pas moins une des grandes figures du siècle, une de celles en qui se refléta une de ses multiples faces : celle de l'orgueil.

GEORGES LE CARDONNEL.

(1) Ce jour-là l'*Aurore* et la *Petite République* ont été trouvés que le général André avait bien travaillé pour la République dont la devise est : Liberté, Egalité, Fraternité.

Revue des Livres

PHILOSOPHIE.

ALBERT JOUNET. — JÉSUS-CHRIST D'APRÈS L'ÉVANGILE
un vol. 417 p. *Chailan — Saint Raphaël — Var.*

Il y a quelques années, M. Strada et M. Jounet, que lie l'amitié, relurent en même temps l'Évangile, après s'être promis l'un à l'autre de procéder « avec tout le désintéressement possible à l'homme et de ne chercher que la vérité » sans tenir compte de leurs parti-pris antérieurs. Ce nouvel examen confirma dans la foi le directeur de la *Résurrection* ; par contre, il acheva de fausser le jugement de M. Strada. Ce dernier ayant présenté ses erreurs dans un livre, *Jésus et l'Ere de la science*, M. Jounet tint à lui opposer une réponse publique. D'où le *Jésus-Christ d'après l'Évangile*. Et afin de réfuter directement son ami, de le vaincre sur son propre terrain, notre néophyte s'est placé comme lui au point de vue de la recherche indépendante. C'était aussi le meilleur mode pour essayer de guérir cet égaré et ses disciples.

La méthode de M. Strada est tout entière concentrée au fait critérium. Le fait tel qu'il le comprend constitue le véritable critérium de la vérité démontrée (I), et, d'autre part, le critérium lui semble l'élément décisif et dominateur de la méthode. Mais, pour que nous saisissions les faits dans la limite où ils nous sont accessibles, il faut, M. Jounet le remarque fort bien, que notre faculté intérieure réponde avec justesse à la vérité extérieure. « Or cette bonne disposition de notre faculté intérieure dépend avant tout de la grâce de Dieu —

(1) M. Strada considère comme des faits les sensations et les idées subjectives, et il leur octroie la valeur objective qui n'appartient qu'aux faits eux-mêmes. C'est jouer sur les mots.

comme en dépend aussi l'existence du vrai extérieur — et ce n'est que par une totale et humble soumission à Dieu que nous pouvons espérer conserver la grâce de bien voir et bien pénétrer les vérités qu'il nous présente.

« Le vice capital de la méthode Stradienne est de l'avoir méconnu.

« Marcher au fait et croire que nous le pénétrerons forcément ou, si vous voulez, qu'il s'imposera forcément à nous tel qu'il est, c'est une radicale erreur (1). »

C'est en réservant la foi, mais, bien entendu, sans cesser d'implorer les lumières divines, que M. Jounet a rigoureusement adapté la recherche indépendante à l'Évangile.

« Nous avons pris Dieu et la vérité pour juges du Christ, expose-t-il. Nous nous sommes adressés à Dieu seul et nous lui avons demandé de nous montrer dans l'Évangile la vérité sur Jésus afin que cette vérité et non pas notre foi déclarât ce qu'était le Christ (2). »

Avec une ferme dialectique, et d'un ton calme, M. Jounet, a démontré que son malheureux ami, « envoûté par l'antichristianisme du siècle », avait déformé les faits et créé « un spectre du Christ » sous l'obsession de son système.

Veut-on un exemple de cette déformation ? Parlant du songe qui dicte à Joseph son retour à Nazareth pour accomplir la prédiction que l'on sait, le préconiseur de l'ère scientifique affirme avec assurance : « Voilà encore une prédiction qui implique une inexactitude, car Jésus est Bethléemite, non pas Nazaréen ». On devine la réponse de son antagoniste. « Strada oublie, écrit-il, que c'est le même Évangéliste, Saint Mathieu, et dans le même chapitre, qui rapporte à la fois deux prophéties, l'une prédisant que Jésus naîtrait à Bethléem et l'autre qu'il serait appelé Nazaréen. « Pour que les deux prophéties s'accomplissent l'une et l'autre et que l'Évangile reste d'accord avec lui-même, il faut donc que Jésus naisse à Bethléem, soit Bethléemite en fait et reçoive seulement le surnom de Nazaréen.

« C'est bien ce qui arrive.

» Croyant découvrir une inexactitude de l'Évangile, Strada nous montre une précision de l'Évangile et une étourderie de Strada qui n'examine pas toujours attentivement ce qu'il critique (3). »

(1) *Jésus-Christ d'après l'Évangile*, p. 13.

(2) ouvrage cité, p. 258.

(3) ouvrage cité, p. 92 et 93.

Des étourderies de ce genre avoisinent maintes conjectures hasardées et force accusations aveugles dans *Jésus et l'Ere de la science* (1). Après avoir accusé l'humble et doux Sauveur de s'être livré à des calculs politiques et conduit en tacticien habile, M. Strada s'étonne de le voir agir au moment décisif d'une manière diamétralement opposée aux sentiments qu'il lui prête. Néanmoins, il ne renonce pas à son hypothèse, préfère l'étayer d'insinuations misérables ; l'esprit de système l'oblige à présenter l'Agneau de Dieu comme un caractère absolutiste et despotique.

Un tel dévôt de la science positive devait nier les miracles. « Le propre du miracle, formule-t-il (p. 26), son essence même est d'être une action contre les lois, ce qui est une absurdité. » M. Jounet s'empresse de rétorquer cette assertion quelque peu ressassée et il explique qu'aucun miracle divin ne peut être qualifié d'absurde, la Raison parfaite restant, d'après l'Évangile, inséparable de Dieu, partant, de tous les actes accomplis par sa puissance comme sous son influence. « Et qu'est-ce que la Raison parfaite, continue-t-il, sinon la Loi consciente et libre, la plus haute Loi ? Il est donc faux, puisque les miracles divins s'accomplissent nécessairement en conformité avec la Raison parfaite, de prétendre que les miracles sont une *action contre les lois*.

« Ils sont, au moins, une action nécessairement conforme à la plus haute Loi.

« Obligé d'avouer que les miracles ne violent pas la plus haute Loi, la Raison Divine, Strada se bornera-t-il à soutenir que les miracles violent et détruisent les lois de la nature, lois secondaires, il est vrai, au prix de la Raison divine, mais établies par Dieu qui se contredirait en les détruisant ?

« Même ainsi réduite, l'objection continue à n'avoir aucune valeur.

« Jamais l'Évangile n'enseigne que les miracles, quand ils produisent des faits exceptionnels qu'on ne rencontre pas habituellement dans la nature, violent et détruisent les véritables et profondes lois naturelles, les règles réellement assignées au monde par Dieu.

(1) Certaines inexactitudes de détail prouvent une insouciance vraiment extrême de l'examen des textes. Ainsi les Anges, que, seules, les Saintes Femmes virent après la Résurrection, apparaissent aux Apôtres, dans la version stradienne, où, naturellement, ils sont devenus deux affidés de Nicodème et de Joseph d'Arimathie.

« Ce que les miracles violent, c'est le cours ordinaire des choses.

« Mais rien ne prouve que violer le cours ordinaire des choses, ce soit violer les lois elles-mêmes, dans leur réalité (1). »

Considérant le miracle de la multiplication des pains et des poissons, M. Strada, auquel l'hagiographie n'inspire assurément qu'un doux mépris, demande pourquoi de tels prodiges n'ont pas été et ne sont pas renouvelés. « On constate, au contraire, dans la vie des Saints, réplique M. Jounet, des prodiges de ce genre.

« — Dieu aurait pu d'ailleurs, après le Christ, ne plus renouveler le prodige de multiplier les aliments. Cela ne prouverait pas que les multiplications d'aliments opérées par le Christ sont légendaires. Le non renouvellement d'un fait exceptionnel ne suffit pas à prouver l'irréalité de ce fait.

« Mais la multiplication d'aliments est justement un miracle que Dieu a renouvelé, après Jésus, dans l'Eglise du Christ, de sorte que l'objection de Strada, déjà nulle en logique profonde, n'a pas même, une valeur apparente.

« On rencontre, dans la vie de saints chrétiens, St-Gualbert, St-Dominique, Ste-Chantal, la mère Thérèse du Saint-Sacrement, et tout récemment, dans notre siècle, le curé d'Ars (2), le renouvellement de prodiges semblables sinon égaux à la multiplication évangélique des pains (3). »

Et, après avoir signalé les principaux genres de miracles accomplis par les saints, M. Jounet conclut qu'il est difficile d'expulser tous ces faits de l'histoire. Mais ceux qu'anime l'esprit de système se mettent rarement en peine de l'histoire. Ainsi M. Strada nie sans la moindre hésitation que

(1) Ouvrage cité, p. 162 et 163. Plus loin, p. 391 et 392, M. Jounet corrobore excellemment ce passage. « La résurrection et la sublimation d'un corps matériel humain sortent, évidemment, de l'habituel, de l'ordinaire. Elles constituent des faits exceptionnels. Mais il faut se garder de confondre l'exceptionnel et l'impossible en soi. C'est justement cette confusion qui a causé les fausses théories des pseudo-penseurs antichrétiens relatives aux miracles. Quand de tels pseudo-penseurs entendent parler d'exceptionnel, ils crient à l'impossible. Ce faisant, ils crient, en effet, et ne raisonnent pas.

La vraie science a pour devoir de détruire une confusion aussi ignorante et grossière : Les miracles sont l'exceptionnel.

Ils ne sont pas l'impossible en soi. »

(2) Voir la vie du curé d'Ars par Monnier, vol. 1, p. 201, 202.

(3) Ouvrage cité, p. 201, 202 et 203.

Jésus soit mort sur la croix, la science l'exige (1).

A quoi, notre champion de la vérité riposte justement que ce n'est pas « la science », mais une prétendue science, toute d'ignorance et d'étourderie. Un homme vraiment respectueux de la science, un savant impartial, objecte-t-il, se serait mis à vérifier si, d'après l'anatomie et la physiologie, du sang et de l'eau peuvent couler d'un cadavre. M. Strada n'en a rien fait. « Sans quoi, il aurait vu que du sang et de l'eau peuvent couler, soit en même temps, soit successivement, *du péricarde d'un cadavre*, dans le cas où le coup de lance *aurait transpercé le cœur* (2) *comme le déclare la constante Tradition Chrétienne pour le cœur de Jésus* (3).

Le sévère partisan du fait critérium n'a suivi l'histoire qu'autant que l'y obligeaient les besoins de sa cause. Il s'est surtout appliqué à revêtir ses fictions d'éléments empruntés à l'histoire et il a recouru maintes fois à des artifices de romancier pour défigurer le Christ. L'interprétation qu'il en donne est bien réellement, comme le proclame son ami, une « calomnie perpétuelle ».

« Par conséquent, le sang et l'eau coulant sous le coup de lance ne prouvent pas, ainsi que l'affirme, à la hâte et sans recherche suffisante, Strada, que la mort du Christ n'est pas réelle (4). »

L'Ascension ne paraît pas moins impossible à M. Strada que la Résurrection. Pourtant, il admet la réalité de l'âme immortelle et la possibilité du corps subtil survivant. Or, le miracle de l'Ascension présente un cas de *sublimation* du corps matériel, résorbé dans l'énergie de l'âme et (si l'on admet son existence) dans le corps subtil, bien propre, certes, à arrêter un esprit scientifique; M. Jounet insiste sur ce point et cite à l'appui de sa thèse les récentes recherches du D^r Gustave Le Bon. Ce savant montre, en effet, dans la *Revue scientifique* du 14 avril 1900, que des molécules de

(1) M. Strada pousse la fantaisie jusqu'à indiquer comme un remède contre la catalepsie les cents livres d'aromate dont Nicodème couvrit le corps du divin crucifié. On peut voir, en consultant l'*Autorité de l'Évangile* de H. Wallon, p. 301 (cit. par M. Jounet) que si ces parfums, employés d'une telle manière, sont « excellents pour conserver un mort », ils sont aussi des plus propres à « faire mourir un vivant ».

(2) voir la *Vie de Jésus* par le D^r Sepp, traduite par Charles Sainte-Foi, vol. II, p. 207

(3) Tradition que l'Évangile autorise et n'infirmé point puisque l'Évangile dit: « ouvrit son côté »; il n'est pas étonnant qu'un coup de lance, ouvrant le côté, perce le cœur.

(4) ouvr. cité, p. 207.

matière dissociée, de matière immatérielle, pour ainsi dire, peuvent traverser les obstacles les plus matériels (1).

Mais on a vu comment M. Strada se joue de la science plaignons d'un cœur sincère les victimes de l'esprit systématique et efforçons-nous d'éviter les partialités.

En dénaturant le caractère humain du Christ, en déformant l'Évangile, M. Strada n'a rendu que plus sensibles les infirmités de son système et l'indigence de son raisonnement. M. Jounet l'a fort bien établi, et sans jamais manquer à la charité. Fidèle au devoir qu'il s'était imposé, notre poète-penseur, réprimant les élans de son cœur n'a pas justifié les enseignements et les vertus de Jésus par une admiration confuse pour sa personne, mais il a montré que ces enseignements et ces vertus justifient le Christ. Et alors, il a pu s'écrier à bon droit : « ... Je le demande au chercheur le plus indépendant, le moins chrétien, s'il est impartial : »

« Un Envoyé, dans lequel, après contrôle rigoureux, nous trouvons un homme saint que Dieu pénètre absolument et une manifestation divine du vrai Dieu, cet Envoyé, qui nous l'envoie ? Et d'où vient le Christ, sinon de Dieu ? (2) » .

De tels livres, il en faudrait beaucoup à une époque où les mauvais écrits se propagent comme les mauvaises herbes dans une terre abandonnée. Les victimes de l'erreur seraient moins nombreuses si l'on allait à elles plus fréquemment, si l'on travaillait davantage à leur conversion. Pour obliger les égarés, surtout les intellectuels, à connaître la doctrine libératrice et sanctifiante, à découvrir le chemin du salut, le foyer de la vérité, la source de la vie, il importe d'écrire des ouvrages à leur intention. On ne saurait donc trop encourager des œuvres comme celle que vient de réaliser M. Jounet. Et, d'autre part, on ne saurait trop inviter les catholiques à les lire.

(1) « Sous l'influence de causes très variées : lumière, réactions chimiques, électricisation, etc., expose le D^r Le Bon, les corps peuvent subir des états de dissociation, variables suivant les causes qui les ont fait naître. La matière ainsi dissociée se manifeste sous forme de particules infiniment petites, animées d'une immense vitesse, capables de rendre l'air conducteur de l'électricité et de traverser les corps opaques aussi facilement que la main traverse un liquide ou un tas de sable. Ces particules représentent une forme de la matière tout à fait différente de celles que la chimie nous fait connaître, un état nouveau où l'atome lui-même est probablement dissocié. Et certes il ne saurait s'agir ici de propriétés appartenant uniquement à quelques corps spéciaux tel que l'uranium, le thorium, le baryum, etc... Ces corps ne représentent, comme je l'ai écrit il y a déjà longtemps, que des cas particuliers de lois très générales » Cité par M. Jounet, *ouvr. cit.*, p. 396.

(2) *Id.*, p. 259.

Il est excellent que les fidèles se munissent d'arguments en faveur de la foi ; et il est particulièrement utile, en des jours où l'irréligion trône dans tant de pays, qu'ils soient bien convaincus de l'inanité des attaques lancées contre l'Eglise et son divin fondateur. En s'habituant à considérer le mal en face, on s'aguerrit, on devient plus apte à le combattre. En examinant la réfutation des erreurs, la critique des parti-pris, l'analyse des illusions, on comprend mieux le bonheur que l'on goûte en vivant dans la vérité, génératrice de toutes les harmonies.

C'est une grâce insigne que d'être chrétien, une grâce précieuse entre toutes, et l'on devrait toujours se montrer très fier d'appartenir à la communion des Saints. Or, dans les divers centres *modernisés*, beaucoup trop de croyants rougissent de proclamer cette qualité ; beaucoup trop, sous prétexte de justes concessions à l'esprit du siècle, se livrent à l'esprit malin, capitulent devant l'ennemi, s'abandonnent à ce que Bossuet appelait « l'ensorcellement de la bagatelle ». On en voit même que leur libéralisme entraîne à taire leur foi, à la dissimuler, parce qu'il est maintenant de bon ton dans le monde de se désintéresser de la vie éternelle, d'ignorer tout ce qui touche au salut des âmes. Quelle idée se font-ils donc de Dieu pour lui préférer le monde ? Ont-ils donc oublié, à force d'anesthésier leur conscience, que, pour accomplir la volonté du Père, il faut garder la parole du Fils ? Ah ! si les tièdes, les timorés, les mondanisants daignaient accorder aux défenses de la foi, aux écrits propres à fortifier la croyance, un peu de l'attention qu'ils prodiguent aux nouveautés profanes !

Que de maux éviteraient ceux dont la piété entre en défaillance ou dont l'esprit vient de s'ouvrir au doute s'ils avaient le courage d'entreprendre, dès le début de leur crise, un loyal examen des raisons de croire. Nous nous empressons de soigner nos maux physiques, et nous hésitons à recourir aux remèdes lorsqu'il s'agit d'un mal qui menace notre vie éternelle ? Certaine lecture faite à l'heure opportune peut ramener une âme à la prière et à cette vie spirituelle sans laquelle l'individu le plus vigoureux ressemble fort à un cadavre. C'est après avoir jeté les yeux sur une épître de Saint Paul que celui qui devait mourir évêque d'Hippone et en odeur de sainteté commença de travailler à sa sanctification.

LITTÉRATURE

RAY NYST. — NOTRE PÈRE DES BOIS. — LA FORÊT NUP-TIALE. — 2 vol. (*Bruxelles. G. Balat, éditeur*).

Deux livres de belle et puissante poésie, chantant la jeunesse de l'homme et de la terre, épanouie à l'âge des origines lointaines. Le vigoureux talent de M. Nyst a fait surgir de l'éclatant décor des forêts, des fleuves et des montagnes, la mâle figure de l'homme préhistorique, guidé par les instincts qui, plus tard, feront sa grandeur, vengeant la mort de ses semblables et cherchant la femme vers qui le pousse fatalement le désir de perpétuer sa race aventureuse et libre. Bataille coutumière et sans merci, livrée aux puissances destructives de la nature, à la dent des fauves, aux flèches et à la massue de ses congénères, sa vie développe en lui les énergies latentes qui le conduiront à travers les morts et les naissances, vers des conquêtes nouvelles. Et M. Nyst dépeint, avec une grande richesse verbale, les péripéties de ce rude combat, fastueux évocateur des flores et des faunes qui se partageaient alors la terre plus chaude, peu soucieuse encore de l'homme, son futur dominateur.

MARIUS RENARD. — TERRE DE MISÈRE. — (*Bruxelles. G. Balat*).

Malgré les expressions de terroir souvent peu heureuses et les impropriétés de termes dont il est parsemé, ce livre révèle chez son auteur des qualités de force et de vie que nous nous plaisions à reconnaître. Les contes qui le composent dépeignent en traits sombres et bien marqués les misères du pays noir. Ils nous offrent un tableau fidèle de cette race douloureuse, dont l'horizon noirci par la fumée des usines est plus propice aux rêves de révolte et d'incendie qu'aux doux songes pacificateurs.

EUGÈNE HERDIES. — L'EXIL DE WANNE. — (*Bruxelles. G. Balat*).

Ce petit livre marque un notable progrès sur les « Images de Zélande » du même auteur. Celui-ci s'est débarrassé des

expressions et des tournures impropres qui alourdissaient sa prose et s'est formé un style souple et coloré ! Il nous narre aujourd'hui une frêle histoire d'enfant, pareille, dans sa grâce naïve et véridique, à quelque tableautin de l'école hollandaise.

GEORGES VIRRÈS. — LA BRUYÈRE ARDENTE. Roman. — (*Bruxelles. A. Vromant*).

En ce livre, M. G. Virrès, dont depuis longtemps déjà nous connaissons le vigoureux talent, hausse jusqu'à la grandeur de l'épopée des sentiments très simples, éclos dans de rudes cœurs de primitifs. Le mélancolique décor des vastes étendues couvertes de bruyères, d'où s'élève vers le ciel le geste religieux des clochers, les sombres sapinières se détachant sur l'horizon limpide, sont un cadre bien approprié aux douleurs et aux joies des robustes héros que M. Virrès y a dressés.

Comme toujours, le sujet du livre est peu de chose et ne vaut que par la belle façon dont l'auteur a su l'élever à l'importance d'une crise d'humanité. Au fond, c'est l'éternelle histoire d'amour qui dispense à la fois le bonheur et les larmes, celles-ci plus souvent définitives que celui-là ; c'est le poème de la passion tragique, où se mêlent effrayamment les désirs et les haines, et qui remue l'homme jusqu'aux régions les plus lointaines de sa substance, là où dorment les possibilités latentes d'actes et de pensées, accumulées en lui par des siècles d'hérédité.

Ainsi, dans les amours de Manus et de Julie, rendus plus douloureux par le malheur de la pure et douce Mina, empreints d'un caractère de tragique populaire par la rivalité de Roek, le village, et de Botsem, l'ambitieux hameau, dont ils représentent les principes opposés, nous voyons la passion première, dégagée de toute contingence, ne se complaisant qu'en elle-même et faisant monter la folie aux cerveaux de ceux qu'elle a saisis. Véritables Tristan et Yseult rustiques, Manus et Julie ont commencé à s'aimer à un moment où ils eussent dû plutôt se haïr ; ils ont oublié le monde qui les environne, ces hostilités qui les séparent, les devoirs par quoi ils sont liés, pour vivre uniquement dans leur amour. Les sapinières nocturnes abritent leurs voluptés profondes et ce sont là les seules heures où leur

esprit égaré reprend un instant conscience pour se troubler davantage encore.

Auprès de ces personnages tragiques se dresse la douloureuse silhouette de Mina, l'enfant délaissée, qui aime Manus de toute la candeur de sa jeune âme chrétienne et qui, malgré sa trahison, saura mourir pour le sauver. Jean Vliebers, le bourgmestre de Roek, est un beau type de terrien, simple et bon comme la glèbe qu'il cultive depuis tant d'années. Les autres personnages, solidement campés, animent les épisodes de leurs caractères divers.

Les paysages de Campine, âpre décor où se déroule le drame, sont décrits par M. Virrès en un style sobre et énergique. Parfois peut-être l'expression est trop tendue, le verbe violent dépasse la pensée, mais cette imperfection même donne à l'œuvre un aspect fruste et vigoureux qui n'est pas sans charme. Cependant, nous avons remarqué une tendance au néologisme qui pourrait devenir dangereuse si l'auteur n'y prenait garde.

Par toutes ces qualités de grandeur rustique et de puissance picturale, la *Bruyère ardente* est une belle œuvre qui honore les lettres belges et un des rares romans que tentèrent nos jeunes écrivains catholiques. En choisissant comme cadre de son récit la rude terre patriale et comme personnages les robustes terriens qui l'habitent, M. Virrès pénètre son livre d'un puissant élément d'intérêt. Loin de nos villes, entre le sol fécond et le ciel large, vivent et souffrent depuis les origines des hommes que nous connaissons trop peu et en qui nous aimons trouver, quand des mains habiles nous les présentent, le type primitif et pur des races...

C. D. S.



Editions de " LA LUTTE ,,

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80, — BRUXELLES.

YVES BERTHOU	<i>Le Prince des Prosateurs</i>	fr. 0.50
ALBERT JOUNET	<i>Dieu de Beauté</i>	» 0.50
PAUL MUSSCHE	<i>Simplement</i>	» 2,00
EDOUARD NED	<i>Mon Jardin Fleuri</i>	» 2,00
GEORGES RAMAËKERS	<i>Les Fêtes de l'Été</i>	» 1.25
GEORGES VIRRÈS	<i>En Pleine Terre</i>	» 3.50

VIENNENT DE PARAÎTRE :

1^o dans les éditions de LA LUTTE

ARMAND PRAVIEL

Poèmes Mystiques

luxueux volume de plus de 100 pages, 2 francs



2^o chez VROMANT et Cie

GEORGES VIRRÈS

La Bruyère Ardente

Roman

volume de 350 pages

PRIX : fr. 3.50

On peut demander ces ouvrages au siège de l'administration de la *Lutte*, 80, rue de l'Ermitage, Bruxelles.



LA LOTTE

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

paraît tous les mois en fascicules de 64 pages, et
forme au bout de l'an deux forts volumes in-8° avec table,
d'environ 400 pages chacun.

Belgique

Ailleurs

UN AN . . . 5 fr.
UN NUMÉRO 1 fr.

UN AN . . . 8 fr.
UN NUMÉRO 1.25 fr.

LA LUTTE (Série Nouvelle) publiée: CONTES, NOUVELLES, ETUDES CRITIQUES, MONOGRAPHIES, LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, QUESTIONS DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE, DRAMES, POÈMES, RELATIONS de VOYAGES, etc.

*
**

COMITÉ DE RÉDACTION. (BELGIQUE) : ERNST DELTENRE, POL DEMADE, HUBERT DE MOOR, YVAN GILON, L'ABBÉ HECTOR HOORNAERT, EMILE JOMAU, PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED, CHARLES DE SPRIMONT, L'ABBÉ EUGÈNE VAN DER ELST, GEORGES VIRRÈS.

*
**

COMITÉ DE RÉDACTION. (FRANCE) : YVES BERTHOU, J. ESQUIROL, ALPHONSE GERMAIN, LOUIS GILLET, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL, HENRI MAZEL, LOUIS MERCIER, ARMAND PRAVIEL, CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN.



BRUXELLES

RÉDACTION
26, rue Faider.

ADMINISTRATION
80, rue de l'Ermitage.

TOME II

CINQUIÈME ANNÉE de la N° 11 — NOVEMBRE. 1900

Série Nouvelle

LA LUTTE

Revue catholique d'art.

FONDÉE EN 1895

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

M^{me} BLANCHE ROUSSEAU, MM. VICTOR DE BRABANDÈRE, CHARLES DE SPRIMONT, ALPHONSE GERMAIN, EDMOND JOLY, GEORGES LE CARDONNEL, PAUL MUSSCHE, EMILE VERHAEREN.

BELGIQUE

5 francs par an | 1 franc le numéro

Ailleurs, le port en sus.



ADMINISTRATION

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

Sommaire

5^e Année — Novembre 1900. — Tome II de la Série Nouvelle

I ESTHÉTIQUE :

CHARLES DE SPRIMONT :

La genèse de l'Art.

II FLORILÈGE MENSUEL :

EMILE VERHAEREN :

Le Banc.

BLANCHE ROUSSEAU :

Lily dans le gâteau. — Conte pour les enfants.

PAUL MUSSCHE :

*Il est des soirs... La Nuit pensive...
Le Parc.*

III LA PEINTURE :

ALPHONSE GERMAIN :

Gustave Moreau.

IV PHILOSOPHIE :

VICTOR DE BRABANDÈRE :

L'Art et la Morale.

V L'ACTUALITÉ :

GEORGES LE CARDONNEL :

Concours triennal de littérature dramatique. (Extrait du rapport).

Revue du Mois.

VI LES EXPOSITIONS :

EDMOND JOLY :

Le Sillon.

VII LA CRITIQUE :

PAUL MUSSCHE :

Revue des Livres.

ESTHÉTIQUE.

La Genèse de l'Art

Le souvenir des dieux qui les ont habités et des prières que des lèvres humaines y joignirent aux rythmes des hymnes et aux bleus flocons de l'encens suffit pour consacrer à jamais les temples; les ruines silencieuses et désolées nous portent à continuer la rêverie de ceux qui y passèrent quelques instants, emportés par le courant des âges; la terre est belle des millions d'hommes qui l'ont foulée, des cœurs en qui fleurit l'amour alors que sur ses prairies, ses vergers et ses bois naissait le printemps, des pensées qui l'ont jugée bonne et compatissante à ceux qui souffrent, à la fois nourricière et consolatrice. Ainsi, chaque chose ici-bas emprunte sa splendeur joyeuse ou triste à l'élément d'humanité qui s'y trouve indéfectiblement uni depuis les origines lointaines. A la beauté périssable de la matière se joint la beauté de l'idée qui ne peut mourir, puisqu'elle est éternellement pensée par une intelligence éternelle. Clef de l'univers dont elle nous fait pénétrer l'essence, l'âme

est aussi le miroir qui réfléchit toute chose et la transforme en la spiritualisant. Sans cesse en action, elle perçoit, compare, rapproche les éléments divers dont la combinaison constitue pour nous le spectacle du monde et juge chacun de ces objets en le rapportant au but essentiel et final de ses désirs.

Sans doute, les choses sont différentes, selon que celui qui les contemple suive la route large et ensoleillée de l'amour qui conduit vers la vie ou le sentier abrupt de la douleur dont le terme est marqué d'un marbre funéraire, mais la beauté qui se dégage de cette contemplation naïve ou désolée est au-dessus du spectacle qui l'éveilla. Au reste, les chemins se croisent, et tel qui partit heureux et libre, espérant aborder aux plages de l'aurore, se trouve parfois terrassé par le poids des jours de larmes, déçu d'espérer, lassé de croire, devant l'emblème funeste qui lui rappelle cette éternité jadis rêvée par lui pour son amour. Car c'est une loi fatale, dont la base se trouve dans la nature de notre être, que toute beauté doive revêtir la robe blanche de la joie ou le tragique manteau de la souffrance, et nul n'est digne de monter vers l'idéal s'il ne sait véritablement aimer et souffrir. Nous avançons à la rencontre du Beau, qui vient à nous des calmes régions où règne la pensée divine, dans la conscience de notre dénue-ment, soutenus par un indomptable espoir. Formés d'esprit et de matière, nous devons donner à l'objet de cette tendance une détermination à la fois matérielle et spirituelle, et c'est en des créatures dont le corps périssable est transfiguré par la pensée éternelle que nous personnifions l'idéal, guide et régulateur de notre vie.

A celui qui s'efforce de rechercher en soi-même et dans le monde la cause, — une dans son essence bien que ses déterminations soient multiples, — de nos émotions esthétiques, l'idéal apparaît comme le premier initiateur. C'est lui que nous voyons se dresser à l'horizon de notre vie, c'est lui qui, par sa fascination, nous inspire le vertigineux espoir de gravir un jour les pics ardues qui nous en séparent. Fuyant toujours, il grandit à mesure que nous en approchons davantage et nous entraîne, inassouvis mais heureux de notre détresse, jusqu'à cet instant suprême où la mort revêtira nos rêves d'une forme d'absolu définitive.

Dans cette poursuite douloureuse, il est des moments où, pleinement conscients de nous-mêmes, nous comparons d'un regard le frêle espace parcouru à l'immense chemin qui reste à faire et nous voulons qu'un monument, dût-il être éphémère, marque ce stade de notre développement psychique. C'est là un des instants générateurs de l'art, qui, si nous le définissons par rapport à la tendance, est l'expression plastique ou musicale de celle-ci, considérée à un jour de notre vie et en un endroit de l'espace déterminés.

Oui, la cause interne de l'Art réside dans notre tendance primordiale à l'infini. Tirillé par la chair et par l'âme; attiré, comme tous les êtres matériels, vers un centre de matière; témoin et acteur d'une lutte dans laquelle ses deux principes s'acharnent à rompre leur unité complexe, l'homme tend naturellement vers un but qu'il s'est librement choisi et auquel il lui plut de subordonner ses aversions et ses amours. S'il est artiste, c'est-à-dire doué de facultés esthétiques plus intenses et plus vives que celles de ses semblables, il règle sa vie d'après un plan dont la préoccupation du Beau est la norme essentielle. Sur la plus haute cime

de la pensée, égalant de sa hauteur altière les pics neigeux de la bonté et de l'amour, le phare du Beau flamboie, but glorieux qu'atteignent seuls les artistes et les saints. Il y a, pour tout esprit un tant soit peu chercheur, entre le prêtre et le poète des affinités admirables et profondes. Tous deux aiment la Beauté, forme visible de l'Être divin, tous deux aspirent également à la réaliser en une œuvre sincère, tous deux luttent pour elle contre l'indifférence et le mal. Seulement, le prêtre, enflammé d'allégresse et d'amour par une vue peut-être plus directe de la splendeur suprême, subit une fascination telle qu'il oublie le monde extérieur et ne perçoit plus que deux êtres : Dieu et lui, l'absolu et l'atôme que traverse sa lumière. Terrible et surhumain rapport ! Comparant sa petitesse humaine à la grandeur divine, il part de son néant pour s'élever vers elle, il la choisit comme but de son viril effort, il veut se rendre digne de refléter les rayons qui l'inondent. En un mot, il se prend lui-même pour matière de son œuvre, il travaille à se rendre l'adéquat relatif de son modèle absolu.

L'artiste n'a pas, comme le mystique, la perception directe du beau ; il voit celui-ci disséminé en cent objets divers ; il le contempie, le touche, le respire sous des formes variables et contingentes. L'effrayant infini du ciel criblé de mondes, l'immense ondulation souriante des flots, le murmure des forêts qui reposent, la chevauchée du soleil triomphateur sont pour lui des miroirs rayonnants où se reflète la Beauté.

Percevant celle-ci sous des déterminations objectives, il est naturel que son œuvre, sa création, soit faite de matière. Sculpteur, il réalise le rêve idéal des formes parfaites dans le paros qui vainc les âges ; peintre, il fixe sur la toile le jeu

subtil des couleurs, l'admirable harmonie visible qui faisait dire à l'Iphigénie antique : « Rien n'est plus doux que de contempler la lumière » ; musicien, il fait passer par l'âme des instruments sonores la fanfare de l'ouragan, les violons de la brise, l'orgue magnifique des flots calmes ou déchaînés ; poète — qui sondera les profondeurs inconnues du verbe ? — il exprime, il synthétise l'univers entier en une polyphonie géante où les formes, les couleurs et les sons prennent un sens précis et vont émouvoir les fibres les plus secrètes de notre âme. C'est bien le poète qui, selon l'expression de Victor Hugo, nous fait descendre, pantelants d'allégresse ou de souffrance :

Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur.

Cette œuvre de l'artiste, cette fixation concrète qu'il fait subir à son rêve, n'est-elle pas l'image, le profond symbole de la crise qui se passe en lui ? Déchiré par la lutte de l'esprit et de la matière, en vertu d'un acte libre et mûrement délibéré de son vouloir, il anime de la pensée créatrice l'élément brut et difforme que lui fournit la nature, il obéit à la fois aux appels de la chair et de l'âme, en bâtissant à celle-ci un temple au moyen de la splendeur de celle-là. Et pour que l'œuvre se dresse, frissonnante de beauté suprême, il lui suffira désormais de l'orienter selon le pôle de l'Amour, qui veut la joie, ou de la Douleur, qui tend à la mort.

L'Art, pour tout être capable de le comprendre et digne de le tenter, est le langage de notre effort vers la beauté infinie. C'est un dédoublement de nous-même qui fixe dans l'absolu et à jamais les plus beaux de nos rêves, les plus purs de nos désirs. Né de nos aspirations essentielles, il se revêt de l'élément d'éternité que comporte la

nature, et ainsi, confondant la pensée créatrice et la forme créée dans le marbre de l'œuvre, il les dépasse toutes deux, puisqu'il est la réalisation de ce qu'elles contenaient jusque-là seulement en puissance.

*
* *

Pour nous convaincre que la faculté poétique est innée, il nous a suffi de faire appel à la voix de la nature qui nous porte irrésistiblement au mieux. Un rapide examen nous a prouvé que la cause première de toute émotion esthétique réside dans l'orientation de notre être vers l'idéal. Si notre tendance intime n'était là pour en faire jaillir la beauté, le monde extérieur ne serait qu'un vain agrégat de matière, régi par des lois dont nous ne pourrions comprendre l'harmonie. Pareille à la clarté du soleil qui transfigure toute chose et fait chanter sur le monde les mille lèvres de la lumière, l'expansion de notre tendance spiritualise le spectacle de l'univers et en dégage la beauté profonde.

Par l'intermédiaire subtil et merveilleux des sens, l'âme rencontre le monde étrange des phénomènes, ou apparences que revêtent pour nous les réalités extérieures. Le contact a lieu au point où se produit le *phénomène*, c'est-à-dire non pas dans notre âme, ni dans le fond *nonménéal*, mais à la jonction de l'une et de l'autre. (1) Les lois qui régissent la forme, l'étendue, la couleur de ce phénomène constituent par leur accord l'élément de beauté qu'il contient. Cette beauté, satisfaisant

(1) A priori, nous ne connaissons donc des choses que ce que nos sens externes en perçoivent. Toute autre notion s'obtient par l'exercice de notre faculté d'abstraire et de généraliser.

un instant notre soif d'idéal, émeut la faculté créatrice qui dort en nous ; désormais, notre but sera de l'exprimer en une œuvre. Selon qu'elle émouvra plus spécialement l'un ou l'autre de nos sens, l'œuvre sera plastique, picturale ou musicale. Pour être suprême, elle devrait synthétiser ces déterminations diverses, réalisant ainsi le verbe perceptible par tous les sens que rêvait Arthur Rimbaud.

Au sens strict, le *phénomène* est donc la façon dont l'être des choses se manifeste à nous. Au sens particulier que nous envisageons, c'est la façon dont il se manifeste à nous en tant que beauté, c'est-à-dire harmonie entre les choses et l'idéal. Or le Beau est un pur concept de notre intelligence, car, en dehors de celle-ci, il n'est ici-bas que matière et énergie. Force nous est désormais de déduire que l'âme sculpte elle-même sa représentation esthétique de l'univers.

Ainsi, d'un premier contact de l'être et du monde, naissent les apparences ou objets manifestés aux sens. Mais l'être ayant une tendance au mieux, une vision plus approfondie lui montre le rapport des apparences sensibles avec la Beauté, objet de cette tendance. Qu'un homme doué de la faculté créatrice, c'est-à-dire possédant le pouvoir de sentir plus profondément que les autres et d'exprimer plus harmonieusement ce qu'il sent, précise ce rapport en le faisant passer par le creuset de l'œuvre, et la Beauté surgira, faite à la fois d'âme et de matière spiritualisée, dans le frisson de la jeunesse et l'orgueil serein de l'immortalité.

C'est ici qu'il convient de transcrire la belle définition de Charles Morice : « Le génie consiste — comme l'Amour et comme la Mort — à dégager des accidents, des habitudes, des préjugés, des con-

ventions et de toutes les contingences, l'élément d'éternité et d'unité qui luit au-delà des apparences, au fond de toute essence humaine ». (1)

Par l'idée qu'elle contient, chaque chose est objet d'art et a sa poésie propre, et les vrais poètes sont ceux qui firent jaillir de leur vision de l'univers un grand nombre de beautés cachées. Le travail poétique est le dégagement de la part des choses qui répond à notre tendance, la recherche en dehors de nous de ce qui nous appartient en propre, dissociation de la pensée et de la matière qu'elle anime de sa vie souveraine.

Que seraient, en effet, les apparences des choses sans la lumière que projettent sur elles les réalités éternelles ? Tout, ici-bas, est transfiguré par l'idée. Nos sens, nous le savons, interprètent la nature, et nous ne connaissons d'elle que cette interprétation. Qui sait, disent certains philosophes, si l'être des choses n'est pas uniquement l'idée que nous en avons ? Et qu'importerait en somme ; quel qu'il soit, le monde est si beau !

Mais si la logique nous contraint à admettre l'existence des réalités, l'esthétique nous dit que la beauté de ces réalités provient de la pensée pure, du sens que nous donnons au monde extérieur, spiritualisé par notre tendance essentielle à l'infini. Quelle est la beauté de ce merveilleux paysage, véritable symphonie des couleurs et des formes ? L'harmonie des lignes et des tons ? Mais cette harmonie, c'est mon œil qui la voit, la pénètre. Le frisson joyeux ou triste qui me saisit quand je le contemple ? Mais ce frisson, c'est le cri de mon âme, de mon âme qui vit der-

(1) Charles Morice : *La Littérature de tout à l'heure*, p. 355 (Paris-Perrin).

rière mes sens, mystérieuse spectatrice et interprétratrice de ce qu'ils perçoivent. La poésie, l'âme d'une chose, c'est cette beauté que mon âme y a reconnue en se prolongeant, en se fondant en elle par mes sens, et l'Art est le dégagement de cette beauté. (1)

Quand nous contemplons un riche décor de printemps ou d'automne, quand nos yeux s'ensoleillent au spectacle d'une forme parfaite, quand une secrète harmonie, issue du cœur des choses, trouve un mystérieux écho qui la prolonge dans notre cœur, une gravité sereine descend sur nos pensées, étrange et magique confusion de joie et de tristesse qui remplit jusqu'aux régions les plus ignorées de notre substance. C'est l'Annonciation de la Beauté ! Dès cet instant, nous sommes en puissance d'œuvre. Peut-être ne traduirons-nous pas immédiatement la vibration infinie, mais n'importe, celle-ci ne peut s'éteindre. Elle sommeillera des jours, des mois, des années même, dans les profondeurs lointaines de notre âme. Attendra-t-elle pour résonner à nouveau l'aube de l'autre vie ? Qu'il nous suffise de savoir que le moment de sa Nativité viendra !

Les mêmes spectacles de la nature ne font pas toujours vibrer en nous un harmonieux concert d'impressions semblables. Nous les interprétons, au contraire, très différemment, selon nos états de bien-être ou de tristesse. L'immense étendue de la mer onduleuse et musicale évoquera en nous le calme de l'âme sereine ou la plainte désespérée de notre essence vers l'infini. La magie du crépus-

(1) Aucune beauté ne pouvant être conçue en dehors d'une intelligence qui la comprenne, la beauté du monde réside, primitivement et essentiellement, dans la pensée divine.

cule, plein d'ombres indécises et de lueurs vagues, fera glisser sur nos pensées alanguies la caresse de l'apaisement d vin. Pourtant, la nostalgie des étoiles lointaines, mystérieuses comme les âmes des êtres bien aimés qu'on a perdus, émeut les cordes subtiles de la mélancolie; le recul des choses que l'absence de la lumière plonge à demi dans une mort relative nous pénètre de trouble et d'inquiétude et nous sentons alors, selon la douloureuse parole de Baudelaire, le temps ronger impitoyablement la vie. La diversité de notre nature est telle que le phénomène perçu à des moments divers ne saurait éveiller en nous deux impressions absolument pareilles.

Mais la faculté esthétique a surtout comme éléments des possibles, des sensations, des émotions autrefois éprouvées et dont le fond n'importe guère. Là se trouve le monde de l'art, plein de souvenirs et de pressentiments, bien peu exploré encore. Comment naît, se prépare et s'achève un poème ? Quelle est, dans son élaboration, la partie consciente ou volontaire et la partie inconsciente, régie par les lois fatales qui président aux associations d'images et d'idées ? Faut-il faire une part égale à la réflexion, au travail et à cette lente cristallisation des impressions, des émotions de nos sens, esthétiques, passionnelles ou autres, qui se représentent durant le labeur poétique ou musical, sans que nous nous en doutions, avec une précision et une netteté merveilleuse ? Ce rappel des sensations, des sentiments et des idées, des plaisirs et des douleurs, de tout ce qui, à un titre quelconque, nous émeut durant la vie, est dominé sans doute par des lois, inconnues bien que pressenties, dont la découverte ferait faire à la philosophie de l'art un progrès immense.

Des siècles dorment en nous, avec leurs splen-

deurs et leurs misères, la gloire et la décadence, les héros et les dieux. En même temps que notre propre passé, tout le passé funeste ou glorieux de l'humanité repose dans les profondeurs du souvenir, si bien que notre histoire se confond en quelque sorte avec l'épopée du monde. Un seul appel de l'âme suffit pour réveiller la nécropole silencieuse et pour en faire jaillir des milliers de fantômes prêts à peupler nos rêves. De même qu'un faible accord de fanfare anime les échos de la forêt endormie, de même en notre âme une douleur évoque d'autres douleurs souffertes, une joie s'accroît de l'apport de plusieurs autres joies rentrées dans l'oubli. Nous ne pouvons nous séparer du passé, nous ne vivons jamais en un seul instant de la durée : notre existence plonge à la fois par des câbles étranges dans les jours écoulés et les jours à venir. Imprêgnés des connaissances acquises, des vagues divinations, des pressentiments inexplicables de la famille et de la race, nos esprits sont à chaque instant la résultante des luttes, des souffrances, des conquêtes dont se fortifia, gémit et s'enorgueillit l'humanité. Ce sont les exploits des aïeux qui nous inspirent nos rêves d'héroïsme et d'aventure ; les caravelles des conquistadors cinglent encore, voiles déployées, sur l'Océan des songes ; Tristan et Yseult, Lancelot et Guièvre, Paolo et Francesca s'étreignent désespérément dans les poèmes d'amour. Nous ennoblissons nos douleurs en les comparant à celles des héros de la souffrance, le souvenir des reines d'autrefois rend plus belles les lèvres et plus purs les yeux de nos aimées et c'est en partie parce que tant d'hommes moururent pour elle que nous adorons la Liberté. Ainsi, tout sentiment que nous eussions pu éprouver, tout amour, tout renoncement, toute souffrance dont l'homme est capable,

toute sensation de douleur ou de volupté naît, grandit, se propage en nous lorsque les saintes émotions de l'Art viennent ébranler les portes de bronze sonore qui conduisent aux tombeaux du passé.

Telle est donc la matière dont la faculté esthétique doit extraire les beautés apparentes et cachées : d'une part des réalités actuelles, de l'autre des impressions accumulées par le temps et l'hérédité, éteintes mais non anéanties, endormies mais prêtes à se réveiller. Comme les sept princesses de Mactertlinck, les souvenirs lointains sommeillent dans le vieux château de la mémoire, attendant pour rouvrir les yeux à la lumière, le baiser taciturne de l'Animateur. Quand un vague regard contenant d'innombrables possibilités de bonheur et d'amour rencontre notre regard, quand le son d'une mélodie indéfinie nous émeut jusqu'au fond de notre substance, quand un rayon de soleil glissant sur les feuillages vient à nous comme un chemin de clarté où passent des esprits invisibles, une vibration intense traverse notre pensée et s'en va de proche en proche ranimer des multitudes d'anciens souvenirs. Alors la faculté créatrice joignant dans une même forme d'art la nature et l'âme, nous nous trouvons un moment hors de l'espace et de la durée, les limites qui nous restreignent se sont soudainement abolies, rien ne trouble plus le calme du rêve intérieur où nous nous complaisons et que la mort même ne saurait interrompre. Demain sans doute, il faudra recommencer la vie lourde et misérable, mais un marbre, un tableau, quelques strophes chantantes, resteront pour témoigner de cet instant inappréciable où notre âme, dégagée de la matière, vécut de sa vie propre.

CHARLES DE SPRIMONT,

FLORILÈGE MENSVEL

Le Banc

Voici le banc de bois, près des roses trémières
Où le soleil, par les après-midi légers,
Est bon à boire et à manger
Comme du pain et du vin de lumière.
Il est tranquille et vieux ; il semble las ;
Il domine la route et les plaines, là-bas,
Où se dorent les blés et les seigles de Flandre :
La Lys avec ses merveilleux méandres,
Avec ses bateliers et ses chalands,
S'en va, mirant ses hameaux blancs ;
La faux des moissonneurs brille dans la campagne,
Un bruit de moulin d'eau sourdement accompagne
Leurs pas, que l'on entend sonner sur le chemin...

O le vieux banc, près des roses et des jasmins,
Comme longtemps on s'y attarde,
Alors qu'au loin, le soir se darde
Dans la poussière et la sueur
Et que roulent et se bousculent
A l'orient, les chars pleins d'ombre et de lueurs,
Qui ramènent le crépuscule.

EMILE VERHAEREN.



Lily dans le Gâteau

Conte pour les enfants.

Un pâtissier de Bruxelles fit un jour un si grand gâteau qu'on n'en avait jamais vu de plus grand. C'était une tour de nougat, avec des portes et des fenêtres, des balcons de sucre rouge où grimpaient des fleurs de fondant ; des petits bonshommes de cire, armés de bâtons de chocolat, se penchaient vers la rue. Et tout au sommet flottait un drapeau aux couleurs de Belgique. Tous les enfants qui revenaient de l'école s'arrêtaient en extase. Personne, jamais, n'avait vu un si grand gâteau ; un bébé de quatre ans y serait entré facilement et il occupait toute une moitié de la vitrine.

Petite Lily qui s'en allait au bois avec sa maman, s'arrêta comme les autres ; elle resta muette d'étonnement et, de toute la journée, ne put penser à autre chose : « Quand je serai grande, se dit-elle, j'aurai beaucoup, beaucoup d'argent et j'achèterai le gâteau... Je mangerai d'abord les petites roses, et puis les balcons de sucre et puis les bâtons de chocolat et puis le toit et puis la porte... » Elle se léchait les lèvres en pensant ainsi... : « Oh ! le bon, bon gâteau ! Il est si grand, si grand que j'en aurai pour plusieurs jours, et plusieurs semaines, et peut-être je pourrai en mettre des morceaux de côté pour mes petits enfants, quand j'aurai des petits enfants... »

Elle s'endormit en songeant à cela.

La nuit, elle rêva du gâteau, mais comme elle allait manger le toit, elle s'éveilla brusquement en entendant la pendule sonner : ding ! ding ! ding !

elle entendit très distinctement sonner les coups et songea : Il est trois heures. La lune brillait ; il faisait clair comme en plein jour. Lily s'assit dans son petit lit et songea : « Est-ce que le pâtissier a fermé sa vitrine ? » Elle se frotta les yeux ; on entendait un gros chien aboyer dans la rue. « Sûrement le pâtissier a fermé sa vitrine, pensa Lily... Et s'il ne l'avait pas fermée?... Et si le chien cassait la vitre?... Et si le chien mangeait le gâteau ? » Oua ! Oua ! Oua ! faisait le chien dehors ; et, de la chambre, la pendule répondait : Tic-tac-tic-tac-gâ-teau-gâ-teau... Lily mit ses bas et ses pantoufles. Renversée sur la table, les pattes en l'air, sa petite chèvre de peau la regardait, tout endormie. Elle la prit dans ses bras et sortit doucement de la chambre.

Toute la maison dormait ; Lily descendit l'escalier... la porte de la rue était ouverte : elle sortit. « Où allons-nous comme cela ? » demanda la petite chèvre en baillant. Lily ne répondit pas ; elle cherchait le chien et l'appela : Tom ! Tom ! Mais il n'était nulle part. Alors elle se mit à marcher, prenant une rue après l'autre au hasard... Il y avait au ciel des étoiles innombrables et un tout fin croissant de lune blanc comme de l'argent... Tout à coup, elle vit le gâteau devant elle.

Il n'était plus dans la vitrine du pâtissier, mais s'élevait seul au milieu d'une grande plaine. Il était haut comme une maison ; penchés aux balcons, les bonshommes de cire brandissaient toujours leurs bâtons de chocolat... Toutes les fenêtres étaient illuminées et l'on entendait le son de pianos et de violons. « Il y a donc une fête ! » pensa Lily — et elle frappa à la porte : Toc, toc, toc.

La musique s'arrêta aussitôt ; il y eut un moment de silence, puis une petite voix toute fine demanda :

— Qui est là ?

— C'est Lily, répondit la petite fille.

Elle entendit à l'intérieur comme le bruit des pas d'une grande foule. Elle leva la tête et, aux fenêtres ouvertes elle vit des poupées, des poupées innombrables qui la regardaient en silence, de leurs gros yeux de verre.

— Voyons, voulez-vous m'ouvrir ? dit Lily qui s'impatientait.

Les poupées la regardaient toujours avec leurs prunelles fixes, bleues ou noires... puis, brusquement, elles disparurent et les fenêtres se refermèrent.

— C'est bien drôle ! pensa Lily.

Elle mit un œil à la serrure et vit un long vestibule brillamment éclairé ; à droite et à gauche, en deux rangs, huit petits nègres aux cheveux crépus se tenaient immobiles et riaient en montrant leurs dents... Lily poussa la porte qui s'ouvrit toute seule : alors elle entra dans la tour.

Au milieu du vestibule, un grand escalier s'élevait en tournant, tournant, jusqu'au haut de la tour. Lily se mit à monter l'escalier en comptant les marches à mesure ; une, deux, trois... jusqu'à cent ; les marches étaient en sucre blanc, couvertes au milieu d'un tapis de gelée de groseilles... A la centième, la petite fille s'arrêta : elle était devant une grande porte de biscuit et comme elle la regardait, se demandant si elle n'allait pas la manger, voilà que la porte s'ouvrit lentement et un petit prince parut sur le seuil.

Il était beau comme une fée, gracieux, avec des joues blanches et des lèvres roses, et ses grands cheveux blonds flottaient sur ses épaules ; il était vêtu de satin blanc ; une petite épée d'or pendait à son côté ; il avait un béret avec une longue plume blanche qui balayait la terre. Il

salua Lily profondément : « Voilà bien longtemps que nous vous attendons, princesse, » dit-il comme dans les contes, et, lui prenant la main, il la fit entrer dans une salle où des poupées dînaient, assises en rond autour d'une immense table.

Au moment où Lily entra, toutes les poupées fixèrent sur elles leurs yeux de verre. Elles étaient splendidement habillées de satin et de velours, avec d'énormes chignons parsemés d'étoiles de cristal. A côté de chacune d'elles un petit bonhomme de cire chuchottait et riait. Le Prince fit asseoir Lily près de lui et lui présenta de l'orgeat dans une flûte de diamant ; la petite chèvre fut posée sur la table ; le Prince lui mit un gâteau sous le nez, mais elle ne voulut pas manger et tomba endormie, dans un plat de crème, les pattes en l'air.

— Où suis-je donc ? demanda Lily.

Le Prince répondit en souriant.

— Belle petite fille vous êtes dans mon château ; je suis le Prince Nougat, et tous ceux-ci que vous voyez sont les dames et seigneurs de ma Cour.

— Ah ! dit Lily.

Elle regardait autour d'elle en se frottant les yeux... Les dames buvaient, le petit doigt en l'air, en trois mouvements saccadés ; parfois leur main se trompait de direction et elles se jetaient le contenu du verre dans l'oreille ou dans le cou, mais elles ne semblaient pas y faire attention. Un bourdonnement confus bruissait autour de la table ; en écoutant attentivement, Lily reconnut trois mots qui revenaient l'un après l'autre, toujours, toujours : *Oui, non, merci...* Un mécanisme permettait aux poupées de lever le bras pour boire et manger et aussi de tourner les yeux alternativement à droite et à gauche et de dire : *Oui, non, merci* ; mais c'était tout ce qu'elles pouvaient faire.

Les bonshommes de cire étaient plus perfectionnés ; ils savaient rire en ouvrant une grande bouche, se pencher brusquement en avant et en arrière et s'essuyer le front avec un mouchoir de dentelle. Ils connaissaient aussi plus de mots, et à chaque instant l'un ou l'autre s'écriait : « Bonjour, monsieur... Le Roi notre gracieux Souverain... Votre altesse veut-Elle me permettre... » et d'autres propos qui n'avaient aucun sens.

Lily regardait et écoutait en mangeant des bonbons ; à chaque instant le prince se penchait vers elle pour lui parler bas ou l'embrasser ; lui n'était ni en bois ni en cire mais en fondant à la vanille et quand il faisait ainsi, la petite fille ne pouvait pas s'empêcher de lui lécher les lèvres... Elle les lécha tant et tant qu'il finit par ne plus en rester, mais alors elle lui grignotta l'oreille. Le Prince se laissait faire en souriant ; parfois il disait : « N'est-ce pas que je suis un bon Prince ? » « Certainement, répondit Lily, tu es un fort bon Prince ! » Et elle pensait : « Oh ! si seulement mon petit frère avait des joues en fondant, je l'embrasserais toute la journée ? »

Peu à peu les convives devenaient bruyants ; les poupées avaient des couleurs plus vives et se versaient constamment leur verre d'orgeat dans l'oreille. Les bonshommes de cire surtout étaient très excités ; deux d'entr'eux voulaient se battre en duel pour une praline qu'un troisième mangeait, mais ils avaient beau rouler des yeux furieux, ils ne pouvaient rien se dire d'autre que : « Bonjour, monsieur !... Bonjour, monsieur !... » en se faisant de grands saluts ; ce qui était très ridicule.

Pendant ce temps, le Prince ne cessait pas de mettre des bonbons dans l'assiette de Lily et Lily ne cessait pas de lui lécher le visage : elle en

avait la langue toute sucrée !... Mais soudain, au plus fort du vacarme, des petites voix plaintives semblèrent s'élever sous les fenêtres.

— Qu'y a-t-il ? demanda Lily.

— Ce n'est rien, dit le Prince.

Il se pencha vers elle et, comme il était ainsi, elle lui lécha les sourcils ; ils étaient fort bons... Elle happa aussi une mèche des cheveux du Prince qui étaient faits d'un miel exquis, mais les petites voix du dehors s'entendant toujours, elle se leva brusquement et courut à une fenêtre...

— Que faites-vous ? cria le prince.

Et aussitôt les bonshommes de cire répétèrent : « Que faites-vous ! » en se penchant en avant. Sans écouter leurs cris, Lily se pencha dehors : Alors, elle vit une rangée de petits pauvres debout sous les fenêtres. Ils étaient très pâles, dans le clair de lune triste, et se tenaient la main en chantant doucement :

Il était une dame tartine

Dans son palais de beurre frais...

Le Prince se leva en renversant sa chaise de sucre et, prenant Lily par le bras la ramena à table. Il était fort laid depuis qu'il n'avait plus de sourcils ; il lui manquait des mèches de cheveux à droite et à gauche ; il n'avait plus qu'une seule oreille. « Laissez moi ! Laissez-moi ! » criait Lily. Et lui disait : « Non ! Non ! Non !... Embrassez-moi ! Embrassez-moi !... » Lily se pencha sur lui et, tout en l'embrassant, elle lui mangea une joue, puis une autre, puis les deux mains, et c'était si bon, si bon, qu'on ne peut rien rêver de meilleur. Le pauvre Prince se débattait... Elle lui mangea la tête, le cou, les épaules ; enfin, il ne resta plus qu'une petite jambe qui glissa sur le plancher.

A cet instant il se fit dans la salle un tumulte

effroyable : la tour oscillait... la table croula, les bonhommes de cire et les poupées tombèrent à la renverse. Dans cette chute, quelques ressorts se détraquèrent et on entendait un affreux bruit de crécelle, et des voix enrouées crier sans s'arrêter : « Oui, non, merci... Votre Altesse veut-Elle me permettre !... » C'était effroyable !..

Et malgré ce vacarme ; la chanson des petits pauvres s'entendait plus distinctement :

*Il était une dame tartine
Dans son palais de beurre frais,
Les murailles étaient de farine...*

« Ils mangent la tour !.. Ils mangent la tour !.. » cria quelqu'un dehors.

Lily courut à la fenêtre : les petits pauvres mangeaient la tour ; une partie du mur était déjà tombée, la porte aussi... Quelques-uns grimpaient en s'accrochant aux balcons... En voyant cela, Lily se mit à crier : « Montez à la tour ! Montez à la tour ! J'ai mangé le Prince ! Il n'y a que des poupées de bois ! Il n'y a que des bonshommes en cire ! Montez à la tour !... » Et les poupées et les bonshommes criaient en même temps : « Non ! Non ! Non !.. Oui ! Oui !.. Bonjour, monsieur ! Bonjour, monsieur !.. » La tour craquait... Lily ramassa la jambe du petit Prince pour la jeter dehors, mais le bout de la pantoufle blanche se mit soudain à frétiller... et c'était la tête d'un petit homme qui riait, riait, riait...

· · · · ·
— Ah, mon Dieu ! cria Lily en s'éveillant.

Il faisait grand jour ; le soleil entra dans la chambre ; Lily s'assit dans son lit :

— « Maman ! Maman ! cria-t-elle, si tu savais quel *bon* rêve j'ai fait ! »

BLANCHE ROUSSEAU.

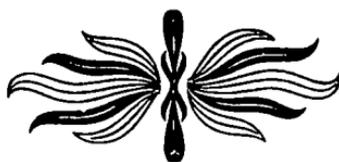
Il est des soirs...

Il est des soirs si doux que l'on voudrait mourir ;
De beaux soirs, où la mort des lumières fanées
Est poignante comme un adieu de fiancée
Qui s'en retourne et part pour ne plus revenir.

Douceur d'errer alors dans le beau crépuscule,
De s'en aller au long des champs ensemencés,
Où croit le jeune espoir des beaux blés balancés
Qui, sous le souffle des brises fraîches, ondulent !

Une mauve lueur s'attendrit au couchant
Traversé du vol las des oiseaux fatigués,
Et la rose s'effeuille aux jardins enchantés
Où le soir recueilli se promène à pas lents.

Une langueur étreint l'âme des avenues,
Et l'on regarde au loin le dieu qui doit passer
Vêtu de pourpre morte et ceint d'espoirs brisés,
Comme un martyr chargé de tristesse absolue.



La nuit pensive...

La nuit pensive et bleue entre par la croisée
Ouvverte, l'air est doux, on entend un grillon
Lancer son humble cri, des mouches diaprées
Volent en bourdonnant avec des papillons.

Le parc s'immobilise et des rayons de lune
Tombés du ciel très pur irisent le décor ;
Les arbres recueillis et l'âme sans rancune
Se parlent doucement sous les étoiles d'or.

Les taillis sont déserts et l'ombre diaphane ;
Les lourds volabilis et les mauves jasmins
Exhalent leur parfum subtil sous les platanes
Dont la feuille au revers est couleur de matin.

Une paix idéale est maîtresse des choses,
L'haleine du silence est de miel et d'encens,
La maison du bonheur, sous le lierre et les roses,
Se repose, et paraît attendre un Revenant.

Les esprits familiers de la bonne demeure
Font la garde autour d'elle, et l'on entend des voix
Chuchoter quelque part, on ne sait où, car l'heure
Est frêle, et l'on peut voir des lueurs sur le toit.

Est-ce un ange qui s'y pose, ailes éployées ?
Est-ce la muse qui, pour inspirer un cœur,
A traversé l'éther, délaissant l'Empyrée,
Et vient offrir la bouche au baiser créateur ?

Les flambeaux sont éteints, et le Poète calme,
Au regard inspiré, rêveur des longs minuits,
S'approche du balcon éventé par des palmes
Et pleure en frissonnant devant la chaste nuit !



Le parc

Les dieux de marbre au fond du parc abandonné
Dont nul pas importun ne rompt la quiétude
Sont les derniers gardiens du Palais enchanté
Empli de souvenirs et lourd de solitude.

La splendeur de l'automne a bronzé les taillis
Et, dans le sentier creux où croît la verte mousse,
Près des jets d'eau défunts et les étangs verdis,
La prime feuille d'or a chu sur la pelouse.

Le décor chatoyant est merveilleux à voir;
Le soleil décliné disperse sa lumière
Sur les massifs fleuris et les doux reposoirs
Et baigne de rayons le secret des clairières.

Toute chose a l'aspect mélancolique et doux
Dont se pare à la fin d'un beau jour la nature ;
Une grande douceur flotte sur les bois roux
Et fait bramer les cerfs errant sous la ramure.

Le ciel de gloire, où fuit un nuage rosé,
Est glauque et transparent comme une mer profonde
Et l'air pur, palpitant d'émois, est traversé
De l'essor tournoyant et preste des arondes.

Une grive, là-bas, siffle dans les sorbiers
Dont les fruits carminés font de rouges dentelles ;
Un vent plein de parfums souffle sous les halliers
Et l'on entend gémir la tendre tourterelle.

Le soir grave, le soir admirable descend
Mélant sa cendre grise à la lumière d'ambre,
Le grand parc dans un jour équivoque et troublant
Se fonce et disparaît dans l'ombre de septembre.

Le rappel fastueux des jours évanouis
Se lève alors sur le Palais des fêtes mortes
Et surgit, idéal, à nos yeux éblouis
Avec les lents parfums que les brises apportent.

Les échos réveillés redisent la chanson
De l'autrefois défunt, et de vagues musiques,
Où tremble encor l'archet des anciens violons,
Trainent dans l'air vibrant de concerts angéliques.

Combien d'amants ont sangloté sous ces balcons
Ruinés maintenant, envahis par les roses !
Combien de cœurs rêveurs devant cet horizon
Se sont senti pleurer n'en sachant pas la cause !

Quels baisers amoureux les belles de jadis
Jetaient aux cavaliers du haut de ces terrasses,
Et que de fois les Nuits complices ont surpris
Les couples attardés s'y parlant à voix basse...

La lune, maintenant, blanchit le Palais vieux ;
Dans les murs lézardés pousse la male ortie ;
Les chemins sont déserts, les sources sont taries,
Et le marbre s'effrite au flanc sacré des dieux !

PAUL MUSSCHE.



LA PEINTURE

Gustave Moreau

De tous les interprètes d'idées et de sentiments, Gustave Moreau apparaît comme le plus prodigieux, car, s'étant consacré à l'évocation des temps passés et aux représentations symboliques, il sut rester vivant et se maintenir dans les limites de son art, même quand il eut recours au surnaturel. Amoureux de beauté, épris de grandiose, il a demandé des inspirations aux Saintes Ecritures et à l'histoire. Imaginatif luxuriant, il a pris des motifs dans les mythes de l'Hellade et les contes d'Orient. Spiritualiste et rêveur, il a figuré des Anges et portrait des Licornes, reproduit des paysages à l'usage des ermites et bâti des palais pour les Chimères. Toutes les sources de poésie, toutes les grandes légendes l'ont tenté, et, en tout, il a vu l'*humain* dans son expression la plus noble. Dans son musée, atelier instructif, on remarque un ensemble de panneaux intitulé : *la*

vie de l'Humanité (1) ; ce titre pourrait s'appliquer à son œuvre entier. C'est en réalité une synthèse des principaux âges de notre monde qu'il présente.

Des thèmes sacrés, il a tiré un calvaire très affectif : *les deux larrons*, une *Marche des Mages* originalement conçue et certain martyr de St-Sébastien attachant par sa mise en scène (2). Mais c'est moins dans l'interprétation des faits historiques que dans celle de ses inventions d'après ces faits qu'il affirma sa puissance. *Le roi David*, *l'Apparition* en sont deux exemples par lesquels se manifestent aussi ses deux principaux modes de procéder, d'exprimer. Le motif qui représente le royal poète composant ses psaumes avec l'aide d'un Ange ne vise guère qu'à charmer les yeux et l'esprit. Dans ce palais prestigieux, digne cadre du monarque, tout contribue à produire une harmonie auguste et sereine. L'autre motif où la jeune Salomé croit voir se dresser devant elle la tête sanglante du Baptiste, constitue, au contraire, par ses moindres éléments un drame inoubliable. Quelle plus émouvante figuration du remords. Il se permit aussi d'ajouter à la légende, et nous avons eu cet exquis poème de la pitié : *le pardon du juif errant*. Enfin il essaya de rajeunir l'allégorie, de transformer la tige de Jessé, chère au moyen-âge, et le résultat fut une *Fleur mystique* qui, à défaut de piété, rayonne d'une spiritualité charmeuse.

Gustave Moreau déploya mieux encore ses qualités très diverses dans la représentation des thèmes

(1) Ces panneaux simples ébauches, symbolisent des actes généraux et quelques légendes. Les plus harmonieusement affectifs d'entre eux sont : *l'extase*, *le sommeil*, *le chant*.

(2) Gustave Moreau a fait deux St-Sébastien. Il s'agit du tableau aux nombreux personnages.

profanes et c'est surtout comme évocateur de l'antiquité qu'il arrête et retient. Seul, entre tous les modernes, il réussit à faire *revivre* en artiste les mythes helléniques, à les interpréter selon nos concepts, sans pédantisme et sans tâcheuses réminiscences. Le souci de reconstituer dans leur caractère les aspects matériels des époques disparues, ne le hanta point et son amour des opulentes mises en scène ne le détourna jamais du désir d'humaniser ses motifs. Examinez les plus soignés au point de vue décoratif; aucun ne sert de prétexte à quelque étalage de bibelots et d'étoffes curieuses, partout les accessoires sont à leur plan et les costumes dans leur rôle. Il usa des documents avec profusion, non pas avec importunité; et toutes les fois qu'il dut suppléer à leur absence, dans ses réalisations de légendes ou de rêves, il le fit avec une rare prudence. On peut donner son tact en exemple.

Très psychologue dans l'écriture des physionomies, il imprégna son Zeus de majesté (1), son Apollon de beauté, son Tyrtée de noblesse; il donna de la grâce à sa Pasiphaé et à son Hellène.

L'Héraclès, l'Orphée, le Jason, l'Hésiode, l'Œdipe qu'il ressuscita n'ont rien qui rappelle le modèle d'atelier, le mannequin conventionnel; si ce ne sont pas les héros rêvés, ce sont du moins des hommes dont le type moral n'outrage point la vraisemblance. Dramaturge d'intelligence subtile et de goût affiné, il a tiré un excellent parti de thèmes ressassés comme *Œdipe et le Sphinx*, *Galatée*. *L'enlèvement de Déjanire*, sujets difficiles à rendre pathétiques, tels *le Sphinx deviné*, *la Jeune fille*

(1) C'est celui du motif *Zeus et Sémélé* dont il est question ici. Le père des dieux et des hommes a de très curieux yeux de type lunaire.

recueillant la tête de la lyre d'Orphée, Diomède déchiré par ses chevaux, Hercule et les oiseaux du lac Stymphe, Hercule et l'Hydre de Lerne. Cette dernière scène fait particulièrement honneur à son esprit inventif. Dans la retraite dont le seul aspect glacerait le cœur des mortels, Héraclès, beau comme un dieu, s'avance impassible et résolu, conscient de sa force, vers le monstre qui se dresse furieux prêt à le charger. Aucun mouvement violent, aucune ligne fébrile ne trouble l'équilibre de ce motif; c'est le calme avant la tempête et l'on ne se sent que plus ému à la pensée du drame qui se prépare. Ses qualités de psychologue et de dramaturge servirent très à propos le maître dans la représentation des rêves et des légendes. Ceux que tentent de tels sujets échappent rarement à la froideur, l'inexpressif ou la bizarrerie.

L'auteur de la *Péri*, des *Sirènes*, de *Phaëton*, du *Centaure* et du *Poète mourant* a presque toujours, au contraire animé d'une vie mystérieuse les phantasmes de son imagination, rendu plausibles ses pages les plus en dehors de toute réalité. Il était là dans son élément. Il y a beaucoup de son moi dans cette figure allégorique — l'âme imaginative — suspendue dans une étreinte ardente au col de la chimère qui va l'emporter dans les nues. La figure se rattache à l'humanité par son regard autant que par ses formes; la chimère semble relever de la faune terrestre grâce à l'ajustage logique, l'alliance attrayante des parties hétérogènes qui la composent. Gustave Moreau compte parmi les rares créateurs de monstres viables. Par le souci qu'il mit à emprunter ses éléments de création au règne animal et à les relier, à les souder d'une manière naturelle, c'est-à-dire anatomiquement possible, il appartient à la lignée de ceux auxquels on doit le sphinx égyptien, le tau

reau androcéphale de Mésopotamie, l'aigle bicéphale de Cappadoce, le griffon perse et la bestiaire des chrétiens du moyen-âge. Ses nombreux dessins de fossiles et de fauves de l'époque actuelle ses aquarelles orfévriés pour la parure des Fables de La Fontaine renseignent fort bien sur la genèse de ses chimères, de ses licornes, de ses dragons, de ses diverses bêtes fabuleuses, et expliquent les caractère félin de ce sphinx si curieusement cramponné à la poitrine et aux cuisses du fils de Laïus.

Particulièrement doué pour composer des scènes expressives, il eut le secret des arrangements heureux, (*Oreste, le poète et la sirène*) des attitudes significatives, (*Œdipe du Sphinx diviné, Sapho pleurant Phaon, Salomé à la prison*), des jeux de physionomies révélateurs d'une âme (*Jacob et l'ange, le paysan du Danube*). S'il ne fut pas décorateur selon toute l'acception du terme, au moins eut-il le sens du décor. La valeur des équilibres de lignes ne lui échappa point, nous l'avons vu, et il en joua dextrement pour renforcer ses effets. Il excella dans la mise en place. Très ingénieusement disposés, ses motifs intéressent tous et plusieurs font surgir les fortes impressions. Le *Pardon du fuferrant*, les deux versions des *Chimères* (1), *St-Georges Hésiode et les Muses, la Naissance de Vénus*, les *Licornes*, et surtout les *Piérides* sont d'harmonieuses compositions devant lesquelles on se plaît à s'abstraire. Les *Prétendants*, dont les groupes animés ondulent et se relient en cadence,

(1) La plus impressionnante de ces versions, ossature d'une peinture qui ne put être exécutée, est restée sur la toile à l'état de dessin et n'en dégage que plus de charme. Elle a pour décor une fort curieuse ville aux édifices d'un gothique hardi.

dégagent un charme tragique. Les *Argonautes* réunis sur les tillacs de leur nef concourent à un effet d'ensemble intense ; ; il semble que de ces poitrines vigoureuses jaillisse le chant de l'esprit d'initiative et d'aventure. Le *Jeune homme et la Mort*, l'*Amour et les Muses*, les *Plaintes du poète*, les deux *Anges à Sodome*, les *Anges et St-Sébastien*, le *Bon Samaritain*, *Salomé dansant devant Hérode*, *Bethsabée*, *Hélène sur les remparts*, poèmes et drames charpentés et tracés avec adresse, se recommandent encore par les attitudes ou les expressions faciales des personnages. Dans une œuvre aussi considérable et comprenant de tels thèmes, il y a forcément des pages théâtrales, au moins n'en trouve-t-on qu'un nombre infime de tout-à-fait fâcheuses (1). La plupart sont séduisantes comme les *Filles de Thestius*, le *Poète Indien* et les *Poétesses Indiennes*, cette illustration de haut style, ou se font accepter par quelques bons détails, tel le *Prométhée* où le chœur des Océanides se groupe non sans eurythmie.

« Il faut vivre avec les morts » se plaisait à répéter l'évocateur des siècles disparus. Exagération évidente, boutade qu'il convient de ne point prendre pour un axiome. Les artistes enserrent toujours leurs pensées dans une formule absolue qui les exagère ou les fausse. S'entourer d'une atmosphère de beauté, s'incliner à tout ce qui élève l'âme et affine l'esprit, se consacrer à l'interprétation des héroïsmes, des poésies et des plus nobles symboles, c'est vivre, non pas avec les morts, mais au contraire avec ce qui ne meurt pas dans l'humanité. Nul n'accomplit une œuvre vivante sans se mêler à la vie, et Gustave Moreau,

(1) Les pires sont assurément *La Magdeleine au Calvaire* et la *Fuite de Darins*.

moins que personne n'a enfreint cette loi. C'est parce qu'il a regardé, étudié, scruté les humains qu'il a pu doter son Moïse d'une face splendidement grave, son bon larron d'une mine si pieusement transfigurée (1), et certaine Muse agenouillée devant Hésiode d'une attitude à la fois si gracieuse et si simple. C'est parce que la vie extérieure ne le passionnait pas moins que l'intérieure qu'il a construit quelques magnifiques nus, la *Fée aux griffons*, *Jason et Médée*, par exemple, et l'adolescent debout près du génie funéraire. Enfin aurait-il aimé la nature, s'il n'avait voulu d'autre compagnie et d'autre horizon que les vestiges du passé? Or, ce ne sont pas seulement des paysages comme celui où se dresse un de ses Orphées, comme l'effet automnal où rêve un faune, des ciels comme ceux de *Pieta* ou des *Anges à Sodome*, qui proclament sa dilection pour les sites enchanteurs et son souci d'observer les spectacles naturels, ce sont aussi les meilleures de ses œuvres, et des florilèges d'aquarelles et des spicilèges de dessins (2).

Admirable exemple de volonté, Gustave Moreau, né fougueux, lutta sans trêve contre lui-même pour se dompter et s'assagir. Ses diverses ébauches décèlent maintes formes écrites d'un trait hâtif, impatient (3). Et l'on voit par ses études peintes, même par certaines toiles, entre autres sa Messa-

(1) C'est la figure gauche du calvaire dit les *Deux larrons*. Quand au législateur des Hébreux, il est représenté dans une composition assez vaste, ôtant ses sandales en vue de la Terre promise.

(2) Il y a dans son musée quelques paysages d'après nature simples, limpides, impressionnants, tout à fait exquis. On y peut savourer aussi maintes études contemporaines.

(3) Dans le motif des *Chimères* laissé à l'état de préparation, il y a une cuisse bien grossièrement indiquée.

line, qu'il était enclin aux contrastes violents, aux tons exaspérés. Par contre, ses œuvres démontrent qu'il s'obligeait ensuite à des labeurs acharnés jusqu'à ce qu'il eut établi la structure de ses personnages ou obtenu l'apaisement, la conciliation de ses tonalités. Tant que ses études restèrent ignorées, beaucoup ont pu considérer le peintre de Galathée comme un coloriste ; en réalité, il n'en avait point reçu les dons, mais il y suppléait souvent par son savoir et son goût. Au moyen de glacis et jeux de brosses dont il possédait le secret, il parvenait aux effets précieux, assurait le chatoiement des soies, l'opulence et les reflets des velours, la somptuosité des brocarts, l'éclat des parures. Grâce au choix de ses tonalités et aux entourages qu'il leur trouvait, ses ensembles devenaient harmonieux. Il a toujours repris ses motifs préférés, et il travaillait l'effet définitif comme un bon poète travaille ses sonnets, un créateur d'objets luxueux ses pièces de haut style. Les différentes versions d'*Orphée*, de *Prométhée*, de *Bethsabée*, de *l'Hydre*, etc. les variantes de ses *Calvaires*, les répliques de ses *Chimères*, les multiples études auxquelles ont donné lieu quelques figures, telle la *Salomé*, disent la haute conscience du maître. Le puissant dramaturge se complétait d'un délicat orfèvre. Parmi les documents archéologiques auxquels eut recours cet épris de faste oriental, les bijoux tiennent une place considérable, mais il s'en servit avec autant de tact que des autres accessoires. Aucune de ses *Salomés*, de ses princesses ou de ses fées n'est un prétexte à exhibition de pierreries et d'anneaux. Ce ne sont point les figures qui mettent en relief la joaillerie dont elles sont ornées, c'est bien la joaillerie qui fait valoir la beauté des figures et achève d'en préciser le caractère.

L'œuvre de Gustave Moreau, répétons-le, est bien vivant, quoique dicté par un idéal élevé et pénétré de merveilleux. Les évocations et les transformations d'irréel en réel que nous venons d'examiner ne constituent point de la peinture littéraire, mais un art de lettré.

ALPHONSE GERMAIN.



PHILOSOPHIE

L'Art et la Morale

Le Beau est tout ce qui par une œuvre, expression de notre vie totale, suscite en l'âme le sentiment et l'amour d'une vie supérieure. Il résulte par conséquent, si l'on veut aller au fond des choses, du contact intime entre la vie humaine et la vie divine, de la participation très réelle de la nature créée, agissant dans la plénitude et l'harmonie de ses puissances, à la Nature incréée qui la pénètre et l'enveloppe de son activité supérieure.

Il s'agit, on le voit, de mettre les facultés en relation avec leurs fins, mais, comme cette fin ne peut être entièrement atteinte ici-bas, il est clair que par-dessus le but visible incomplet, quoi qu'on fasse, doit planer le but supérieur et intégral. Dès lors, nos activités ont vis-à-vis de ce but ainsi conçu d'incontestables devoirs ; s'en écartent-elles, elles ne développent pas autant qu'elles le doivent l'énergie victorieuse de leurs aspirations et, tôt ou tard, privées de la lumière du But suprême elles ne poursuivront même plus, en ce

qu'il a de légitime, le but incomplet, dont elles n'auront plus l'intelligence féconde.

Dans ces conditions, on se demande à quel titre le Mal pourrait s'introduire dans la littérature, comment, une fois introduit, déguisé ou non, il ne détruirait pas le concept du Beau. On nous dit qu'il faut connaître tout ensemble et le bien et le mal. Pourquoi donc ? Le Bien vivrait-il du mal ? puiserait-il en sa compagnie une vigueur nouvelle ? N'est-il pas néant, appauvrissement du Bien et, en dernière analyse, négation de la Loi éternelle et vivante !

Dès lors, puisque entre le Bien et le Beau il y a parenté, si étroite comment pourrait-on admettre que le bien et le mal s'identifient en quelque sorte dans ce concept du Beau.

Certes, le mal est en germe dans nos passions, il vit en nous, et nous avons pouvoir, étant libres, de déchaîner sur notre vie consciente et travailleuse son implacable fureur. Dans de telles conditions, le pouvoir de séduction du mal sur nos âmes est-il si faible que nous puissions impunément jouer avec lui, comme on s'amuse d'un hochet d'enfant, et, même, le sonder à fond, comme on dissèque un cadavre inerte. Et d'autre part, le Bien pénètre-t-il si facilement nos vies, sa pensée poursuit-elle sans cesse nos intelligences, y songeons-nous assez, vraiment, pour que l'on ne nous rappelle pas souvent sa souveraine nécessité ? Que ceux qui nous parlent toujours de cette connaissance utile du bien et du mal sachent un instant considérer la nature humaine telle qu'elle est, et qu'ils nous disent ensuite si le mal est l'aliment robuste qui peut la nourrir.

Pour certains, il semble que l'Art, c'est-à-dire la recherche du Beau, soit l'exercice d'on ne sait quelle activité bizarre et indépendante marchant

à côté de notre activité primordiale, à côté de l'âme et des facultés intellectuelles.

Mais l'art est-il vraiment le mouvement de l'âme cherchant à atteindre dans une clarté plus grande et plus douce, une fin que toute science, tout mouvement de l'être et surtout des facultés supérieures poursuit sans relâche ? Il doit donc comme toute activité se soumettre aux lois de cette âme, sinon il ne peut être pour elle un moyen d'atteindre sa fin et de réaliser ses désirs. Si l'Art ne se rattache à aucune de nos activités supérieures, où cherchera-t-il un but sérieux qu'il puisse, sans conflit, rattacher au but de la vie humaine ? Il ne serait plus qu'une excitation fiévreuse des sens ou un jouet bizarre dont notre curiosité s'amusera un instant, mais dont elle se fatiguera vite. Nous ne pouvons juger un Art ainsi conçu, puisqu'il est étranger à notre intelligence soumise au Vrai et à notre âme éprise du Bien.

Le mal, répétons-le, puisque si volontiers on l'oublie, le mal est vraiment néant, puisqu'il aboutit à la destruction de l'être tel qu'il sortit des mains du Divin Artiste.

La seule force qui nous tient encore debout, les yeux fixés en haut, prêts à gravir les sommets, c'est notre volonté robuste respectant le plan divin, la hiérarchie des facultés, la suprématie de l'œuvre originelle sur l'œuvre inférieure enfantée, si j'ose dire, par le péché d'Adam. Pour surnaturaliser, pour relever et soutenir cette nature déchue il faut lutter contre elle par un appel vers Dieu, par une poussée vers l'Infini où il n'y a ni ombres ni décadence. Si nous ne le faisons pas, nous tombons. Le mal triomphe dès que nous perdons de vue le Bien dans sa source pure et que nous cessons, par je ne sais quelle folie d'orgueil ou de

volupté, d'y tremper nos forces, ou plutôt nos faiblesses.

Ceux qui abandonnent les principes solides tombent dans les plus grossières erreurs, ils accumulent les sophismes et les contradictions. C'est la revanche de la Vérité ; en cette matière surtout, on peut le constater. Quelques exemples le prouveront.

Voici ce qu'écrivait un publiciste après l'interpellation Bérenger sur les outrages à la moralité publique :

« Que l'on proscrive l'obscène, voilà ce qu'il faut ; c'est la lutte de l'esprit toujours libre contre le corps toujours empressé de soumettre à tous les aiguillons de son désir, à toutes les faims nerveuses, ses sens jamais apaisés. L'obscène est-il partout ? Voilà ce qu'il faudrait savoir. Il se trouve, comme une sorte de gaz ambiant, au fond des produits littéraires et esthétiques les plus divers ; il s'y trouve surtout lorsque l'on compose, pour le recueillir, des instruments de précision minutieuse. Ceux qui le dénoncent sont le plus souvent ceux qui en souffrent ;... Les très chastes, les très fermés, les très rebelles, ignorent jusqu'à Gomorrhe ; ils eussent traversé les cités maudites sans y voir la moindre différence avec les autres cités. Pour avoir de la pudeur, la première condition est de comprendre ce qui est impudique ; le diagnostic est toujours une science, une conscience ; et ceux qui détestent et abominent le plus cruellement la débauche, sont parfois ceux dont elle hante le sommeil par ses appétences qui deviennent presque des convoitises en s'obligeant à des recherches, à des comparaisons. »

Arrêtons un instant la citation et voyons ce que valent les prémisses. Que veut dire l'auteur ? que

l'obscène n'existe que par la volonté de celui qui en souffre? c'est créer chez ce malheureux une illusion inexplicable puisqu'elle l'empêche de jouir des choses et entrave le développement de sa vie par la douleur qu'elle y jette. La première condition pour avoir de la pudeur c'est de comprendre ce qui est impudique. Non pas, en un sens ce serait déjà la perdre. La pudeur consiste avant tout dans la connaissance de sa nature et de ses exigences essentielles et par suite, dans une sorte de pressentiment de ce qui lui est funeste, de ce qui surexcitera les penchants mauvais qu'elle recèle en ses flancs. Comprendre ce qui est impudique est chose impossible si l'on ne connaît pas ce que vaut et ce que veut la nature qu'on a mission de gouverner. L'impudicité, l'obscénité n'est pas, qu'on le sache donc, une abstraction quelconque, c'est une réalité vivante, c'est un acte de notre vie, une pensée de notre esprit, un sentiment de notre cœur, elle est en nous, elle est le fruit corrompu d'une vie qui se rattache à sa loi.

Que certains hommes, dès lors, passent à côté de l'obscène sans le remarquer, pourquoi s'en étonner, en tirer argument contre l'existence de l'obscène. C'est pur sophisme. Si ces hommes agissent ainsi c'est parce qu'ils ont tué en eux la passion mauvaise qui fait surgir un jour le désordre moral, c'est qu'ils ont imposé à tout leur être une loi sévère et inviolable, celle de ne point attacher leurs yeux ou leur pensée à ce qui pourrait y faire flamber le feu des concupiscences charnelles. L'obscène existe, certes, mais ces vaillants, ces sages ne veulent pas le voir, ne veulent pas y songer, en un mot il ont lancé leur vie dans une voie où jamais leur volonté ne laissera passer le mal. Ils savent qu'il existe, ils ont résolu de ne point le déposer en eux.

Quant à ceux qui souffrent de cette présence universelle de l'obscène, de cet étalage d'immoralités grossières, ils ont grandement raison de s'en plaindre ; ils sont hommes, ils sont faibles, ils se défient du frémissement de leurs sens et de la curiosité de leur intelligence, ils protestent, ils remplissent un devoir évident. Ils veulent, sincèrement, lutter contre la corruption de leur nature, ils veulent dégager leur grandeur native des ferments de révolte qui s'agitent en eux, et, dans ce but, ils réclament qu'on ne les soumette point à d'injustes et périlleuses épreuves. Qui donc oserait les blâmer !

Le publiciste continue : « Oui, la police peut sévir, et la censure. On interdira, sous couleur de les garantir contre l'incendie, certains cafés-concerts batailleurs qui prodiguent à Montmartre les maillots clairs et les satires transparentes ; d'autres succomberont, si on croit pouvoir les transformer en succursales des pensionnats, en prônes, en théâtres blancs, excommuniant l'amour même dans la fureur de trop le craindre et le besoin de trop l'éprouver. On peut aussi faire une réclame de mauvais aloi à quelques publications que l'on défendra, et que lisent à l'aveuglette des vieillards non repentis, des éphèbes non prévenus. Demain la foule les réclamera et se les procurera en cachette.

Mais, malgré ces efforts accomplis au nom de la louable morale, le mouvement général de la pente humaine ne saurait être enrayé. Il va droit vers des fins inconnues, qui sont pour chacun d'entre nous plus de liberté et de responsabilité, avec ce mépris hautain des vices que nos fils auront enfin, l'orsqu'on ne leur dissimulera pas ce que les vices signifient ».

En vérité que signifie ceci ? Tout d'abord nul

ne demande, je crois, que le théâtre, par exemple, se transforme en « Chaire de Vérité » ; on demande seulement qu'il n'étale point des spectacles qui loin d'aider l'homme à vivre même en le divertissant, froissent ses plus naturelles convictions et le plongent dans la boue où ses facultés enlisées ne peuvent plus déployer leurs ailes. La théorie des fins inconnues détruit toute moralité et, grâce à elle, toute vie devient impossible. Cette force fatale légitime toutes les forces de l'être, aucun principe supérieur ne vient en discerner la valeur, chacune d'elles peut-être — qui le sait ? — conduit l'évolution à une de ses multiples étapes. Et cependant des forces se combattent, en l'homme, qui le font étrangement souffrir. Pourquoi cette souffrance, puisque l'action d'un tel homme s'en ressentira fatalement ? Au surplus, qu'il y ait évolution ou non, à chaque étape de cette évolution ce qui contrarie les aspirations de l'homme est en tout cas un mal. Or, l'homme aspire au progrès, au développement de l'esprit, non de la matière. Et l'obscène qui rabaïsse l'homme vers cette matière est incontestablement opposé à la tendance supérieure de cet homme vers la Grandeur et l'Immatériel. Une pareille tendance existe, l'évolution en son étape présente ne la détruit pas, elle doit être respectée, la logique l'exige.

On devine aisément qu'avec de pareils principes l'écrivain dont je transcris ici les idées aboutisse à la plus fausse et à la plus absurde des conclusions. La voici : « Etalez donc la vie : elle est seule enseignement. Elle lave vite de la souillure des chimères certaines moralités qui se hérissent de précautions, font le travail puéril des premiers peuples qui jetaient à la foudre des pierres et des flèches, et menaçaient les océans de les charger de sortilèges et de chaînes. Les influences du large

subsistent ; il vaut mieux s'abandonner à leur souffle, en prendre ce qui est respirable, et laisser en matière intellectuelle le cerveau accomplir la même œuvre que les poumons en matière atmosphérique, l'élimination des ferments nocifs, des poussières sordides, des haleines empoisonnées. Mieux vaut, à cette endurance contre la vie, redouter ou subir le mal du plein air que celui des chambres closes ».

Le sophisme et la contradiction se donnent en ces quelques lignes libre carrière. Passons sur la sottise comparaison entre le travail des poumons, mécanique et inconscient, et celui de l'intelligence, essentiellement libre et conscient. Il y a tant d'autres erreurs à relever que ce n'est là qu'une peccadille. La vie, nous dit-on, lave de toute souillure, il faut donc l'étaler toute entière. Fort bien, mais la vie est chose éminemment concrète, elle s'identifie, dès qu'il s'agit pour nous de la saisir et de la juger, avec un mouvement de l'être humain vers un but qu'il détermine et auquel il adapte des moyens qu'il choisit librement. Or si ce mouvement ainsi conçu est un désordre, une déviation, qui donc supprimera le désordre et empêchera cette vie de s'être épanchée dans un acte qui la détourne de sa fin logique ! La vie, me dites-vous ; quelle distinction pouvez-vous ainsi établir entre la vie, source de l'activité, et l'activité puisée dans cette vie et la manifestant dans une action consciente et responsable. Ce n'est pas la vie dans son abstraction, dans sa force latente qu'il me faut juger, c'est l'acte qui la projette au dehors et la rapproche de ma vie et de mes activités à moi. A moins que vous ne descendiez à cette théorie brutale, qui, de toute contraction des nerfs, de tout indice de vie, de toute sensation quelconque pour peu

qu'elle soit agréable, fait une parcelle de Beauté, le Beau lui-même sous prétexte que c'est une manifestation de vie. Encore faudrait-il démontrer que la vie est absolument belle et qu'il n'y a en elle ni bas fonds, ni lacunes, ni faiblesses. En tous cas, une pareille théorie est singulièrement étroite et égoïste, c'est la théorie de l'action pour l'action, tout est beau qui n'est point inerte, on ne s'inquiète du sens de la vie, moins encore de ses éternelles destinées.

Peut être basez-vous tout votre système sur une négation catégorique de la loi. Dans ce cas vous en arrivez au même résultat. Si rien ne régle et ne dirige la vie, toute manifestation de ses forces sera bonne et belle. Car alors la vie est bonne, en jouir le plus possible, en connaître toutes les sources, même les plus infâmes et les plus mal-propres, ne pourra que développer la pleine possession de sa vie.

Au contraire si réellement il y a déviation et désordre dans de pareilles manifestations de vie, rien n'empêchera ce désordre de subsister, rien ne le supprimera. On ne peut en appeler à la vie, à ce moment, contenue, concrétisée, cristallisée dans l'acte que nous apprécions ici. La vie ne pourrait intervenir qu'en un second acte, bon cette fois, qui, pour effacer en partie le premier devrait être le repentir. Toujours cependant, aux yeux du public, le premier acte, l'acte mauvais demeure tel qu'il est.

Que signifie, dans ces conditions, cette protestation de M. Yvan Gilkin dans la *Jeune Belgique*: « Non, non, je ne suis pas, je ne veux pas être d'accord avec M. le sénateur Bérenger. L'art doit rester libre, il doit même rester libre d'être très libre. Or, au bout de la campagne puritaine de M. Bérenger il y a tout autre chose que la liberté

de l'art. Il est impossible « de marquer, avec des garanties suffisantes pour la liberté de la pensée, la limite qui sépare cette liberté même de la licence répréhensible », et c'est précisément à cause de cette impossibilité qu'il ne faut pas essayer d'établir cette démarcation dans la loi. Que l'on se borne à frapper les publications peu morales lorsqu'elles sont éditées à bas prix; ici, on peut frapper sans essayer de distinguer; il serait absurde et monstrueux de condamner « Mademoiselle de Maupin », mais « Mademoiselle de Maupin » ne doit point paraître en livraison à dix centimes. Ce système respecte l'œuvre d'art, puisqu'il ne frappe que certaines éditions et n'atteint pas spécialement les livres coûtant au moins 2 ou 3 francs (1). Or j'estime que ces livres ne font pas, même s'ils sont immoraux, de très grands ravages dans les milieux où ils pénètrent, car on y a l'habitude de séparer la pensée de l'action. »

Comme si la pensée n'était déjà pas une action, intellectuelle sans doute, mais pouvant agir sur d'autres sens. La pensée est la source des activités secondaires qui concrétisent le travail abstrait de l'intelligence. La pensée agit, ce n'est pas une chose morte que le scalpel dissèque avec sérénité: D'après ce système l'immoralité est mauvaise, foncièrement mauvaise, il semble donc, en logique... vulgaire, que, la nature de tous les hommes étant identique en ses lois maîtresses, il faille impitoyablement la proscrire. Et bien non, la logique vulgaire se trompe, il suffit de majorer les

(1) M. Gilkin, dans son étrange raisonnement, oublie les maisons de librairie où, moyennant 10 centimes par jour on peut dévorer les pires corruptions prétendument littéraires. En réalité, abstraction faite de la logique supérieure, la barrière établie est donc une barrière de carton.

prix des productions malsaines. Ainsi donc, le caractère mercantile donné à l'opération intellectuelle supprime en elle l'aspect d'immoralité, il en fait presque une œuvre honnête. C'est transporter la question sur le terrain des gros sous et c'est quitter en même temps le domaine du bon sens et de la droite raison. Il paraîtrait plus juste que l'élite devrait tenir à honneur de ne fréquenter que les belles et solides idées, celles qui donnent à l'esprit la lumière de vie, au cœur la flamme d'enthousiasme, à la volonté l'inébranlable attachement à la Justice.

Dans une autre article paru, en 1897, à l'occasion du Congrès littéraire organisé à Gand par quelques jeunes catholiques, M. Gilkin reproche aux orateurs de ce congrès — dont nous dirons un mot tout à l'heure — d'avoir placé la question sur le terrain de l'apologétique et d'avoir ainsi négligé l'esthétique pure. « La plupart des orateurs, écrit-il, mettent les questions d'art fort au-dessous de la tendance chrétienne qu'ils voudraient voir se manifester dans les œuvres d'art. C'est le renversement de ce qui se passe dans un cerveau d'artiste. Pour celui-ci, savoir s'il peindra à l'huile ou au blanc d'œuf, en tons plats ou selon les jeux de la lumière, en observant les lois de la perspective ou en les négligeant, en pointillant ou en variant les coups de pinceau, cela importe beaucoup plus que de savoir s'il peindra une Madone ou une Vénus, car dans le premier cas son art même est en jeu, tandis que dans l'autre il ne s'agit que de choisir un sujet. Tel est le point de vue de l'artiste ; il est très différent du point de vue du chrétien ».

Eh bien, non, il n'en est pas ainsi et toute l'argumentation, très spécieuse, de M. Gilkin, repose sur une confusion de points de vue ou

mieux encore de principes directeurs. Ce qui est vrai, c'est que l'artiste choisit tout d'abord un sujet conforme à ses aptitudes naturelles puis se demande comment sur la toile ou dans le marbre il le réalisera avec le plus de vie et de perfection possible. La situation est donc toute différente de celle qu'a imaginée M. Gilkin. La question n'est pas de savoir quels seront les tons, les couleurs ou les procédés employés, (ceci concerne la technique, élément de l'Art, sans doute, mais élément inférieur), mais de juger si, oui ou non, le sujet qu'on se propose de traiter viole les lois et les tendances fondamentales de la nature humaine. Ceci est de l'esthétique, ceci se rattache intimement à la morale puisqu'il s'agit en définitive d'une nature humaine, vivante et consciente, et non pas d'une nature morte livrée à des instincts quelconques ou d'un bloc de marbre qu'on taille à volonté. Les procédés artistiques, si perfectionnés soient-ils, ne constituent pas l'Art, ils ne sont que des moyens très savants que le talent doit adapter à ses conceptions vivantes, ils ne servent donc qu'à réaliser au dehors ce que la pensée de l'artiste a médité et construit au dedans. Dès lors c'est cette pensée et non pas ce qui la réalise, le coup de pinceau et la qualité de la brosse, qu'il convient de juger. En dehors de ces conceptions, l'Art ne peut être qu'une abstraction confuse ou un appareil mécanique, ce n'est plus l'œuvre forte sortie d'une vie qui s'épanche et s'exalte et qui va, frissonnante, parler à d'autres âmes pour les pousser en haut.

Que signifie dès lors cette distinction radicale que M. Gilkin prétent établir entre l'homme, l'artiste et le chrétien ? Si l'homme n'a pas à tenir compte du chrétien (1), que deviennent tous ces

(1) Même, si, par hypothèse, on entend ce mot chrétien

besoins supérieurs, inexpliqués si l'on se contente d'une solution matérialiste de la vie. Tout cela pourtant demande explication puisque tout cela est réel. Et si l'artiste n'a, par hypothèse, aucun compte à tenir de l'homme et du chrétien, comment donc sera-t-il compris des hommes ses frères, où puisera-t-il l'inspiration et la conception de ses œuvres? Il ne peut pourtant pas vivre uniquement d'huile et de blanc d'œuf, de tons plats et de jeux de lumière! Ces procédés poussés très loin aujourd'hui ont abouti à nous dégoûter presque de la peinture tant elle devenue vide et prétentieuse. Quelles relations l'artiste établira-t-il avec la nature qui l'enveloppe si pour la pénétrer il ne peut considérer sa nature vivante et humaine avec ses besoins, ses lois, ses tendances originelles.

Et dès lors quel bizarre phénomène ne pourrions-nous pas contempler : un être artistique qui n'est plus ni chrétien ni humain, vivant en dehors de ce qui l'entoure et forcé, pour penser et agir, de se soustraire à son intelligence et à sa volonté de nature parce que étant artiste il doit cesser d'être homme. C'est où, logiquement, doit en arriver le système de M. Gilkin. Il en convient du reste, en termes différents il est vrai mais très significatifs cependant : « Il faut bien se mettre ceci dans la tête : un véritable artiste, c'est-à-dire un artiste appelé à son art par une vocation impérieuse, sera artiste avant tout ; sa foi, sa morale, sa philosophie, ne seront pour lui, du moins à l'heure du travail artistique, que de bonnes matières à mettre en œuvre par son art ». Ce qui veut dire

au sens très large d'homme religieux, le raisonnement n'en conserve pas moins sa valeur. La religion est considérée comme l'élément nécessaire qui nourrit les aspirations supérieures de l'homme.

que son art même en traitant ces matières ne devra pas se conformer aux lois qui en découlent et qui en font, pour nous du moins, le fond substantiel de toute vie droite et complète.

« Le jeune homme, ajoute M. Gilkin, qui attachera plus d'importance à la portée morale ou sociale d'un sonnet qu'à sa beauté, sera tout ce que l'on voudra, excepté un poète. A celui-là on aura beau prodiguer les plus mirifiques conseils, on ne fera jamais de lui ce qu'il ne peut être. L'autre, au contraire, qui jugera la beauté de ce sonnet plus importante que sa valeur morale ou sociale, subira en vain les sermons des philosophes et des économistes : c'est peine perdue de lui prêcher ceci ou cela ; il suivra son instinct d'artiste en dépit de tous les congrès et de toutes les théories... C'est ici qu'on aperçoit l'utilité pratique de la doctrine de l'art pour l'art qui affranchit le jeune écrivain des préoccupations qui nuisent au développement de son talent. Elle formule non pas un système de philosophie, mais une règle d'hygiène pour l'artiste ».

Franchement cette utilité pratique de la doctrine de l'art pour l'art me paraît fort problématique puisque grâce à elle son défenseur s'enfonce à perte de vue dans le sophisme et la confusion. L'histoire des sonnets en est une à coup sûr. M. Gilkin, de très bonne foi confond et la forme et le fond. Et quand il parle du bienheureux jeune homme qui juge *la beauté* du sonnet plus importante que sa valeur morale ou sociale, il se trompe absolument ; il aurait du dire en effet non la beauté, mais la forme du sonnet.

(A suivre).

VICTOR DE BRABANDÈRE.

L'ACTUALITÉ

Concours triennal

DE

Littérature dramatique

Nous extrayons du remarquable rapport fait par M. Georges Doutrepont, au nom du jury chargé de juger les œuvres dramatiques de la période 1897 à 1899, les passages qu'on va lire. Sans partager toutes les idées exprimées dans ces pages, nous ne pouvons qu'applaudir à certaines d'entre elles.

On sait que les voix du jury, acquises en majorité à l'œuvre puissante de M. Verhaeren, se sont portées également sur des pièces de MM. Van Zype et Lemonnier. Nous croyons intéressant de reproduire ce qui militait en faveur de ces derniers :

Si vraiment il existe ce quelque chose d'indéfinissable qui se nomme le don du théâtre, M. Gustave Vanzype peut se flatter d'en être très suffisamment pourvu. Déjà, il a son œuvre et son passé dramatiques. Déjà, il a beaucoup donné et l'on peut encore attendre beaucoup de lui. Rarement, en Belgique, on a vu un auteur tenter la fortune à la scène avec autant de vaillance, s'y soutenir comme lui sans fléchissement notable, y persévérer avec sa foi en l'utilité et l'efficacité de son effort littéraire.

Des deux pièces qu'il a fait représenter depuis trois ans, *Le Patrimoine* et *La Souveraine*, la première a particulièrement sollicité l'attention du jury. Le thème en est le mal de l'argent envisagé dans son action sur la famille. L'auteur y montre par quelles voies détournées les enfants se chargent parfois de faire rentrer dans la circulation le patrimoine que leur père s'en est allé leur acquérir par ce qui paraît avoir été le grand chemin du travail et du devoir. Le

même sujet se retrouve dans *La Couvée* de M. Fritz Lutens, qui aurait pu s'intituler *Le Patrimoine*, aussi bien que *Le Patrimoine* de M. Vanzype pourrait s'appeler *La Couvée*. Il nous y fait pareillement voir le retour à la collectivité, d'une fortune constituée dans des conditions plus ou moins identiques. C'est, on le devine, la vie du monde ou, si l'on veut, la haute vie qui, de part et d'autre, nous est offerte en spectacle.

De la première de ces pièces, du *Patrimoine* de M. Vanzype, le jury a pensé qu'elle aurait dû mieux développer le conflit de passions et de caractères qui s'annonce au début, mieux mettre aux prises, jeter dans un corps à corps plus dramatique les personnages qui luttent autour de patrimoine, les uns pour le gaspiller, les autres pour le défendre. Ainsi, l'action eût-elle eu ce mouvement, cette progression qu'on peut lui reprocher de ne pas avoir ou plutôt de ne pas avoir assez. Mais, en même temps, il s'est plu à reconnaître et à vivement louer la force et l'éclat scéniques de l'œuvre en maints passages, le relief vigoureux donné à la plupart des personnages, et l'accent de vérité que ne cesse presque pas d'avoir le dialogue. M. Vanzype sait trouver, et bien mettre en place, des mots de théâtre, des mots qui portent. Peut-être en a-t-il qui portent trop, qui vont un peu loin, c'est-à-dire que chez lui l'ironie parfois est trop amère et qu'il lui arrive de forcer la note quand il raille...

* * *

Nous rentrons dans le monde vrai et dans la vie triste avec *Les Mains* de M. Camille Lemonnier. Sous ce titre, le puissant et souple écrivain, utilisant à nouveau son roman du *Mort*, dont il avait déjà tiré, en 1894, l'émouvante pantomime qu'on sait, nous donne une longue pièce mi-naturaliste et mi-symboliste en cinq actes. « Le protagoniste, déclare-t-il dans son *Avant-propos* en rapprochant cette pièce de son mimodrame, le protagoniste est devenu la conscience ». C'est-à-dire que les deux paysans assassins, représentés dans le roman et la pantomime comme deux bêtes farouches que seule semble poursuivre la crainte de l'échafaud, sont avant tout ici des âmes torturées par le remords qui s'analysent et raisonnent. C'est-à-dire que, s'ils prononcent maintenant des paroles profondes et des réflexions philosophiques, nous ne devons voir en elles que la manifestation extérieure. que l'expression tangible du drame caché, du drame qui se

joue dans l'obscurité de leur conscience. Assurément il est bon, il est désirable que l'art soit téméraire et s'il veut agrandir son royaume, faire des conquêtes nouvelles, ce ne peut être que par des coups d'audace. Qu'une œuvre donc bouscule nos habitudes et nos modes de penser au théâtre, il n'y a pas là raison d'en médire. Au contraire, nous ne pourrions qu'approuver à toute tentative qui nous libérerait de ce que nous avons trop entendu à la scène dans cette seconde moitié de siècle et qui serait orientée, par exemple, comme c'est ici le cas, vers le monde de l'Invisible. Mais celle de M. Lemonnier ne nous paraît pas devoir s'imposer ou plutôt l'expérience n'est-elle pas concluante. Le théâtre veut une attitude plus franche et plus nettement prise. Il admet qu'on soit Maeterlinck, mais à condition de n'être pas Zola en même temps. Or, le Visible qui nous tombe ici, dans sa réalité grossière, sous les sens, nous empêche de croire à la possibilité de l'Invisible. L'auteur ne saurait faire que les paysans, marchant et gesticulant là devant nous, vivant de leur vie habituelle, c'est-à-dire matérielle, soient autre chose que des paysans, et ainsi il ne saurait nous rendre admissible la vie psychologique qu'il leur prête. D'autre part, si le « protagoniste est la conscience », pourquoi ne garde-t-elle pas toujours, pour elle seule, ce rôle, et pourquoi se le voit-elle si souvent disputé par les mains de l'assassin qui tremblent parce qu'elles ont tué, par ces mains qui, venant à chaque instant solliciter de nous une attention que nous avons portée ailleurs, nous font passer du drame intellectuel que veut être l'œuvre dans le pur mélodrame ?

Pour remplir le vaste cadre, cinq actes, qu'il a choisi pour sa pièce, l'auteur du *Mort* a dû se mettre en nouveaux frais d'invention, imaginer des épisodes et recourir à des hors-d'œuvre. Mais ce n'est peut-être pas là qu'il a été le moins heureux. Non que nous voulions méconnaître le reste et les belles parties qu'on y trouve. *Les Mains* ont, en effet, des passages d'une grande vigueur d'exécution et qui émeuvent fortement.

* * *

Le Cloître s'apparente quelque peu aux *Mains* par l'idée qui en fournit le sujet, l'idée du remords. Mais à cela se limite la ressemblance, car le héros et le milieu de M. Verhaeren sont aussi différents que possible de ceux de M. Lemonnier. Le personnage en qui le remords nous est ici figuré est un moine et un moine qui se trouve être un

homme de grande race et qui s'en est allé demander au cloître le repos pour sa conscience chargée du crime de parricide. Le temps semble avoir apaisé les tourments de son âme, lorsque l'aveu qu'il reçoit au confessionnal d'un forfait semblable au sien, y vient brusquement réveiller le passé. C'est ainsi qu'on voit, après diverses péripéties, le remords chasser du cloître ce moine qu'il avait d'abord poussé à s'y réfugier. Le drame, individuel en quelque sorte, que nous offre le spectacle de cette conscience torturée se complique d'un drame plus général auquel donne naissance le prieur du couvent en choisissant pour successeur éventuel le parricide repentant, mais dont le crime est encore ignoré de ses frères ; « moine de faste et de blason », il juge l'aristocratie seule apte à sauver les institutions monacales qui périclitent. Dès lors, un conflit éclate entre l'esprit du passé et de foi pure et simple qu'il représente avec une partie de la communauté, et l'esprit des temps présents, des « temps de pensée et de science », incarné en un groupe de « clercs de la roture », qu'associent, outre leurs idées de progrès et de foi raisonnée, leurs communes passions d'ambition et d'envie.

Cette pièce s'intitulerait plus exactement *Un Cloître* que *Le Cloître*. Tel est du moins l'avis de deux membres de la majorité qui pensent que des réserves s'imposent sur la manière dont l'auteur met en scène la vie monastique. Ils estiment qu'il ouvre vraiment bien larges les portes de son cloître aux erreurs et aux vices du siècle et qu'il y introduit une morale vraiment bien spéciale ou bien humaine. Ils croient en effet, savoir que les moines ou bien des hommes vivant une vie toute de recueillement ou de méditation ont l'âme plus simple, plus repliée sur elle-même, et que leurs caractères ou, si l'on veut même, leurs passions ne se développent, ne s'extériorisent pas avec la fougue qu'il prête à certains de ses personnages. Au sujet de ceux-ci on a prononcé les mots de « romantiques » et de « romanesques », et ce n'a pas été sans quelque raison. Si l'on se place à un point de vue tout strictement littéraire, d'autres réserves peuvent être faites, et cela surtout à propos du plus ou moins de vraisemblance qu'offrent les actes et les pensées du prieur et du moine coupable. Ne semble-t-il pas étrange, par exemple, que le premier, autorisant le second à se confesser de son crime devant le chapitre du couvent, voie là un moyen de le grandir aux yeux de la communauté et de le rendre plus digne de la crosse abbatiale, surtout que l'auteur a formé

cette communauté d'âmes dont plusieurs sont fort peu chrétiennes et peu charitables ? Ou bien encore, quand le parricide, poussé toujours plus avant par le remords, passe de l'aveu, en quelque sorte privé, devant ses frères, à l'aveu public, devant la foule assemblée à l'église, qu'alors le prieur ait le violent retour sur lui-même auquel nous assistons, qu'il aille brusquement de la plus douce mansuétude à la plus implacable colère et qu'il le chasse avec la dernière brutalité ? Ce ne serait pas juger trop sévèrement l'œuvre que lui reprocher également de n'avoir pas fait la fusion assez complète entre le drame de conscience qui se joue autour de lui ou plutôt autour du vieux prieur et de l'esprit d'autorité.

Mais si même elle présente quelques faiblesses dont, à en parler plus longuement, on risquerait d'exagérer l'importance, elle se classe première, au sentiment de la majorité du jury, par la conception qui en est forte et d'un tragique saisissant, par la vie intense dont elle est animée, par la simplicité et la sobriété des moyens mis en œuvre, et par le style qui, malgré des erreurs ou des défaillances que nous ne taïrons pas, en est d'une puissance et originale beauté. Le spectacle qui, selon une remarque souvent faite, reste toujours le plus dramatique, est celui d'une âme armée de volonté et qui lutte contre elle-même, qui lutte contre les suggestions bonnes ou mauvaises de sa conscience ; or, tel est bien celui que nous donne le moine repentant, le moine « au torse saccagé par le remords », pour parler la langue osée de l'auteur. L'action du *Cloître* est avant tout psychologique et réside essentiellement dans un conflit d'idées et de passions ; elle marche d'un mouvement tout interne et sans avoir à solliciter le concours d'évènements étrangers et extérieurs. De plus, cette pièce est une tragédie d'hommes qui arrive à intéresser sans l'habituel et presque indispensable élément d'intérêt, l'amour. L'intrigue y dérive toute de la confession du moine qui, successivement, dit ses remords au prieur, puis s'avoue coupable devant le chapitre du couvent et, enfin, crie sa faute aux profanes réunis dans l'église. Si même l'action est, par instants, un peu traînante, on ne peut pourtant pas dire que nous ayons là, dans cette confession répétée, un seul et unique thème redit en plusieurs variations et que le drame, une fois posé, n'avance plus. Il y a bien évolution et progression dans l'œuvre ; à chaque reprise, la mise en accusation de l'âme criminelle par elle-même prend une portée plus ample et élargit son

domaine de répercussion. Le moine, en purifiant toujours davantage sa conscience, provoque du mouvement autour de lui, amène une série de situations pathétiques et force les caractères et les passions qui l'entourent à se dessiner et à se mettre en relief.

Simple d'intrigue et de texture, n'ayant pas d'autres péripéties et coups de théâtre que ceux qui naissent des sensations et des déterminations de l'âme, pour ainsi dire, centrale, *Le Cloître* est traversé d'un souffle réellement tragique et a des moments de poignante émotion. Il est regrettable pourtant que parfois cette âme ait de ces explosions lyriques qui la déforment et la dénaturent quelque peu. Ainsi, dans la scène de la confession devant la foule, nous sentons trop l'homme « sur les planches », l'homme qui goûte une sorte de volupté à s'humilier en public, qui se grise de ses paroles, de ses aveux toujours plus frénétiques et plus sonores. Et derrière le héros de l'œuvre, nous sentons trop l'auteur, nous sentons trop le poète Verhaeren au lyrisme volontiers surabondant et emporté. Mais alors on songe que, chez lui, cette exaspération du verbe et du sentiment est la rançon même de ces beautés littéraires, qui en ont fait un des maîtres de la poésie contemporaine. Avec un écrivain de sa trempe, avec ce tempérament tout en poussées instinctives et violentes, il fallait, du moment qu'il prenait pareil sujet de drame, s'attendre à le voir non pas s'essayer à l'étude d'un cœur lentement et sourdement miné par le repentir, mais étaler le spectacle d'une conscience où le remords entrerait comme un « vent d'orage », éclaterait avec fracas, en bruit de tempête, en cris de passion. Et c'est parce que ces cris de passion sont souvent des plus dramatiques et des plus émouvants et qu'autour d'eux ils suscitent une vie psychologique des plus fortes et beaucoup de vers d'une frappe vivement originale que la majorité du jury a jugé *Le Cloître* digne du prix triennal. Cependant, si elle a bien su qu'elle ne couronnait pas en son auteur un talent d'application, elle n'a point, pour cela, songé à défendre le style de son œuvre aux endroits où il est tourmenté et virulent à plaisir, où il abuse de ses ressources et frappe trop fort, oubliant de frapper juste, où il a d'inutiles et d'inélégantes recherches ou bien de ces audaces dont on se demande si elles ne sont pas plutôt des négligences.

Mais l'esprit opiniâtrément novateur de M. Verhaeren s'affirme ici d'autre façon encore que par ce pittoresque trop voulu et trop aventureux de la langue. Sa pièce est

écrite en vers libres mélangés de prose. Encore que rarement vers aussi libres que les siens se soient entendus à la scène, il n'a pas fait acte de révolutionnaire à se servir de cette forme dans un drame. On aurait tort de se plaindre de la chose si l'on réfléchit qu'étant exprimée ainsi, la pensée du dramaturge a chance d'être plus vraie et plus franche que si elle endosse le vêtement si souvent rembourré du vers uniforme et invariable. Quant à faire alterner le vers libre avec la prose, c'est là une hardiesse moins défendable, non pas en elle-même, mais telle que l'auteur la risque ici. Certes, nous ne saurions qu'y applaudir si le but de cette alternance est de reproduire, de figurer par ses ondulations, par ses mouvements divers, les divers aspects sous lesquels s'offrent les hommes et les choses dans l'évolution d'un drame. Par là encore, la pensée de l'écrivain gagnerait en sincérité si, à l'instant où elle prend de l'ampleur et de l'envol, elle s'élevait par une transition, par une gradation habilement ménagée du parler simple et abandonné de la prose au langage plus « apprêté », au langage ferme et vibrant du vers pour, ensuite, revenir à sa première forme, lorsqu'elle se détend. Mais l'usage que fait M. Verhaeren de cette alternance ne donne pas toujours entière satisfaction parce qu'une part assez grande y est laissée à l'arbitraire, que son vers, s'accordant beaucoup de privautés à l'endroit de la vieille prosodie, en arrive parfois à ne plus se distinguer de la prose ou que, parfois aussi, il se substitue à celle-ci sans que le changement paraisse avoir d'autre raison d'être qu'un caprice de l'écrivain. Toutefois la tentative est suffisamment acceptable en principe et, en l'espèce, assez souvent heureuse pour que la majorité du jury souhaite à l'auteur de voir son exemple suivi. De même en ce qui concerne le style du *Cloître*, si elle a cru devoir formuler des réserves, elle a trouvé de quoi justifier sa décision d'attribuer le prix triennal à M. Verhaeren dans tout ce que ce style a d'éclat et de vie, dans tout ce qu'il renferme de solide et durable beauté. Les vers y abondent qui sont de la plus forte et de la plus ferme inspiration, vers qui s'ordonnent, quand il le faut, en des tirades d'un rythme remarquablement vigoureux et puissant. Lors même que la phrase pécherait par un excès de coloris et d'opulence, elle a toujours pour elle d'être écrite par un « éloquent » poète, c'est-à-dire qu'elle marche droit, avec, toujours, un entrain oratoire qui la rend théâtrale, propre à la déclamation.

Revue du Mois

LE FANATISME DE « LA TOLÉRANCE » A « L'UNIVERSITÉ POPULAIRE ». — ECRIVAINS, ORATEURS, FOULE. — LA BARBARIE EUROPÉENNE EN CHINE. — LE PRÉSIDENT KRUGER.

LE FANATISME DE « LA TOLÉRANCE » A L'UNIVERSITÉ POPULAIRE. — Nous nous sommes entretenus déjà, ici même, des universités populaires ; nous avons dit le bien que nous pensions d'elles en principe, les espérances que nous fondions à leur occasion, pourvu que toutes les opinions puissent librement s'y faire entendre ; mais nous exprimions à ce sujet nos craintes que justifiaient certaines paroles dans les discours d'ouverture ; nous nous demandions, par exemple, comment serait accueillie dans ce milieu la parole d'un prêtre ? Ce qui s'est passé dernièrement à l'Université populaire du Faubourg Saint Antoine nous a démontré que nos craintes, hélas ! étaient fondées.

M. Deherme qui a des intentions excellentes, et qui est un convaincu de l'apostolat social en même temps qu'un honnête homme, avait convié l'abbé Charles Denis à venir faire entendre la pensée catholique, là même où tant d'autres pensées avaient pu librement s'exprimer.

Le sujet que devait traiter l'abbé Denis : « Le rôle social du christianisme » paraissait devoir être séduisant pour tous.

Il le fut à la première conférence, écoutée respectueusement, comme il convenait, par une salle non « faite ». Cela déplut aux socialistes devenus, comme l'on sait, les sectateurs du nouveau dogme de l'irréligion révélée. Pour la seconde conférence de l'abbé Denis, ils « firent » donc la salle et menèrent un beau tapage au conférencier avant même qu'il eût prononcé une parole. Nos bons socialistes, qui parlent toujours de liberté et qui ont tous les défauts des bourgeois, n'admettent qu'une liberté, celle d'exercer leur tyrannie; aussi ne répugnent-ils point à « faire » les salles où on pourra les contredire; alors, malheur aux contradicteurs; il y a là, à leur intention, des poings pleins d'éloquence et des bouches grosses d'injures.

Si vous vous demandez ce que défendent ces poings et ces bouches, on vous répondra que c'est le libre examen, ce libre examen qui « aborde hardiment tous les problèmes, qui les étudie aux seules lumières de la raison, et qui n'accepte de solutions toutes faites d'aucune autorité, d'aucun dogme, d'aucune révélation ». Ainsi vous comprenez bien : par respect pour le libre examen et en haine du dogmatisme, on vous interdit de contredire le dogme nouveau.

Est-ce exquis ?

L'accueil fait à l'abbé Charles Denis a révélé au penseur universitaire de la « *Petite République* » une solution facile à la liberté de l'enseignement : « Nos camarades du Faubourg Antoine, écrit-il, se sont chargés de résoudre la question de la liberté de l'enseignement avec autant de simplicité que de promptitude, ils ont mis le curé à la porte... Je goûte fort les objections présentées sous cette forme vigoureuse et synthétique ».

Cela toujours au nom de la liberté et du libre examen. Cet ironiste manque décidément d'ironie envers lui-même.

* * *

ECRIVAINS, ORATEURS, FOULE. — Ce qui fut beaucoup plus triste, car, en somme, cela nous est égal que l'« universitaire » en question témoigne d'une intelligence primitive, après tout, cet homme a peut-être conservé l'âme d'un méchant pion, mais je le répète, ce qui fut beaucoup plus triste, ce fut de lire dans l'*Aurore*, la pauvre prose du

malheureux Maurice Bouchor, qui a trouvé, lui aussi, très bien qu'on ait sifflé le curé, et qui a tenu à protester contre la présence de la soutane à l'université populaire ; cela devient plus triste parce que Maurice Bouchor est un poète.

Nous y avons gagné, du moins, de constater une fois de plus qu'il y a des choses qu'on ne saurait exprimer dans un grand style. Quand M. Maurice Bouchor qui fit jadis de beaux vers, quand M. Henry Bérenger qui fit espérer un grand écrivain noble et haut, (et nous ne désespérons pas encore qu'il le redevienne), font de l'anticléricisme, ils ne parlent ni mieux, ni plus mal que M. Thomas, le maire de Kremlin-Bicêtre.

Ces écrivains, d'autres encore, semblent vouloir donner raison à ceux qui rient du mouvement social en littérature, quand il commença à se dessiner dans les lettres il y a quelques années ; et l'on dirait, vraiment, que ce mouvement social n'a fait qu'annuler ceux qui montraient quelque valeur quand ils commencèrent d'y participer. Ils devaient cependant chasser les politiciens, donner à la foule une éducation politique supérieure, et ils parlent comme des politiciens, et quand il parlent devant la foule ou quand ils écrivent pour elle, ils ne savent plus faire que de l'anti-catholicisme ; c'est qu'il est plus facile de communier avec la foule par les instincts bas de l'espèce humaine que par de hautes pensées.

La foule ne hait pas le catholicisme à cause de ses dogmes qu'elle ignore ; elle hait le prêtre parce qu'elle rit quand on prononce devant elle le mot : poète.

Aller à la foule et s'en faire écouter sans déchoir exige du génie et un cœur qui se garde pur, car sa griserie est puissante, et combien qui croient la conduire ne sont que menés par elle, combien qui semblent l'orienter quand ils lui parlent, trahissent leur intime pensée, exaltent cet instinct du moment qui lui tient lieu de volonté, sont négatifs avec elle. Il y en a aussi qui vont à la foule quand ils n'ont plus rien à dire aux hommes, quand le besoin de l'agitation a remplacé en eux la puissance de créer, à l'heure où sentant leur vie intérieure morte, ils ont besoin de l'agitation du dehors pour croire encore à leur propre vie, alors, pour ceux-là, l'action n'est qu'une diversion et s'ils ont été poètes autrefois, ils trouvent dans leur agitation l'oubli même de leur poésie.

Il semble que seuls, les hommes orientés par une Foi supérieure, une Foi qui est en eux, en même temps qu'en

dehors d'eux, puissent soulever l'âme des foules sans déchoir devant eux-mêmes. C'est là le secret de la hauteur des très grands orateurs et apôtres chrétiens. A ce propos, il y a, me semble-t-il, un intéressant parallèle à faire entre le R. P. Hyacinthe, M. Hyacinthe Loyson, et, par exemple, M. Victor Charbonnel, sans d'ailleurs que je songe un seul instant à comparer l'attitude digne d'un Hyacinthe Loyson avec celle du malheureux Charbonnel, pour une autre raison que pour considérer leur action sur la foule.

Le R. P. Hyacinthe, tant qu'il parla au nom d'une Foi supérieure qui existait en lui, en même temps qu'en dehors de lui, fit se presser autour de sa chaire une foule qui frémissait de la plus belle des émotions humaines, celle que cause une pensée sublime exprimée dans une forme impeccable. A cette époque, la foule était prosternée à ses pieds et il l'élevait jusqu'à sa pensée.

Depuis que le R. P. Hyacinthe est devenu un frère séparé, depuis qu'il parle au nom d'une Foi qui n'est qu'en lui, le vide s'est fait autour de la chaire de l'ancien conférencier de Notre-Dame; le succès de jadis ne lui est plus permis, obtenu par une attitude noble; une voie lui restait ouverte: puisque la Foule refusait de s'élever jusqu'à sa pensée, il pouvait consentir à descendre jusqu'à elle, et donner dans sa parole une forme à la malpropreté obscure de la multitude; puisqu'il ne pouvait plus faire éprouver aux âmes le tressaillement de Dieu, il pouvait éveiller les forces mauvaises, négatives qui dorment au fond de toutes les consciences humaines, il aurait alors connu des succès tumultueux; M. Hyacinthe Loyson se refusa aux concessions qui l'auraient abaissé; il a préféré la nuit dans laquelle peu à peu, il disparaît.

M. Victor Charbonnel qui est force puissante encore mais errante et aveugle, condamnée nécessairement à ne plus agir que dans un sens négatif jusqu'à son anéantissement dans la dispersion, n'a pas cru devoir garder la même attitude, et s'il connaît le succès devant certaines foules, c'est qu'il consent, hélas! au blasphème et à la gaudriole anticléricale.

Il y a, me semble-t-il, là un sujet de méditation pour ceux qui veulent parler au peuple.

* * *

LA BARBARIE EUROPÉENNE EN CHINE. — Quelle ironie triste présente le spectacle du monde à celui qui le contem-

ple, en s'efforçant de garder pur en lui le culte de la Beauté, de la Justice, de l'Intelligence qui doivent représenter pour l'artiste les trois personnes de la Trinité Sainte en Dieu. Nous avons tous lu la proclamation du Lohengrin allemand. En même temps qu'il parlait de la croix, il ordonnait à ses soldats de ne faire aucun quartier. L'Évangile est, hélas ! souvent mal compris par les soldats. Le Lohengrin allemand a l'intelligence lourde quand il parle avec le casque sur la tête : il n'a même pas réfléchi qu'il blasphémait.

Depuis, des lettres nous arrivent que publient les journaux, et, avec une inconscience étrange, des soldats qui se croient de braves gens, nous narrent des pillages, les supplices que les soudards blancs font subir aux Jaunes. La Chine est, paraît-il, le pays où tous les hommes se retrouvent frères dans la pratique de la cruauté, et les cœurs blancs battent, là-bas, fraternellement, au spectacle des faces chinoises crispées par la souffrance, tout comme battent les cœurs jaunes devant un blanc coupé en petits morceaux.

Mais quel étrange travail doit se faire dans une cervelle chinoise qui a entendu parler du Christ de bonté et qui voit tuer au nom du Christ ; à qui on a vanté notre civilisation de paix et qui nous voit tuer pour apprendre à ne pas tuer.

L'homme est cruel comme il est voluptueux. Et, seul, respecte avec amour la vie, qui voit en chaque créature un reflet de Dieu, en l'homme l'être que Dieu créa à son image et dans lequel il s'incarna ; alors un immense amour pour toute vie qui palpète, pour toute forme, l'embrase ; il se sent palpiter lui-même tout entier avec la vie ; il sait qu'il est une voix parmi les milliers de voix qui chantent un hymne universel d'adoration, de désespoir aussi en présence de l'infini de beauté, de puissance, d'harmonie dont a soif le monde, depuis qu'il s'en éloigna un jour, et c'est parce qu'il a conscience de sa grande faiblesse et de la grande faiblesse de ses frères devant cet infini pressenti, parce qu'il a conscience de leur faiblesse devant la révolte déchainée contre cet infini dans le monde, qu'il aime encore davantage ses frères en Dieu et toutes les créatures qui souffrent, les hommes, les femmes, les enfants qui gémissent et les pauvres animaux, nos frères lointains, qui gémissent aussi en nous servant.

Voilà ce qu'il faudrait apprendre aux pauvres Chinois au lieu de les faire mourir sous les verges ou s'abattre sous des fardeaux trop lourds ; il faudrait qu'ils comprissent que

c'est avec tristesse que le chrétien tire l'épée, que l'usage de l'épée ne lui est permis qu'à la dernière extrémité pour défendre le faible accablé par le fort, pour faire rentrer dans l'harmonie la force devenue aveugle.

Mais si la vie chrétienne se réalise comme d'elle-même, avec le concours de l'inconscience des hommes dans certaines organisations sociales de notre temps, elle meurt du moins dans les consciences individuelles ; c'est qu'une organisation sociale qui se crée est la conséquence des pensées, des actions des ancêtres, de tout ce qui s'est élaboré obscurément durant des siècles ; nous créons aujourd'hui ce qui s'est élaboré durant de longs siècles chrétiens ; l'avenir seul saura ce que nous préparons à ceux qui descendront de nous.

* * *

LE PRÉSIDENT KRUGER. — Et tandis qu'on massacre en Chine, un homme se dispose à promener à travers l'Europe l'évocation de la misère de son peuple ; tous les peuples verront ce reproche vivant qu'est le président Krüger ; tous les gouvernements recevront dans sa personne la visite d'un de leurs remords. Ils le recevront comme un parent pauvre dont la diplomatie n'est pas redoutable, mais qui est redoutable pour toutes les diplomaties. Nous espérons du moins qu'au moment où ces lignes paraîtront, une longue acclamation aura salué ce héros victime de la force et que les peuples qui savent s'unir pour être cruels, sauront s'unir pour admirer. Il faut qu'à travers l'Europe, le président Krüger soit accompagné par une clameur immense et triomphale ; il faut qu'il nous apparaisse à la fin de ce siècle comme un symbole vivant et que sa présence nous dicte le devoir de paix de l'avenir, au seuil du XX^e siècle.

GEORGES LE CARDONNEL.



LES EXPOSITIONS.

Le Sillon

Voici la septième année que le cercle d'art : Le Sillon nous présente les œuvres de ces membres et la critique mène grande joie.

Dès l'origine, les artistes unis sous l'emblème de ce symbole rustique intéressèrent aussi bien par leur talent que par un procédé de « sauces » brunes ou noires. A peine quelques exceptions, tel ce pauvre Delgouffre dont la mémoire est pieusement rappelée (en même temps que celle de Jean Degreef) par des paysages comme glacés d'un métal lunaire ; et M. G. M. Stevens dont les exquisités de nuances, de lignes et d'émois demeurèrent autonomes.

Ce fut fort amusant cette revendication par la triomphante jeunesse d'une livrée ancienne, réputée défroquée. On l'anima de si furieux coups de brosses ; on la lustra de si chaudes patines, que l'anachronisme plut. Chacun admira d'autant plus le talent de le voir compromis en si ruineuse apparence. L'applaudissement s'émut d'avantage par l'attendrissement du conseil...

La plupart de ces jeunes ayant en effet grands mérites, leur rigueur triompha et le vieux vêtement finit par se

pénétrer d'atmosphère, il est plus aéré sinon aérien. Mais la critique peut-elle mettre une petite plume à son chapeau ? Hélas, non ! Elle ne commencera d'exister qu'après avoir reconnu son néant. Les artistes véritables et véridiques, n'ont de conseil à recevoir que de l'art et de la nature ; nous pouvons seulement les pousser au crime de vouloir donner ce qui n'est pas en eux.

Voir la Seine orangée comme la Tamise de Turner, les bois de compacte nuit verte comme le « feuillage » de Courbet, put seulement conseiller à M. Bastien ses finesses nouvelles. C'est la conscience de sa propre force s'exagérant bientôt qui suggère à M. M. Blicck le gris et le jaune de ses portraits. MM. Frans Smeers et Wagemans restent plus impétueux, mais tous deux avec un effort de clarté et de précision d'une rare valeur. Ce sont là précisément les plus « sillon » des exposants.

M. Swyncop admet beaucoup de gris dans ses compositions très vivantes et pleines de promesses ; M. Moerenhout demeurant « mordoré », suggère des légendes nocturnes ; M. Detilleux se cherche, M. Pinot cherche ; et il convient de retenir tous les noms : MM. Bartholomé, Bouy, Nocquet, Vanden Brugghe, A. Degreef, mat ; Deglume, violet. On sait les dessins en volutes ou en gemmes de M. Miguot et Coulon.

On le voit ; les personnalités demeureront permises au Sillon. Le contact direct avec la nature réserva pour ce moment des affranchis de la première heure comme M. Verdussen, G. Bernier, (dont les études de plein air émeuvent comme une sourdine fluide de violons) et Mme Bernier-Hoppe. Les portraits de celle-ci sont une révélation. Sculpture inégale, trop immobile et trop violente avec de bons efforts de MM. Crick, Marin Mascré, Matton, Nocquet, et Puttemans, très à suivre.

EDMOND JOLY.



Revue des Livres

MAURICE DE WALEFFE. — LES DEUX ROBES. — (*Bruxelles, Balat.*)

M. de Waleffe, poète délicat aux derniers jours de la *Jeune Belgique*, plus tard chroniqueur verveux et spirituel, vient de faire une entrée sensationnelle dans le domaine du roman. Je dis sensationnelle bien qu'elle fut peu remarquée, et cela prouve décidément que les livres n'ont point d'écho en Belgique et que nous nous épuisons à donner des coups de poing dans du coton ; car si un roman semblait destiné au succès n'était-ce point celui-ci qui touche à « des questions brûlantes » et qui, par une intrigue mouvementée et diverse, pouvait séduire des lecteurs que les seuls agréments du style laissent indifférents.

Les Deux Robes posent — assez mollement — le problème de la supériorité de l'Eglise sur la femme, de la robe rouge cardinalice sur la robe blanche féminine. Dans le réel décor d'un voyage d'Anvers à Boma, M. de Waleffe imagine une romantique aventure : La baronne d'I, femme du gouverneur général du Congo, rêva de devenir reine, de séparer ce nouvel empire de la Belgique et de le soustraire à l'influence de l'Eglise.

Ses projets, supérieurement menés, sont contrariés ou déjoués par Monseigneur Chatelain, cardinal-évêque, qui, pour des motifs de convenance personnelle et d'intérêt supérieur, veut maintenir au Congo la souveraineté de Léopold II

Je ne raconterai point par quels moyens Rolande d'I pense réussir et comment, au fur et à mesure de la traversée, elle convertit à sa cause les esprits les plus hostiles, depuis l'ingénieur Bertrand jusqu'à Saint-Luc, le correspondant du *Figaro*, et le marquis de Haut-Vérac, diplomate français.

Elle échoue — gros de 300 pages, tout roman trouve son épilogue — par la faute de Mgr. Chatelain qui emplit de vitriol un vaporisateur dont Rolande se sert quelques instants après et dont les effets terribles déterminent son suicide !

Ceci est du roman feuilleton, à moins que M. de Waleffe ne soit devenu un « anticlérical » et n'ait cru devoir ce sacrifice à ses idées nouvelles. Quoi qu'il en soit, il y a là une faiblesse inspirée sans doute par le désir de couper au court, car la scène vaut par une description habile, vivante, nuancée et à certain moment délicieusement tragique comme un conte de Poë, lorsque l'auteur nous montre Rolande couchée sur le divan mortuaire et seulement défendue par un angora sinistre et familier.

Des chapitres non moins intéressants sont ceux consacrés à la vie du steamer, aux escales de Madère et de Ste-Hélène; comme le livre entier, ils séduisent par la légèreté de ton, le style charmant, le sens du dialogue ironique et preste qui rangent M. de Waleffe parmi nos plus agréables écrivains.

P. M.



Editions de " LA LUTTE,,

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80, — BRUXELLES.

YVES BERTHOU	<i>Le Prince des Prosateurs</i>	fr. 0.50
ALBERT JOUNET	<i>Dieu de Beauté</i>	» 0.50
PAUL MUSSCHE	<i>Simplement</i>	» 2,00
EDOUARD NED	<i>Mon Jardin Fleuri</i>	» 2,00
GEORGES RAMAEKERS	<i>Les Fêtes de l'Été</i>	» 1.25
GEORGES VIRRÈS	<i>En Pleine Terre</i>	» 3.50

VIENNENT DE PARAÎTRE :

1^o dans les éditions de LA LUTTE

ARMAND PRAVIEL

Poèmes Mystiques

luxueux volume de plus de 100 pages, 2 francs



2^o chez VROMANT et Cie

GEORGES VIRRÈS

La Bruyère Ardente

Roman

volume de 350 pages

PRIX : fr. 3.50

On peut demander ces ouvrages au siège de l'administration de la *Lutte*, 80, rue de l'Ermitage, Bruxelles.



LA LUTTE

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

paraît tous les mois en fascicules de 64 pages, et
forme au bout de l'an deux forts volumes in-8° avec table,
d'environ 400 pages chacun.

Belgique

Ailleurs

UN AN . . . 5 fr.
UN NUMÉRO 1 fr.

UN AN . . . 8 fr.
UN NUMÉRO 1.25 fr.

LA LUTTE (Série Nouvelle) publie : CONTES, NOU-
VELLES, ETUDES CRITIQUES, MONOGRAPHIES,
LITTERATURES ÉTRANGERES, QUESTIONS DE
MORALE ET DE PHILOSOPHIE, DRAMES, POE-
MES, RELATIONS de VOYAGES, etc.

*
**

COMITÉ DE RÉDACTION. (BELGIQUE) : ERNST
DELTENRE, POL DEMADE, HUBERT DE MOOR, YVAN
GILON, L'ABBÉ HECTOR HOORNAERT, EMILE JOMAU,
PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED, CHARLES DE SPRIMONT,
L'ABBÉ EUGÈNE VAN DER ELST, GEORGES VIRRÈS.

*
**

COMITÉ DE RÉDACTION. (FRANCE) : YVES
BERTHOU, J. ESQUIROL, ALPHONSE GERMAIN, LOUIS GIL-
LET, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL, HENRI
MAZEL, LOUIS MERCIER, ARMAND PRAVIEL, CHARLES DE
ROUVRE, LOUIS TIERCELIN.



BRUXELLES

RÉDACTION
26, rue Faider.

ADMINISTRATION
80, rue de l'Ermitage.

TOME II

CINQUIÈME ANNÉE de la N° 12 — DÉCEMBRE. 1900

Série Nouvelle

LA LUTTE

Revue catholique d'art.

FONDÉE EN 1895

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

MM. YVES BERTHOU, VICTOR DE BRABANDÈRE,
MAURICE DES OMBIAUX, BARON CHARLES DE SPRIMONT,
ALPHONSE GERMAIN, EDMOND JOLY, G. LE
CARDONNEL, PAUL MUSSCHE, FERNAND SÉVERIN.

Ce numéro contient l'index alphabétique du
Tome II de l'année 1900.

BELGIQUE

5 francs par an | 1 franc le numéro

Ailleurs, le port en sus.



ADMINISTRATION

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

Sommaire

5^e Année — Décembre 1900. — Tome II de la Série Nouvelle

LA DIRECTION :

Politique intérieure.

I FLORILÈGE MENSUEL :

BARON CHARLES DE SPRIMONT :

De l'Amour à la Mort.

FERNAND SÉVERIN :

L'Aube. — Un Songe.

YVES BERTHOU :

La Servante de cent ans.

MAURICE DES OMBIAUX :

Le Forçat.

II ESTHÉTIQUE :

ALPHONSE GERMAIN :

L'Art Hindou.

III PHILOSOPHIE :

VICTOR DE BRABANDÈRE :

L'Art et la Morale (suite).

IV L'ACTUALITÉ :

GEORGES LE CARDONNEL :

Revue du Mois.

V LES EXPOSITIONS :

EDMOND JOLY :

*Exposition centennale de l'Académie
des Beaux-Arts de Bruxelles.*

VI LA CRITIQUE :

BARON CHARLES DE SPRIMONT, PAUL MUSSCHÉ :

Revue des Livres.

VII. Index alphabétique du Tome II.

Politique intérieure

Voici le dernier numéro de la cinquième année. Les personnes qui ont bien voulu témoigner quelque intérêt à nos débuts savent quelle humble revue était « La Lutte » lorsque, imprimée sur seize pages, elle publiait nos premiers vers et nos proses malhabiles. Nous avions vingt ans, un sang généreux gonflait nos cœurs et sous nos fronts s'agitaient des pensées fécondes et confuses. A cette époque, la revue nouvellement fondée centralisait pour nous le mouvement littéraire, d'autant mieux que quelques jeunes gens, séduits par notre initiative, se groupaient autour de nous; ensemble, nous allions conquérir le monde et nous jugions mal informé qui n'applaudissait pas au prélude de nos œuvres.

Temps heureux ! Les premières expériences ne détruisirent pas nos illusions et nous devînmes plus tenaces à chaque fois que nous nous heurtions à de l'indifférence; les épreuves trempaient notre volonté. Nous n'insisterons pas sur les diverses transformations que subit la revue; seize pages nouvelles doublent bientôt la livraison; elle connaît les plus noires adversités, déniche les plus aléatoires imprimeurs en province, tombe de Charybde en Scylla, d'un éditeur aux mains d'un plus rapace pour cesser, l'an dernier, ses publications par suite d'une déconfiture commerciale dont elle subissait le lointain contre-coup.

Entretemps, par quel miracle avons-nous vécu ? on se souvient mal de ses misères lorsqu'elles sont passées. Nous avons organisé des congrès, des conférences, des auditions musicales, publié des poèmes, des romans, des nouvelles, du théâtre et suscité autour de la revue un mouvement d'art très intense et bientôt remarqué.

Mais ces débuts passionnent seulement ceux qu'ils formèrent ; au commencement de cette année la revue parut sur 64 pages et, si nous osons parler argent à propos d'une tentative d'art absolument désintéressée, le prix d'abonnement fut maintenu au taux antérieur. Le public nous encouragea, et rapidement les choses s'organisèrent. Cela même fut un essai.

A propos de questions futiles, des difficultés surgirent et une nouvelle direction, mettant en œuvre tous ses moyens d'action, sut organiser un tel concours de volontés que nous abordons au seuil de la sixième année avec un programme renouvelé et des chances certaines de victoire.

D'abord, nous changeons un titre explicable seulement par nos prétentions d'il y a cinq ans : — lutte contre le sémitisme, la franc-maçonnerie, l'égoïsme social, — et qui paraît un peu forain aujourd'hui, pour prendre celui de : « Revue de Bruxelles ». Ensuite, améliorant ce que nous avons réalisé en partie cette année, nous dépouillerons ce que nos écrits ont encore de hatif en nous efforçant vers ces études solides et ces critiques d'art sérieuses dont nos derniers numéros ont fourni l'exemple.

Nous augmentons le texte de la revue, non plus en y ajoutant des pages supplémentaires, mais, diraient les typographes, en élargissant la justification du tirage, c'est-à-dire, en ajoutant des lettres à la ligne, ce qui vaut mieux et nous permettra de donner dans chacun de nos fascicules d'abondants fragments d'œuvres importantes.

Un grand nombre de nos abonnés ont manifesté le désir de lire, à côté des collaborations habituelles, des articles qui puiseraient des éléments d'intérêt ailleurs qu'aux seules sources littéraires. Cette demande répond trop à nos sen-

timents personnels pour que nous n'y fassions pas droit, et l'on pourra voir désormais, entre un poème et les chapitres d'un roman en cours de publication, un article sur une question d'histoire ou de sociologie. Les pourparlers à ce sujet sont près d'aboutir. Si nous innovons sur ce point, les autres sont améliorés ou développés ; nous donnerons de l'extension à ce qui est la vie même d'un périodique ; à la Revue du Mois s'ajouteront des Notes de Paris et des Echos de Belgique ; la Critique des livres sera absolument complète au point de vue belge et nous donnerons le compte-rendu de tout ouvrage français désigné à l'attention du monde lettré par son succès ou son mérite.

Voilà notre programme ; nous ne faisons pas espérer davantage, voulant tenir ce que nous promettons mais nous demandons à nos lecteurs de nous aider dans l'œuvre de vulgarisation littéraire que nous avons entreprise. C'est à nos premiers abonnés que nous devons la prospérité relative d'aujourd'hui, nous espérons que le zèle des plus récents ne le cèdera point à celui des anciens et puisque la chose a, paraît-il, son importance, on nous permettra de faire remarquer le prix d'abonnement dérisoire qui rend la Revue de Bruxelles plus que nulle autre, économique.

Est-il besoin d'ajouter qu'un changement de titre n'implique aucune variation de sentiments et que nous restons comme par le passé fidèles à tout ce que nous adorons et que nous ne brûlons rien de ce que nous avons adoré.

Ad alta ! En marche vers les sommets, vers une revue plus attachante, plus belle, plus haute, et puisse notre effort soutenir l'œuvre collective de tous ceux qui travaillent à une Belgique plus grande, plus libre, plus littéraire, soucieuse de ses écrivains, ouverte aux idées générales, toute rayonnante d'intelligence et de Beauté !

FLORILÈGE MENSUEL

De l'Amour à la Mort

I

Ton ~~âme~~ fut longtemps cette grave étrangère
Qui passait dans mon rêve en cueillant des jasmins
Ses longs regards rendaient ma peine plus légère
Quand leur douce lumière éclairait mes chemins,

Au coteau d'ombre où dort la paix de ma demeure,
Je la voyais parfois, calme, les yeux baissés,
S'attarder dans le charme indicible de l'heure
Où la langueur du soir berce les cœurs lassés.

Et pourtant ta beauté faisait mourir les roses,
Blanche inconnue ! et, sous tes pas harmonieux,
Un désir ignoré troublait l'âme des choses,
Des enfants pâlissaient en contemplant tes yeux.

Venais-tu des pays lointains où les grands fleuves
Roulent l'or transparent qui brille sous ta chair ?
Quel bienheureux Avril, berçant les forêts neuves,
Embauma de printemps ton corps tranquille et fier ?

Etrangère ! la nuit couvrait mon âme errante,
Lorsque tu me tendis tes mains pleines de fleurs
Et ta lèvre où s'effeuille une rose mourante
Dont le puissant arôme assoupit les douleurs !

Et mes vers les plus doux chantèrent ta venue,
Mes arides sentiers germèrent sous tes pas ;
Et, bien que tu me sois demeurée inconnue,
Tes grands yeux dans mes yeux ne s'obscurciron pas !

II

Tu fus à moi, comme sont miennes mes douleurs,
Et tes longs mots voilés apaisant ma souffrance
M'éclairaient des lueurs vertes de l'espérance,
O toi qui vins semant des rêves et des fleurs !

Souviens-toi du baiser mêlant nos lèvres pâles
A cette âme d'amour éparse dans la nuit.
Voyageur qui jamais ne tarde, le temps fuit :
Entends sonner ses pas sur la route automnale.

Que ta douleur encor s'unisse à mes douleurs,
Comme la voix des mers à la plainte des fleuves
Et le frisson d'hiver aux âpres forêts veuves
De l'immortel été qui les paraît de fleurs !

Tu fus à moi, comme sont miennes mes douleurs !

III

Nous reviendrons vers la maison de ma tristesse
Et nous nous assoirons sur la pierre du seuil
Pour voir à l'horizon tranquille où le jour baisse
L'ombre immense du ciel tomber sur notre deuil.

Nous ouvrirons la porte au vent qui siffle et pleure ;
Il nous dira son rêve à nos rêves pareil ;
Nous n'écouterons plus la voix brève de l'heure
Rythmer de ses accords la marche du soleil.

Qu'importent à nos cœurs aimants l'heure et l'année,
L'automne aux tristes mois et le royal été,
Si, d'un pas grave et sûr, la même destinée
Doucement nous conduit jusqu'à l'Eternité ?

Tombe sur nous la nuit pacifique et sans voiles !
 Devant les astres clairs nous rions à la mort
 Puisque, sous les regards lointains d'autres étoiles,
 Nous renaîtrons un jour pour nous aimer encor !

IV

Notre Printemps d'amour fut pareil à l'Automne
 Et le mal inconnu qui nous fit tant souffrir
 Sur le rivage aimé de la mer monotone
 Traîna sa nostalgie impossible à guérir.

Nous avons cheminé par les forêts jaunies,
 La mort des jours d'été planait autour de nous ;
 Nous avons entendu d'étranges harmonies
 Glisser vers le soleil mélancolique et doux.

Ta longue robe verte où montaient des lys pâles
 Dans les taillis défunts prolongeait l'Avril clair,
 Ta bague de rubis saignant sur des opâles
 Était comme une aurore éclore de ta chair.

Toi, si blanche sous la caresse des soirs mauves,
 Si douce en la douceur chaste des matins bleus,
 Rappelle-toi les fleurs ornant tes cheveux fauves,
 Rappelle-toi ma lèvre effleurant tes cheveux !

Reviens au bord des mers d'automne aux grandes vagues,
 L'amour sera plus doux d'avoir fait tant souffrir ;
 Voici pâlir l'opâle et le rubis des bagues
 Et se flétrir les lys et les lèvres mourir...

Reviens dans la forêt où les feuilles sont mortes,
 Où des chansons d'adieu montent vers le soleil ;
 Nos âmes entendront s'ouvrir de larges portes
 Et glisser dans la nuit les anges du sommeil !

V

Silence... La nuit tiède et douce vient d'éclorre
 Comme une fleur de songe à l'horizon des bois
 Et voici s'alanguir, lointainement sonore,
 Le murmure candide et grave de ta voix.

Tes regards qu'ont lassés trop de soleils en flamme
 Caressent la lumière errant sur les gazons,

Et sous le lent baiser qui descend de ton âme
Vibrent pareillement les fleurs et les rayons.

Ton âme, la splendeur éparse dans les choses !
Le ciel pur est plus pur d'être vu par tes yeux,
Le parfum de ta chair embaume dans les roses,
L'écho de ta voix d'or rend l'air mélodieux.

Mets tes mains sur mes yeux qu'ont blessés les lumières;
Parle, tes mots d'enfance ont des rythmes si doux ;
Dans l'air crépusculaire où glissent des prières
Quelle ombre taciturne et lente vient à nous ?

VI

Ta simple voix d'enfant répond à ma voix grave
A travers l'étendue et les jours inconnus...
— Mon orgueilleux vaisseau coupe de son étrave
Les flots où s'est miré l'éclat des glaives nus.

Tu me parles d'amour, de forêts et d'automne
Où la langueur des cœurs s'épanche en longs baisers ;
— Et voici, dans l'azur des lointains monotones,
Fléchir le vol d'aiglons de mes espoirs lassés.

Tu regardes le ciel traversé de grands cygnes,
Tes messagers d'amour planant vers ma douleur.
— L'éternel horizon déroule au loin ses lignes
Et la galère en feu nage dans sa splendeur.

Tu vois au couchant clair se fendre des armures,
La pourpre des rubis embraser le saphyr ;
— Etendu dans le sang de mes larges blessures
J'appelle ta présence et pleure de mourir !

CHARLES DE SPRIMONT.



L'Aube

Le bal touche à sa fin... Sous les bougies vacillantes, dont les bobèches éclatent une à une, l'élan sincère et spontané des premières valse s'est changée en un branle-bas fiévreux, violent, presque machinal. Je ne vois partout que des couples fatigués et flétris, qui continuent, comme un geste dépourvu de sens, la mimique de la joie et du plaisir. Cependant les danseurs tournoient, halepants, criants, avarés, semble-t-il, de ces derniers instants de fête.

... En ce moment, l'aube, vue à travers les carreaux de plus en plus pâles, est étrange et poignante!... Au dessus des toits, tout noirs sous le ciel glauque où s'éteignent ces dernières étoiles, l'horizon est d'un bleu ineffable, tel que dans les rêves! L'air est vaste, mystérieux, transparent. La verdure des bois prochains n'a jamais été si tendre! La couleur des choses étonne comme une

révélation! Et quelque chose d'indefinissable est épars, une fraîcheur sensible à l'œil, la virginité de la lumière!

Elle s'en vient lentement, silencieusement, l'aube imprévue et pourtant là; elle s'en vient dans sa gravité de merveille ingénue et que personne ne regarde.

L'inattendu de cet aspect dans un tel milieu, rend pensif. Une âme se réveille en vous, sincère et calme; en face du doux prodige de la lumière, cette fête désormais stupide blesse comme une profanation.

La lumière! Il faut la voir ainsi, à travers la somnolence et la fièvre des nuits de péché, pour la voir dans toute son ingénue beauté. Depuis toujours elle luit sur nous et sur nos fins de fêtes. Et maintenant comme aux premiers jours, elle s'en vient, irrésistible, avec le silencieux reproche de sa virginité.

Et j'ai, tout à coup, en la regardant à travers les carreaux, dédaignée, un peu triste et solitairement merveilleuse, comme la vision, soudaine et tardive, d'une vie que j'aurais pu vivre!...

Un Songe...

Le jeune homme s'accoude sur son oreiller, et, souriant d'une joie intime, mais le front plissé par l'attention, car les rêves sont choses légères et fugaces, il reconstitue longuement la vision, pâlisante déjà, de son dernier sommeil.

Il lui semble être dans une salle étrangement parée, parmi des jeunes gens et des vierges. Les uns sont couronnés de fleurs frêles. les autres, porteurs d'emblèmes joyeux et fiers commè des thyrses et des sceptres. Il visite un monde supérieur, d'où l'on voit les choses humaines avec calme et avec pitié, sous un aspect inconnu des hommes. Une femme parle, ceinte de roses pâles ; les autres écoutent, attendris ou songeurs. Elle dit, de sa voix mélodieuse et grave, tout ce qui fait la joie ou la tristesse humaines ; elle le dit avec le détachement d'un être désormais exempt de ces troubles. Et le jeune homme se répète certaines paroles dont le sens lui est resté caché. Pourtant il se rappelle que, pour conclure, l'étrange femme a levé la main lentement, après un silence, en prononçant ces mots : « Car il en est qui sont nés pour aimer ; d'autres, pour être aimés... » Alors les plus proches des assistants se sont tournés vers lui, l'étranger, avec un sourire. Et quelqu'un est entré...

Mais ici, malgré ses efforts, il cesse de se souvenir. Déjà!... Et, dans le radieux silence matinal, il penche la tête, et, la main sur le front, tâche de réunir les lambeaux de son rêve, comme on renouerait, vers par vers, un poème entendu...

Il se rappelle un jardin éclairé par la lune ; une promenade d'ombres silencieuses ; quelqu'un qui soupire et gémit, il ne sait où ; des choses contradictoires et vagues...

Bientôt, pourtant, ses souvenirs se précisent... Il voyage avec Elle, en une antique et vaste calèche découverte. L'heure est indéterminée, mais toute de calme, de silence, de solitude... Il y a des forêts, des vallées, et, aux détours de la route, de profondes échappées de vue sur de merveilleux horizons inconnus... Le frisson gris de l'aube

caresse toutes choses; le monde s'éveille vaguement... Auprès de lui, la fière et douce adolescente s'est assoupie, dans un sourire; elle prononce, maintenant, des mots charmants et sans suite, comme un enfant qui rêve... Et il regarde, à travers le voile de sa propre somnolence, une étoile qui vacille, dans le ciel de nacre, à l'orient... Des coqs chantent au coin, étrangement; et l'air s'emplit de rumeurs légères et indécises.

Et il ne sait pourquoi ces choses lui sont si douces, dans leur banalité de printemps, d'aurore et d'amour; car c'est un de ces songes subtils et fugitifs, faits de lointaines sensations d'enfance, recueillies aux heures de grâce, de naïveté, de virginité plénière...

FERNAND SÉVERIN.



La Servante de Cent Ans⁽¹⁾

C'est la servante de cent ans qui vous salue.
Mes ans, mes mois, mes jours sont désormais comptés.
C'est à dix ans qu'ici jadis je suis venue
Et depuis ont passé quatre vingt dix étés.

Je fus à mon début la gardeuse de vaches
Qui limite au bétail la lisière des champs
Mais le maître bientôt me confia la tâche
Plus noble de donner mes soins à ses enfants.

J'ai vu grandir tous les enfants de cet ancêtre,
Les ayant tous bercés, nourris sur mes genoux,
Et les enfants de leurs enfants, je les vis naître
Et leurs petits enfants dont le dernier c'est vous.

Un jour j'ensevelis la bonne bisaïeule
Et depuis lors combien de suprêmes départs !
Pour prier sur les morts je reste presque seule
Et pour aller pleurer sur leurs tertres épars.

(1) Du PAYS QUI PARLE, en préparation.

J'ai goûté le bonheur de voir les enfants croître
Mais aussi les chagrins muets les plus amers.
J'ai vu partir de belles filles pour le cloître
Et des gars vigoureux s'en aller sur la mer.

Et celles-là jamais ne sont plus revenues,
Mais je les vois, claires au fond du souvenir ;
Et les autres, après de rares entrevues,
En pleine mer ont dû tragiquement finir.

La Vieille que chacun ici nomme la Tante
Et qui semble éternelle, aura cent ans demain.
Mais la Mort peut venir, je suis dans son attente,
Sachant que je mourrai, la main dans votre main.



Mes bons conseils sont estimés de tout le monde,
Nul ne s'engage à rien sans mon assentiment ;
L'aïeule en moi revit qui bougonne et qui gronde
Et qui sait caresser aussi bien tendrement.

Cette maison est mienne où l'on me fit maîtresse,
Car j'ai contribué, par mon constant labeur,
A maintenir son bon renom et sa richesse
Et son sol est pavé des trésors de mon cœur.

Il est resté léger, léger, le bas de laine
Où j'ai versé mes gages de quatre vingts ans :
J'ai toujours cru que pour rémunérer mes peines
Les dons du cœur étaient des gages suffisants.

Aussi, voyant parfois, dans les ans durs à vivre,
La bourse se vider et la gêne venir,
Je changeais en beaux écus d'or les liards de cuivre
Sans que jamais mon cœur eut à s'en repentir,

N'avais-je pas le libre accès de cette armoire ?
Eut-on jamais à me cacher quelque secret ?
A répandre le bien la Vieille a mis sa gloire
Et votre joie était ce qu'elle savourait.

Des foires de Trégor qui n'ont point leurs pareilles,
S'il me restait encor quelques écus d'argent,
Je rapportais à mes petits quelque merveille
Sans oublier jamais le vêtement urgent.

N'étais-je pas comme la mère de famille ?
Eh ! qu'aurais-je eu besoin d'amasser des trésors ?
Je me contente de la bure qui m'habille ;
Je fus toute ma vie heureuse de mon sort.

Jamais je ne perdis de ma journée une heure ;
En vieillissant j'ai su le prix de chaque instant :
L'heure la plus chargée est encor la meilleure
Et ma vie à sa fin est un jour de cent ans...

Aux moments d'accalmie, entre les travaux rudes,
Au bas de la salle commun, hors du chemin,
Mon rouet, en chantant, berçait ma lassitude
Et je filais le chanvre et la laine et le lin.

Le linge débordant des armoires qu'on ouvre,
Le drap massif ou le mouchoir le plus subtil
Et les tapis moelleux que la jeune fille ouvre,
Ces doigts-ci, tour à tour, en mouillèrent le fil.

Aux soirs glacés d'hiver, ayant mangé sa soupe.
Et réchauffé son corps au feu, le pauvre errant,
Dans la grange emportait ses draps en fil d'étoupe
Avec un rude et chaud tapis de bourracan.

C'est dans un de ces draps, filés pour les vieux Bardes,
Pendant qu'au fond de l'âtre ils devisaient, l'hiver,
Qu'il faudra me rouler quand le Trépas (1) qui tarde
Viendra prendre mon corps pour le porter aux vers.

Je m'en irai bientôt vers une autre paroisse
Où je retrouverai ceux que j'ai vus partir ;
L'Ankou si redouté me laisse sans angoisse :
Je l'ai vu tant de fois à mes côtés surgir.

Le Temps, dit-on, n'a point encor courbé ma taille,
Mais, sous le faix qu'il se donna, mon corps est las.
D'un coup je vais tomber comme un pan de muraille
Et le bruit de ma chute au loin retentira.

YVES BERTHOU.

(1) L'Ankou, le Grand Faucheur des traditions bretonnes.

Le Forçat

Le camp était silencieux sous l'azur enflammé, parmi les sapins chétifs, dans la bruyère blanche, rose et violette. Le front de bandière était désert, le soleil y ardeait. Dans la vaste étendue du champ de tir solitaire, l'air frissonnait, moiré, et au loin, à l'horizon, les dunes brillaient, pareilles à des montagnes d'or.

L'impitoyable chaleur du jour tassait la tristesse sur cette terre orfèvrée comme un manteau d'Empereur. Cette lande mélancolique, cette lande hallucinée aux sables mouvants, aux tourbières sournoises, était plus désolée encore sous ce soleil en feu qui la paraît de toutes les splendeurs de l'été.

Dans les rues régulières du camp, à l'ombre des maisons de bois, les soldats, demi-nus, sommeillaient, étourdis par cette atmosphère de fournaise qui descendait de cet azur en fusion, qui montait

de la terre surchauffée, qui arrivait de partout, sèche, accablante. Ceux que la consigne occupait dans les cuisines et dans les magasins luisaient et ruisselaient. Tous se taisaient, enfoncés dans leurs rêves. La voix humaine n'avait pas de sons dans le bourdonnement monotone et incessant du jour. Les bouches restaient closes et les yeux se fermaient, blessés par la clarté. On attendait le soir lointain pour aller goûter un peu de fraîcheur aux bords touffus des marécages.

L'heure sixième fut jetée par les clairons en quelques notes qui partirent à tire-d'aile dans l'immensité de la plaine. Elles ranimèrent quelque peu les rêveurs. Quelques hommes se levèrent et s'en furent vaquer aux occupations prescrites. Un caporal avec quatre soldats porteurs de marmites de soupe et de carbonade sortirent de l'enceinte, prirent un sentier dans la bruyère et entrèrent dans le bois de sapins, sous les rayons obliques du soleil qui commençait à s'empourprer, rougissant toute la plaine.

Ils marchaient avec nonchalance, suffoqués par l'air chaud qui semblait s'élever de leurs pas. Une insupportable moiteur les envahissait et les mouches musaient autour d'eux, irritantes, affolantes.

Ils débouchèrent dans la lande en face d'une tour énorme et basse percée d'étroites meurtrières. C'était Malakoff, la prison des prisons, la prison où l'on incarcère les révoltés de l'autre prison, des autres prisons militaires, la fine fleur des maisons de discipline et de correction, héros en temps de guerre, forçats en temps de paix, parias ayant perdu tout espoir de se libérer jamais, enfermés jusqu'à la fin de leurs jours.

La petite troupe pénétra sous la voûte. Le caporal échangea le mot d'ordre avec celui qu'il allait remplacer, puis l'escouade qui avait gardé

la tour pendant la journée rassembla ses effets et sortit, d'un pas cadencé, pour regagner le camp. Le caporal et ses hommes se mirent à l'aise. On distribua aux prisonniers, par les guichets, le repas du soir, dans des écuelles de bois.

Deux rangées de cellules superposées s'ouvraient sur un préau circulaire, de sorte que le soldat en faction au milieu de la cour intérieure surveillait toutes les portes énormément verrouillées et cadennassées.

Durant quelques minutes, on entendit dans le silence de la prison un bruit de mâchoires pareil à celui de fauves en cage qui assouvissent leur faim.

Cependant, l'atmosphère devenait de plus en plus lourde, chaque geste était une gêne, on se bougeait le moins possible. Chacun se sentait en proie à un énervement douloureux, à une lassitude irritée.

L'hostilité des choses gagnait les hommes, une colère sourde donnait à leurs yeux des regards défiants et mauvais, mais une inquiétude vague qui les pénétrait atténuait ce sentiment et les rapprochait les uns des autres.

Des nuages noirs venus du Sud-Ouest avançaient la nuit dans le ciel et leur ombre galopait sur la plaine, faisant frissonner les sapins et les bruyères en fleurs. Des lueurs sulfureuses éclairaient par bandes la lande solitaire et toute violette maintenant. Bientôt les nuées s'accumulèrent, elles montaient les unes sur les autres, noircissant le ciel et, en un instant, la plaine fut couverte d'opaques ténèbres. L'orage s'amoncelait, terrible.

Un grognement parut sortir des cellules. Le caporal jeta un coup d'œil circulairement. Les portes blindées avec leurs gros verrous, leurs épaisses serrures et le judas, avaient un air sinistre

à la lumière de quelques lampes blafardes. Elles grondaient, irritées. Avant qu'il fût revenu de son étonnement, un cri déchira le silence, un rugissement de colère et de douleur et aussitôt toutes les cellules se mirent à hurler, comme si elles avaient attendu le signal.

— Silence, commanda le caporal de sa voix la plus forte.

Ce mot déchaîna la tempête. On entendit les portes résonner comme des tambours, frappées par les écuelles de bois, martelées par les pieds et les poings.

A ce moment aussi, un éclair fendit les nuages, le tonnerre fracassa tout le ciel, et, des ténèbres, la pluie tomba en larges, abondantes et tièdes gouttes. Et la foudre se mit à rouler d'un bout à l'autre de la nuit.

Elle éclatait sur le camp, elle éclatait sur les sapins, elle éclatait sur la lande. A ses coups redoublés se mêlaient les hurlements de toutes les cellules. Une rage folle en battait les portes avec un acharnement ininterrompu, comme pour les ébranler et les enfoncer. En même temps, furent proférées toutes sortes d'insultes populacières. Le caporal fut injurié dans tous les dialectes parlés depuis Arlon jusqu'à Ostende, depuis Maeseyck jusqu'à Tournay.

Les éclairs zigzaguaient sur l'immense étendue de la plaine, entr'ouvrant les champs infinis de bruyère, le tonnerre continuait à rouler dans le ciel et la pluie tombait de plus en plus fraîche.

— Que faire ? se disait le caporal.

Ses réflexions, interrompues par l'émotion de chaque coup de la foudre, le décidèrent à laisser crier tous ces parias. Qu'aurait-il fait ? Les tirer de leurs cellules et les admonester. Peine inutile puisqu'aucune peine n'avait de prise sur eux.

Essayer d'en obtenir quelque raison en ce moment, pas possible, il était aisé de s'en rendre compte d'après leur fureur. Ses injonctions n'avaient servi qu'à les exciter davantage. Leurs injures continuaient à se mêler au fracas de la tempête.

Il entendit les invectives les plus pittoresques et les plus variées.

Les hommes, demi-nus, restaient exposés à la pluie et recevaient sur la tête, le visage, le dos et les bras étendus, les gouttes larges, avec volupté.

Mais l'orage se concentra un instant au dessus de la tour et la battit avec une horreur extrême.

Deux ou trois fois, la boule rouge courut le long du paratonnerre, secouant Malakoff jusque dans ses fondements. Tous, effarés, s'étaient tapis contre le mur dans le corps de garde et, devant la fureur du ciel, les cellules s'étaient tues, l'immobilité de l'angoisse dominait, tyrannique.

Le fracas s'éloigna peu à peu, les nuages roulerent vers l'Est, les éclairs sillonnèrent l'horizon, tandis que l'orage roulait vers le Limbourg et la Hollande. La pluie même cessa de tomber et une nuit claire de juillet régna sur la lande. Un doux apaisement flottait dans l'air, une délicieuse fraîcheur circulait, une béatitude ineffable imprégnait les choses et le cœur des hommes. Sur le seuil de la tour, les soldats contemplaient la plaine et respiraient les parfums enivrants qui montaient de la terre mouillée. Ils écoutaient aussi les voix babilardes, mutines et claires de l'eau qui dégoulinait des gouttières. L'heure était suave et toute pleine de bonheur.

Le caporal regarda les portes des cellules. Elles lui parurent moins rébarbatives. Elles participaient elles aussi, à l'apaisement des choses. La colère de tout à l'heure était tombée. Plus d'injures, plus de cris, plus de grognements irrités. Seul un

murmure léger, comme un bruit de soupirs, sortait des judas barrés de fer.

De son âme rassérénée, des pensées bienfaisantes montaient. Il songeait fraternellement à ces gars qui tantôt l'injuriaient, lorsqu'une voix sortit d'un des cachots, accompagnée des vibrations légères de l'écho que lui faisait le mur circulaire de la tour. C'était une voix d'une suavité claire et chaude exprimant, en ses réflexions caressantes, les émois d'un cœur rempli d'amour, d'un cœur exalté jusqu'au paroxysme. Par de là le vieil air mélancolique, vieux comme la poussière des chemins, tout chargé de parfums d'automne, roux et brun comme les feuilles mortes qui courent au long des routes, vieil air chevrotté dans les chaumières par plusieurs générations, sur lequel un divin chansonnier populaire avait mis des paroles d'une douceur et d'une tendresse infinies, un cœur se disait, s'avouait, ingénu et sublime, ajoutant un sens particulier aux sens combinés du chant et des mots.

L'amant ingénu pleurait la maîtresse morte et l'air, à la fin de chaque strophe mourait en un long soupir.

La voix montait tendre dans le silence, exprimant le sentiment de l'heure présente, l'angoisse première et le charme qui lui avait succédé.

Doux désespoir d'amour, enfantine naïveté du peuple, ingénuité de la force, tendresse voilée de larmes d'une âme simple et ardente, que n'y avait-il pas encore dans cette chanson qui exprime toute l'âme wallonne, tremblante d'amour ?

Vertu des mots et des sonorités ! chacun revoyait son coin de terre, sa galante, les toits de chaume de tuiles ou d'ardoises et ce qu'il avait laissé là-bas, ce qui l'attendait et, malgré la mélancolie nostalgique des paroles, goûtait, savourait

la promesse ineffable contenue dans ces vers doux
comme un soupir de volupté :

Va, qwand on s'aime tos les jous d'ine annaie,
Sont des bais jous.

Le caporal revoyait Liège baignée par les blanches vapeurs montées de la Meuse, il voyait les lumières des quais s'allonger en tremblottant dans le fleuve et les collines découpant de grands pans violets dans le ciel ambré par la lumière de de la lune. Il entendait chanter toutes les belles voix de sa ville qui en sont l'impression et l'âme même et, du fond de lui-même, prière d'amour montait ineffable.

Les soldats aussi étaient attentifs, jusqu'à l'anxiété ; d'obscurs sentiments les agitaient. Dans toutes les cellules on écoutait ardemment. On devinait dans la clarté indistincte de la cour, on devinait des visages et des oreilles collés aux barreaux des judas ouverts, pour mieux entendre.

A mesure que le prisonnier chantait, le ciel se rassérénait et se remplissait d'étoiles brillantes, tandis que, par la porte ouverte de la tour, on voyait de légères vapeurs blanches se répandre sur la lande et s'attacher comme des flocons aux branches des sapins, donnant aux arbres des formes irréelles et gracieuses d'apparition.

Le chant s'éteignit avec une douceur de rêve et seul lui succéda le silence velouté de la nuit.

Quand les prisonniers et les soldats qui n'étaient pas de faction se furent évadés aux pays des songes, le caporal alla à pas de loup, marquer d'une petite croix la porte du merveilleux chanteur. Puis, à son tour, il s'assoupit, bercé par la vieille chanson de son enfance, dans laquelle se reconnaissent tous ceux qui aiment, tous les Wallons, tous ceux des anciennes rues de Liège et d'Outre-

Meuse. Il s'endormit en songeant au Perron, au vieux Marché, à la Batte, à Pierreuse, à Sainte-Walburge.

Le lendemain, le soleil ayant fait briller la plaine de joyaux myriadares, quand fut venu le moment où, chacun à leur tour, les prisonniers font la promenade journalière au préau, le caporal, ému, regarda s'ouvrir la porte qu'il avait marquée d'une petite croix. Son cœur fraternel allait vers ce « pays » qui l'avait tant charmé la veille et il voulait lui témoigner, par ses regards, la sympathie ardente qu'il avait éprouvée pour lui.

Il vit sortir un être d'une laideur farouche. La peau du visage était trouée comme une passette, toute couturée et couperosée, la bouche ressemblait à une blessure mal fermée, et sous un front étroit, obstiné, encadré de cheveux couleur carotte, deux petits yeux perdus dans des bouffissures de chair, brillants comme des lumerottes, braquaient des regards haineux.

Mais la cagoule s'abaissa aussitôt sur cette tête...

MAURICE DES OMBIAUX.



ESTHÉTIQUE

L'Art Hindou

Le sentiment de l'harmonie resta toujours très faible chez les artistes de l'Inde, et ils n'eurent jamais qu'une notion confuse des lois de la composition. Alors qu'ils négligeaient l'essentiel, la structure de la forme, le dessin des contours, appliquant à l'interprétation du corps humain le procédé plus rudimentaire que synthétique des bergers sculpteurs de marionnettes, ils manifestaient, dans le détail infime ou les parties négligeables, un souci exagéré de l'exécution minutieuse. Mais une éducation artistique intelligente leur eût permis d'acquérir ce qui leur manquait et de réprimer leurs tendances fâcheuses.

Les artistes français du XIII^e siècle étaient mus par une belle fougue et plusieurs de leurs compositions s'en ressentent ; une formation combinée en vue de l'harmonie décorative les maintint dans l'équilibre et tourna cette ardeur vers la recherche expressive. Les décorateurs arabes, mauresques et persans jouissaient d'une luxuriante imagination ; c'est aussi, grâce à une éducation appropriée qu'ils se montrèrent ordonnateurs pondérés jusque dans leurs orgies linéaires.

Si les Hindous se sont vautrés dans une barbarie esthétique indigne d'artisans de leur valeur, c'est parce que la direction d'art qu'ils reçurent les poussait au symbolisme.

Parmi les points communs aux différentes doctrines de l'Inde, il faut compter le tranquille dédain du corps matériel et de la nature. L'existence phénoménale et les perceptions de cette existence étaient regardées comme une illusion (Maya) et nos modernes théosophes, héritiers de ces doctrines, affirment le plus sérieusement du monde que les existences appartenant à tous les plans de l'être sont, à divers degrés, de même nature que les ombres projetées par une lanterne magique sur un écran blanc. Pas de réalité en dehors de l'immuable, de l'éternel, de l'esprit ; rien de permanent, sinon l'unique et occulte existence absolue qui contient en soi les noumènes de toutes les réalités. Quel intérêt porter, dès lors, à un monde matériel composé d'apparences, à de pauvres formes illusoire tant que transitoires ? Les êtres et les choses, autant de schémas en plastique. L'interprétation en œuvres d'art de la vie physique et de la beauté formelle ne pouvait que laisser insensibles les sages, les intellectuels, les brahmanes ; leur dilection les portait justement vers ce que la forme vivante n'exprime pas ou exprime mal. Sous l'enveloppe de la chair, c'est l'esprit qu'ils considéraient, et les aspects de la nature leur paraissaient autant de symboles ; en l'homme, ils ne voyaient qu'un phantasme de Parabrahm, en l'animal et la plante, qu'une image sensible de l'abstrait, un emblème mystique.

L'initié pour qui Brahma et Vishnou étaient peut-être des manifestations, l'un, de l'énergie créatrice, l'autre, de l'énergie solaire ou de l'éther (1), et pour qui, s'il faut en

(1) Il est impossible de connaître en quoi consistait réellement la théodicée de la doctrine ésotérique qui régna dans l'Inde ; cependant, rien n'empêche d'admettre, que le panthéon adoré ésotériquement n'ait été qu'un ensemble de symboles pour les initiés, au moins jusqu'à l'époque de la dégénérescence du Brahmanisme. Car les Védas et le Mahabahrata enseignent l'existence d'un dieu unique « qui est dans tout, parce que tout est dans lui », et les lois de Manou le définissent « celui qui existe par lui-même, que seul l'esprit peut percevoir, car il échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, éternel, l'âme de tout ce qui est, a été et sera, et nul ne peut le comprendre ». Les initiés, se recrutant surtout dans la caste sacerdotale, devaient exercer une réelle influence sur la statuaire sacrée ; or leur croyance doctrinale ne les portait-elle pas à se désintéresser de toute représentation anthropomorphique d'une divinité impersonnelle. En tous cas, s'ils arrivèrent à croire au polythéisme organisé avec un Dieu suprême, il n'y eut rien de changé dans l'art de décorer les temples.

croire la même tradition, les enroulements multiples du serpent Ananta-Sesha sur lui-même signifiaient les courbes d'évolution que décrivent les différents ordres d'êtres ; cet initié pouvait-il attacher quelque importance à l'harmonie des proportions d'une statue ou des lignes d'un motif ? Ne fallait-il pas, d'autre part, dans l'intérêt des croyances populaires et pour satisfaire la multitude, que la tradition esotérique fut respectée jusque dans sa lettre.

Or, voilà comment l'être suprême est décrit dans un poème (1) où sont exposées les antiques croyances ; amené à la contemplation de la divinité, le héros Arjuna s'écrie : « Je te vois avec une infinité de bras, de poitrines, de visages et d'yeux, avec ta forme infinie ; je te vois Universelle Forme, sans commencement ni fin, sans milieu. Tu portes la tiare, la massue et le disque, montagne de lumière resplendissante de tous côtés, je puis à peine te regarder, car tu brilles plus que le feu, plus que le soleil et cela dans ton immensité... » Quelle figure le plus lyrique des sculpteurs ou des peintres peut-il extraire de cette vision ?

C'est bien autre chose lorsqu'il s'agit des dieux mythologiques. Il faut à Brahma quatre têtes, quatre faces pour manifester sa suprême et absolue souveraineté, quatre bras pour porter ses attributs, huit oreilles pour signifier que rien n'échappe à son ouïe. On le représentait sur l'œuf du monde ou couché sur des feuilles de lotus, plus souvent encore monté sur l'oie Hānusa ou le cygne Hā. Vishnou exige, par ses métamorphoses, de continuelles alliances de galbes humains et de formes animales. Le dieu s'étant incarné dans un sanglier pour sauver le monde, en anéantissant le Dytia ou titan Hīranjaksha, est souvent reproduit sanglier par la tête seulement (Varaha avatar) lorsqu'il perce de ses défenses ou foule aux pieds le monstre. Dans les temples de Kyrāha, il porte une cotte dont chaque maille est quelque divinité ciselée, et certaine minuscule femme nue, dont on ignore la signification précise, se suspend à l'une de ses défenses. Ailleurs, le dieu sorti, sous forme de lion (avatar Narasinka) d'une colonne fendue par la hache du titan Hīranyakashipu, s'apprête à dévorer ce dernier, dont l'enfant s'est réfugié sur sa croupe. Les sculpteurs se sont bornés à juxtaposer des têtes d'animaux sur des corps d'hommes sans que rien rattachât ces deux

(1) La *Bhagavad-Gītā*, ch XI, *Vision de la Forme Universelle*. Traduction Emile Burnouf.

parties si différentes l'une de l'autre ; c'est d'un effet carnavalesque. Ils ne se sont pas mis davantage en frais de composition pour présenter le triomphe de Vishnou sur le démon-buffle, symbole de la lutte des aryens contre les autochtones. Parfois le dieu repose sur le serpent Sessa dont les cinq têtes le recouvrent d'un dais, parfois il est porté par l'oiseau Garoudha ; on lui met alors quatre bras. (1) Shiva ouvre des yeux démesurés, ou entrelace des reptiles à ses oreilles et tout autour de son corps.

Le dieu de la Sagesse, du Destin et du Mariage, ce dieu destructeur des obstacles de l'intelligence qui s'opposent au libre exercice des facultés de l'esprit, ce Ganesh, né de la sueur de Parvati, est portraituré avec une tête d'éléphant, on ne sait trop pourquoi, car les légendes varient fort à ce sujet. Est-ce pour lui conserver un caractère de pachyderme ? On l'afflige aussi d'un ventre énorme et de jambes grosses et courtes. Soubrahmanya, venu au monde par l'œil que Shiva porte au milieu du front, n'a pas moins de dix têtes et de vingt bras, lesquels brandissent un glaive redoutable, le *Velle*, et une arme de jet, la *Chakra*, disque figuré sous forme de foudre (*Vajra*). Engendré pour occire le géant Soura-Parama, il lui trancha le corps en deux parties qui se transformèrent l'une en coq, l'autre en paon ; celle-ci devint sa monture, tandis que la première allait prendre place dans le pavillon de son char, lequel symbolise le mythe solaire de la séparation du jour et de la nuit. Surya, dieu du soleil, réclame quatre bras aussi, et le cheval attelé à son char a besoin de sept têtes.

Kali ou Cyama (la noire) a dix bras lorsqu'elle est figurée sans son nom de Durga (l'inaccessible). Elle ne saurait s'en passer, car elle doit tenir entre ses mains, panoplie vivante, harpon, chakra, lance, trident, flèche, glaive, bouclier, lasso, sonnette et poignard. On la couronne de plumes et on la campe piétant sur un tigre dont les griffes labourent le col d'un buffle décapité. Du corps de ce tigre, surgit le farouche géant Mahishapoura, et la déesse le transperce de son trident. Lorsqu'on l'exhibe sous le simple nom de Dévi (la déesse), c'est coiffée de la tiare, assise sur un lotus, dans une cathèdre à forme de lingam.

(1) Quant à cet oiseau chimérique, il a la tête, le bec et les serres d'un aigle avec un corps d'homme. Ce corps se poignait en jaune, la tête en blanc, les ailes en rouge.

Les tirthankars, géants compagnons d'Adinath, le fondateur fabuleux du jaïnisme, sont représentés avec une auréole de serpents ou une mitre ornée du *Kalpa Vrich* (arbre de la science) à trois branches (1). Des philosophes Jaïnas déifiés se distinguent par trois emblèmes, les croix souastika, sriavatsa et nandavarta.

Les symboles employés furent très nombreux, et le sens de la plupart s'est perdu depuis longtemps; (2) encore, parmi les explications venues jusqu'à nous, s'en trouve-t-il plus d'une qui varie, plus d'une de valeur contestable.

Parmi les innombrables symboles prodigués dans les sanctuaires sans nécessité ornementale, le lingam tient une place considérable. C'est un cylindre au faite arrondi qui émerge d'un prisme triangulaire allongé, la yoni, aux bords creusés en gouttière. On regardait ces deux figures comme l'union symbolique des pouvoirs fécondateurs et générateurs, la représentation mystique de Shiva, triple dieu créateur, destructeur, et de son épouse Parvati *alias* la Cakti. Matériellement, le lingam n'est autre que le pilon du mortier de pierre (yoni) dans lequel se broyait le Soma (*asclepias acida*) servant à la fabrication d'une liqueur fermentée très liturgique, très capiteuse aussi. Quant à l'origine du signe, voici ce que racontaient généralement les Hindous. Lorsque se furent constitués les quatorze mondes avec l'axe qui les traverse au dessus du mont Kâilassa, alors parut le triangle (yoni ou matricé) et, dans ce triangle, le *lingam* ou *linga*, arbre de vie. Trois écorces cuirassaient cet arbre, l'extérieure était Brahmâ, la médiane Vishnou, l'autre, la plus tendre, Shiva; et c'est à ce dernier qu'échut le soin de veiller sur la tige après que les trois dieux s'en furent désagrégés, d'où sa personnification par le lingam. Rien de plus disgracieux que cet emblème. Sous la colonnade de la pagode de Tanjore, on n'en compte pas moins de

(1) C'est au centre du plateau de Giwalior, dans la gorge de l'Ourwhais, où les gymnosophistes établirent leurs mystères, que se rencontre la plus rare collection de ces génies, colossales poupées taillées dans le roc même.

(2) Les prêtres se prêtèrent souvent à des confusions de symboles lorsqu'il s'agissait de ménager des croyances régionales, des interprétations locales. Ainsi, le Krishna du temple de Jaghernath n'est autre qu'un emblème de la Dharma bouddhique; ailleurs le pied de Gautama devint celui de Vishnou. D'autres fois les dévôts d'une secte empruntaient des emblèmes à la secte voisine, l'arbre de la science des jaïnistes est un pastiche de l'arbre des bouddhistes.

cent huit, et d'énormes, alignés les uns à côté des autres. Dans le fastueux palais d'Amber, près de Jeypore (Rajasthan) on les a logés sous des kiosques de marbre.

Le lingam, qui se manifesta en même temps que le shivaïsme, peut être considéré comme une des formes religieuses les plus anciennes de l'Inde, sinon comme la plus ancienne, car rien ne prouve que ce culte ait été postérieur à celui de la Triade, cette fameuse Trimourti qui prête encore à tant d'explications intéressées. A ce sujet, Barth, dans son très remarquable ouvrage, (1), montre, sous son véritable jour, quelle combinaison fut la Trinité hindoue, ingénieux ajustage qui donnait à Brahmâ, en les personnes de Shiva et de Vishnou, des collaborateurs nécessaires pour réaliser la triple personnification du brâhman suprême. « Elle constitue en quelque sorte, dit l'éminent orientaliste, (2) une solution intermédiaire entre l'ancienne orthodoxie sous sa dernière forme et les religions nouvelles : elle est en même temps l'essai le plus large qui ait été tenté de concilier ces religions entre-elles. C'est dire qu'à nos yeux elle ne représente pas un premier acheminement vers les croyances sectaires, dont elle suppose au contraire l'existence, mais qu'elle est simplement une explication éclectique de ces croyances faites au point de vue brahmanique. Et de fait, la Trinité dans laquelle Creuzer croyait avoir trouvé le dogme primitif de l'Inde, n'a été signalée jusqu'ici dans aucun écrit qui puisse passer pour antérieur au développement des cultes sectaires (*la Maitry Upanishad*, où on la trouve nettement formulée, est une œuvre tellement interpolée, qu'elle doit être récusée comme moderne, bien qu'elle ait trouvé place dans un Brâhmana). A en juger par la décoration des temples, on ne peut dire que la Triade ait jamais été en grand honneur depuis notre ère. Une de ses rares représentations figurées se trouve à l'Eléphanta.

Un autre symbole, fréquemment répété après le lingam, et non moins désagréable d'aspect, comme le sont, d'ailleurs, toutes les figures géométriques superposées ou juxtaposées sans art, c'est le *daghoba* ou reliquaire, autel à forme de dôme hémisphérique qui repose sur une base ventrue et supporte un piédestal banal qu'on frontonnait d'un parasol, emblème de l'omnipotence du Bouddha. Il en existe un

(1) Les religions de l'Inde.

(2) Op. cit. *Hindouisme. Les divinités sectaires.*

d'importance dans le plus vaste des sanctuaires bouddhistes de la colline de Kenhari, à Salsette, proche Bombay. Qu'on se figure un large champignon juché au bout d'une longue tige sur quelque ridicule carafe, voilà l'impression que donne ce parapluie mystique. Le très habile jeu de lumière que reçoit ce daghoba ne fait qu'en accuser les défauts, et celui du grand chaytia de Karli, dont le paradoxal parasol est en bois de têt, ne manque pas moins de gravité.

Parmi les signes très répandus, citons encore le lotus, (*Padma*) qui donna naissance à Brahma, l'arbre de vie de Çakia-Mouni et la roue de la loi. Des animaux, des arbres et des plantes participaient au culte rendu à quelques divinités et leur type devenait un symbole. Les sectateurs de Vishnou adoraient le singe allié de Rama, Hamouna « aux fortes mâchoires » ; les Védistes le Vrishâkapi, le singe mâle du Rig-Véda ; les Shivaïstes, le taureau Naudi ou Naudeo, monture du dieu, et la dévotion avait fini par s'étendre à l'espèce en général. Le taureau sacré se représentait en zébu à bosse proéminente. Ses plus curieuses images, grands monolithes de granit, sont à Kajraha, dans les sanctuaires, et à Tangore, dans la pagode. Il y eut même des canards sacrés ; l'un des vestiges du lat de Sanchi en porte la plus étonnante théorie. Le serpent Ananta ou Maha-Sesha n'était point séparé rituellement de Vishnou dont il avait bercé le sommeil à la surface des ondes. Les sept arbres sacrés n'étaient pas seulement des symboles, la masse les vénérât à l'égal d'un dieu, car les Brahmanes croyaient à l'unité de la substance et on leur prêtait le pouvoir de tout diviniser (1). L'assouata (figuier des pagodes) était consacré à Vishnou qui naquit sous son ombrage ; le vépou (arbousier à feuilles de frêne) à Shiva. L'herbe Darbha, (ou cynosuroïde) variété de borraginées se plaisant aux lieux humides, était née de poils de Vishnou selon certains, en tout cas, chacun la regardait comme une partie du dieu lui-même ; dé même le calagrama, ammonite pétrifiée, la coquille *Sankha*. Le toulochy, qu'on appelle aussi la tulâsi, calamintha acinos, basilic des terres incultes, symbolisait Lakhmy, la femme de Vishnou.

Les Brahmanes ayant, de tout temps, exploité copieusement la crédulité et l'ignorance populaires, ce fut un culte

(1) Ce sont les Brahmanes qui déifièrent les Bouddha en faisant de lui, politique habile, une incarnation de Vishnou.

d'idoles que les diverses religions qui se succédèrent dans l'Inde, même après Cakia Mouni, dont la doctrine dégénéra vite en pratiques grossières ; aussi les symboles sacrés, destinés surtout à frapper l'imagination des fidèles, furent-ils enclos dans des images plutôt qu'en des signes purement graphiques. Ces fanatiques réclamaient des fétiches, on leur en fournit à la hauteur de leur compréhension. Le Schéma qui symbolise la nature concrète (*Dharma*) est un des rares emblèmes composés avec le secours des lettres ; six caractères palis entrelacés en monogramme et disant les forces de la nature, forment la base de ce signe. Les préférences de la foule allaient aux emblèmes plus parlants.

Les prêtres, on le comprend par ce qui précède, demandaient à l'artiste une figuration strictement observatrice du rite. Les décorateurs de temple n'avaient pas la licence de traiter, selon leurs concepts, l'incarnation de Vishnou en porc blanc ou la divinité aux bras multiples ; ils devaient se servir de lotus, de la darba ou du Calagrâma comme d'un signe évocateur, non comme d'un thème ornemental, et on ne leur eût jamais permis de modifier le lingam ou le daghoba, même dans le meilleur des buts décoratifs. Quant aux personnages mythiques ou historiques, à quoi bon poursuivre dans leur représentation, la complète illusion d'une vaine réalité ? Le corps matériel, le grossier *rupa*, pouvait-il séduire d'autres cerveaux, d'autres sens que ceux du vulgaire ? Et d'ailleurs, le noumène ne prend-il pas différentes apparences pour se révéler, en raison de la puissance compréhensive de celui qui l'observe et du degré de ses connaissances ? Une esthétique reposant sur de telles bases, imprégnée de tels éléments, n'était guère favorable au développement du sens du beau.

Les artistes pouvaient-ils, au moins, réagir à l'âge où l'homme prend conscience de sa personnalité ? Point, car une éducation calquée sur une organisation sociale autoritaire, oppressive par excellence, négatrice des droits de l'individu, annihilait en eux toute initiative, toute énergie. Or, la passivité ne se prête guère à l'éclosion de l'originalité individuelle. Il est à remarquer qu'aucun des artistes qui travaillèrent aux temples et aux palais de l'Hindoustan n'enfanta un chef-d'œuvre typique, une figure d'autre caractère que celui des ouvrages ambiants, alors que tous conservent une originalité ethnique, en dépit des influences étrangères. C'est, de l'Indus et du Guzerat aux dunes d'Orissa et jusqu'au delà du Mé-Kong, et de l'Himalaya à Ceylan,

un monde de statues exécutées avec une même somme de talent ou de maladresse par un peuple d'artisans, non d'artistes. Et pourtant, l'architecture varia d'une région à l'autre et d'une époque à l'autre.

Dans notre occident, dès que fonctionna librement la société chrétienne, les artistes bénéficièrent d'une formation très respectueuse de l'individu et jouirent, dans l'exécution de leurs œuvres, d'une large initiative. C'est pourquoi les monuments qu'ils élevèrent ont une âme. Ceux des Indous, au contraire, donnent la même impression que les idoles pour lesquelles on les éleva, une impression de matière inorganique, de sépulcre vide, de néant. Parés, ornés d'ornements, comme leurs idoles de colliers et de bijoux, ces temples peuvent frapper par leurs dimensions colossales ou à force de difficultés vaincues, la faculté d'émouvoir leur manque.

Ces défauts que nous avons signalés — nous sommes, croyons-nous, le premier à le faire — on les constate sur les sanctuaires les plus anciens qui soient parvenus jusqu'à nos jours et sur les constructions les plus modernes ; aucune influence adventice, ni l'hellénique, ni la persane, ni la musulmane, de rare intensité pourtant, n'y changèrent rien. Que l'on examine au nord, au sud, au centre, ces *chaityas* et ces *viharas* qui furent conquis sur le granit, taillés dans les flancs des montagnes, ou les édifices pesamment étagés sur le sol, et les *stupas* et les *gopuras*, on constatera de suite, comme caractère commun, la surcharge et l'inharmonisme.

Les figures des sanctuaires souterrains d'Ajunta (II^e siècle avant J. C. au VII^e siècle de notre ère) présentent, pour la plupart, des formes massives, boudinées, gauches, et les ornements s'étalent en frondaison sauvage. Pas plus de liaison entre les motifs et les parois qu'entre les figures et leur encadrement ; pas davantage de concordance entre les diverses parties de l'ornementation. C'est le plus barbare des placages. Imaginez une cohue de sculptures de toute sorte envahissant les murs, se ruant à l'assaut des voûtes, grim pant sur des piliers, se blotissant, se collant sur le moindre relief. Quelques uns de ces hypogées, les moins anciens, sont vraiment encombrés de figures du Bouddha, et toutes ces faces presque niaises, tant il s'en dégage d'animalité, apparaissent comme sorties d'un même moule ; à peine l'expression en fût-elle modifiée pour indiquer l'état de béatitude divine et ce fût toujours au détriment de la nature.

Les colorations ont toujours joué un rôle actif dans les décors orientaux ; les plafonds, les revêtements des piliers, maints reliefs, étaient teintés, et des fresques ornaient les parois. Les peintures murales dont il subsiste quelques lambeaux passent pour représenter une des époques florissantes de l'art Hindou, le V^e siècle ; composées d'après le même principe, ou plutôt avec la même absence de principes que les bas-reliefs, elles présentent les mêmes défauts que les scènes sculptées (1). L'ensemble des colorations contribuait, sans doute, à rendre impressionnants ces vastes souterrains ; mais ce qui leur donnait certainement, ce qui leur donne encore du mystère, c'est, avant tout, le jeu des ombres et de la lumière, la manière ingénieuse dont ils reçoivent l'éclairage. Sans ce stratagème, les combinaisons de polychromies et les forêts de piliers n'auraient provoqué que de l'étonnement.

Les fameuses excavations d'Ellora, de la Garapouri, surprennent, elles aussi. Et qui ne s'arrêterait à la décoration touffue, capricieuse, exubérante de vie, du temple d'Indra (VI^e siècle de notre ère) ? Mais c'est une vie animale, une humanité troglodyte qui grouille là ; et il faut, pour s'intéresser à ces formes trapues et grossières, à ces larves, à ce chaos de reliefs et de linéaments, n'avoir pas le moindre sentiment de l'harmonie, de la beauté. Dans le temple de Kailassa (VIII^e siècle), si superbement taillé à même dans un seul bloc de rocher, les bas reliefs, d'exécution un peu plus civilisée, restent très défectueux quant à la mise en scène. Les fastes de la mythologie hindoue, les gestes de l'épopée du Mahabharata, s'y déroulent en redites monotones, en une confusion lamentable. Il en faut dire autant des temples du Dumar Lena (VIII^e siècle) où force dieux d'hierarchies inférieures font cortège à Gautama, et d'Eléphanta (même époque) où, sous les chapiteaux des colonnes et des pilastres taillés en sphères à demi aplaties, tels de gigantesques pommeaux de canne, se dressent des colosses effrayants et des animaux mon-

(1) Au palais d'Amber et à Rajgarh, au palais des miroirs (*chich mahal*) des peintures dont on ignore la date mais qui, par le dessin de leurs personnages, paraissent postérieures au V^e siècle, pour échapper à la confusion des figures, ne sont pas d'un arrangement plus décoratif.

La peinture hindoue ne se peut plus étudier que dans les miniatures des manuscrits et, là encore, ce n'est guère que l'exécution que l'on trouve à louer. L'harmonie des linéatures n'y est pas mieux observée, pour cause, que dans les peintures murales.

strueux, sorte de cauchemar concrétisé dans la pierre par un imaginaire en délire sous l'influence du haschich.

A Kailassa, dans le temple de Shiva où se prodiguèrent les peintures, on aperçoit de pâles vestiges de fresques ; ces peintures ont beaucoup souffert de l'humidité, et de même les bas reliefs tirés d'un grès spongieux ; mais les lâches et stupides mutilations des Portugais leur firent plus de mal encore. En toutes ces cavernes, les lingams pullulent, fastidieuses plantes parasites.

Plus que les autres grottes de l'île de Salsette, le grand temple de Karli est couvert de sculptures. On y remarque, entre autres personnages, des *yakhchas*, nains symboliques et, parmi les animaux, des lions couchés et force éléphants, le tout d'un travail enfantin. Peut-être ces décorations sont-elles antérieures au IX^{me} siècle de notre ère ; celles des cavités non loin de Baïrésiah et de Badjah, qui s'étendent non loin de Khandallah, remontent, selon M. L. Rousselet, (1) au moins au II^e siècle avant J.-C., elles ne valent pas mieux. A Karli, d'informes personnages en adoration s'enlèvent en haut relief sur les parois dans des niches carrées, on dirait des objets exposés en vitrine. Çakia-Mouni repose ses pieds sur le lotus symbolique, lequel repose sur une fleur conique, tel un équilibriste de cirque sur quelque perche. Dans le vestibule, trois éléphants de grandeur naturelle paraissent en baudruche et les Bouddhas accroupis qu'ils supportent évoquent des crapauds ; les autres sculptures sont comme des pages de livres illustrés large ouverts sur un mur. Des entassements d'éléphants et de cavaliers alourdissent les chapiteaux de la nef et l'on chercherait en vain, parmi la végétation symbolique, une fleur adaptée avec intelligence à son rôle ornemental.

Aux remparts de l'antique Dubhog, dans le *Guzerate*, c'est le bas-relief héroïque qui se développe en frises tumultueuses et tapisse la porte Hira Darwazé. Sur les murailles du Sengar Chaori, ancien temple jaïna, le décor se présente en échiquier recouvert de dentelles que relèvent des bouquets de statues, autant de superfétations.

Au sud, les temples souterrains de Badami (VI^{me} siècle) et de Mahavellipore (VIII^{me} siècle) ne se distinguent point par une autre entente décorative. Dans le premier, un Vishnou, assis sur le triple enroulement du serpent Amanta, constitue un des types du motif sans caractère ; dans le

(1) L'Inde des Rajahs.

second, certain combat de Durga avec le monstre Mahasura réédite un des aspects du bas-relief chaotique ; par contre, des éléphants gravés sur le roc se silhouettent avec un naturel louable.

Il semble que la conception décorative des hindous ait été de ne laisser aucun vide, aucun espace uni sur les diverses parties de leur architecture ; pas une masse ne s'est élevée de terre qu'ils ne se soient jetés sur ses faces et ne les aient recouvertes d'images ; tout leur a été prétexte pour fouiller la pierre ou le bois, rien n'a pu retenir leur incontinence sculpturale, et il faut avoir l'extase facile pour taxer de richesse cette profusion sans ordre. On peut dire qu'ils ont travaillé en patients polypes ; les traces en sont visibles sur les portes des *stupas*, cette variété de tumulus qu'on appelle aussi des *tôpes*, et sur les balustrades de pierre qui les ceinturent. Celles du grand tôle de Sanchi, cette taupinière, et celles de Bharhut, qui datent du 1^{er} siècle avant notre ère, sont incrustées sur toutes leurs faces, d'une ornementation inouïe de châle et de dentelle où abondent les bas-reliefs. Cette étrange transposition d'un motif de tissus sur la pierre fait grand honneur à l'adresse des décorateurs, non à leur goût ; et, par malheur, c'est souvent sur des parties d'une excellente exécution que s'exhibent ces solécismes d'art. Empruntées aux différentes vies du Bouddha, ces scènes gravées sur la pierre pourraient offrir, au moins en quelques parties, un intérêt documentaire, mais que lire en cette décevante accumulation de figures ? Pas le moindre soupçon du langage des lignes, pas le plus humble désir de beauté. Les bas-reliefs donnent l'impression d'un grouillement de vers, les statues qui soutiennent les travées grimaçant en vrais magots ; ici, un arbre symbolique envahit une composition à personnages sans se faire excuser par un développement ornemental ; ailleurs, le trident emblématique et l'empreinte du pied de Gautama surgissent, telles des marques de fabrique, dans leur sécheresse fastidieuse. Ensembles pénibles et négligés dans leurs traits essentiels, détails fouillés au contraire avec une application d'écolier calligraphiant des fautes d'orthographe ; c'est d'une vision et d'un travail de simple.

La décoration extérieure des temples édifés sur le sol paraît avoir été plutôt moins heureuse, à en juger par les spécimens encore dedout. L'architectonique n'était certes pas pour inciter aux combinaisons élégantes, car quel parti tirer d'une pyramide à neuf étages, comme le Bouddha-

Gaya, sans forme expressive, sans harmonie d'ensemble ? En dépit des modifications infligées à ce temple par des restaurateurs peu scupuleux, il semble bien que son décor original (1^{er} siècle avant J. C.) ait été le triomphe du géométrique, et d'un géométrique janséniste. A Nassik, à Sanchi, à Barhut, et dans les parages de Peshawer, des motifs d'architecture prédominent dont les galbes lourds, pâteux confinent au grotesque, tels les chapiteaux qui paraissent coiffer d'une cloche leurs malheureuses colonnes ; cela n'était guère pour affiner l'imagination ornementale des sculpteurs qui couchèrent sur cette lourdeur des groupes d'animaux pesants. Ce parti décoratif, appliqué aussi aux colonnes commémoratives, les *lâts* ou *stambhas*, était imité des chapiteaux de Persépolis, mais avec exagération du thème initiateur ; lorsque les hindous empruntaient aux autres peuples, leur choix ou leur adaptation laissait à désirer (1).

Ainsi, lorsqu'ils s'inspirèrent du sentiment hellénique, ce ne fut que pour acquérir plus de finesse dans la facture, non pour s'assimiler des lois ; les statues et les colonnes élevées, vers la fin du IV^e siècle de notre ère, dans les régions de Kaboul, de Taxila et du Cachemire, les Bouddhas ascètes, dont celui de Sikris donne une idée, ne témoignent ni du souci des proportions, ni de l'entente des draperies ou du désir d'exprimer par les lignes. Pour être construites avec plus de soin, les figures ne furent pas mieux liées avec leur entourage, et surtout pas mieux encadrées, tant la disproportion d'échelle choquait peu cette race. Les physionomies n'y gagnèrent absolument rien, on ne toucha point aux sourires stéréotypés des Bouddhas adipeux, aux minois effrontés des Dévis et, quant aux symboles, la reproduction s'en continua fidèlement poncive.

Les architectes ne procédaient pas sans user d'un canon, d'un système de proportions rigoureusement observé en toutes les parties, mais ces proportions étaient combinées avant tout pour la solidité de l'édifice et en vue d'une signification symbolique, non pour doter l'espace de belles lignes. La brique constituait un des principaux éléments de cons-

[1] Les lions du grand *lât* qui gît brisé à Sanchi sont attribués par une tradition à des artistes grecs que Ptolémée Philadelphe II aurait envoyés à la cour d'Acoka. L'état actuel de ces sculptures ne permet guère de se prononcer.

truction ; pour que les édifices résistassent sous un tel climat et sur un sol sujet aux tremblements de terre, il ne fallait pas les concevoir en formes élancées. D'heureux motifs de décoration eussent, seuls, pu remédier aux inconvénients de cette architecture, or, c'est précisément par le goût, on l'a vu, que les hindous péchaient le plus. Dans la seule province d'Orissa pendant un laps de neuf siècles, du V^{me} au XIII^{me}, il ne s'est peut-être pas édifié un temple dont le type n'ait été un cube coiffé d'une tour pyramidale à pans curvilignes et à sommet tronqué par un couronnement côtelé, véritable « melon aplati » selon l'expression très juste de M. Le Bon. Couronnement qui s'excuse d'autant moins que le symbolisme n'y obligeait pas. Afin que le monument prit plus d'importance dans l'atmosphère, il convenait de faire prédominer les lignes verticales sur les horizontales, d'où ces pyramides surgissant du sol, tels d'inconcevables légumes nés du coup de baguette d'un enchanteur.

La difficulté n'était pas peu considérable pour arabesquer sur ces cônes un thème ornemental ; les sculpteurs y virent, semble-t-il, un espace à garnir plutôt qu'à décorer au sens artiste du mot, et ils s'ingénièrent à ne perdre aucun intervalle. Les vrais décorateurs ont tous tendu à réaliser selon un mode harmonieux, l'équilibre des vides et des pleins ; ceux de l'Inde, lorsqu'ils étaient las des pleins accumulés et des froids tracés linéaires, s'en tenaient au semis. L'ornementation du temple de Parasurameswara (VI^e siècle) donne une illusion de dentelle ; le décor du temple de Bajarani (X^e siècle) superposition d'horizontales arrondies et de verticales côtelées, offre un aspect de pâtisserie formidable.

L'animal, que la plupart des orientaux ont traduit avec art et qui se prête si bien à l'interprétation décorative et symbolique, n'a pas été pour eux un élément d'harmonie. Leurs compositions à animaux, comme l'étonnante théorie de canards sacrés qui recouvre un des vestiges du lât de Sanchi, sont, en général, aussi défectueuses que leurs scènes à personnages. Et, nulle part, ils n'ont essayé d'en transformer quelques-uns en vivants symboles ; il se sont efforcés, au contraire, de les traduire dans leur réalité sensible, souvent même dans leur grandeur naturelle. Et lequel choisirent-ils en ce cas ? Le plus massif, l'éléphant. On se rend compte, par les pilastres du grand temple de Bhuvaneswar (VII^e siècle), par les débris du

temple de Sideswara (XII^e siècle), à Omkargi, par les haut-reliefs de Chillambaram (XVI^e siècle) et maints autres motifs, du galant effet qui en résulte. Quant à l'ornementation tirée de la faune et de la flore, ils ne la soupçonnèrent même pas, non plus qu'ils ne se doutèrent du rôle décoratif des directions de lignes données par le corps humain en repos ou en mouvement.

Sur le temple de Bhagavati, (IX^e siècle) c'est, comme ailleurs, l'éternelle succession de statues et motifs sans liens avec la paroi ; quand, par hasard, une niche ne fait pas trop mal en place, l'attitude de la figure centrale manque de caractère. Au mont Udayagiri, sur le monastère de Rani-Naur ou Rani Gumpha, on chercherait en vain quelque embryon de mise en scène dans la chasse royale sculptée en bas relief (époque inconnue). A Puris, le temple de Jaggernath, pastiche lourdaud de Bhuvaneswar, et celui du Gundicha Gabri (tous deux du XIII^e siècle) aux groupes de triviale immoralité, ne méritent même pas une mention, art de fakirs et de dévadasis, auprès duquel semble austère l'ornementation sobre de la porte de Kanarah (pagode noire).

On peut dire des hindous qu'ils poussèrent la superfluité jusqu'au génie. Un vrai peuple de statues pullule sur et dans les temples de Khajurao (la plupart du X^e siècle), dans le Bundelkhund, et il faut bien reconnaître qu'en dépit de son manque d'unité, cette masse affecte intensément. On se défend mal d'une vague terreur devant si puissante lourdeur, mais que cette sensation s'évanouit vite à l'analyse. Dans les sanctuaires de Khandaria, de Shiva et de Laksmangi, la profusion des figures est telle qu'il semble que chaque artiste de l'Inde ait tenu à apporter là son magot ; certaines parties des chapiteaux en sont hérissées comme d'inattendues excroissances, de bizarres apophyses, et cet assemblage compose un prodigieux concours de faces maflues, déplaisantes ou démentes, de membres veules, de galbes contournés, maladifs, où toutes les tuméfactions se découvrent depuis l'emphysème jusqu'à l'éléphantiasis. Rien de plus fatigant pour un œil ouvert aux harmonies et sensible au style que ce désordre et ces contours heurtés. Au temple de Mossardhara, les figures sont serrées dans des cages et des compartiments d'après le système en usage parmi les décorateurs des boîtes de métal ou des menus ouvrages d'ivoire ; puis, brusquement, au-dessus de ces ciselures, s'étendent d'immenses plans gravés de lignes

symétriques. La chapelle de la déesse Parvati donne asile à des statues qui tiennent vraiment de la tétatologie et du simiesque, car la monstrosité est contagieuse et l'on y tombe vite en sortant du naturel ; l'idole aux doubles bras s'exhibe ainsi dans l'entourage qui lui convient. Dans les colonnes du temple de Shiva on peut voir un exemple typique de mauvaise distribution des ornements, dont beaucoup paraissent du placage, et de leur manque d'union avec les figures dont on les fait émaner ; et la porte, d'extraction inconnue, qui se trouve à Rewah perd toute grandeur à l'abus des détails. En tout temps, le parti décoratif des hindous a oscillé entre l'incohérent sans caractère et le symétrique sans grâce, les jeux de lignes tordues comme du vermicelle mouillé et les semis d'ornements disposés en motifs de papier peint.

Au mont Abous, l'extérieur des temples jâinas est resté vierge de sculptures, mais, à l'intérieur un débordement incroyable a entassé les reliefs de toute sorte. Dans le temple de Vimala Sah, les colonnes sont cannelées, fouillées, adornées sans miséricorde, du sol au faite et c'est un échelonnement en guise de chapiteaux, une éruption qui figea aux voûtes ses coulées lourdes en grappes terribles ou en végétations fantastiques. Le dôme en marbre paraît un bibelot hypertrophié et les statues semblent taillées dans des champignons, tant elles sont lourdes et flasques. Et ce temple, comme ceux de Khajurao et force monuments de l'ancien Rajpoutana, date du X^e siècle, une époque où l'art hindou atteint son apogée dans l'architecture (période néo brahmanique) sans rien perdre, en sculpture, de ses qualités d'exécution. Même frénésie, deux siècles plus tard, dans le sanctuaire de Vreypal Teypal, aux colonnes intéressantes néanmoins, et dans les temples d'Hullabid et de Bailur, dont les bas-reliefs riches en épisodes du Ramayana contiennent de très curieuses processions d'animaux ; l'insouciance de la mesure dans les proportions des figures entraîne au manque de mesure dans l'arrangement des thèmes décoratifs. Par contre, il faut rendre justice aux dons et à la conscience des tailleurs de pierre ; quel dommage qu'un pareil talent n'ait pas été mieux appliqué !

Quelle que soit la région où l'on se transporte et quelques différents d'âge que soient les édifices, les mêmes défauts arrêtent. Les temples de Bânka et de Sasauka (X^e siècle), à Nagda, près d'Odeypour, avec leurs surcharges quasi méthodiques, figurent assez bien une boîte de santal

incrusté colossalement agrandie ; à Gwalior, le temple Téli Mandir (peut-être du X^e siècle) et les deux de Sas Bhaô (fin du XI^e siècle) ne charment pas davantage avec leur portique où se succèdent impitoyablement des échantillons peu variés de pléthore et d'émaciation ornementales et leur nâos somptueux décoré, sans logique, à la façon d'un tapis. Ce n'est que très en ruines et dans des décors appropriés que de tels édifices prennent du caractère ; ainsi les vestiges de Chittor et le grand temple d'Ambernâth, érigé vers le IX^e siècle, près de Callian, l'ancienne capitale de Koukan que chanta le poète du Ratan Mala. En dépit de ses divisions mal distribuées et historiées avec une minutie d'imaginatif maniaque, cette masse ne laisse pas que d'en imposer (1).

A Kajraha, les temples de Mahadéva et de Kali (entre les VIII^e et XI^e siècles), à Oudghiri, le temple de Sourya (11^e siècle) et, sur les bords du lac de Poschkar, le seul temple de Brahma qui soit encore dans Hindoustan, supportent une statuaire embarrassante ; de plus, le premier de ces édifices, véritable antre de Satan, abonde en scènes et en attitudes d'une obscénité qui afflige. Les sculptures de la grande tour de Tanjore (XI^e siècle) consistent en niches plaquées et en semis de linéatures ; celle des tours de Sri Allat (IX^e siècle) et de la Victoire (XV^e siècle) à Chittor, présentent un pêle-mêle d'ornements des plus immodérés.

Sur les monuments où se constate l'influence musulmane, tels les temples du Guzerat et certains édifices de Madura moins anciens, le décor se simplifie, l'ornementation, toujours un peu linéaire, est mieux entendue. Les mosquées de Rani Sipri (1431), de Mohafir Khan (1465), à Myrzapore (ahmedabad), celle de la Reine (XV^e) à Saringpore, les temples de Madan Mohan et de Gobindeo, à Binde-rabun, également du XV^e siècle, en fournissent de notables exemples.

En toutes ces régions où le croissant s'implanta, on ne saurait songer à découvrir quelque effigie de la période bouddhique « Depuis Mahmoud le Ghaznévide, qui pilla Somnath en 1024, les musulmans ont été de terribles destructeurs d'idole dans l'Inde. Kutabuddin, conquérant de

[1] A Gwalior, dans l'enceinte de la forteresse, les soldats anglais préparèrent la ruine par les pires dégradations ; ils n'avaient pas craint d'installer leur café dans le Teli Mandir, ils n'hésitèrent pas davantage à choisir comme cibles, pour leurs tirs, les sculptures des autres sanctuaires.

Delhi (1193) bâtit sa grande mosquée sur l'emplacement et avec les matériaux de vingt sept temples païens » (2)

Lorsque les temples jaïnas furent convertis en mosquées, la loi du prophète interdisant la représentation de la figure humaine, les statues des niches furent remplacées par de fins réseaux géométriques, mais déjà, ce n'était plus de l'art purement ethnique. C'est l'ingéniosité et la préciosité musulmane qu'il convient de louer en ces délicates merveilles, orgueil de certains édifices, les fenêtres en marbre ajouré; en ce revêtement polychrome du Dewani Khan (salle d'audience privée), le plus délicieux bijou de l'écrin que se composèrent en leur palais de Delhi les rois mogols du XVII^e siècle; en cette parure de faïences émaillées, d'inspiration persane, ces rapprochements de colorations qui jettent quelque joie sur le palais de Mandir (fin XV^e siècle). Ce qu'il y a de plus harmonieux dans cette mosquée du Koutab (vieux Delhi) commencée au XII^e siècle, c'est moins les cloîtres de Pirthi-Ry, la colonnade née des anciens temples jaïnas, que cette porte d'Aladin si magnifiquement ouvragée en 1310, or elle manifeste sans alliage le style arabe. Les décorations d'Agra, de Futehpore, de Lahore, les mausolées de Golconde chantent la gloire des artistes de l'islam; et leur trace au XVII^e siècle se relève aussi sur le palais d'Odeypour, plus encore sur celui de Tirumal Najah, à Madura si mahométan en dépit de ses statues, voire jusque sur les mausolées (Maha Satti) réminiscences des tombes d'Halicarnasse, qui se profilent près de l'ancienne cité d'Ahar et où gisent les Ranas, roi du Meywar.

Plus bizarre qu'original, l'art hindo-thibétain dont les manifestations furent parsemées, aux XVII^e et XVIII^e siècles, dans les villes du Népal, sent encore la barbarie ancestrale et ne se recommande que par la virtuosité de ses tailleurs de bois et de ses métallurgistes. Temples, palais et maisons, toute muraille est recouverte de sculptures et de peintures aux tonalités rutilantes; sur beaucoup, la brique, le bois, le bronze et la polychromie ont été combinés. Néanmoins, il n'existe aucun décor heureux, ni sur les pagodes à toits superposés de Patan, Dhatgaon, Katmandou Taleja, ni sur celles de Pashpatti dont les dômes se tourmentent en clochettes. Des masques hideux ricanent aux chapiteaux; ailleurs, les animaux monstrueux braquent des yeux féroces.

[1] A. Cunningham, *Archaeological Survey*. I. page 175.

On en voit de comiques comme devant le temple de pierre à Patan, de rébarbatifs, d'abominablement laids comme au sanctuaire de Katmandou, accroupis dans tous les coins, ils semblent les génies de la cité, mâtinés de démons et de dogues redoutables. A Sambunath, aux temples poussés en furoncles, la seule originalité du stupa, c'est un grossier barbouillage en rouge, blanc et noir, les yeux symboliques du Bouddha, répétés sur les quatre côtés de la tour.

On montre avec fierté, à Dhatgaon, la porte d'or du palais royal. En réalité, les sculptures en bronze ciselé et doré qui l'encadrent furent exécutées avec une rare adresse, mais, comme tous les travaux de ce genre, en dépit du sens décoratif ; autant en revient aux boiseries du palais de Patan et aux portes en argent ciselé du temple de Pashpatinath (Pashpatti).

Il y eut encore des manifestations d'art aborigène, aux XVI^e et XVII^e siècles, dans les sculptures des *gopuras*, plus particulièrement nombreuses au sud. On appelle ainsi les portes pyramidales trouant les quatre faces de l'enceinte des grandes pagodes ; entre les petits pavillons qui les composent, se prodiguaient les statues ; ailleurs, se donnaient libre cours le verbiage linéaire des ornemanistes. On cite avec raison les piliers du temple de Vitoba, à Bijanagar, superbes monolithes de granit, comme une merveille de ciselure ; par malheur, ce fini dans la facture souligne de désagréables laideurs. Le décor trop complexe de la gopura de Codputri est une fatigante superfluité d'ornements tracés en houstrophédon ; à Chillambaram, le temple des Mille colonnes et la grande pagode Shivaïque, près de Madras, les pagodes de Tripetty et de Conjeveram, souffrent d'inconvénients analogues. A Madura, le temple de la déesse Minakshi, dont les parties les plus remarquables sont du XVII^e siècle, présente plus de pondération, non de bon goût. Dans la grande pagode, les figures vont à la correction bourgeoise ; salle Puthu Muntapan, les piliers se rehaussent de monstres baroques hissés sur un minuscule éléphant, le tout décorativement nul. Ce mode a été exploité, sans plus de succès, dans le temple de Trichinopoly, dans les pagodes de Kombakonum, de Vellore et de Sriringam (celle-ci du XVIII^e siècle) ; là, c'est un surprenant amalgame de chevaux cabrés, de monstres et de personnages. Après l'érection des temples de Vishveshwar et de la déesse Durga, à Bénarès, vers la même époque, maçonneries outrageusement banales, l'influence européenne pouvait sévir en toute liberté, l'art hindou avait vécu.

PHILOSOPHIE

L'Art et la Morale

(Suite)

La beauté comprend deux éléments : l'idée et l'expression ; or, il s'agit de savoir si la vie première réside en l'idée ou en l'expression. C'est résoudre étrangement le problème que de confondre les deux éléments pour en faire la beauté intégrale. Quant à l'affranchissement qui résulterait de la doctrine sacro-sainte, ce n'est qu'un vulgaire esclavage. La théorie de l'art pour l'art appliquée aux œuvres empêche l'artiste d'être homme et de savoir parler à des hommes. L'œuvre d'art, expression d'une vie, participe donc à ses préoccupations naturelles ; et chercher à la détacher de ces légitimes préoccupations c'est, en réalité, l'empêcher de vivre pour n'en plus faire qu'une œuvre morte aux vêtements éclatants mais au fond de laquelle s'agite la vermine. Tout ce qui vit doit provoquer et entretenir la vie, ou ce qui vit doit chercher son aliment dans la vie qui s'épanche librement,

M. Gilkin semble l'ignorer ; il base tout l'intérêt de l'œuvre d'art sur une fantaisie toute extérieure de mots, de couleurs et de sons qui, étrangère à notre vie, serait vite étrangère à notre amour et à notre admiration.

Pour aimer, il faut connaître, d'une manière au moins approximative ; mais ici comment connaîtrions-nous puisque l'œuvre enfantée par un tel système ne touche en rien notre vie, ses idées, ses sentiments, ses aspirations, ses douleurs et ses joies et puisque, en dernière analyse, elle aboutit à déformer notre nature ou à l'énerver.

Pardon, me dit le critique de *La Jeune Belgique*, vous faites de la morale ; or, à mon sens, morale et art appartiennent à deux domaines distincts qui ne se touchent en aucun point de leur superficie. Ici réside la grande erreur de la théorie que nous combattons, il y aura profit à la réfuter une dernière fois, exposée, nous l'avons vu, par un de ses théoriciens les plus enthousiastes.

Le premier argument de M. Gilkin est d'ordre philosophique. Accusant ses adversaires de faire reposer leurs disputes métaphysiques sur les rapports de l'art et de la morale ou de l'art et des religions, sur d'étranges confusions, il déclare qu'au fond la question est fort simple et qu'il suffit de séparer ce que la nature des choses sépare. « Un jugement moral n'a aucune portée esthétique, n'a aucune portée morale. Il est trop évident qu'un même objet peut être à la fois beau et immoral, ou moral et inesthétique ; c'est que le Beau, le Vrai et le Bien sont trois notions transcendantes, donc indépendantes. » Ainsi parle M. Gilkin affirmant nettement en ces courtes phrases l'absence absolue de cohabitation dans une demeure unique de l'art et de la morale. Une fois de plus se pose ici la question redoutable et

que tous les partisans de l'art pour l'art semblent dédaigner : l'œuvre artistique constitue-t-elle oui ou non l'exercice d'une activité, cette activité se rattache-t-elle à notre nature ou bien est-elle le fruit d'une force inconnue qui jusqu'à ce jour s'est dérobée à nos regards, l'acte en qui cette activité vient se reposer et se mouler en quelque sorte, est-il humain et a-t-il pouvoir d'influencer l'être intelligent ? Tant qu'on n'a pas répondu à ces questions qui se résument en une question unique : l'œuvre d'art est-elle œuvre humaine ? on est fatalement condamné aux sophismes enguirlandés de phrases sonores.

Le Beau, le Vrai, le Bien sont, d'après M. Gilkin, trois notions transcendantales donc indépendantes. Le « donc indépendantes » est de trop, l'idée que ce membre de phrase recouvre ne découle en rien de la première partie et, du reste, elle est fautive. Le Beau, le Vrai et le Bien ne pourraient être indépendants que s'ils étaient possesseurs, chacun, de l'Absolue Vérité, et constitueraient ainsi des essences parfaites ne se rattachant à aucune autre réalité d'un ordre supérieur. Or, il n'en est pas ainsi. Les trois notions dont parle notre critique ne sont, à les considérer au fond, que des aspects de l'Être, seule réalité qui se suffit à elle-même et trouve sa perfection et sa raison d'être dans son Essence même. Dès lors entre ces trois notions, envisagées comme les trois aspects de l'Être, il y a des relations essentielles basées sur la nature intime de l'Être et sur la façon dont elles procèdent de lui. Nous en avons parlé plus haut. Ce qui soutient donc ces trois notions et les rend possibles, ce qui les harmonise et les empêche de se heurter l'une contre l'autre — ce qui pourrait arriver si elles étaient indépendantes absolument — c'est précisément l'Être par-

fait qui se retrouve en chacune d'elles quand vers lui nous levons nos regards. Ce qui est transcendant ne peut être multiple. M. Gilkin l'a oublié et c'est vraiment fâcheux car voici que croûle la base philosophique de son système.

Après cet argument malencontreux M. Gilkin nous en présente un second d'ordre plutôt physiologique. A l'en croire, les artistes ont un tempérament si extraordinaire qu'il les soustrait presque entièrement à l'humanité vulgaire, celle de tout le monde, pour les élever à des notions spéciales de devoir et de responsabilité. Et pourtant, nous dit l'écrivain, « il est soumis aux mêmes lois morales que tous les hommes ». Mais, ajoute-t-il aussitôt, « de quel droit la critique viendrait elle scruter les secrets de sa conscience ? Car sa véritable responsabilité morale se mesure à son sentiment du bien et du mal et sur ce point qui sera son juge ? ».

A lire de telles phrases on se prend à faire d'étranges réflexions. L'auteur n'arrive-t-il pas à faire de l'artiste un être privilégié, indépendant de la société, puisqu'il n'a pas à se soucier de l'influence bonne ou mauvaise de ses pensées traduites en actes sur la volonté et la sensibilité des hommes, indépendant, surtout, de Dieu puisque la destinée attribuée par Lui à ses créatures semble ne point devoir dominer sa vie artistique. L'artiste, disons-le franchement, sera dans son domaine d'activités ce qu'est l'anarchiste dans celui des activités sociales, un révolté, en réalité un orgueilleux. La responsabilité suppose des devoirs rigoureux émanés d'une législation supérieure à celui qui la subit. Sinon l'homme, devenant le créateur de ses obligations morales, n'éprouve à les accomplir qu'une puissance égoïste où disparaît la notion de devoir, d'autorité et de responsabilité, si l'artiste se fait à son gré une

nature spéciale, fatalement il y aura entre celle-ci et sa nature d'homme des conflits perpétuels ; entre les deux lois qui le poussent comment lui sera-t-il possible de déterminer le sens de sa vie ? L'homme qui est en lui ne jugera-t-il jamais l'artiste, l'artiste ne pourra-t-il jamais juger l'homme ? S'il y a séparation radicale, quel en sera le principe et qui le maintiendra intact ? A moins que dans ce « surhumain » on n'admette une nature supérieure, créatrice de sa loi, et n'ayant aucun compte à rendre à la nature imparfaite que nous possédons. Mais alors il faudrait nous le prouver. Au reste, cet art des « surhumains » deviendrait, je pense, incompréhensible pour les surhumains, qui pourraient dès lors se consoler entre eux de l'imbécilité des bourgeois.

Si l'artiste est homme c'est en cet homme qu'il doit puiser l'idée fondamentale de sa vie, le sentiment du bien et du mal, la responsabilité plénière de ses actes. Il peut développer plus que d'autres les tendances supérieures de son être, mais ces tendances très nettes se rattachent étroitement à tout l'ensemble de notre nature vivante faite de désirs, de besoins, et d'aptitudes à les satisfaire plus ou moins.

M. Gilkin poussant plus outre son argument physiologique en arrive à nous représenter l'artiste, non plus comme un être supérieur, mais comme un dégénéré. Dans ces conditions la thèse de son indépendance devient absurde. Cette autonomie de la conscience et de la volonté peut, jusqu'à un certain point, se concevoir dans un être supérieur dont la nature serait autrement constituée que la nôtre. Mais ce n'est plus qu'un odieux sophisme s'il s'agit d'un dégénéré dont la nature identique à la nôtre aurait subi un amoindrissement. Il importe, dans ce cas, que la loi qui gouverne sa

nature le saisisse, s'il le faut, malgré lui, et l'entraîne de force vers les voies normales de son activité malade. Écoutons plutôt le panégyriste. On croirait entendre un Max Nordau.

« La responsabilité des artistes, identique, en principe, à la responsabilité des autres hommes, ne se peut cependant mesurer à la même aune, parce qu'ils ne sont pas semblables à la moyenne des hommes. C'est un fait qu'admettent à la fois les idéalistes comme Schopenhauer et les positivistes modernes. Schopenhauer, en étudiant les modes de la connaissance, a montré que la connaissance artistique diffère profondément de la connaissance pratique. L'artiste voit les objets d'une manière désintéressée, indépendamment de toute utilité ; or la moralité est un rapport d'utilité, — supérieure et d'un ordre particulier, soit, — mais, enfin, d'utilité. D'autre part, les anthropologistes considèrent les artistes comme des hommes anormaux dont la constitution mentale s'écarte de l'équilibre moyen ; aussi les appellent-ils aimablement des dégénérés. Lombroso leur fait la politesse, avec Maignan, de les traiter de « dégénérés supérieurs », mais Nordau ne veut pas entendre parler de supériorité dans sa fameuse dégénérescence ; pour lui, ce sont des dégénérés sans aucun qualificatif. Réserve faite quant à la notion même de la dégénérescence, il reste que les artistes s'écartent de la norme commune. Ils sont plus impulsifs que la moyenne des hommes et l'idée du bien et du mal est chez eux plus pâle et plus faible. Ils ne jugeront donc pas leurs propres ouvrages avec la même sévérité morale qu'apporteraient à ce jugement les hommes normaux et la critique n'a pas à leur demander compte de cette indulgence congénitale. Qu'elle laisse donc de côté le rapport moral qui existe

entre l'artiste et son ouvrage et qu'elle s'occupe seulement, comme elle en a le droit, du rapport de moralité qui existe entre cet ouvrage et le public moyen. C'est la seule question de moralité qu'il lui appartienne de traiter avec quelque compétence ».

L'argument, à coup sûr, ne brille guère par la modestie de ses aperçus, et s'ils sont dégénérés, les artistes que nous peint M. Gilkin ne sont pas humbles du tout, oh non ! Cet orgueil est même particulièrement sot en cette matière.

On peut se demander lequel des deux a droit d'être entendu et écouté en ses jugements, l'homme normal ou le dégénéré, l'anormal ? Le bon sens pourrait aisément répondre, mais où est-il dans tout ceci ?

Poursuivons ; il y a dans le passage cité tant d'erreurs et de confusions que pour les mentionner avec quelque profit il faut absolument s'efforcer d'établir dans notre exposé contradictoire le plus d'ordre possible. Tâchons donc de préciser l'objet de la discussion en déterminant le principe même de notre adversaire. Tout se base sur une conception fautive du rôle des facultés chez l'artiste, d'une part, et de la morale, de l'autre ; pataugeant au point de départ, le critique égaré ne cesse de patauger jusqu'au bout. La conséquence était inévitable.

L'artiste voit les objets d'une manière désintéressée et, d'autre part, par le fait de son activité spéciale, il cesse d'être semblable à la moyenne des hommes et, selon Schopenhauer et les autres, devient un dégénéré. Que faut-il penser de cette affirmation ?

Que signifie cette prétention à ne voir dans l'artiste qu'un être exceptionnel en qui l'art aurait annihilé l'influence des facultés non artistiques. Il

importe en effet avant de posséder le sens exquis et raffiné des choses artistiques de posséder en sa plénitude le sens profond de la vie et le sentiment délicat de ses désirs intimes, Comment, en effet, l'artiste, si bien doué soit-il, parlerait-il à l'homme s'il ignore tout ensemble quelle sorte de vie circule en ses veines et quels sentiments font tressaillir son âme dans la chaude et vivifiante atmosphère du Vrai.

Sans doute, le développement continu et presque unique d'aptitudes particulières donne à l'esprit un tour spécial et surtout un amour exclusif d'un certain ordre de connaissances. Les facultés qui contribuent à engendrer la pensée n'ont pas été détruites ou diminuées, mais l'activité qu'elles entretiennent s'est plus à considérer un aspect déterminé du monde des réalités. Si, dans la sphère d'opération où le penseur s'est enfermé, la hiérarchie et l'harmonie naturelles des facultés a été respectée, il n'y a dans cette spécialisation du travail intellectuel aucun inconvénient. On approfondira davantage un côté des choses qui, sans cela, dans une vue générale trop vague et trop superficielle, perdrait son importance et son caractère réel.

Il y a péril, il est vrai, si une faculté d'ordre inférieur ou de travail incomplet englobe injustement l'activité entière et, sans se mettre d'accord avec les autres facultés maîtresses, prétend faire la synthèse du monde et des réalités observées. Mais, si l'ordre des activités habituelles est conforme aux exigences rationnelles de la nature totale, on ne voit pas comment la dégénérescence pourrait s'en suivre. Les préoccupations uniques et spéciales à son génie qui pourchassent l'artiste le portent, en définitive, vers un travail qui, sans dénaturer la conception de sa vie, lui en donnent

au contraire un sens plus élevé, plus vaste et plus profond. Elles ne l'écartent pas des préoccupations de sa vie, elles poussent sur sa nature et la forcent à développer plus complètement la grandeur latente déposée en elle.

Dès lors aussi, que veut dire M. Gilkin quand il nous affirme que l'artiste voit les objets d'une manière désintéressée, indépendamment de toute utilité? Est-ce à dire, peut-être, qu'il ne peut, sans cesser d'être artiste, les rapporter à ses besoins de nature. Dans ce cas, c'est leur enlever systématiquement tout sens et tout frémissement de vie. Elever son âme, admirer la Grandeur sont des besoins de l'homme, très élevés, sans doute, mais aussi plus nécessaires que d'autres au progrès réel de sa vie.

L'homme doit même, pour jouir vraiment de la Grandeur, s'efforcer par un travail ardent de toutes ses facultés de se l'assimiler et d'en faire participer sa vie active. Le désintéressement n'a jamais signifié, je crois, l'absence, chez l'homme, du désir de vivre et d'étendre même sa vie aussi loin que le lui permettent ses forces. Ce que le désintéressement ne saurait tolérer c'est ce désir mauvais de supprimer de son être imparfait toutes les relations de dépendance qui l'unissent à un Etre Suprême pour faire de son « Moi » déifié le centre unique de ses activités et de ses dévotions.

VICTOR DE BRABANDÈRE.



L'ACTUALITÉ

Revue du Mois

LE PRÉSIDENT KRUGER. — LE PRÊTRE AUX UNIVERSITÉS
POPULAIRES. — CONCLUSION.

LE PRÉSIDENT KRUGER. — Les journées qu'a passées le

président Krüger en France resteront des journées historiques. Nous souhaitons que le même accueil ému et triomphal lui soit réservé partout à travers l'Europe, et on pourra dire que la conscience du monde occidental s'est réveillée, que les peuples ont, par le cri de « Vive l'arbitrage », condamné la guerre, acclamé par celui de « Vive Krüger » la Justice et la Liberté, car c'est là ce que représente ce grand vieillard dont le geste qui remercie semble bénir les foules qui l'acclament ; et, devant tant de grandeur, de noblesse simple, en présence de ce héros de l'énergie, des larmes montent aux yeux des plus sceptiques comme des plus forts. Le président Krüger nous enseigne ainsi quelle puissance donne à un homme, une seule de ces idées, un seul de ces attributs de Dieu : Justice, Liberté, quand il l'incarne devant les peuples ; alors, parce qu'il devient vraiment un homme, — il y a si peu d'hommes qui soient vraiment des hommes — il apparaît à tous un surhumain et un héros. Un Krüger nous enseigne ce que peut la puissance d'une Foi en un Dieu juste et harmonieux ; car, c'est dans sa Foi que le président Krüger puise la force de s'oublier comme homme de la Terre pour défendre les droits de ses frères en Douleur. On ne verrait pas raisonnablement pourquoi, pour des notions de Droit et de Justice qui sont toujours conventionnelles hors d'une vérité divine, un homme serait

héroïque. Il est amusant d'entendre d'austères libres-penseurs vous parler de Droit, de Devoir, de Justice, de Liberté, en somme tous mots en l'air, si on admet une Loi éternelle, une volonté directrice et régulatrice du monde. Le président Krüger et les Boers logiques avec leur Foi sont héroïques et beaux ; il y a longtemps que les abstraits de morale rationaliste auraient cessé leurs bavardages pour acheter l'alcool anglais ; ils auraient été d'ailleurs logiques et c'est quand ils nous font des sermons laïques qu'ils sont aussi illogiques qu'ennuyeux.

Je ne peux pas imaginer non plus un Renan devenant un héros comme Krüger ; j'imagine naturellement encore moins M. Clémenceau, et je ne vois guère non plus M. France.

Quand je considérais, il y a quelques jours, cette foule en qui la seule présence de ce vieillard exaltait les plus nobles enthousiasmes, je me disais que cet homme faisait pour l'élévation morale du peuple qu'en plusieurs années de conférences, les très nombreux demi-penseurs, demi-écrivains, jeunes et vieux arrivistes, qui ont entrepris l'élévation morale de la foule, avant d'avoir assuré la leur. Et, en somme, assurer son élévation morale, c'est là ce qui importe ; la science et l'art de ceux qui n'ont pas eu ce soin demeurent toujours incomplets, parce que leurs connaissances ne s'ordonnent pas selon un idéal de beauté morale ; ils restent médiocres, même s'ils sont savants de documents ; ils peuvent faire des sophistes mais jamais de grands artistes et de grands penseurs, en qui l'on sente vivre une âme ; aujourd'hui, nous sommes victimes des sophistes qui sont des médiocres pleins de science. Un homme comme Krüger, qui puise dans sa Foi son élévation morale, apparaît une admirable incarnation de l'énergie et porte, par cela même, en lui, toutes les possibilités. Il est pour nous un grand enseignement.



LE PRÊTRE AUX UNIVERSITÉS POPULAIRES. — Et maintenant, il faut parler encore des petites discussions, des petites polémiques au sujet du futur palais du peuple, car là se joue autour d'un incident en apparence insignifiant mais qui met en présence deux manières de penser, la mentalité d'un pays tout entier, et d'un pays dont la pensée et la beauté morale sont précieuses au monde.

Nous parlerons, aujourd'hui encore, de M. Maurice Bouchor ; car, on ne scrutera jamais assez le manque de raison des Maurice Bouchor quand ils parlent au nom de la Religion.

M. Maurice Bouchor a écrit à M. Deherme une lettre, où on lit :

« Des impressions que j'ai recueillies hier soir, il résulte que beaucoup de nos amis regardent comme utile d'instituer une discussion publique avec un prêtre, pour frapper l'esprit de ceux qui hésitent encore entre le principe de la pensée libre et la soumission à une autorité spirituelle. Je croyais inutile de remettre en question le principe qui est à mon avis notre raison d'être, tout en reconnaissant que, sur la religion comme sur beaucoup d'autres choses, nous avons bien des notions à acquérir, et un loyal examen des thèses et des faits, méthodiquement poursuivi par des laïques disposant de toutes les informations nécessaires, me paraissait devoir être plus sérieux et plus efficace qu'une sorte de duel courtois avec un représentant de l'Ennemi. Je continue à penser de même, et si je me trompe, si les U. P. ont recruté des adhérents pour qui il est utile de réfuter un prêtre en chair et en os, je pense qu'un supplément d'éducation générale, — scientifique, historique, philosophique — ne serait pas inutile pour assurer au débat toute la gravité, toute l'étendue, toute la portée désirables ».

Cette lettre aurait beaucoup amusé Flaubert qui n'était pas, que je sache, clérical. Elle fait penser toutes sortes de choses qu'on ne voudrait pas penser.

Car enfin, M. Maurice Bouchor avoue qu'il a besoin d'être informé touchant les choses de la religion, qu'il a même des notions à acquérir sur ce sujet, ce dont nous ne doutons pas, mais alors pourquoi traite-t-il en ennemi ce qu'il ne connaît point. Et puis, est-il sérieux ou est-ce de sa part une facétie grave, que de nous parler d'« un loyal examen de thèses et de faits, méthodiquement poursuivi par des laïques disposant de toutes les informations nécessaires », quand nous savons tous que ces laïques sont la plupart des prêtres démissionnaires qui utilisent leur intelligence à apporter devant les foules une justification d'eux mêmes qu'elles ne leur demandent pas. Mais la perle de cette lettre est dans cette phrase : « Si les U. P. ont recruté des adhérents pour qui il est utile de réfuter un prêtre en chair et en os, je pense qu'un supplément d'éducation générale — scientifique, historique, philosophique, —

ne serait pas inutile pour assurer au débat toute la garantie, toute l'étendue, toute la portée désirables ».

Cela veut dire qu'il faut contredire, dans l'esprit des foules, le curé, avant de l'avoir entendu, et sans même savoir ce qu'il dira, pétrir des cerveaux rebelles à sa doctrine, orienter d'une certaine manière des mentalités. Mais c'est là ce que les amis de M. Maurice Bouchor reprochent aux Pères, d'accomplir... Alors ! Que penserait M. Maurice Bouchor d'un évêque qui demanderait qu'une étude complète de la théologie fût faite avant toute autre étude, dans les établissements d'éducation ?

Oh ! les sinistres gâcheurs d'esprits, qui, sans cesse, veulent combattre une idée par une idée, une doctrine par une doctrine, qui désorganisent sans construire ! M. Maurice Bouchor me paraît surtout avoir une terreur étrange du prêtre; j'imagine qu'il doit lui attribuer des influences magiques; le prêtre lui apparaît sans doute comme une sorte de sorcier; M. Maurice Bouchor doit appartenir à la catégorie des libres-penseurs qui touchent du fer quand ils rencontrent un ecclésiastique.

Les libres-penseurs qui ne pensent pas comme M. Bouchor, à l'Université populaire, ont, en somme, pour le prêtre, un bien moins grand respect; je crois que c'est de là, surtout, que leur vient leur tolérance. Ils sont tout aussi ignorants des choses religieuses, mais ils sont persuadés, c'est là leur Foi, qu'elles ne consistent qu'en ces amas de stupidités, et, lorsque le prêtre paraîtra devant la foule, à côté d'eux qui représentent la lumière, tous comprendront que le prêtre représente la nuit, et la lumière règnera. C'est là ce qui ressort très nettement de la conférence de M. Le Foyer, à l'Université populaire du Faubourg Saint-Antoine :

« Nous ne faisons plus la critique de l'Eglise. Et l'on a vu cette revanche inouïe : l'Eglise faire la critique de la science. Le XVIII^e siècle s'est clos sur la défaite de l'Eglise. Le XIX^e se termine sur « la faillite de la Science. » Faillite de la Science... bientôt, en effet, puisque l'Eglise y a pénétré. L'Eglise déjà façonne, déjà modèle, déjà maquille la science. Déjà l'Eglise fait des faux avec la Science. Un avertissement terrible : l'Institut catholique n'avait d'abord qu'une faculté de théologie, une faculté de droit. Il y a ajouté une école de littérature, de beaux arts et d'histoire et une école de médecine. Longtemps l'Eglise avait reculé devant le danger de la médecine pour la croyance de ses fidèles, devant la grande œuvre à élaborer d'un catéchisme physio-

logique. Et nous, nous jugions les études de médecine hors des atteintes de l'ennemi ; mais les voici investies.

Nous avons dans chaque commune le représentant du monde moderne : contre le curé, le médecin. Mais le médecin même est, jusqu'à l'âme, corrompu. » (*La Coopération des Idées*. — 24 novembre 1900).

Tribulat Bonhomet doit en tressaillir d'angoisse dans sa tombe.

Le débat est tout de même acceptable ainsi ; et, puisque le représentant du monde moderne, le médecin, a été corrompu, il n'y a plus qu'à essayer de « corrompre » M. le Foyer. Il n'y a qu'un homme qui ait prononcé dans le débat les paroles nobles qu'il fallait, c'est notre ami Albert Jounet, dans sa lettre à Deherme qui doit être reproduite ici, toute entière :

Cher ami,

Vous êtes vraiment un homme du monde nouveau ; vous ne voulez pas seulement discourir sur la liberté, mais la vivre.

Votre attitude, si loyale et logique, me décide à vous envoyer mon adhésion au *Palais du Peuple*.

Le Christ a dit : « Il n'est rien de caché qui ne doive être connu... Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres. Cherchez et vous trouverez ».

Ces paroles condamnent tous ceux — libres-penseurs, antilibertaires, éléments politiques et antichrétiens de l'Eglise — qui voudraient interdire la recherche libre et audacieuse de l'intégrale vérité.

Pour moi, catholique, je redoute si peu la recherche du vrai, qu'aux libéraux inconséquents qui vous reprochent votre impartialité, je propose de venir eux-mêmes lire au peuple, dans votre université, les passages essentiels de *L'Histoire de l'Inquisition au Moyen-Age* (1^{er} volume, par Charles Léa, traduite par M. Salomon Reinach).

Ce livre n'est certes pas écrit au point de vue du dogme et de la Révélation. Tout ce que je demande à l'équité de ces messieurs, c'est de lire, parmi les passages essentiels, et ceux qui concernent les horreurs de l'inquisition et ceux qui concernent la sainteté de François d'Assise et des premiers franciscains.

Mais, peut-être, les adversaires du Christ n'oseront-ils pas montrer François au peuple, même après lui avoir montré les *auto da fe* et *in pace*.

C'est pourquoi, moi, catholique, je vous prie, aussi bien pour la honte des Inquisiteurs que pour la gloire de François, de mettre dans la bibliothèque de votre Université, l'exemplaire que je vous envoie du livre sur l'Inquisition, écrit par Charles Lea et traduit par Salomon Reinach.

Vôtre, de cœur,

ALBERT JOUNET.

Etre libre, c'est là ce que veulent tous ceux qui cherchent loyalement la vérité ; et, si nous le voulons tous, l'acte de Foi de demain sera un acte d'intelligence et d'amour.

CONCLUSION. — Cette revue du mois sera la dernière de cette année 1900 ; année émouvante, que nous accueillîmes frissonnants encore de la formidable Affaire ; une question de justice alors nous séparait, car il faut croire que c'était au nom de la justice que tous parlaient, puisqu'aujourd'hui, à la fin de cette année, nous nous retrouvons unis sans distinction de partis, de religion même, pour acclamer un homme qui parle au nom de la justice outragée, et puisque nous assistons, à la fin de ce siècle, au spectacle réconfortant de peuples unis dans un même cri de justice, et dans une même réprobation de la veulerie et de la diplomatie misérable de leurs gouvernements.

J'ai essayé, dans ces brèves notes, tout le long de cette année, de juger toutes choses, d'un point de vue chrétiennement catholique ; mes colères furent des colères sans haines, mais, plutôt, des colères d'amour. J'ai essayé, je le répète, d'être chrétiennement catholique, en dehors de toute secte, de tout parti, car le catholicisme n'est pas une secte ou un parti, c'est la plus vaste des synthèses, et je suis de ceux qui pensent qu'il faut être doctrinalement implacable avec les sectaires et les anti-chrétiens d'Eglise, comme avec tous les sectaires, car il appartient aux catholiques chrétiens d'éclairer toutes choses aux lumières vivantes de l'Intelligence et de l'Amour.

GEORGES LE CARDONNEL.



LES EXPOSITIONS.

Exposition Centennale de l'Académie des Beaux Arts de Bruxelles

Une chambre à l'Hotel de ville accordée en 1711 par le Magistrat *afin d'y exercer l'art du dessin* ; telle est, rappelée dans une excellente notice de M. Henri Rousseau, l'origine d'un établissement autour duquel se concentra fatalement notre vie artiste.

L'exposition installée aujourd'hui dans les locaux de la rue du Midi reflète, de la sorte, non sans quelques illusions d'optique, les évolutions de nos écoles et la liberté d'aujourd'hui, l'artiste osant se traduire plutôt que la collectivité de temps et de lieu. Une série d'admirables portraits de Navez nous reportent aux origines séculaires, à l'influence de David, des *Académiques* contre la technique desquels va s'engager la réaction coloriste, comme le romantisme dissipera leur rêve greco-romain. On y remarque un vert doré où revit toute la note décorative du premier empire.

Deux lauréats, Madou et Charles Degroux auxquels les notes académiques prédisent grande gloire ; pour une fois qu'elles devinent, l'anecdote est à recueillir. La *Rixe au cabaret* et *Les pèlerinages* montrent la réaction romantique

épurée d'un réalisme attentif, avec Leys, aux influences primitives. *La Réconciliation*, l'admirable *Tête d'étude* sont du réalisme pur en toute sa poignante beauté. Fourmois, Boulanger comme Artan, assouplissent davantage encore le coloris aux caresses fluides des feuilles et des flots. Du second, le *Héron mort* est une chose admirable, avec des vibrations dans le noir et le blanc où frémit le poème entier de l'hiver. Th. Baron, plus timide, atteste moins l'influence de Courbet.

Contrastant de souci humain, Alfred Stevens est représenté par des œuvres de sa dernière manière. Eugène Smits, par les mythologies rousses et timides où il sut mettre tant de personnalité. Voisines des œuvres de Stallaert celles de Portaels, parfois encore attirantes, rappellent le professeur d'individualisme dont l'atelier libérait au lieu d'écraser, traditionnellement. Magnifiques œuvres d'un de ses élèves, Agneessens ; une académie de jeune homme, blanche précise et grande ; des portraits, surtout deux esquisses d'une même femme, dans la gamme rousse pressentant les recherches de Carrière. Isidore Verheyden est également bien représenté, ainsi que les Oyens, ces hollandais de tant de lumineuse gaieté. Impens aux rouges ardents le rappelle un peu. De Verwée, il est plusieurs toiles très en beauté ; notamment ce *Repos dans les Dunes*, où tant de lumière adoucit l'éclat, porcelainé souvent, des pâtes. M. Geo Bernier nous rend cette note avec le *frisson nouveau*, d'une plus savante complexité dans le ton.

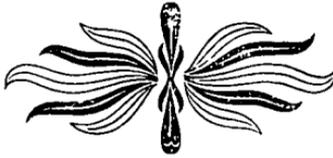
Nous voici arrivés aux plus contemporains, ceux de maintenant et de bientôt. Ensor rattache les chercheurs d'exqu岸ités : Khnopff, Frédéric avec Firmin Baes, Schlobach, Mellery le maître admirable du noir vibrant, Delville dont il faut revoir la grande et subtile *Ecole de Platon*, aux amoureux de lumière Van Strydunck, d'autres, comme totalisés dans Marcette aux eaux pleines de ciel. Alfred Verhaeren avec la couleur si riche qu'elle devient religieuse toujours ; Laermans au contraire, de couleur merveilleusement souffrante, ici représenté surtout par le portrait du peintre ; Gilsoul, Hamesse, Rothiers dont une esquisse et une tête de femme douce et forte ; G. M. Stevens, Lempoels, la réaction brune avec Bastien dont les diverses toiles étiquettent la recherche d'aujourd'hui.

Les aquarellistes et les fusinistes : Lanneau, Lynen, Titz, Uytterschaut, Broerman, nous mènent aux graveurs si oubliés toujours du grand public et si admirables pourtant ;

Biot, Danse, au burin souple comme un pinceau et décisif comme une plume, feu J. B. Meunier dont la conscience avisée explique toute une génération d'artistes

Dans la sculpture nous retrouvons l'admirable floraison qui succéda chez nous, à la pénurie misérable d'il y a un demi-siècle. Nous y devons les honneurs de maître de maison à M. Van der Stappen. On retrouve ici moins sensible le triumvirat actuel d'influence. Lambeaux, la flamme même de la vie ; Victor Rousseau, son rêve ; Constantin Meunier, sa passion rédemptrice. Nommons au hasard, Charlier, De Haen, Des Enfants, souple et subtil ; De Rudder dont les Masques rappellent tout l'effort moderne d'art appliqué ; Dillens avec le solennel *Génie de la tombe*, De Vreese, Weygers, Vinçotte, Samain, Samuel, Lagae, des jeunes actuels : Grandmoulin, Nocquet, Marin... L'architecture, encore une délaissée que cette sculpture d'édifice, et avec des noms hautains : feu Poelaert, Beyaert ; MM. Bordiau, Saintenoy. Naturellement, j'en passe et des meilleurs ; c'est du reste un tort, un tort nécessaire.

A. J.



CRITIQUE.

Revue des Livres

JOSÉ HENNEBICQ. L'AMOUR PHÉNIX. — (Paris-Éditions de l'Humanité Nouvelle).

En ce petit livre, pour lequel M. Paul Adam écrivit une préface fortement pensée, M. José Hennebicq réunit les divers contes qui lui firent une personnalité marquante et bien accentuée. Platonicien convaincu, épris des Idées-mères dont le culte sercain fit la gloire de l'Hellade, il y parcourt à travers les temps et l'espace les diverses formes amères ou tendres de l'amour. Amour antique, drapé dans le manteau somptueux de l'art ; amour enfiévré d'aujourd'hui, entraînant après soi l'inévitable douleur ; amour renaissant de la mort, comme l'oiseau éternel, y forment un sublime cortège que clôt de son rayonnement inoui l'amour divin du Christ, sauveur du monde. Les hautes pensées dont le livre est imprégné aussi bien que le charme d'un beau style, parfois trop maniéré peut-être, font de la lecture de maintes pages, un réel et pénétrant plaisir d'art.

GEORGES DELAUNNOY. CONTES D'AUTREFOIS. — (Namur-Godenne).

Ces contes rustiques. écrits sans trop de souci de la

forme, dans le désir unique de peindre simplement la vie, exhalent un parfum de sincérité tel qu'on ne peut s'empêcher de les aimer. On sent que leur auteur a connu et observé l'existence des terriens naïfs et primitifs dont il montre les gestes frustes, les joies et les douleurs, dans le décor des labours rudes et des villages groupés à l'horizon des campagnes. Après la fièvre des romans contemporains, on éprouve un réel bien-être à se sentir plonger dans l'existence simple, heureuse, fidèle aux grands principes qu'elle applique sans les connaître et que pour cela même elle n'a pu déraciner. Aussi est-ce de tout cœur que nous souhaitons à M. G. Delaunoy le travail et la persévérance qui assoupliront son style et le débarrasseront des inexpériences qui le déparent encore.

ROBERT VAN DER ELST. VEILLES ET LENDEMAINS, poèmes. — (Paris. — Paul Ollendorf).

Ces poèmes n'atteignent pas, tant s'en faut, à la perfection de forme qui caractérise les grandes œuvres. Pourtant, ils se distinguent de la multitude de productions hâtives que tant de jeunes poètes ont coutume de nous prodiguer, car on y trouve des pensées, et, ce qui est mieux que de la simple virtuosité, la sincère étude d'une suite d'états d'âme. Tristesses brèves, joies fugitives, nostalgies de lointains plus heureux reculés dans l'espace et le temps y sont subtilement analysées, et parfois même bellement exprimées.

ARNOLD GOFFIN. — I. FIORETTI, TRADUCTION. — (Bruxelles. — Compagnie générale d'impressions.

M. Arnold Goffin nous donne une belle réédition des *Fioretti* qu'il traduit en une langue si souple et si colorée rendant merveilleusement le ton naïf et primesautier du texte italien. Maintes pages d'*Hélène* et du *Thyrse*, non moins que des études subtiles sur l'art et les lettres, ont depuis longtemps montré au lecteur intelligent comment M. Goffin sait revêtir de beauté ce qu'il touche. Aussi bien ne pourrait-on lui reprocher autre chose que de se prodiguer trop peu. En cette traduction des « petites fleurs de la vie du petit pauvre de Jésus St-Françoise d'Assise » il déploie les charmantes qualités de style qui le caractérisent en les mettant au service d'un des plus délicieux ouvrages qui soient au monde.

Rien n'égale en effet le charme imprévu qu'exhalent ces pieux récits, parfumés tout autant de la fraîche odeur des

campagnes de l'Ombrie que des lys et des roses du divin amour. Il faut lire et relire les chapitres narrant la conversion du loup d'Agobbio, le repas de Ste-Claire et de St-François à Sainte Marie des Anges, les prédications aux oiseaux et aux poissons et surtout le cantique du Soleil. Il y a là une simplicité véritablement sublime, combien au-dessus de celle de poètes qui se prétendent simples. Et il convient aussi de louer et remercier M. Goffin, grâce auquel il est permis à tous de connaître cette belle œuvre.

CH. DE S.

EUGÈNE HERDIES. — L'AVENUE DES DOULEURS. (Bruxelles, Schepens).

Cette mince plaquette n'ajoute rien aux précédentes pages de M. Herdies et l'on est arrêté à chaque moment par de bizarres constructions de phrases, des à-coups brusques de lyrisme et des fautes de grammaire qu'une indulgente camaraderie littéraire pourrait seule nommer « coquilles » !

PROSPER ROIDOT. — LA HAMEAU VERT. — (Bruxelles, Schepens).

Lorsque M. Roidot veut s'astreindre à condenser ses sentiments en des vers un tantinet réguliers il arrive très souvent à nous donner une impression de fraîcheur et de nature tout-à-fait neuve et originale. Ce livre, fort en progrès sur *Aubes et Crépuscules*, contient, nombre de jolis vers fleurant bon le vent, les bois et la campagne.

FERNAND BERNARD. LES DIAPHANES. (Decallonne-Tournai).

Rien qui ne sorte du déjà lu, déjà écrit, mais dans l'ensemble une bonne tenue littéraire et le constant souci d'une forme serrée. Trop de banalités, hélas ! que l'auteur sait faire oublier parfois par d'agréables paysages jetés cà et là au tournant de chaque page !

P. M.



AVIS IMPORTANT. — Nous prions nos lecteurs de faire bon accueil aux quittances d'abonnement pour 1901 que l'administration des Postes demande aux journaux de présenter fin décembre pour éviter l'encombrement du mois de janvier.

Index Alphabétique

du Tome II de la Série Nouvelle — Juillet-Décembre 1900

BERTHEL (ALBERT) :	
Tempête	15
BERTHOU (YVES) :	
La Servante de cent ans	300
Critique de livres	50
BRABANDÈRE (VICTOR DE) :	
Pages d'Esthétique	65
L'Art et la Morale	258 330
BROGNEAUX (PAULIN) :	
Soir de lune	16
DELTENRE (ERNST) :	
Notes musicales	55
DELVILLE (JEAN) :	
Vers	19
DES OMBIAUX (MAURICE) :	
Le Forçat	303
DESPRECHINS (EMILE) :	
Inspiration	190
DEVÈZE (ALBERT) :	
L'Attente vaine	24
Invocation	25
DIRECTION (LA)	
Commentaire	6
Politique intérieure	289
DULLAERT (MAURICE) :	
L'Ivrogne	185
FROGER (ALBERT DE) :	
La Nuit	18
Le salon des Beaux-Arts de 1900	130
GERMAIN (ALPHONSE) :	
La situation religieuse aux Etat-Unis	101
Le mystère de la Passion à Oberammergau	202
Gustave Moreau	249
L'Art Hindou	311
Critique du livre	215
GEROTMWOHL (MAURICE) :	
Une résurrection	144
GILLE (VALÈRE) :	
Repos	26
GILON (YVAN) :	
Le retour de Louis de Thuringe	41
HEUX (GASTON) :	
L'Aurore embaumée	27
JOLY (EDMOND) :	
Le Sillon	285

Exposition centennale de l'Académie des		
Beaux-Arts		339
LE CARDONNEL (GEORGES) :		
Revue du mois	58 149 209 279	342
Albert Samain		122
LEGAVRE (LEON) :		
Ballade		28
MAZEL (HENRI) :		
Victor Hugo philosophe		53
MARLOW (GEORGES) :		
Le Vitrail		29
Sourire au matin.		30
MUSSCHE (PAUL) :		
Exil		31
L'Art pour Dieu.		9
La Chute du soir		118
Il est des soirs		245
La Nuit pensive		246
Le Parc		247
Critiques de livres	288	350
NED (ÉDOUARD) :		
Prière.		32
Le Poète et les Oiseaux		181
Le Jardin des Aromates		184
PRAVIEL (ARMAND) :		
Pour la défense des Parnassiens	157	193
RAMAEKERS (GEORGES) :		
Pourquoi j'entre au « Scandale »		1
La Douleur expiatoire		34
ROIDOT (PROSPER) :		
La Ferme douce		36
ROMAN (JULIEN) :		
Hors des Ténèbres		38
SÉVERIN (FERNAND) :		
Cénone		39
Jeunesse		94
L'Aube		296
Un songe		297
SPRIMONT (BARON CHARLES DE) :		
Sonnets à Viviane		20
Tristan et Yseult		84
Frédéric Nietzsche		161
La Genèse de l'Art		225
De l'Amour à la Mort.		292
Critiques de livres	222	348
FALLENAY (ÉDOUARD DE) :		
La Mort des Rêves		22
VERHAEREN (ÉMILE) :		
Pressentiment de victoire		640
Le Banc		237

Editions de " LA LUTTE ,,

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80, — BRUXELLES.

YVES BERTHOU	<i>Le Prince des Prosateurs</i>	fr. 0.50
ALBERT JOUNET	<i>Dieu de Beauté</i>	» 0.50
PAUL MUSSCHE	<i>Simplement</i>	» 2,00
ÉDOUARD NED	<i>Mon Jardin Fleuri</i>	» 2,00
GEORGES RAMAEKERS	<i>Les Fêtes de l'Été</i>	» 1.25
GEORGES VIRRÈS	<i>En Pleine Terre</i>	» 3.50

VIENNENT DE PARAÎTRE :

1^o dans les éditions de LA LUTTE

ARMAND PRAVIEL

Poèmes Mystiques

luxeux volume de plus de 100 pages, 2 francs



2^o chez VROMANT et Cie

GEORGES VIRRÈS

La Bruyère Ardente

Roman

volume de 350 pages

PRIX : fr. 3.50

On peut demander ces ouvrages au siège de l'administration de la *Lutte*, 80, rue de l'Ermitage, Bruxelles.



LA LOTTE

80, RUE DE L'ERMITAGE, 80

BRUXELLES

paraît tous les mois en fascicules de 64 pages, et
forme au bout de l'an deux forts volumes in-8° avec table,
d'environ 400 pages chacun.

Belgique

Ailleurs

UN AN . . . 5 fr.
UN NUMÉRO 1 fr.

UN AN . . . 8 fr.
UN NUMÉRO 1.25 fr.

LALUTTE (Série Nouvelle) publie : CONTES, NOUVELLES, ETUDES CRITIQUES, MONOGRAPHIES, LITTERATURES ÉTRANGERES, QUESTIONS DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE, DRAMES, POEMES, RELATIONS de VOYAGES, etc.

*
**

COMITÉ DE RÉDACTION. (BELGIQUE) : ERNST DELTENRE, POL DEMADE, HUBERT DE MOOR, YVAN GILON, L'ABBÉ HECTOR HOORNAERT, EMILE JOMAU, PAUL MUSSCHE, EDOUARD NED, CHARLES DE SPRIMONT, L'ABBÉ EUGÈNE VAN DER ELST, GEORGES VIRRÈS.

*
**

COMITÉ DE RÉDACTION. (FRANCE) : YVES BERTHOU, J. ESQUIROL, ALPHONSE GERMAIN, LOUIS GILLET, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL, HENRI MAZEL, LOUIS MERCIER, ARMAND PRAVIEL, CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN.



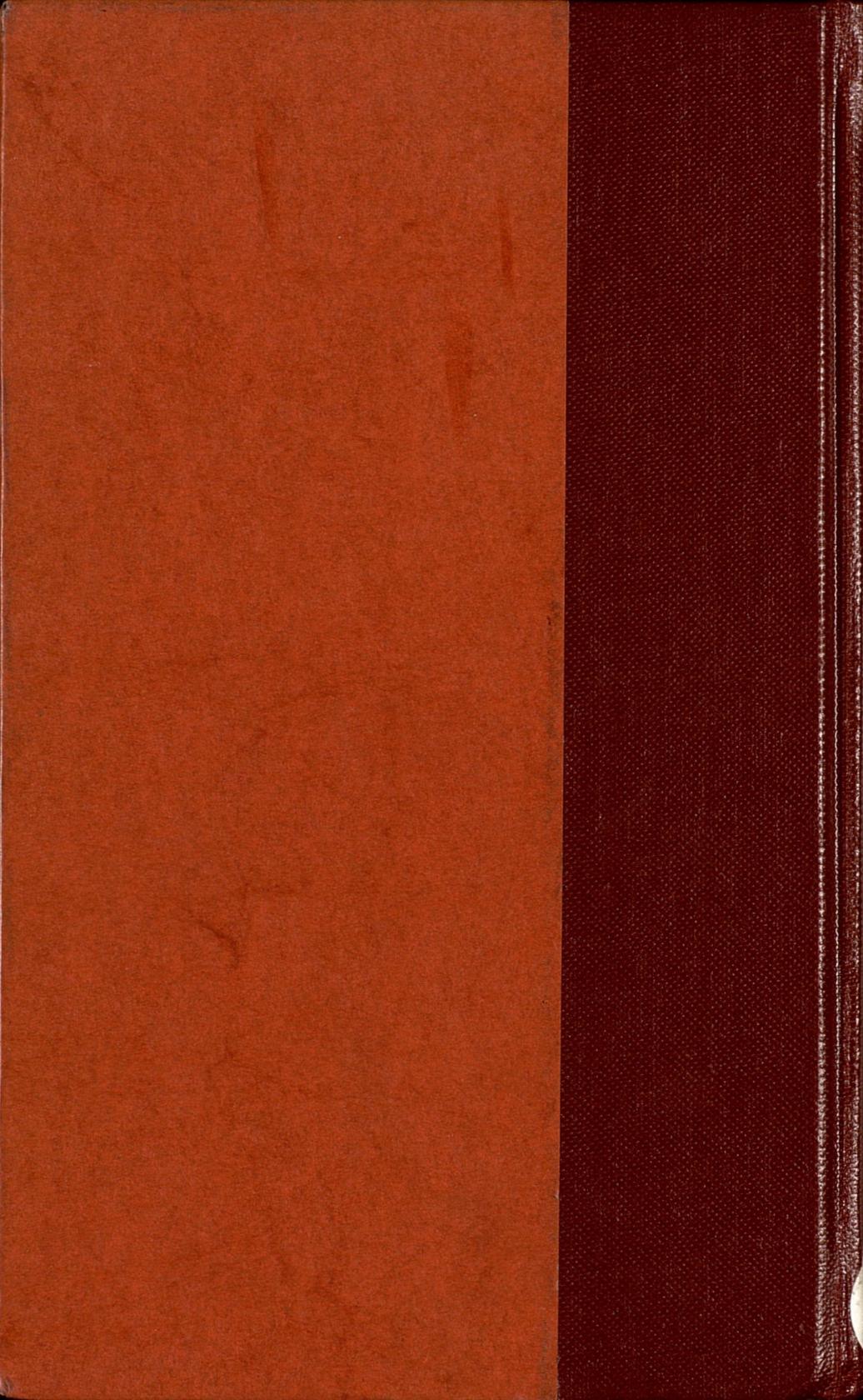
BRUXELLES

RÉDACTION

26, rue Faider.

ADMINISTRATION

80, rue de l'Ermitage.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.